

NOS IDÉES
NOS MŒURS
NOS CARACTÈRES

PAR

EUGÈNE BRUNCAMP

Commissaire de police de la ville de Paris.

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE & Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1866

NOS IDÉES

NOS MŒURS

NOS CARACTÈRES

PARIS. — IMPRIMERIE EDOUARD BLOT
66, RUE TURENNE

NOS IDÉES

NOS MŒURS

NOS CARACTÈRES

PAR

EUGÈNE BRUNCAMP

Commissaire de police de la ville de Paris.

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE & Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1866

MA CONFESSION AU PUBLIC

Je suis tombé dans une faute que l'on pourrait m'imputer à orgueil et dont je veux me confesser tout de suite : j'ai essayé de refaire, pour notre siècle, le livre de La Bruyère. Cet aveu me tourmentait ; le voilà fait, et je me sens déjà plus tranquille. Je ne me le dissimule pas, l'entreprise est téméraire. Il y a un danger sérieux à suivre l'œuvre d'un si excellent écrivain, jugé d'ailleurs inimitable. Il faudrait avoir reçu du ciel l'influence secrète : point délicat, où je me tais, sachant mon faible, et la chose regardant le seul juge compétent, qui est le public. Je viens donc lui faire connaître comment je suis arrivé, incertain et bien contrit, jusqu'à la publication de cet ouvrage, que je lui offre d'une main tremblante, en le priant de le lire et de me dire ce qu'il en pense.

De tous les livres que j'ai lus dans ma jeunesse, un seul peut-être satisfaisait complétement mon esprit et mon cœur ; ce livre est celui de La Bruyère. L'homme simple et bon me semblait s'y révéler partout, l'âme échauffée par l'amour du bien, et le cœur et l'esprit, irrités des maux que les hommes s'attirent par leurs folies. Il est sensible qu'il tirait autant de son cœur que de son esprit les traits si vifs dont il flétrit tous les vices et tous les ridicules, mais pas une page, ni une ligne, ni un mot, soufflés par la haine; il ne la connaissait pas. Il aimait la vertu, il écrivait sous son influence : la vertu, c'était son génie. Chrétien sincère, il avait cette foi saine qui éloigne de l'ambition, qui détache des richesses et qui lui a fait dire, dans un mouvement de pitié pour ceux qui souffrent et de colère contre ceux qui gaspillent : « De simples bour-« geois, seulement à cause qu'ils étaient riches, ont « eu l'audace d'avaler en un seul morceau la nour-« riture de cent familles. Tienne qui voudra contre « de si grandes extrémités; je ne veux être, si je le « puis, ni malheureux, ni heureux ; je me jette et je « me réfugie dans la médiocrité. »

Oh ! qu'il avait grande raison de dire et de penser ainsi ! que l'expression de ce désintéressement allait droit à mon cœur, jeune alors, et me touche plus encore aujourd'hui, que me voilà arrivé aux premiers jours de la vieillesse ! C'est qu'aujourd'hui j'ai vécu, et je sais s'il est vrai que se réfugier dans la médiocrité est le plus sage à faire, si peu que l'on aime à s'accorder avec sa conscience, et à qui veut

se reposer le soir sans s'être avili vingt fois le jour, pour ajouter une pierre à cet édifice que l'on appelle sa fortune, si difficile d'achever purement quand la mort ne le laisse pas à l'assise et sur le tuf.

A vingt ans je sentais que tous ces hommes, toutes ces vertus, tous ces vices, que son livre, page par page, faisait défiler devant moi, existaient ; que ses portraits devaient ressembler, qu'ils étaient faits de main d'ouvrier et d'après nature ; que toutes ces choses qu'ils blâmaient étaient en effet condamnables ; que je faisais bien de me plaire à ces enseignements et me tenir pour bien instruit. Ce qui m'assurait surtout qu'il avait écrit en homme de bien, c'est que ces peintures si vives, après avoir égayé mon esprit, laissaient dans mon cœur un sentiment profond de la dignité humaine, et qu'elles réveillaient en moi cette chaleur religieuse qui allume dans toute âme bien faite l'amour de ses semblables et le respect de soi-même ; j'entends ce respect fier et honnête, qui ne s'abaisse ni ne s'élève devant le fort, avec cet esprit de charité qui rend doux et compatissant au faible. J'arrivais ainsi, presque enfant encore, à me persuader de ces deux idées : Cette œuvre doit être bonne et son auteur devait être un homme estimable ; aujourd'hui je suis décidé sur l'une et l'autre.

On ne peut entrer aussi avant dans le goût d'un auteur, sans éprouver bientôt la tentation de créer dans son genre et d'écrire dans sa manière ; par faiblesse on succombe, et c'est là mon péché ; encore

bien que j'aie pris quelque soin d'être moi et non son copiste servile.

Né peut-être observateur, La Bruyère m'avait appris à remarquer, et je faisais des remarques : ces hommes, ces vertus, ces vices, que j'avais vus dans son livre, je les revoyais autour de moi, dans ce tourbillon où il les avait trouvés, avec les différences que le temps avait mises dans leur façon d'être : Arsène, Chrysippe, Criton, Théodas, les Pamphiles, et tant d'autres, je les rencontrais, moins les allures et le haut-de-chausses, tels qu'il les a peints, et si exactement, qu'il semble que ce soit eux-mêmes qu'il a connus, observés, dessinés; autres par les dehors, au fond les mêmes, c'est-à-dire mêmes vices, mêmes vertus, même avidité, même égoïsme. Alors... comment vais-je dire? le vertige d'auteur s'emparait de mon esprit, et comme un enfant, je jouais avec les pinceaux du maître, sans aucun but arrêté, ni surtout celui de me produire en public, et toutefois me disant tout bas : Si j'allais faire une toile que je pusse exposer !

L'âge amenant l'expérience, et avec elle la maturité, il me parut, vision d'auteur peut-être, que le talent me venait aussi : plus de force dans l'expression, plus de couleur, de vérité, de fond dans mes peintures. Je m'estimais plus sérieux. Je commençais à me proposer un but, et n'écrivant encore que pour occuper mes loisirs, je me sentais quitter le terre-à-terre et planer dans la région du quelque chose. A ce moment de la vie d'un homme qui conduit une plume, se place un écueil difficile à éviter:

ce qu'il se lit à lui-même, avec complaisance, il le veut lire aux siens, qu'il fait juges, et en écoutant, restent ses amis. L'amitié s'émerveille aisément et aussi aisément on accepte ses conseils qui plaisent : Voilà qui est bon, dit-elle, continuez, faites un livre et imprimez, publiez... Chacun a son démon qui le pousse; on continue, on fait un livre, et dans un moment d'étourdissement on passe le Rubicon : voilà mon fait.

Riche de quelques encouragements qui me trompaient peut-être en se trompant eux-mêmes, épris de quelque espérance de gloire, et observant de plus près, je me suis dit : Les choses sont changées, ont amené d'autres idées, plus larges, meilleures assurément; des vues nouvelles ont modifié les formes, refait les mœurs, autres par l'apparence, les mêmes au fond, et qui se traduisent par les mêmes vertus et les mêmes vices. Mais à côté des excès, il y a des améliorations louables, susceptibles d'un heureux développement; certaines choses grandissent, s'ennoblissent, et ne laisseraient à l'écrivain que l'exaltation du progrès, s'il n'y avait à demander aux hommes de suivre moralement la progression des choses, le contraire de ce qu'ils font, en perdant, au point de vue moral, ce qu'ils gagnent au point de vue matériel. Je m'affermissais ainsi dans cette idée qu'il y avait un livre à faire, frappant avec autorité, et moi, chétif, la plume en main, décidé à la lutte contre le mal, j'entreprenais ce travail d'Hercule!

La raison de l'homme est un effet de la munifi-

cence de son créateur qui n'a pu la lui donner sans vouloir qu'elle fût libre, et par la liberté, qu'elle atteignît le développement nécessaire à ses vues sur les destins de l'humanité. Accorder à l'homme le droit de penser, c'est-à-dire l'exercice de sa raison : libéralité inutile ; c'est accorder au soleil le droit d'éclairer et de féconder la terre. D'accord en cela, avec les idées de notre siècle, je m'en sépare au point où ces idées la déclarent souveraine. La raison est le guide de l'homme, mais guide capable d'erreurs, même funestes, borné par conséquent ; supérieur à la matière, mais dépendant de la puissance suprême d'où nous venons et où nous retournons. Oui, le droit de penser, de se servir de sa raison, est absolu ; mais autre chose est le droit de penser souverainement. Nier le droit et se déclarer juge, ne serait pas faire acte de justice, mais de folie, puisque le droit domine le juge ; ainsi fait la raison qui s'en va niant sa source divine pour se déclarer souveraine.

Génie humain ! raison humaine ! vous suffisez à me révéler un créateur et à m'éclairer sur ses desseins : vous êtes, je le constate, je ne vois pas votre fin naturelle en ce monde, et je crois à l'immortalité de l'âme humaine. De votre imperfection même je tire la preuve de la perfection suprême, puisqu'il est impossible de comprendre que le fini soit, sans l'existence de l'infini ; et justement parce que vous êtes bornés, je crois sans réserve à une intelligence sans bornes, créatrice de toutes choses et qui les gouverne.

C'est avec ce fond d'idées, qui était celui de La Bruyère, que sans haine comme lui et remué par le seul amour du bien qui est le vrai, j'ai entrepris d'attaquer les mœurs de mon temps par les côtés où elles vont à mal.

Il ne faut pas se lasser, a-t-il dit encore, de reprocher aux hommes, leurs vices et leurs folies, parce qu'ils pourraient devenir pires qu'ils ne sont. En effet, ces cris des consciences droites ne sont jamais ni vains, ni tout à fait perdus, puisqu'il est démontré qu'à certains égards, nous valons mieux que ceux qui nous ont précédés. Le maître gronde son élève qui, à cause de cela, prend soin à ce qu'il fait; il gronde encore, et il fait mieux, et il gronde toujours, jusqu'à ce qu'enfin il se corrige et qu'il fasse bien. C'est ce qu'il faut faire avec les hommes, tenir toujours le miroir devant leurs défauts, gronder, gronder toujours, jusqu'à ce qu'enfin ils deviennent bons, ce que Dieu veut qu'ils soient.

Mais pour gronder, me dira-t-on, êtes-vous passé maître? Attaquer les mœurs de son temps : vaste affaire où s'éteint la voix d'un écolier; travail d'athlète où il faut réussir ou tomber dans le ridicule... Voilà le reproche que je prévois, que j'entends déjà et dont par avance je me sens abîmé; et je crains pire : le dédain peut mettre le pied sur l'œuvre, et qu'il n'en soit fait mention non plus que de ce fruit qui pousse et qui pourrit au désert. Mais pourquoi ma faiblesse, dont j'ai conscience, ne m'a-t-elle pas arrêté? Pourquoi la grandeur du maître ne m'a-t-elle pas effrayé? Est-ce orgueil? Con-

sultez qui me connaît : Bon homme, vous dira-t-on, petit par goût, aimant son coin d'où il ne bouge, doux et facile à tous ; mais d'orgueil, nulle apparence, en vérité... Qui sait les desseins de Dieu ? Peut-être suis-je poussé à jeter ce livre sur le chemin pour qu'un plus digne le ramasse, et approuvant l'intention, lui donne un corps en faisant l'œuvre qui convient.

Je dois à La Bruyère quelques qualités que je n'aurais pas sans le goût que j'ai pris à ses écrits, ou, si elles étaient dans ma nature, qui ne se seraient pas développées : qu'un seul homme, un jour, en dise autant de mon livre, il aura eu son utilité, et je ne demande pas d'autre récompense pour le soin que j'ai mis à l'écrire.



NOS IDÉES

NOS MŒURS

NOS CARACTÈRES

DE L'ESPRIT

Tout homme a un corps, deux yeux pour voir, deux oreilles pour entendre, deux bras pour agir, deux jambes pour se mouvoir ; de même tout homme a de l'esprit.

Mais tout homme n'a pas un corps sain, de bons yeux, l'oreille fine, les bras nerveux et les jambes bien faites; de même tout homme n'a pas un esprit juste.

Vous vous écriez : Connaissez-vous Olix? Voilà un homme d'esprit!... Son éloge n'est pas fait; vous

ne dites rien qui m'intéresse et qui aille droit à son avantage : a-t-il du sens? a-t-il du cœur? où n'a-t-il que de l'esprit? S'il n'a que de l'esprit, est-ce un esprit juste? est-ce un esprit aimable ou plaisant? S'il est plaisant et qu'il vous réjouisse, je vous demanderai de quelle nature est sa gaieté, si elle est pure, naïve, innocente ; s'il ne lui arrive pas de vous amuser aux dépens d'autrui, et autrui à vos dépens. Cela étant, et vous causant préjudice, je veux savoir si, au lieu de vous écrier comme vous le faites aujourd'hui : Voilà un homme d'esprit! vous ne direz pas demain : Voilà un méchant homme!

Un homme qui est méchant peut avoir beaucoup d'esprit, et à cause de cela même, évitez-le, ne soyez pas de ses amis, ne travaillez pas à sa renommée; car un méchant homme n'a, au fond, que de l'esprit mauvais. S'il enseigne, ne suivez pas ses leçons : rien n'est science ni conscience dans un homme méchant; et Fléchier a dit avec raison « qu'il y a peu de différence entre un juge méchant et un juge ignorant. »

Il ne faut pas confondre l'esprit mauvais avec ce que l'on a coutume d'appeler le mauvais esprit.

On dit ordinairement de celui qui vit dans les idées contraires aux idées qui dominent ou qui règnent, et qui le montre dans ses discours, qu'il est animé d'un mauvais esprit, comme on dit de celui qui les approuve et qui les défend, qu'il a un bon esprit. Le mauvais es-

prit, en ce sens, peut n'être pas un esprit mauvais et monter un jour dans les esprits sains, comme le bon, par un retour du destin, peut tomber dans le mauvais esprit : que de coups de dés de la fortune ont opéré de ces transformations!... Cela rappelle ce mot d'un philosophe caustique : «Vice ici, vertu là-bas,» et ces coups de théâtre se produiront jusqu'au temps où les hommes, adoucis par l'esprit de conciliation, éclairés par l'esprit de charité ou d'unité, auront assez d'esprit juste pour se réunir dans une même foi et vivre sous une même loi.

La politique est un art dont les règles se tirent surtout de l'esprit et des passions du temps où l'on vit. Le machiavélisme est moins l'esprit d'un homme que celui d'une époque. *Le Prince* n'est que la mise en système des désordres et des ruses que Machiavel a connus ; c'est la pratique raisonnée de la force brutale : elle agissait sans art, il lui en a fait un ; elle triomphait grossièrement, succombait de même, il lui a enseigné la finesse, l'hypocrisie et les moyens cruels de conserver sa conquête. Ce que le temps et la sagesse ont introduit de justice dans nos mœurs fait de cette œuvre une monstruosité, sentie dès les temps de son apparition, et dont lui-même semble avoir eu le sentiment. Ses maximes, en général, sont odieuses ; mais il y en a telles que l'on a conservées, en y ajoutant la décence, parce qu'elles ont une mesure de raison et de bonté. On ne peut le nier, son livre accuse une connaissance

vraie des hommes et des choses. Un prince né honnête, s'il est éclairé, le peut ouvrir avec fruit et sans danger pour ses peuples. Certains passages des discours sur Tite Live montrent un cœur sain, un esprit droit et profond : qui peut dire si Machiavel, vivant de nos jours et s'inspirant de nos idées, ne serait pas un sage? Les idées saines ne sont souvent que les filles d'idées malades, purgées des vices qui ont détruit leurs mères.

Comptez, et dites-moi combien il y a de genres d'esprit? S'il y en a de mille genres différents, je vais affirmer qu'il n'y en a que quatre qui soient estimables : le juste, le bon, le grand et l'aimable, que l'on peut réduire à un seul qui les contient tous, et que j'appelle l'esprit juste; car un esprit juste est un bon esprit; or ce qui est juste et bon, par cela seul, est grand, et ce qui est juste, bon et grand, est naturellement aimable.

Le génie est un grand esprit qui peut n'être pas un esprit juste. Il lui arrive alors de se heurter à cette cheville que l'on nomme paradoxe, et la tête la première, il plonge dans l'utopie : il se nourrit d'une humanité de fantaisie, fait de l'amour à outrance, remanie tout, réorganise tout, attache des fleurs à toutes les fonctions, met des lauriers sur toutes les têtes, et enfin se noie dans l'idéal, c'est-à-dire dans le bel esprit.

Le bel esprit vit dans le vague et dans le brouillard,

comme l'oiseau vit dans l'air et le poisson dans l'eau. Il habite les nues, d'où il laisse tomber des idées quelquefois nouvelles, rarement bonnes et utiles. Moins riches de sens que de vaines promesses, il leur arrive pourtant de plaire à la foule, curieuse de nouveautés, avide du merveilleux, et qui les admire d'autant plus, qu'elles s'éloignent davantage du naturel, pour se fondre dans les vapeurs de l'idéal. Le mot bel esprit a deux sens qui se nient : un esprit faux le dit par extase, et un esprit juste par ironie.

C'est le beau côté de la poésie, et son mouvement le plus heureux, d'élever l'âme et de l'entraîner, en l'exaltant, dans l'amour du beau et dans la pratique des grands sentiments ; son écueil, c'est de s'y étourdir et de finir dans le bel esprit.

Nébulus a fait des vers qui d'abord ont réussi. On disait de ses poésies : Il y a de la vigueur, du charme, de l'élévation : quelle espérance il fait concevoir!... La louange a ses périls, elle est comme l'absinthe et l'opium, dont il ne faut pas abuser ; ils réjouissent, puis ils enivrent, et leur ivresse apporte ces rêves qui sont frères de la folie. Nébulus s'est oublié, il a bu à cette coupe des éloges que le démon du génie tend d'une main aux beaux esprits, tandis que de l'autre il les montre à la foule, pour qu'elle voie qu'ils ont leur mesure comme elle a la sienne. Il s'est enivré, il a enjambé ce point de maturité qu'il faut atteindre et où il faut s'arrêter. Il a voulu être plus beau, plus large, plus élevé, et que l'on

dise de lui : Quel apogée!... C'est celui des dieux, que nul mortel n'a connu et que nul n'atteindra jamais!... Il s'est embarrassé dans les broussailles de la métaphore, pour étonner; il a cherché des beautés au delà du naturel et de l'intelligible, de l'ampleur dans le vide et dans l'éther; et sans songer qu'il n'avait pas le peloton d'Ariane pour en sortir, il s'est engagé dans ce labyrinthe, où il s'est perdu. C'est ainsi que cette étoile qui avait dit à l'art classique : J'effacerai ton soleil, est tombée de son firmament.

Les Titans ont péri, mais leur esprit a survécu.

La poésie ne réussit guère aujourd'hui, parce que son appétit est aux choses élevées et que celui de notre temps est en bas, au bien-être, au luxe, c'est-à-dire à la prose et au positif; et pour l'esprit, aux romans et à la fadaise. On ne vit plus d'aliments simples et naturels, mais d'un amas de viandes finement préparées; on ne se couvre plus de lauriers, mais d'or et de fanfreluches.

Celui qui a donné l'intelligence à l'homme lui a dit : Vois ce monde et où tu gravites : il y a le grand, le bon, le beau et, au fond, le juste, qui est le but. Marche à ton terme, trouve le juste et fais-le triompher. L'homme s'est mis en quête, il a essayé, tâtonné, et il a inventé l'esprit. Il a trouvé le grand, le beau, le bon, et il court toujours à la découverte du juste : que de petits sentiers il a suivis, qui sont toujours battus, au

bout desquels il aboutit au faux, au ridicule, au mauvais, à l'injuste !

Il y a des gens qui semblent ignorer qu'ils ont reçu l'intelligence, ou trop paresseux pour s'interroger et se connaître, qui s'arrêtent dans l'esprit. Ils ne visent ni au grand ni au bon, mais au petit ou au ridicule, qu'ils croient gracieux ; ils font de petites choses que l'on regarde, et ils sont contents. Ils disent un petit bon mot que l'on répète, et d'aise, on les voit s'épanouir dans l'estime qu'ils prennent de leur petit esprit.

Lysiclès s'est placé devant son miroir, il a regardé ses vingt-cinq ans, et il s'est dit : Je suis joli. Il y a une petite figure de Praxitèle où les cheveux, séparés par le milieu, retombent en boucles sur les côtés, et c'est ainsi qu'il se coiffe. Il croit en avoir pris le sourire gracieux et malin, il néglige la flèche et le carquois, mais il garde les ailes pour son cœur. On le voit dépenser tout son génie à l'invention de ce nœud de cravate qui sera imité ; lui seul porte aujourd'hui ce vêtement de son goût, que ses émules adopteront demain ; il lui donne cette allure gauche et choquante qui en fait un incroyable du jour. Il a dans un coin de la tête une provision de mots douteux et de plaisanteries équivoques qui composent le langage admis dans les lieux où il vit, et l'esprit qui convient aux amours qu'il y cherche. Ce n'est pas l'esprit de barrière d'autrefois ; il n'en a ni le fond, ni l'énergie, ni même le sentiment : c'est un

esprit fade, sans passion, qui tient du mépris et de l'obscénité et qui s'ajuste à celui des femmes qu'il approche; c'est l'esprit de la jeunesse qui s'amuse, dont il lui faudra nettoyer son cerveau et purifier son cœur, quand il prendra le parti d'épouser et de voir les gens qui se respectent.

En effet, observez Lysiclès cinq ans après, il est transformé. Il n'a plus qu'un souvenir confus de l'esprit dont il s'est défait. Il s'habille décemment et correctement. Il salue celui-ci de la tête seulement, celui-là, du buste et de la tête, un peu plus haut ou un peu plus bas, selon le rang ou le sexe, et il ne se trompe pas d'un centimètre dans le degré d'inclinaison auquel chacun a droit; son éducation est parfaite. Il minaude avec les femmes et débite agréablement ces petites choses douces qui constituent la politesse, et dont tout l'esprit est dans ces grimaces d'étiquette qui leur donnent un sens et de la couleur. Il entre comme il faut entrer, s'assied comme il faut s'asseoir, sort comme il faut sortir; il fait et dit, selon les circonstances, tout ce que commandent le ton et les usages de la bonne compagnie. Il a acquis l'esprit de convenance et de société; le voilà épuisé, il n'ira pas plus loin.

Les parents sont heureux de cette transformation et leurs amis s'en félicitent avec eux. C'est à qui dira le premier : Je l'avais deviné! et Lysiclès, ainsi admiré, croit être un esprit rare et supérieur. Ceux qui ont une fille à marier, qui savent sa dot et les espérances, l'ac-

cueillent avec empressement, le flattent, le cajolent; il épouse enfin et l'on n'en parle plus.

Il y a un genre d'esprit que l'on estime peu, mais que l'on ne dédaigne pas et dont on se montre friand Quand on en a la clef. Il est né sur ce point de notre globe et dans cette ville vers laquelle le monde entier tourne ses regards et son attention. Il est esprit pour ceux qui sont du pays, ou qui en ont longtemps respiré l'air et pratiqué l'entrain; pour les autres, c'est un rébus, une énigme. Sortez de la ville, il n'existe plus, ou il n'est connu que des gens qui l'ont visitée et qui en parlent comme d'un fait qui accuse la légèreté de ses habitants. Essayons de le caractériser : il est vif, mordant, scabreux; on ne sait pas s'il est naturel. Un bourgeois, bien portant et bien gai, quitte sa province, débarque dans la cité célèbre et se loge dans certains théâtres. On lui a dit : Vous voulez rire? allez là, et le voilà. L'acteur en renom paraît, débite ces phrases, lance ces mots qui sont le fin de cet esprit; et chacun de rire aux éclats! Le provincial sent bien que ce n'est ni de l'hébreu, ni du grec, ni de l'hindou, et que cet acteur parle français. Il veut faire comme tout le monde, il essaye, il y met du sien, et il s'avoue enfin qu'il ne peut pas; on ne lui parle pas sa langue. Il interroge son voisin, qui lui répète le mot, mais qui ne peut lui en donner le sel; cela se déguste, s'avale, mais ne s'explique pas. Il faut vivre dans cette atmosphère où il

1.

pousse, il faut attendre qu'elle vous ait chauffé de son tonique et qu'il secoue dans votre cerveau l'intelligence de cet esprit. Devinez le nom de cette ville?... Vous y êtes?... Cet esprit est celui qui rit sur ses places, que l'on jette par les fenêtres, et qui rebondit sur ses pavés.

Si ce bourgeois veut entendre sa langue, il la trouve là plus élégante, plus fleurie, plus élevée. S'il désire interroger les sciences et les arts, dont il a quelques notions, il voit les profondeurs des unes, la perfection des autres, et il reste convaincu de l'égal éloignement du point où il vit : du gai, du fin, du spirituel, comme du savant, du grand, du beau; et toutefois, son instruction faite, il retourne heureux et presque fier dans son milieu qu'il sent supérieur par deux côtés : l'esprit de simplicité et d'honnêteté.

Un artisan connaît son métier, ne connaît que cela et ne vous entretient pas d'autre chose. Est-il tisserand, il parle de toile, de drap, de l'étoffe qu'il tisse. Il commence au potage, et la nappe est enlevée, qu'il en est aux redites et qu'il ne pense pas à s'arrêter. Il vous dit comme il manœuvre son métier, comme il fait courir la navette, et s'il est ouvrier de la grande navette, il méprise la petite. Vous apprenez le fond et le fin de son industrie; il ne manque pas d'insinuer qu'il y est des plus forts, même unique. Au dessert, il s'échauffe et il vous livre ses secrets, comme il donne de l'œil à

cette étoffe de qualité inférieure, et par quel moyen. S'il tisse en soie, il touche les robes des dames, les estime, et leur apprend qu'elles ont payé trop cher et qu'elles sont trompées. S'il est charron ou menuisier, ce n'est plus de tissage qu'il faut vous occuper, mais de la qualité des bois, de la manière de les travailler, de jantes, de moyeux, ou de mortaises et d'assemblages. Changez la conversation, mettez-la sur un point étranger à son état, il n'a plus rien à dire, il est muet; il approuve de la tête avec celui-ci, ou il désapprouve de même avec celui-là.

Opulus fait la banque, il escompte, il prête, honnêtement et au taux légal, il le dit, il le prouve. Mais il a des frais d'enregistrement et de ceci et de cela, auquel il donne un nom qui ne vous est pas connu et qui le garantit contre toute poursuite; un faux-fuyant, une échappatoire. S'il prête, il veut, pour les risques, une reconnaissance d'une somme supérieure à celle qu'il vous promet, qu'il ne vous donne qu'un mois après, et il retient, en vous la comptant, l'intérêt de ce temps pour l'argent qu'il prête et pour celui qu' il ne prête pas. L'artisan a l'esprit de son métier et Opulus a l'esprit de la chose.

Plaidez contre lui, avisez-vous de cela. Il vous faut chercher un avocat arrivant de nourrice et selon vos moyens. Vous aurez peut-être l'étrenne de sa robe et de sa toque, mais c'est tout ce qu'il apportera de neuf à l'audience. Il expose les faits, parle avec prudence,

ou maladroitement, du caractère d'Opulus et de la chose qu'il pratique, car vous n'avez pas de témoins. Il hésite, il plaidaille, prend des conclusions : Plaise à la cour, etc., etc., et il s'assied.

Celui d'Opulus est de ceux que l'on court, que l'on prie de se charger d'une affaire et qui sont honnêtement encouragés. Il se lève, il s'incline, ferme les yeux, se recueille un moment, et enfin laisse tomber quelques mots qui ne sont pas entendus et que personne ne réclame; ils sont comme les trois coups au théâtre, et le rideau lève. D'abord, d'un ton calme et le sourire sur les lèvres, il parle du jeune talent de son adversaire, il le félicite de ce qu'il est déjà et de ce qu'il promet, c'est-à-dire il l'écrase. Cela fait, il s'occupe de vous. Sa parole prend le grand trot, puis le galop. Il vous montre embarrassé, pressé, abordant son client les larmes aux yeux, le priant de vous tirer de la mauvaise position où vous étiez, et lui, vaincu par vos prières et par son cœur, cédant enfin et vous obligeant loyalement de ses deniers, comme le prouvent sans réplique les titres qu'il tire de son dossier et qu'il secoue à la hauteur de son bras, devant les juges et l'auditoire. Il vide la question de fait et la question de droit. Il ne s'en tient pas là : il vous prend corps à corps, vous terrasse, vous roule dans la poussière du tribunal, et il termine par un mot qu'il déclare concluant et dont il vous assomme : chantage!

Le tribunal délibère, il regarde Opulus, l'apprécie, le juge et ne s'y trompe pas; mais il voit les pièces du procès, elles sont régulières et il vous condamne, à regret, comme le montre bien le ton des considérants, qui laissent voir qu'en gagnant son procès Opulus a perdu quelque chose, mais vous le payerez. C'est la lettre de la loi qui triomphe de son esprit.

En fait de métiers, on convient aisément que l'on est mauvais juge dans celui que l'on n'a pas appris. L'on avoue volontiers que le mieux est de s'adresser à ceux qui s'y entendent, et l'on s'en rapporte à ce qu'ils disent. Si l'on cultive un art, ou si l'on exerce une profession que l'on croie très-supérieure, on aime à rire de l'ignorance où l'on est de tout petit métier; on la fait plus entière qu'elle n'est réellement, on feint d'écouter avec intérêt les petits détails que tel homme est heureux de vous donner sur le sien. On veut lui faire dire qu'il n'est pas étonnant qu'à la hauteur où notre esprit s'occupe, il ne descende pas dans ces régions étroites et qu'il ignore de si petites choses. On se garde bien de parler de son art ou de sa profession, pour lui laisser comprendre que cela est inutile, qu'il faut non-seulement des études longues, profondes, mais encore avoir reçu de la nature des facultés particulières pour y entendre quelque chose. On remonte dans son ciel, et on le laisse dans sa petite sphère où, de son côté, il reste fier d'avoir été pendant un mo-

ment l'homme qui savait devant un artiste ou devant un savant qui ne savait pas.

Est-ce, au contraire, un homme de métier parlant à un homme d'un autre métier? C'est une lutte tendant à se prouver réciproquement que l'on sait le fond du sien : l'un parle bottes et l'autre pantalons.

Mais s'il s'agit d'une œuvre de l'esprit, nul ne se récuse, personne ne décline sa compétence. On veut bien ignorer un métier que l'on n'a pas appris, mais, en face d'une production de génie, tout le monde veut comprendre, veut savoir, et prononcer sur sa valeur. On admire tel passage qui est médiocre, et l'on critique tel autre qui est sublime; puis on voit dans son journal que l'on s'est trompé, on rectifie son jugement, on trouve beau ce que l'on méprisait la veille, et l'on méprise ce que l'on trouvait beau. Sûr alors d'avoir une opinion soutenable, on cherche quelqu'un avec qui causer de l'œuvre et l'on dit : — Avez-vous remarqué cela? — ce que l'on trouvait mauvais. — Non — Vraiment, vous n'avez pas remarqué cela? Mais c'est admirable, il faut le revoir!... Et celui qui n'avait pas remarqué, et que l'on apostrophe ainsi, fait la même question à la première personne qu'il rencontre, et à la même réponse, reproduit la même exclamation. C'est un mouvement commun de l'amour-propre; tout le monde veut avoir ou paraître avoir un peu de science infuse et beaucoup d'esprit naturel.

Noréas n'a pas d'esprit, au fond il s'en doute; mais

il est de ceux qui veulent en avoir et être gens sérieux et de bon conseil. Il joue la sagesse et la gravité ; il a feuilleté quelques volumes et retenu de certaines phrases à effet, qu'il place bien ou mal dans l'occasion, et comme une inspiration qui lui monte actuellement à la tête. Il a fait un petit butin d'axiomes et de proverbes, qu'il case çà et là de la même manière et qui le coiffent comme d'un petit bonnet d'érudition. Si vous lui dites, avec Bacon, qu'il n'appartient qu'aux maîtres de l'art de s'exprimer par axiomes, il est de cet avis, qu'il ne saisit pas, et il continue.

Quoi qu'en ait dit un très-aimable écrivain : « que rien ne prouve mieux le vague et la vanité de la raison humaine que l'antagonie des proverbes ; qu'il n'y en a pas un qui n'ait son contraire, » les proverbes plaisent, ils frappent l'imagination et généralement on en admet l'utilité. Mais qu'il y en ait qui se contredisent, ce n'est pas de quoi Noréas s'occupe, ni de quoi il s'aperçoive : ils sont casés dans sa mémoire, ils font sa fortune dans son monde, et vous n'obtiendrez pas qu'il s'en défasse et qu'il ne les glisse lestement là où il croit produire son petit effet. Il s'adresse de préférence aux jeunes gens d'un abord aisé, d'un caractère doux et docile, dont les parents ignorants et bénins l'accueillent, l'admirent, et qui disent à leur fils : Écoute bien monsieur, suis ses conseils, profite de ses leçons, et tu t'en trouveras bien. Hélas ! ajoute le père, je ne sais rien, et malheureusement je n'ai pas ce qu'il faut pour y sup-

pléer. Le pauvre homme ignore qu'il y a l'esprit tout fait, et que Noréas n'en a pas d'autre.

Se travailler à avoir de l'esprit devant des gens qui en ont beaucoup, c'est se donner un ridicule inutile et leur fournir une occasion de nous plaindre ou de s'amuser à nos dépens.

Celui que la nature en a le mieux pourvu est toujours celui qui s'en prévaut moins et qui le dépense sans prétention.

Thésyphène se lève matin, plein d'entrain et de belle humeur. Il sonne Victor, son valet de chambre. Celui-ci, dont l'esprit est vif, facile, et qui sait son maître, lui apporte quelque nouvelle pour rire, ou qui est vraie, ou qu'il a arrangée ; et Thésyphène, qui n'est pas sa dupe, rit avec lui, si le conte est bon, ou se moque, s'il est mauvais, et il lui en fait de sa façon. Ses amis entrent d'emblée, tombent au milieu de cette gaieté, qu'il conserve avec eux et qu'il emporte à la promenade et dans ses visites du jour. Le soir il s'habille pour ses visites d'apparat. Il prend, avec la toilette, le ton sérieux qui convient, et de même fait Victor, qui connaît les heures ; maître et valet sont graves jusqu'à demain. Thésyphène part ; le voilà dans le monde : il ne rit plus, il sourit. Il n'a plus de désinvolture, il a de la tenue. Il aborde les dames avec grâce. Il ne leur dit pas seulement ces riens charmants qui sont de mise, mais qui sont fanés ; il en trouve, et qui font fortune. Si les hommes causent, il cause avec eux, et si la conversation

prend le tour sérieux et élevé, il s'élève, il brille et on l'admire. Il sait s'arrêter à point et se retirer à propos: Thésyphène a ces deux genres d'esprit qui se marient si heureusement et nous font, sans effort, « passer du grave au doux, du plaisant au sévère. » Où ne monterait-il pas si la nature, par surcroît, ne l'avait encore doué d'un caractère simple qui l'éloigne de toute idée d'ambition?

Connaît-on quelqu'un qui ne dénigre personne, je ne dis pas seulement parmi le peuple ou la bourgeoisie, mais parmi ceux que leur rang, leurs fonctions, leur ministère, obligent à plus de gravité? On nomme un sage, il existe un saint, qui ne dénigrent personne : ajouterez-vous qu'il ne leur arrive jamais de dénigrer les choses, par où ils atteignent indirectement les personnes?

De tous les genres d'esprit, le plus commun, le plus général, c'est l'esprit de dénigrement, parce qu'il entre dans la composition de tous les autres : chez les uns, il est la base, chez les autres, il est ce grain de méchanceté qui l'éveille et qui l'assaisonne. Dans le plus grand nombre, il naît de l'insuffisance de tout autre : de l'habitude de parler n'ayant rien à dire, du plaisir que l'on ressent à diminuer le mérite d'autrui, à rabaisser une réputation qui offusque ; et du besoin que l'on éprouve de se venger du bonheur de celui-ci ou de celui-là, que l'on voit plus heureux que soi, ou qui ont fait fortune où l'on a perdu ou manqué la sienne.

L'esprit de dénigrement, qui s'ajuste toujours à celui qu'on a, revêt facilement toutes les formes et se prête à toutes les intentions : il paraît noble et fier dans un esprit grave; il est humble, insinuant, il a le ton doux et faux dans un esprit fade et hypocrite; il est ouvertement brutal et provoquant dans un esprit méchant; il est bavard, il est absurde et il ricane niaisement dans un esprit commun et populacier.

Thymos vient de publier un livre d'un rare mérite et qui fait sensation. Lévius s'était fait une réputation qui n'a pas vécu; il connaît Thymos, demandez-lui ce qu'il en pense... J'ai beaucoup connu sa famille, dit-il, son père était un homme d'un grand sens, il goûtait mes ouvrages et il m'estimait singulièrement; de mon côté, je le tenais dans une estime toute particulière. Il me consultait souvent sur les dispositions de son fils : Thymos alors pouvait avoir vingt ans. C'était un garçon un peu lourd, d'un caractère froid, sans entrain, d'un esprit incertain, et dont toute la personne, peu sympathique, éloignait tout le monde. Je l'ai perdu de vue après la mort de son père. Cependant j'ai eu depuis l'occasion de le revoir et de l'obliger, dans une circonstance qui donnait à sa mère une assez vive inquiétude : un peu de dérèglement, de désordre. J'ai dû le conseiller, le ramener, et ce n'est pas sans beaucoup de soins, de bonnes raisons et de persévérance, que je suis parvenu à faire revenir son excellente mère sur la mauvaise opinion qu'elle avait prise de lui, un

peu légèrement peut-être. — Et que pensez-vous de son livre? — Je ne l'ai pas encore lu : ma santé, mes occupations ne me l'ont pas permis; et puis ce que m'en ont dit plusieurs personnes, dont le bon jugement m'est connu, a contribué à me le faire un peu négliger. Mais je le lirai, même prochainement, et avec la bonne disposition que m'inspirent tout à la fois le vif intérêt que je lui porte, l'estime que j'avais pour son père et l'amitié qui me lie à sa famille. Que n'ajoute-t-il : Et je le condamnerai en raison de la jalousie que me donne le nom qu'il lui fait, et avec tout le dépit que je ressens de l'oubli où s'est effacé le mien?

Euzèbe rend visite à Cyprienne, aujourd'hui madame Saint-Elphore. Vous savez, lui dit-il, que Léonora, votre amie, se marie? — Si je le sais! et qui le saurait? — Aussi n'ai-je pas cru vous apporter une nouvelle. On dit qu'elle fait un mariage magnifique : il est vrai qu'elle est fort jolie. — Oui, certainement, mais convenez qu'elle n'est que jolie, et qu'avec un pareil visage on devrait être belle. Ne trouvez-vous pas que ses yeux, beaux, si l'on veut, ne disent rien? Je ne saurais dire ce qui leur manque, mais il leur manque quelque chose, peut-être ce qui fait un peu défaut dans la personne, car c'est l'avis de tout le monde qu'elle a peu d'esprit; je ne dis pas qu'elle est sotte, mais elle a peu d'esprit; et puis sa taille est un peu lourde et elle porte médiocrement la toilette : n'est-ce pas votre avis? — Ce n'est pas celui de son prétendant, qui, dit-on, la

trouve accomplie. — Cela est tout naturel. Je le connais peu, mais si l'on en croit certaines personnes qui le connaissent bien, l'esprit ne serait pas non plus ce qui le recommande. — Au moins a-t-il beaucoup de ce qui en tient lieu. — Eh bien, ce n'est pas encore ce que l'on affirme. Madame de Pancréas me disait ce matin même, ce n'est pas vieux, comme vous voyez, et avec un ton affirmatif qui m'a impressionnée : Il y a des fortunes qui sont comme l'alfénide : argent dessus, cuivre dessous. Je n'ai pas insisté, dans la crainte d'en apprendre davantage, mais cela m'a affligée. Comprenez-vous, s'il fallait que cette bonne Léonora fût trompée ! — Ce serait affreux, mais... — Dame, vous le savez aussi bien que moi, ce n'est pas impossible : que de gens brillent aujourd'hui, qui ne marchent qu'en boitant, ou par sauts et par bonds, comme ma levrette qui n'a que trois pattes ! — Je crois que vous dénigrez. — Non. Vous ne le croyez pas. Vous savez si j'aime Léonora et si je suis heureuse de sa fortune ; je ne dénigre pas, je répète, et au fond je ne crois rien de tout ce que l'on dit. — Elle n'en croit rien, en effet, et c'est là son chagrin.

Un directeur ne croit pas dénigrer, mais diriger. Il dit ce qui est juste et ce qui ne l'est pas, afin que vous cherchiez l'un et que vous évitiez l'autre. Pour rendre son enseignement plus sensible, il prend ses comparaisons parmi les personnes que vous connaissez, et dans la conduite de chacune il montre le bon et le

mauvais. — Voyez Lycidas, vous dit-il, sa conduite est louable et serait exemplaire s'il n'avait de petits torts qu'il faut éviter : sa dévotion est véritable, mais il l'outre un peu, et par là prête à rire. En général, on ne doit pas viser à être plus saint que la sainteté. Il s'occupe d'art, il peint, il écrit. Ce sont d'honnêtes distractions; mais il y est faible et il ne souffre pas que l'on s'en aperçoive et qu'on le conseille. Ses dons et ses faveurs vont de préférence à ceux qui le louent, et il provoque ainsi à mentir ceux qui ont besoin de se les attirer.

Voyez encore Angélique : elle est douce, affectueuse, facile aux pauvres; elle est serviable envers tout le monde, et c'est lui être agréable que de lui fournir une occasion de faire plaisir. Certes, voilà des qualités heureuses et qu'il faut estimer. Mais elle n'est plus jeune et elle ne peut se décider à vieillir; elle vous provoque à deviner son âge et elle exige que vous n'y mettiez point de politesse. Si vous hésitez, elle insiste, elle vous presse; vous cédez enfin, et si vous en approchez, elle vous en sait mauvais gré et elle s'éloigne volontiers de vous. Voilà de petites faiblesses qui ne semblent rien, et dont pourtant on glose et qui nous portent préjudice.

Il fait mille observations de ce genre, souvent plus sérieuses, et il ajoute : C'est toujours par l'orgueil, par la vanité, ou par une passion plus ou moins vaine, que le mauvais esprit nous possède. Il ne dénigre pas, il

enseigne : la leçon profitera-t-elle? Pour qui sait le faible du monde, moins préoccupé de se défaire de ses défauts que de les excuser par ceux qu'il voit chez les autres, que restera-t-il de cet enseignement? Le souvenir des défauts de personnes estimables, même fort estimées, et il s'en autorisera pour conserver les siens.

Il semble qu'un directeur ne devrait relever que les vertus des personnes qu'il donne comme exemple, et ne reprendre que les défauts de la personne qu'il dirige; elle serait, par émulation et par amour-propre même, plus excitée à imiter son modèle.

La canaille ne dénigre pas : elle ment, elle insulte, elle calomnie; elle ne sait pas dénigrer. Elle a son genre d'esprit grossier qui ne réussit qu'avec son monde et dans son milieu.

Existe-t-il un récit conforme à la vérité, où tout soit exact et dans sa couleur naturelle? Je cherche un fait résultant de la conduite et de la volonté des hommes, où l'esprit d'exagération, si peu que ce soit, ne se montre pas. S'il en existe un, je le déclare, il est unique: l'homme exagère ou il s'exagère tout; on le constate en toute rencontre et dans tous les contraires : dans le courage et dans la peur, dans l'orgueil et dans l'humilité, dans ce qui est simple et dans ce qui est complexe. Mais si l'exagération n'est qu'une faiblesse de notre nature, elle est un vice ou un crime, selon le cas, et

dans la mesure où il y entre une intention de nuire.

Le sentiment le plus louable et le meilleur, ou se détruit, ou devient mauvais par l'exagération. Hymaros s'est épris de compassion pour les animaux, il a voulu être de la société qui les protége, et il y est entré sans comprendre son œuvre, sa raison d'être, son point de moralité. Il ne sent pas, et il ne sentira jamais, qu'en développant l'esprit de compassion pour les animaux, le but est d'élever l'homme jusqu'au respect de la création, jusqu'à la connaissance de sa propre valeur et de sa propre dignité. Amenez le peuple à respecter la vie d'un animal, à l'assister, par la raison que cet animal est une créature de Dieu; quelle amélioration de ses mœurs et quelle disposition pour un enseignement plus élevé!

Mais Hymaros ne voit ni si haut ni si loin. Il a pris avec la mission qu'il s'est imposée, une sorte de haine contre celui, ou qui est brutal, ou seulement qui n'a pas, comme lui, cet amour vrai ou de convention pour les animaux. Voyez-le aborder cet homme qui vient de maltraiter ce chat, ou qui vient de détruire cet oiseau: va-t-il s'adresser à sa raison, éveiller son cœur et remuer en lui l'esprit de compassion? Il n'y pense pas: les yeux lui sortent de la tête, il l'insulte, il le menace, il excite ceux qu'il voit indignés de cet acte de brutalité, et s'il arrive que quelqu'un s'emporte et batte cet homme, il l'approuve; ou il veut, sans examen et sur sa déclaration, que la justice intervienne et applique le maximum: l'amende

et la prison. Dites-lui qu'il est père de famille et que cette peine serait une souffrance pour ses enfants, qu'une réprimande suffit, il ne se rend pas là-dessus : est-il chargé de protéger les enfants ? Il persiste, il s'endurcit, il veut venger ce chat ou cet oiseau : il ne raisonne plus, il est animal lui-même.

O hommes, quand donc aimerez-vous le bien avec le seul esprit du bien ? quand donc l'esprit de fanatisme sortira-t-il de votre cœur ? quand donc vous sera-t-il permis de comprendre que la répression d'une brutalité par la brutalité, c'est propager l'esprit d'exagération ? Toi qui n'es pas la justice appliquant la loi, obligée de punir, que te coûte-t-il d'essayer de la répression par la raison ? Cependant, si utile que soit l'idée que tu veux faire prévaloir, sois sage et prudent ; ne te laisse pas tomber, de toute la hauteur de l'esprit qui l'a conçue, dans l'esprit de don-quichotisme qui ruine tout par le ridicule.

Tout le monde connaît cet esprit qui n'est pas naturel, mais que les hommes ont créé pour une carrière déterminée, où tout homme doit être un héros. Quand on y entre, il faut l'étudier et s'exercer à le prendre, comme on fait des mœurs d'un pays où l'on va s'établir et dont il faut s'accommoder. A peine a-t-on pris cet esprit que l'on se plaît à l'affecter. C'est par goût et par humeur que quelques-uns le trouvent beau, et le plus grand nombre, c'est par orgueil : on a été con-

traint de se soumettre, on s'est soumis, et l'on feint l'enthousiasme pour faire croire que c'est moins par contrainte que par tempérament que l'on s'est ainsi transformé. On fait comme cet écolier mis en retenue, qui rit, et le cœur serré, soutient qu'il est content et qu'on ne le punit pas.

Trasius est conscrit de cette année. On le voit soucieux, inquiet. Lui qui ne suit la messe qu'au cabaret, il va en secret brûler un cierge à sainte Marie, à saint Joseph et il salue le saint sacrement; puis il continue de rire au soleil avec les esprits forts. Il tire et il tombe: il est troublé, il étouffe, mais il fait bonne contenance et il rit. Il met son numéro en évidence, son chapeau sur le coin de l'oreille, se redresse, prend la démarche altière et semble dire aux passants: Voilà un brave!... ce qu'il sera dans l'occasion : le germe de l'esprit militaire se prend avec le numéro, l'uniforme le développe et l'exercice le complète. Trasius endosse l'un, apprend l'autre, brûle des amorces et le voilà soldat. Le bourgeois, qu'il ne voit plus qu'en perspective, lui paraît dejà plus petit et il diminue toujours à ses yeux, selon qu'il prend à la manche, ou le chevron, ou le galon de laine, ou celui d'argent. Il ne sait pas ce qu'il se croit, mais il se croit quelque chose qu'il n'était pas avant: les épaulettes le gonflent, élargissent sa poitrine, grossissent sa voix, donnent à sa parole le ton brusque et impérieux; il aborde tout le monde comme il marche à l'ennemi, l'œil dur et le sabre au poing. Il semble

toujours que l'on ne puisse entreprendre de le contredire, si l'on n'est décidé à mettre l'épée á la main; et sous cette rudesse de métier, il y a un cœur ouvert à tous les sentiments d'humanité, facile à la misère et au service de la faiblesse : nul ne sait mieux qu'un bon soldat assister ûne souffrance, gâter un enfant et faire respecter un vieillard. Il lui faut, pour se modifier et devenir tout à la fois aimable et martial, l'aigrette ou le chapeau galonné, ou le bâton de maréchal, tout cela ne venant qu'avec l'expérience et l'expérience ne venant qu'avec la raison et les cheveux gris.

L'esprit militaire est en dehors de l'esprit normal, mais il développe certaines vertus : l'honneur, le courage, la droiture.

Il y a des temps et de grandes circonstances où tout repose sur l'armée : on excite son esprit, on l'exalte, on lui laisse toute la place, on lui abandonne tout le mouvement, on élève son âme jusqu'à l'enthousiasme, et elle part, fière et imposante, imprimant au sol un tremblement qui remue le monde; puis, quand elle a vaincu, il lui arrive de vouloir dominer. Elle croit être toute l'énergie et avoir seule l'esprit national. Elle oublie qu'elle n'est que le bras et elle veut être la tête ; alors le feu s'éteint au foyer qui lui soufflait l'énergie, qui alimentait son esprit, et elle succombe. L'esprit national se redresse et montre au monde ce qu'il a de vie, ce qu'il est, ce qu'il veut être, l'œuvre qu'il suit; et il la replace à son soleil, qui continue de la féconder.

L'esprit national est une propriété de l'âme humaine; il peut s'égarer quelquefois, mais il se retrouve toujours, Il arrive encore, dans un pays conquis, que cet esprit semble disparaître et s'effacer, mais il reste sur un coin du sol une tête et un cœur où la séve remonte, et c'est assez : l'esprit national ne périt pas.

J'entends parler de l'esprit du temps : peut-on me dire ce qu'il est, ce qui le distingue de l'esprit de tout autre temps? Si vous me dites : C'est le progrès, je vous demanderai en quel temps les hommes n'ont pas cru avoir cet esprit du progrès, et dans une mesure quelconque, en quel temps, en effet, ils ne l'avaient pas; et si l'humanité, quelle que soit la voie qu'elle a suivie, à telle époque ou à telle autre, n'avait pas toujours poussé vers le progrès, comment nous serions arrivés où nous sommes. Je demande encore si le progrès accompli résulte seulement de l'esprit de notre temps ou de l'esprit de tous les temps. Si je définissais ainsi l'esprit de notre temps : faire fortune par tous les moyens, à quelle distance serais-je de la vérité? Et si la définition est vraie, est-ce une grande nouveauté que l'esprit d'égoïsme et d'avidité, et un fait qu'il soit si avantageux de constater?

Cependant, j'en conviens, et on le sent vaguement, un esprit que l'on croit nouveau se lève sur le monde : il frappe au cœur de la société et il tend à s'emparer de toutes les âmes. Il parle d'union, de concorde, il dit :

Je suis l'esprit de la paix, et quand j'aurai prévalu, j'éclairerai l'esprit national, je changerai l'esprit politique, je réglerai l'esprit d'intérêt, et alors régnera cet autre esprit dont je suis le précurseur, celui qui vit au fond de toutes les consciences et qui crie à la raison : C'est assez de fautes et de folies, écoute-moi : je suis l'esprit juste !... Mais est-ce bien un esprit nouveau, ou seulement un pas vers ce but indiqué depuis Moïse?

Vous qui parlez d'esprit nouveau, faites autre chose que ce que l'on a toujours fait, et qui est de viser à s'enrichir et à développer l'esprit matériel; essayez de développer l'esprit moral, de pratiquer ce que l'on prêche depuis si longtemps; et quand vous pourrez dire : Nous sommes justes, je vous répondrai : Vous êtes des hommes nouveaux.

DU MONDE ET DE SES IMPRESSIONS

Le monde est estimable et méprisable au même degré; c'est un grand théâtre où l'on joue tous les genres à la fois, depuis la farce jusqu'à l'épopée; où tous les rôles sont tenus, depuis Triboulet jusqu'à Charlemagne, depuis Vincent de Paul et l'abbé de l'Épée, jusqu'à Tartufe et Fra Diavolo; où se remuent enfin dans un même tourbillon toutes les vertus et tous les vices.

Il y a mille routes où chacun se précipite, entraîné par la même pensée et pour arriver au même but, celui de faire son bien et de préjudicier aux autres. On en voit qui sont plus pressés, qui s'élancent à travers champs et qui trouvent un abîme où ils disparaissent.

Il y a une autre route plus longue, qui est la meilleure et la plus sûre, dont tout le monde juge ainsi, que la religion prescrit, que la philosophie conseille, que l'on enseigne dans toutes les écoles, et où peu de monde

s'engage malgré cela, parce qu'elle ne conduit qu'à une vie plus modeste et à une fin plus simple et plus prudente : c'est celle du bien.

Le monde est admirable par la force et par l'intelligence dont il est doué, par tout ce qu'il fait de grand et d'utile ; et il fait pitié précisément par l'usage qu'il fait communément de ces dons magnifiques. L'homme a l'esprit pénétrant, il est ardent, courageux, et s'il se manifeste sous ces trois aspects, c'est presque toujours pour arriver à une fin détestable. Il met la sagesse et la prudence au nombre des plus hautes vertus, et s'il agit, il manque justement de deux choses, qui sont la sagesse et la prudence. Il est plein d'enthousiasme pour tout ce qui est grand et généreux ; placez-le en face de son intérêt, il ne montre plus qu'un petit cœur : il est chiche, égoïste ; offrez-lui un bénéfice, il s'abaisse ; ajoutez quelque chose, il se traîne ; mais qu'il arrive par ce moyen, et l'approbation, j'oserais dire l'admiration du monde lui est acquise.

Le monde aime la douceur d'âme, d'esprit, de caractère ; il la recherche, et quand il l'a trouvée il en abuse.

Il fait grand cas de la bonté, il l'exalte, et souvent il est méchant avec une si grande habileté, qu'il semble que le mal soit inné dans lui ; et il est rarement bon sans laisser voir l'effort qu'il fait pour être tel.

L'homme a un but unique : son bonheur. Il y tend incessamment, il le voit là-bas, toujours là-bas, il y court toujours plus intrépide et il ne l'atteint pas ; son

bonheur, qu'il fait consister aujourd'hui en une certaine chose qu'il sollicite, que demain il obtiendra, et dont il ne se montrera pas plus heureux, il le fera alors consister en une autre chose qu'il obtiendra encore et dont il ne sera pas plus satisfait; le bonheur, enfin, espèce de mirage qui l'a trompé hier, qui le trompe aujourd'hui, qui le trompera demain; et de même jusqu'au tombeau, où il cessera de le chercher parce qu'il aura cessé d'exister.

Voilà l'homme, voilà le monde, tour à tour grave ou léger, attentif ou distrait, humble ou glorieux, souple ou violent, inconstant ou persévérant; il est tout pour demeurer ferme sur un point unique, qui est son intérêt. Le monde était ainsi autrefois, il est tel encore. Celui-là serait-il un grand prophète qui prédirait qu'il sera tel toujours?

Et pourtant le bonheur existe. Celui qui a tout fait et tout prévu a voulu même qu'il fût accessible à tous. Il l'a mis dans une conscience tranquille où le monde, intempérant, chagrin, orgueilleux, ne le cherche pas. On veut monter, dominer, ou si la force manque pour une trop haute aspiration, on se rabat à vouloir être le premier dans le milieu où l'on vit; on le veut avec entêtement, on y met tout son esprit, le bon et le mauvais, on caresse celui-ci, on mord celui-là; on se fait aimer ou l'on se fait craindre, selon le besoin ou ce que l'on croit être un moyen d'arriver à ses fins. De là cette agitation universelle qui trouble toutes les situations,

qui engendre les inimitiés, qui désunit les familles.

Je reconnais néanmoins que la conscience la plus sereine peut souffrir dans une extrême misère. Voudrais-je seulement essayer de prouver qu'il existe un bonheur possible pour la plus vertueuse des mères qui se voit avec ses enfants, sans gîte, sans vêtements et sans pain ?

La nature est-elle avare? est-elle même parcimonieuse? En quel temps, en quel lieu, a-t-elle dit : Vous êtes dix, en voilà pour cinq? N'est-elle pas, au contraire, généreuse? n'est-elle pas prodigue de ses trésors? ne dit-elle pas partout et en tout temps : Vous êtes dix, en voilà pour vingt? Qui donc a fait l'extrême misère, si ce n'est le monde? Où en trouver la cause, si elle n'est pas dans son insouciance et dans son égoïsme?

Toutes les situations sont fausses en dehors de la ligne droite, je veux dire en dehors de ce qui est honnête, et sans le respect de la dignité, du droit et de l'intérêt d'autrui. Le monde pourtant met toujours sa propre dignité au-dessus de celle des autres, ne comprend bien que le droit qui vient à son avantage, et ne respecte que l'intérêt qui est sien : on veut pour soi d'abord, et après on veut encore pour soi, c'est-à-dire on veut d'abord le nécessaire, puis l'abondance, et ensuite on veut le superflu. Quand on en est là, on l'augmente, on l'entasse, et devenu trop considérable, on le voit tranquillement se perdre sans que l'idée des besoins des autres décide personne à en faire l'usage

honnête que la vue du malheur prescrit et que la plus simple prudence conseille.

Ne cherchons pas ailleurs la source de toutes les querelles, de tous les procès, de toutes les discordes.

Les relations faciles, l'accord parfait, s'établissent aisément entre un homme d'un caractère plein, qui veut que tout cède à son sens, et celui qui apporte dans ce commerce une complexion plus heureuse, qui est ennemi de toute contradiction et trouve son propre contentement dans celui qu'il croit donner à autrui, qui y met tous ses soins et constamment, qui approuve ou désapprouve sans examen, dans le seul but de vous être agréable, et qui se satisfait ainsi lui-même. Ils se croient amis et se donnent cette qualité : ils se trompent, et le monde se trompe avec eux ; c'est la rencontre de deux caractères faits pour s'accorder et pour s'aimer d'une certaine manière qui n'est pas celle de l'amitié véritable.

L'amitié a d'autres allures : c'est un sentiment fier, élevé ; il se nourrit de tout ce qu'il y a de noble et de sérieux dans le cœur humain.

L'amitié ne s'allume pas à un éclair ; elle prend son temps et ses sûretés, elle commence par une estime réciproque et ne se manifeste que dans la rencontre de deux natures d'élite. Celui-là est notre ami, qui prend souci de nos intérêts moraux et qui les défend, je ne dis pas aussi bien, mais mieux que nous ne le ferions nous-même, par la raison qu'agissant dans

ce qui nous touche, il nous est difficile de ne pas montrer un peu le côté faible, celui justement que notre ami veut et sait cacher. Il décide mieux pour nous qu'il ne le ferait pour lui-même : il nous apprécie, il nous estime, il nous aime, et il veut nous placer dans l'esprit et dans le cœur d'autrui comme nous le sommes dans son esprit et dans son cœur. On veut pour son ami tout ce que l'on voudrait pour soi-même; ses succès nous donnent une joie enthousiaste, comme celle qu'un père éprouve pour les triomphes de son fils. L'amitié véritable exclut la jalousie, elle va jusqu'à l'abnégation. C'est un grand sentiment qui relève notre espèce, mais qui est rare, et qu'un homme n'est pas toujours appelé à constater une seule fois dans le cours d'une longue vie : il y faut trop de circonstances heureuses, et si le ciel se montre avare, c'est dans la production de ce phénomène.

Le monde dit : mes amis, j'ai beaucoup d'amis. Cela se peut entendre du commerce plus ou moins doux que l'on entretient avec des personnes bien élevées et d'un esprit agréable; on se fatigue ensuite, on se néglige et l'on se perd de vue; on dit alors : il était de mes amis. On se retrouve après un temps de repos et l'on renoue, on redevient amis; puis on se fatigue encore, ou bien l'un perd sa position, tombe dans le besoin, et l'on se sépare de nouveau; cette fois pour ne plus se revoir. Si l'on se rencontre, on ne se connaît plus. Ils ont la même part dans le soin qu'ils mettent à s'éviter. On

apprend un jour qu'un tel est mort : Bah! fait-on, ce pauvre garçon! au fond, c'était un brave homme, mais il avait des idées à lui, il fallait lui passer bien des petites choses. Après cette oraison funèbre, on n'en parle plus et l'on est consolé. Si tout cela est de l'amitié, c'est un nom comme un autre, et je veux bien l'admettre, mais alors c'est l'amitié femelle, et j'ai parlé de l'amitié mâle.

L'amour est un état violent; c'est une fièvre, un délire; il ne ressemble en rien à l'amitié; il a des symptômes particuliers; il trompe nos yeux et notre esprit. C'est parce qu'il ne nous laisse voir la personne aimée qu'à travers son prisme, que nous la voyons si parfaite; tant qu'il dure, il tient nos facultés hors de leur état normal; s'il se calme, elles y rentrent, et nous voyons alors ce qui est comme il est. Ce retour à la réalité, l'esprit, et le monde avec lui, l'appelle une déception. En amour, il n'y a guère que des illusions; il ne trompe pas, il se trompe, et le cœur n'éprouve qu'un étonnement, celui de guérir, ou un chagrin, celui de voir que la personne aimée guérit avant lui.

Poétisez l'amour, j'y donne les mains, nulle passion n'y prête autant ni aussi bien que celle-là, et de même n'est plus digne d'inspirer un grand poëte; dites-nous ses voluptés, embaumez ses doux serments de vos vers les plus chastes et les plus heureux, faites-nous verser les pleurs de l'âme sur les charmes de la con-

stance, que nos cœurs se réchauffent au feu sacré de vos chants sublimes ; et l'hiver viendra, quoi que vous fassiez.

L'hirondelle ne demeure qu'au temps des fleurs et des moissons, et elle se retire devant les frimas ; l'amour vient avec l'hirondelle, il nage comme elle dans les délices de la belle saison, il craint l'automne et il fuit l'hiver. L'amour qui vieillit est frileux comme l'hirondelle, et il va, comme elle, courir sous d'autres cieux à la recherche d'un autre printemps. Le monde aime vos chants, il s'attendrit au bonheur et à la fidélité de vos héros, puis il obéit à la loi commune; il est léger, inconstant.

Il y a un autre amour, celui de la famille. Cet amour est l'une des noblesses de notre nature. Il est particulier au père et à la mère pour leurs enfants, et réciproquement. Il occupe le cœur sans le passionner, toutes nos facultés se prêtent à son développement ; notre raison, notre conscience, notre foi, sollicitent le cœur à le conserver. Il nous attire l'estime du monde; rien en nous, ni en dehors de nous, ne semble tendre à nous en éloigner : c'est le sentiment le plus saint et le plus paisible.

Une famille est heureuse par cela seul qu'elle vit sous l'influence de ce sentiment si pur et si vrai ; il est la source de toutes les joies saines et robustes: à moins qu'elle ne vive ignorée, que peut la misère elle-même contre une telle famille que la charité ne vienne répa-

rer? La charité, cette pieuse et enthousiaste vertu, pour laquelle le monde professe une si grande vénération, qu'il croit pratiquer, mais qu'il comprend si peu, ne va-t-elle pas à tire-d'aile, la main pleine de bienfaits, les répandre avec passion partout où l'appelle une souffrance humaine et imméritée ?

Mais quelles joies n'éprouve pas une famille bien unie que l'opulence vient aider dans le développement de ce pur amour, en lui donnant les moyens de satisfaire à toutes ses inspirations?

Si tout n'était borné dans l'être humain, il faudrait affirmer que toute félicité durable est dans l'amour de la famille. Mais le temps vient où ce sentiment si naturel et si heureux se modifie au contact du monde, au feu des passions qui bouillonnent dans le cœur et dans la tête; il se partage, il s'affaiblit, il s'éteint, ou plutôt il se transforme. Il tombe à l'état de respect chez les enfants qui ont vu leurs héritiers, et à l'état calme, presque indifférent chez les grands parents que l'âge a refroidis ; leur mort arrive, on est en mesure de la supporter, on reçoit ces consolations banales que le monde se croit obligé de nous donner, et l'oubli fait la place libre au bonheur de la nouvelle famille qui recommence le même passé pour aboutir au même avenir. Si vous êtes sans foi, si tout finit ainsi, quel tableau, quelle tristesse que la vie humaine !

On voit des femmes qui ne méritaient pas d'être mères; elles se sont unies à des hommes qui leur res-

semblent, et elles ont des enfants, fruit de cet assemblage monstrueux, qui ne paraissent pas dignes d'avoir un père plus estimable ni une meilleure mère; ces familles font tache dans l'humanité.

Il y a d'autres femmes qui sont comme des types de douceur et de patience; elles semblent être nées pour donner au monde l'exemple du dévouement, comme la mesure du courage et de la puissance de l'amour maternel; elles s'unissent à des hommes qu'elles réduisent par leur bonté et qui, s'ils sont violents, deviennent doux ou au moins s'amendent sous leur influence. Elles ont des enfants que la nature dispose à recevoir l'impression de leurs vertus, ou si l'un deux s'égare dans le mal, il n'y a point d'abîme où il soit tombé qui puisse intimider leur cœur. Les mauvaises mères n'aiment pas leurs enfants, les bonnes ne cessent jamais de les aimer. Celles-là sont la honte et l'humiliation des sociétés civilisées; elles en font la douleur. Celles-ci en sont l'honneur et la gloire; elles en font la félicité.

Je plains l'homme qui n'a pas connu sa mère ou qui, l'ayant connue, a dû en ôter le souvenir de sa mémoire; mais je plains de même, dans un autre sens, celui qui ayant eu une bonne mère, l'a perdue dans l'âge où il sentait mieux tout le prix de ce trésor inestimable : dans quel isolement est désormais son cœur! C'est une perte irréparable; le jour où un bon fils est séparé d'une telle mère, il y a pour lui quelque chose de changé dans le monde et qui ne se rétablira jamais.

Je conseille à l'homme que la mort sépare prématurément d'une si douce compagne, s'il a su l'apprécier, de vivre désormais seul avec son chagrin et ses souvenirs; il y a trop à risquer pour lui dans une nouvelle union.

On connaît encore un sentiment qui dérive de l'amour de la famille. Il commence au second degré de parenté et il s'étend, en s'affaiblissant, jusqu'au quatrième; là il est encore saisissable, plus loin il ne l'est plus.

Pendant la jeunesse, et jusqu'au temps où nos aspirations se détachent du centre pour aller à la circonférence, c'est-à-dire jusqu'au moment où nous quittons le cercle de la famille pour entrer dans le cercle du monde, où nos intérêts et nos plaisirs nous entraînent, cette affection se montre dans toute sa virilité. Quand les ailes sont poussées et que l'on s'envole, quand le cœur s'allume à d'autres foyers, elle s'efface, et il n'en resterait rien sans l'influence de cette solidarité secrète que Dieu a établie entre les enfants d'une même mère; elle se réduit alors à ce que l'on appelle l'esprit de famille, et cet esprit est plus ou moins profond en nous, selon que notre amour filial est, ou a été, plus ou moins absolu.

On prêche pour que les mauvais instincts, l'envie, la jalousie, ne trouvent jamais une fissure pour y introduire leur fiel et aigrir cet esprit si nécessaire au développement des fortes mœurs, et c'est toujours par ces deux côtés qu'il est atteint et qu'il se décourage.

Ceux qui perdent jusqu'à l'esprit de famille sont ordinairement ceux qui ne laissent entrer dans leur cœur aucune impression heureuse, qui y admettent les contraires, et que l'on nomme de vilaines gens.

Un homme qui est parvenu à la richesse et qui assiste son frère resté pauvre, quelque soin qu'il prenne de le ménager, ne réussit pas toujours à s'en faire un ami.

Celui qui reçoit de son frère est peu disposé à la reconnaissance, et il passe vite de l'exigence à l'ingratitude; l'ingrat veut se laver de cette tache affreuse, d'où il suit que faire un ingrat c'est se faire un ennemi.

Quel que soit le motif de la brouille, la réconciliation entre frères est facile à opérer; le chef-d'œuvre, c'est de bien guérir les ressentiments et d'en faire une qui soit durable.

Quand on a les siens pour ennemis, on n'en a guère de plus malveillants.

Ce n'est pas au sein de la famille qu'il faut chercher les juges du mérite que nous pouvons avoir; selon l'attachement que nos parents nous portent, ils sont au delà, ou ils sont en deçà de la vérité.

Une nation où l'esprit de famille est dans sa plénitude est une puissante nation; celle où cet esprit s'efface souffre et tend à se dissoudre. Il semble que nous approchions de cet abîme. On voit des sages qui en prennent souci, d'autres qui espèrent; ceux-ci comptent sur ce grand fond de raison qui nous distingue et qui

nous arrête toujours à propos. Il faut aimer sa patrie, sa famille et ses concitoyens, assez pour ramener les uns à la foi des autres et la faire triompher.

Le monde conseille toujours les plus belles actions et fait souvent le contraire de ce qu'il conseille.

Un homme qui a de bonnes intentions, qui parle bien et qui juge sainement, n'est encore qu'un homme ordinaire; il lui manque, pour être rare et presque unique, d'agir comme il sent, comme il juge et comme il parle.

Le monde sait, si je puis dire ainsi, la théorie de l'humanité, il l'explique avec un grand sens, il laisse voir qu'il en aperçoit l'étendue. On ne peut douter qu'il n'embrasse le sublime de la charité; il ne lui manque que la pratique.

La charité est la loi du cœur, écrite par celui qui nous a donné l'amour et l'intelligence. Elle est tout à la fois si humble et si fière, si douce et si décidée, si chaste et si tolérante, si simple et si complexe, qu'elle est à elle seule toute la règle.

Son essence est l'amour, son plus beau mouvement est le pardon, son œuvre est l'aumône.

Le monde écoute ces belles leçons, les admire et s'en tient là; il essaye l'œuvre et il la fait mal, c'est-à-dire de façon que la main gauche sache toujours ce que donne la main droite.

Un homme fin sait tout ce que la charité commande,

ce qu'elle vaut, ce qu'il en peut tirer, et selon que son intérêt l'exige, ou il l'oublie, ou il l'invoque, ou il la contrefait.

Ne parlez ni de charité, ni de raison, ni de la voix du sang, ni de leur mère à ces deux hommes qui sont frères et qui plaident pour leur succession : ils ont tout oublié, charité, raison, parenté, et leur mère qui n'est plus ; ce sont des plaideurs. Parlez-leur d'un moyen détourné, de quelque chose qui puisse tromper la justice et l'amener à leurs conclusions, à la bonne heure, voilà ce qu'ils peuvent considérer comme un bon conseil d'ami.

Ce vieux coquin en guenilles, qui étale sa misère aux yeux des passants, comme un autre sa marchandise, et qui en vit comme lui, il parle au nom de la charité qu'il enferme toute dans ces deux mots : Donnez-moi. Espère-t-on qu'il attendrisse ce publicain qui le menace de son attelage? Le feu peut jaillir du roc, mais la plainte qui part du cœur pourri de ce vieil hypocrite arrivera-t-elle jusqu'à l'âme endurcie de ce maître égoïste? Les vices se reconnaissent et ils se repoussent comme ces corps qui sont chargés d'une électricité de même nature ; tout le monde n'a pas ce qu'il faut d'entraînement ou de vertu pour être dupe.

Un honnête homme qui est à trente ans la dupe de sa loyauté, le sera de même à soixante : l'expérience ne peut lui enseigner qu'une chose, qui est de n'être pas deux fois la dupe du même fripon.

Il y en a qui prennent un masque pour jouer la comédie, et ils la jouent bien. Ils savent créer des situations délicates dont ils se tirent heureusement : le premier acte est bien et on les aime ; le second est mieux et on se prend à les estimer ; le troisième amène la péripétie qu'ils avaient préparée, le rideau tombe, la recette est faite, et désormais on les méprise.

Rinoxi est doux, mielleux. Il paraît, sans vous connaître, prendre un vif intérêt à tout ce qui vous touche. Vous est-il arrivé quelque bien, il s'en réjouit plus que vous-même, il vous embrasse avec effusion ; votre étonnement est de voir un étranger plus heureux que vous-même. Est-ce un malheur que vous déplorez, il partage votre peine et il en prend la plus grosse part : vous êtes calme, résigné, il se désole, il pleure, il vous offre des consolations ; ordinairement il s'en tient là ; il a tant de gens qu'il assiste ! mais il peut y avoir dans votre situation tel cas, telle circonstance qui fasse qu'il vous offre ses services.

Ceux qui le connaissent disent en riant que Rinoxi est homme de bien, ce qu'il veut paraître, et sérieusement qu'il est hypocrite, ce qu'il est en effet. Il veut que l'on dise de lui : Le brave homme ! C'est sa vanité et son intérêt. Il y a dans le monde de bonnes gens qui s'abusent aux douces manières, qui renseignent et que l'on croit ; Rinoxi le sait et il travaille à faire sa clientèle.

Quelqu'un sait-il comme Adilus s'est insinué dans l'esprit de Trilim, et comme ensuite il s'est introduit

dans sa maison? Trilim lui-même le sait-il? Sa famille s'en étonne et s'en plaint, mais à tort. Où donc, en effet, Trilim aurait-il pu rencontrer autant de douceur, de bonté, de patience? Qui donc aurait supporté, comme le fait cet excellent homme, les travers de ce caractère bilieux? Qui donc enfin serait prévenant avec autant d'art, complaisant avec cet extrême raffinement? O Adilus, si ce n'était votre métier, si vous n'en viviez, qui ne dirait de vous: C'est un saint!

Connaît-on le nombre des moyens employés pour exercer la profession de malhonnête homme? Cela ne se chiffre pas et n'a pas de limite connue. Chaque jour voit éclore un moyen ou une nuance dans la manière de faire, que l'étonnante industrie du mal n'avait pas encore découvert et qui met en défaut le génie du bien avec celui de la prévoyance humaine.

Les roués du savoir-faire se peuvent diviser en trois classes: les hypocrites, les rusés, les effrontés, et en une quatrième se composant de ceux qui réunissent les trois capacités et que j'ose appeler les cumulards de la friponnerie.

Il y a deux principes, dont l'un triomphe par le fond et l'autre par la forme.

La foule s'étourdit à ce qui brille, elle ne voit qu'avec les yeux et n'applaudit que le succès; c'est la forme qui emporte le fond.

Les sages ferment les yeux, regardent avec la con-

science, et n'applaudissent qu'à ce qui est honnête; c'est le fond qui emporte la forme.

La civilisation est-elle la forme ou le fond? C'est un problème que le monde résout par le respect pour le fond et par la tolérance pour la forme.

Il y a des choses où la vogue s'était acoquinée, qu'il était bienséant d'admirer, et qui sont tombées dans le mépris. Il y en a d'autres qui ont la même fortune et qui auront le même sort. Le monde éprouve le besoin de s'émerveiller, et, au défaut d'un sujet qui y prête, il s'arrête à ce qui est neuf: de quelque nature qu'elle soit, une extravagance qui a le mérite d'être sans précédent et celui d'enrichir son auteur, ou de le mettre en vue, est sûre de se produire. Tout peut entrer dans la vogue ou en sortir, le bon et le mauvais. Tel hier mettait tous ses soins à être grave et à en soutenir le personnage, qui veut aujourd'hui passer pour être un esprit à la mode, c'est-à-dire retors.

L'homme consent à avoir une vertu particulière où nul ne saurait atteindre; il n'admet pas aussi volontiers qu'on le puisse primer, même par le côté qu'il désapprouve : dites-lui qu'il est rusé autant que les plus habiles de notre temps et qu'il ferait sa fortune comme eux, s'il ne s'était pas fait une loi d'obéir à sa conscience, il y consentira.

Dans le monde, toute sottise peut gagner son procès en première instance; mais la raison le gagne toujours en dernier ressort.

Zanix est en faillite; le cas est grave, l'honneur y peut rester, la misère peut suivre, et le monde s'en émeut.

Mais Xinori vient qui nous va rassurer: «Tranquillisez-vous, dit-il, Zanix se connaît en affaires; il obtiendra son concordat. L'honneur n'a rien à perdre ici et la famille a tout à gagner. Il n'y a que ce moyen d'arriver vite : voudriez-vous que l'on perchât jusqu'à soixante ans sur une banquette de comptoir pour aller mourir ensuite marguillier dans quelque bourg de France, comme faisaient nos pères, qui nourrissaient leur cœur de délicatesses et leur estomac de pain noir? Nous voyons d'autre façon et nous pensons mieux. On n'a qu'une vie à dépenser, elle est courte, tâchons qu'elle soit heureuse; et puis il faut produire ses enfants, c'est un devoir naturel et sacré. Je sais qu'il y a des gens qui sont à un autre point de vue; mais ne le faites pas, un autre le fera à votre préjudice; préférez-vous être la dupe d'autrui? Toute la question est là. »

Il est vrai pourtant que Zanix est tombé sans cesser d'être homme de bien. Mais qu'arrive-t-il? Caro-Cari, son créancier, vient de le faire enfermer en lui faisant ce raisonnement : Ou vous nous trompez, et alors vous êtes un fripon, ou il n'en est rien, et alors vous êtes un imbécile ; or, il est notoire que vous n'êtes pas un imbécile, donc vous êtes un fripon. » Logique moderne, dilemme profond et qui prouve que Xinori a raison : toute la question est là.

Autréfois on mettait trente années pour faire honorablement une fortune bourgeoise. Le monde admire que l'on n'en prenne que dix aujourd'hui pour faire une fortune de duc, et dans le même temps qu'il vante ce progrès, on l'entend dire partout que les affaires sont difficiles et qu'il n'y a plus de confiance : ô logique !

Que dire de ces pompeux établissements où l'or, les peintures, les glaces, le disputent en richesse aux palais des rois, de ce luxe ridicule, impudent, qui gêne et fait que l'on ne sait quelle contenance y apporter ; que l'on ose à peine y entrer et s'y asseoir ?... Un tiers des mémoires est acquitté et les filles sont déjà sans dot. Me veut-on bien montrer le chef de la maison, que je voie épanouie une vanité de marchand ?

Il semble que le vol soit le propre de la canaille, qu'il ne paraisse si odieux et qu'il ne soit accablé de la plénitude de la répulsion que dans certains cas, commis par de certaines gens, dans une certaine mesure, et qu'au-dessus il prenne un autre caractère que l'on supporte mieux. La chose est délicate à dire et prend un auteur à la gorge ne semble-t-il pas, en effet, qu'un homme dans un degré de hauteur sociale qui le distingue, s'il commet des détournements hors de toute prévisoin, remue dans un sens où il entre plus d'étonnement encore que d'indignation ? Il est vrai, au moins, qu'on l'entoure d'une sorte de prévenance qui tient par un côté secret à la considération : ni les mesures, ni le ton que l'on prend

à son égard, ni l'œil dont on le voit après sa peine, s'il reparaît menant un train, ne ressemblent à ce qui se passe dans les cas ordinaires; qu'il essaye de parler des erreurs ou des sévérités de la justice, il trouve des esprits prêts à se laisser convaincre. Cette opinion que l'égalité devant la loi, si elle existe au fond, n'existe pas dans la forme, n'est-elle pas par là justifiée?

Le monde est dominé par une influence que sa raison condamne, qu'il n'avoue pas et qui est celle-ci : Ce que l'on fait en petit, même le bien, ne s'élève guère au-dessus de son mépris; au contraire, ce que l'on fait en grand, même le mal, à un degré quelconque, se maintient dans son admiration.

Il faut réfléchir longtemps avant de donner, même un salutaire avis, j'entends de ceux qui portent sur l'intérêt et qui tendent à donner le pas devant à la probité ; la moindre conséquence est d'y paraître ridicule, la plus triste est d'y perdre un ami.

Toutefois je le déclare net, surtout à mes amis, pour le cas échéant où quelqu'un d'eux se serait placé sur cette limite délicate : je ne veux pas être consulté.

Par provision je leur dis ceci : Voici deux femmes, l'une effrontée, brillante, recherchée; l'autre modeste, simple, dédaignée. L'une, un jour, sur un lit de douleur, aura les remords à son chevet, et elle mourra dans les convulsions de la peur; son cadavre peindra l'effroi, on sentira que la vie en aura été violemment

arrachée; l'autre aura l'espérance, calme, résignée, la vie sortira sans effort, et son cadavre sera comme dans un sommeil tranquille; l'une est la honte, l'autre est la vertu : choisissez!

Il y a dans le monde, le monde riche et le monde pauvre, le monde distingué et le monde comme il faut, le monde ordinaire et le monde bas.

Entre le monde riche et le monde pauvre, on ne voit de bien établi que la différence matérielle entre tout et rien; la différence morale ne s'établit pas du même train, il y faudrait une opération laborieuse, des transpositions sans nombre, du tout du côté de rien, et du rien du côté de tout, puis une récapitulation qui montrerait, ou que les uns pèsent plus que les autres, ou que la balance reste muette et qu'ils se valent bien.

Le monde distingué est celui qui s'élève par le savoir, par le génie, par la pratique des grandes choses et des grandes vertus. C'est le chef-d'œuvre.

Le monde comme il faut est celui qui vient immédiatement après le monde distingué, qui tient l'espace entre celui-ci et le monde ordinaire. Il est instruit, il a de l'esprit assez pour apprécier le haut savoir et le génie; il fait de belles choses qui mettent dans son jour tout le prix des grandes, et de même il a des vertus qui font comprendre la grandeur de celles qui les priment; il se distingue par les bonnes manières, les usages déli-

cats, la politesse et l'étiquette. C'est une pièce de choix.

Le monde ordinaire rend justice au savoir, honore le génie, admire les grandes choses et les grandes vertus, par entraînement, par instinct, dépasse souvent la mesure, s'échauffe, s'exalte où il n'y a pas lieu, et ensuite retombe dans l'autre extrémité; il se refroidit, il s'éteint. Il vit honnêtement, ou à peu près, moins dirigé peut-être par la force de principes bien établis dans son esprit, que par un effet de l'habitude, de l'exemple et d'une sorte de routine. Son entêtement est de vouloir singer le monde comme il faut : c'est la marchandise courante.

Le monde bas se compose des gens nés grossiers et de ceux qui se corrompent aux étages supérieurs, qui s'en détachent et tombent dans son sein, où leur chute se complète. Le monde bas est effronté, il porte le vice à visage découvert; il rit de son rire. La puissance du génie, la gravité des grandes vertus, le brillant des belles manières, lui imposent et le tiennent comme hébêté ; il en fuit l'influence. Il ne connaît point la honte et se fait une sorte de gloire de sa débauche. Il a l'audace de la vie dissolue et il la mène résolûment. Il est paresseux, incivil, brutal ; il veut l'être et ne se laisse pas reprendre là-dessus. Isolé pourtant, l'homme du bas monde est lâche, il sent son abjection, baisse le dos et se retire. Il est malpropre sur soi et il tient, dans la société des hommes, la place que le pourceau tient

dans la société des bêtes. C'est la marchandise de pacotille.

On se plaît aux manières élégantes pourvu qu'elles ne soient point outrées.

On aime la politesse qui a sa raison d'être, ses règles et où il entre une mesure de vérité et de sincérité; elle est aux relations ce que la bonne tenue est à l'homme, ce que la parure est à la femme, elle sied bien, elle relève.

Je suis moins épris de cette autre politesse fade où il entre plus de bêtise que de courtoisie, où la bouche parle, où le cœur et l'esprit se taisent; que signifient entre gens qui n'ont rien à se dire, et qui s'arrêtent sur un chemin, ces compliments sans couleur, sans rapport : le bonjour, le comment vous portez-vous? si positivement insignifiants, que dévoré par la fièvre, je n'en dis pas moins : Très-bien, et vous-même? — Je vous remercie. — Et madame, et votre famille ? — Vous êtes bien bon, et chez vous ? — Vous êtes trop bon. — Remarquez-vous bien ? Je demande, on me répond indirectement et je m'en contente, trop heureux encore si je m'en tire à ce prix, et s'il ne me faut pas ensuite apprendre qu'il fait chaud, quand je suis en nage, ou qu'il pleut, quand je suis traversé. Eh! messieurs, n'ayant que ces fadaises à nous dire, saluons-nous et passons.

Le goût de la société est naturel et d'une pratique

générale ; l'usage fréquent le tempère, et l'âge vient qui nous en guérit.

Je ne me fatiguerais pas des réunions honnêtes, si j'y voyais un autre intérêt que celui d'assister à un peu de bruit, ou à un dîner d'apparat, ou de s'asseoir à une table de jeu, et, du côté des femmes, un autre but que celui de se critiquer, de montrer une toilette nouvelle ou un bijou que l'on n'a pas encore vu.

A la condition d'en sortir édifié, plus instruit, ou plus heureux, la conversation est, de tous les plaisirs, le plus sage, le plus aimable et le plus sain. On souffre de n'y trouver que rarement un sens dont l'esprit ou le cœur se puisse contenter, un trait où la gaieté vraie se manifeste, un entrain qui la fasse vivre un quart d'heure. On se morfond à tout ce bavardage bizarre qui remplit une soirée : que de questions avortées, que de choses sans suite et sans raison, combien de légèretés il faut pardonner, de petites choses il faut paraître écouter avec intérêt ; que de contradictions on accepte sagement pour éviter les écarts d'un caractère quinteux, et quel repos, pour un homme raisonnable, obligé de recevoir, de se retrouver seul avec la liberté de réfléchir et de penser juste !

Il y a des personnes qui ont un répertoire de choses aimables et plaisantes ou d'anecdotes qu'elles débitent avec l'agrément qu'y mettrait un acteur récitant un rôle étudié. On assiste, pour la première fois, à la centième exhibition de ce frivole bagage de société, et

l'on s'en montre tout émerveillé ; on parle avec une sorte d'enthousiasme de l'esprit et de l'amabilité de ces personnes, devant des gens avec qui l'on vit habituellement, et que l'on sait plus riches qu'elles des agréments de l'esprit; on semble l'oublier; on le fait un peu à dessein de choquer ceux-ci et pour satisfaire cette petite rancune que l'on a toujours au cœur contre ceux que l'on sent supérieurs à soi et qui ont le tort de laisser voir qu'ils connaissent leur supériorité.

On se retrouve une seconde et une troisième fois avec ces mêmes personnes que l'on a si fort admirées. Elles redisent les mêmes choses, qui perdent par la répétition tout leur petit mérite; on tient encore pour elles, mais on passe à la défensive. La lassitude vient enfin, on perd ses positions, et l'on avoue alors qu'on s'était bien aperçu qu'il n'y a chez elles aucun fond d'esprit ni de jugement.

On rencontre des gens qui jouent un autre rôle : ils se mettent à la piste de tous les dissentiments qui se produisent dans les familles, ils en veulent connaître les causes, et ils y parviennent, à force de soins, de persévérance, et grâce à cette aptitude singulière qu'on leur voit pour tout ce qui a le caractère de l'indiscrétion et de la médisance. Ils font butin d'historiettes scandaleuses et ils savent toujours ce que les gens qui se respectent ne savent jamais ; c'est par eux que l'on apprend que telle maison entre en déconfiture, que madame X. est encore demoiselle, que cette autre se marie deux

mois trop tard et qu'on le verra bien, que M. Z. va secrètement dans une maison qu'ils désignent, et que sa femme reçoit son docteur surtout quand elle n'est pas malade. Ils mettent à tout ce qu'ils disent un grain d'exagération qui en fait tout l'intérêt, et une mesure de malice qui en fait le charme. On les écoute avec cette attention appétissante qui provoque les confidences indiscrètes; ainsi excités, ils disent ce qu'ils savent et ce qu'ils ne savent pas.

On apprend un jour que l'on se trouve sur leurs listes, qu'ils donnent ailleurs, et à notre préjudice, le même régal qu'ils nous ont donné aux dépens de gens de notre connaissance; dès lors on commence à les estimer ce qu'ils valent, et l'on prend ses précautions pour ne les plus rencontrer.

Phylème arrive dans un cercle où la conversation est engagée depuis une heure. Il n'est point au courant de ce qui se dit; vous gardez le silence, il l'est donc moins encore de ce que vous pensez ou que vous allez dire. Il est pourtant déjà dans la résolution de vous contredire, et avec vous, tous ceux qui exprimeront un avis. Il attend; vous affirmez, il nie; une personne passe à son avis, il doute. Si quelqu'un doute avec lui, il prend une opinion extravagante que tout le monde désapprouve, et il la soutient avec fracas; le voilà dans ses eaux, il met son esprit à n'être de l'avis de personne, il braille, il débite, c'est un moulin à paroles, il vous heurte et il irait jusqu'aux gros mots, s'il ne se trouvait là un

homme de sens et de cœur pour lui parler ferme et le réduire au mutisme.

Phylème est de tous les sots le plus agaçant et celui qui a de soi la meilleure opinion; il ne sait rien, ne comprend rien, croit tout savoir et tout comprendre, et parle de tout avec cette assurance qui caractérise les ignorants qui sont tout à la fois bavards et entêtés.

Vous qui le recevez, je consens à vous aller voir, pourvu que je sois averti du moment où il tournera le coin de la rue, afin de disparaître en temps utile et après avoir fait mes civilités.

Oubliez ma demeure, Phylème, retirez mon nom de votre mémoire et, s'il se peut, jusqu'aux traits de mon visage; ou bien quand vous me verrez de loin, ne vous contraignez pas, rendez-moi le procédé dont j'use à votre égard, retournez-vous et prenez le pas accéléré; je suis bien décidé sur certaines choses et sur un point en particulier : je ne veux pas promener un sot.

Theylius est au-dessus de Phylème, tout le monde consent à l'estimer; le mérite consiste à vivre dans sa compagnie. Il se lève le matin de mauvaise humeur, comme il s'est couché la veille, c'est son état normal. Il semble ne chercher que les occasions d'évaporer la bile qui le tourmente : évitez-le, abordez-le, soyez prévenant, ne le soyez pas, répondez ou gardez le silence, prenez le parti de vous montrer résigné, tout est impuissant à éviter la querelle qu'il veut vous faire. Il vous demande pourquoi vous avez fait une telle chose,

et si vous lui dites, ce qui est vrai, qu'il vous en a prié, voilà justement l'occasion qu'il cherchait, et la bourrasque éclate. Est-elle passée, le voilà aux regrets. Il se montre doux, bienveillant, il veut réparer par quelque générosité l'ennui qu'il vous a donné, il déplore d'être ainsi fait et de ne pouvoir se maîtriser; et ce mouvement de colère qu'il vient d'avoir contre vous en détermine un second qu'il tourne contre lui-même.

Il se connaît, et dans ses moments de calme, il se juge, il convient qu'il est bourru; il veut bien l'avouer, mais il n'aime pas qu'on le lui dise. Il vous prie d'oublier tout ce qu'il peut dire dans les accès de sa maladie, que la main tournée, il n'y pense plus; il affirme qu'il est juste, qu'il a un bon cœur, et il dit vrai.

Le sort de Theylius est de voir les gens déserter sa maison et d'en être réduit à un ami ou deux, qui se résignent à souffrir ses défauts par respect pour ses qualités, et à la société de ceux qui lui sont attachés par quelque lien ou par l'intérêt. On ne le fuit pas, on ne l'oublie pas, on s'occupe de lui, on demande de ses nouvelles et on est bien aise d'apprendre qu'il va bien; on se promet de l'aller voir et l'on n'y va pas.

Il y a d'autres gens dont il ne faut rien dire, qu'il ne faut pas connaître, et, quand on les connaît, dont il faut s'éloigner, ou si l'on prend le parti de les braver, à qui il faut faire une guerre à outrance; ce sont les méchants. Les moyens termes n'aboutissent qu'à devenir leur victime; choisissez une extrémité, ou les fuir,

ou les assommer. Il y aurait à prendre une précaution plus sage avec eux; celle justement dont on use à l'égard de ces animaux dangereux que l'on enferme dans une cage de fer et que l'on regarde de loin.

Ce travail, quelquefois si décourageant, de l'observation du cœur humain, a pourtant ses bonnes fortunes : on rêve, on imagine une organisation heureuse où ces défauts, qui constituent notre nature, soient si bien compensés, si bien modifiés par les qualités exquises, qu'ils deviennent une opposition nécessaire et en quelque sorte comme un agrément qui rompe l'uniformité de la vertu; on cherche cet idéal, et il arrive de le rencontrer. On voit, en effet, des gens chez qui tout est aimable; les voir c'est les aimer. Leurs yeux ont je ne sais quelle expression qui affirme la valeur de leur âme et de leur esprit. Ils ont de ces bonnes colères du cœur qui déterminent la confiance, et l'on s'y abandonne. Ils commettent de ces petites fautes d'honnêtes gens, qui montrent leur sincérité et qui les défendent contre tout soupçon d'hypocrisie. Leur attraction a cette puissance singulière, qu'ils imposent même aux méchants; tant il est vrai que le mal n'est peut-être qu'un état maladif qui se pourrait guérir sous l'influence du bien.

A-t-on quelque contestation, on convient de les prendre pour juges et de se conformer à leur décision. Ils parlent avec une fermeté où l'on sent que la raison est échauffée par l'amour du juste et de l'honnête. Celui qu'ils condamnent trouve satisfaction dans leur

bienveillance et il se conforme à leur arrêt. S'il y avait aujourd'hui une pour cent de ces natures si rares, je monterais sur les toits et je m'écrierais : Demain le monde se réformera !

Une chose moins commune que la vertu ou le génie, est un homme qui se connaît. En général, le monde se met à trop haut prix. On trouve des gens qui doutent de leur mérite, d'autres qui n'y songent pas. Il y en a qui font de l'amour-propre en sens inverse, et qui se mettent au-dessous de leur valeur, pour donner l'occasion à la politesse de les relever et de les mettre au-dessus. Mais un homme qui s'estime précisément ce qu'il vaut, ce phénomène existe-il ?

Il y a deux sentiments, très-différents, que l'on comprend à tort sous la dénomination d'amour-propre. L'un est une qualité qui entre dans la composition de la dignité, c'est le respect de soi ; l'autre est un défaut vulgaire qui constitue la sottise, c'est l'amour-propre.

L'amour-propre commence où finit l'émulation. On entre dans le ridicule de l'un quand la jalousie nous fait sortir de la noblesse de l'autre.

Quelle que soit la dignité naturelle d'un sujet, l'étendue de son génie, la délicatesse de son cœur, il se trouve dans le cours de sa vie, en présence de certains faits, engagé dans certaines luttes, où il cède, par emportement ou par faiblesse, aux influences de l'amour-propre. Il tombe alors dans des vulgarités que, par

respect pour ses vertus et pour le bon exemple, il faut retirer de l'histoire de sa vie, où elles détruiraient le merveilleux, en montrant par quels côtés humains les plus grands hommes ressemblent aux plus petits.

L'amour-propre, la vanité, la présomption, l'orgueil, autant de degrés d'un même vice : ils sont comme les différentes pièces d'un même appartement qui communiquent entre elles, où l'on va et vient de l'une dans l'autre, sans cesser d'être dans la même demeure et chez le même homme.

Dans l'état calme, l'amour-propre est susceptible de quelque pudeur, j'entends qu'il sait prendre des formes et s'accommoder aux convenances. S'il est immodeste et ridicule dans la personne d'un sot, il est fin, habile et quelquefois gracieux dans la personne d'un homme d'esprit.

Prolétarius a fait un acte de courage et de dévouement, il a sauvé la vie d'un homme et vous voulez l'en féliciter : il rit de son gros rire, il prend une contenance satisfaite, son œil a le brillant un peu gauche de la fierté. Il vous raconte le fait sans oublier aucune des circonstances qui ajoutent à sa belle conduite, il n'omet aucun détail, il joint le geste aux paroles, il vous prend et il vous remue, comme il a pris et remué son homme pour le tirer du danger; il veut vous donner une idée exagérée de la résolution et de la force dont il a fait preuve. Quand il a fini, il recommence, il se répète, puis il vous raconte un autre fait où il a montré la

même énergie, il en a un certificat qu'il vous fait lire, et, son portefeuille étant ouvert, il vous faut prendre connaissance de toutes les pièces qu'il renferme, constatant sa probité et la manière dont il a servi celui-ci et celui-là; viennent ensuite les états de service de son aïeul, et vous n'en sortiriez pas si vous ne trouviez un bon prétexte pour vous esquiver. Vous étiez plein de feu et d'une admiration que vous conservez pour l'héroïsme du fait, vous voilà guéri du héros et convaincu de ce que l'amour-propre peut ôter aux cœurs les plus nobles.

Trilop est plus fin, il a plus d'esprit et il entend mieux les convenances. Félicité pour un fait pareil, il affecte une grande modestie, il feint d'être gêné de vos éloges, il vous dit qu'il n'a rien fait que tout le monde n'eût fait comme lui, et que vous-même, à sa place, en auriez fait autant. Vous insistez, vous rappelez les circonstances : — Mon Dieu, dit-il, c'est vrai; et il en ajoute une que vous oubliez. Mais tout cela, dit-il encore, est indifférent, et je n'en parle que pour l'exactitude. Vous déclarez qu'à votre avis un tel acte mériterait une distinction. Il vous prend les mains en souriant et il vous dit : — Vous ne le pensez pas, vous voulez rire et vous moquer. Puis il s'éloigne et vous laisse prendre l'opinion des assistants; et, comme vous vous étonnez de son insouciance, vous apprenez de l'un d'eux qu'il est en demande et qu'il s'est fait appuyer pour la décoration, qu'il aura demain, et dont il fera

mine d'être surpris et comme tout honteux. Moins sot, sans doute, mais aussi moins noble que Prolétarius, qui ne pense pas à demander une récompense.

Linox, qui était pauvre, et qui se voit riche aujourd'hui, se plaît à narrer son histoire, qu'il croit intéressante, et, quand il a tout dit, il ajoute, dans une attitude superbe : — Voilà comme de rien j'ai su faire de moi quelque chose!... Et très-sérieusement, il estime que la fortune a fait de lui quelque chose. Autrefois il connaissait son ignorance, il parlait peu et laissait parler les autres; à présent il les interrompt et il les reprend avec confiance. Il fait sonner les *r*, les *s*, les *t* où bon lui semble. Il a entendu prononcer de grands mots qu'il répète en les estropiant, qu'il place où ils n'ont pas de sens, et il est aussi loin de penser qu'il dit mal, que nous le sommes du soleil. Est-ce à lui, en effet, d'obéir à des lois? S'il ne dit pas selon les règles reçues, c'est apparemment qu'elles sont impertinentes; il faut les changer et les accommoder à sa façon de dire. Il n'est pas éloigné de vous le conseiller. Il pense, au fond, que la fortune est la science infuse et que l'esprit, le jugement, et le reste, viennent naturellement avec elle. Éloignez-vous et le laissez dire, il en conclura qu'il vous a réduit au silence. Ne le perdez pas de vue, il va se retourner, comme pour regarder la taille de cette femme qui passe, mais en réalité pour voir si vous êtes toujours là et si vous le montrez à quelqu'un, le livrant à son admiration. Son amour-

propre est désormais incapable de se modifier; il se complaît, il triomphe, et à son insu, par la puissance du ridicule.

Cependant les ridicules ne sont que le côté plaisant : nommez une faute, indiquez un danger, montrez un abîme capables d'arrêter l'amour-propre qui domine un petit esprit. Kariès avait une moyenne fortune que la dot de Léonie a doublée. Ils étaient fiers et heureux, comme le fermier d'une récolte qui surcharge ses greniers; mais, de même que le charançon s'y introduit, pullule, s'attaque au grain et enfin détruit de si belles espérances, de même le luxe s'est glissé dans leur maison; honorable d'abord, puis, sous l'influence de l'amour-propre, il a passé de l'état dangereux à l'état effréné. Kariès voulait que sa femme fût aussi brillante que les plus remarquées. Léonie, plus entraînée, voulait les effacer, et aux efforts qu'il faisait, elle ajoutait à son insu les ressources folles, pour triompher. Après les folles ressources il n'y a plus que les coupables, on y tombe malgré soi, et Léonie est un exemple de ces chutes inévitables : amour-propre, vanité, causes de sottises et de ruine.

Mais ces catastrophes effrayent-elles le monde? est-ce un fait nouveau? manque-t- il d'inhibitions et défenses? les sages conseils feront-ils plus que les édits? ne sait-on pas qu'il y a des chutes qui font un nom, et des niais qui voient un moyen où vous signalez un écueil? L'amour-propre est l'esprit des sots, et l'excès du luxe

est leur triomphe d'esprit. La gravité n'est pas l'arme offensive qui convient contre lui; percez-le de cette pointe acérée qui s'appelle le ridicule, honorez la modestie, saluez la vertu pauvre, dédaignez l'extravagance opulente, et vous triompherez où ont échoué les ordonnances et règlements.

Pourquoi le nier? pourquoi s'en défendre? L'amour-propre est un défaut général, il est chez tous et il entre partout, dans les choses qui le supportent comme dans celles qui semblent le repousser. Il est en même temps, et dans la même apparence, chez l'homme qui est livré au monde et chez celui qui est livré à Dieu; c'est, avec d'autres règles, mêmes passions, même amour de soi. Je le retrouve jusque dans la pitié : c'est lui, c'est l'amour-propre qui nous porte à nous estimer si fort au-dessus du malheureux qui nous l'inspire. Faut-il se résigner, faire la part du feu et déclarer que le plus sage est de le tolérer dans une certaine mesure et comme le sel dans les aliments? J'y adhère.

Après l'or, ce que le monde aime, ce dont il raffole, c'est du génie. Il y met toute son estime, il l'entoure volontiers de sa vénération; et le plus vrai, le plus naturel ou le plus solide, est celui qui se produit plus difficilement. M'est-il permis de dire que l'on conspire contre le génie, qu'on lui barricade les issues, que, son œuvre à la main, il lui faut livrer l'assaut partout, et que sans la protection du ciel il périt infailliblement,

pendant les travaux du siége, dans les fossés ou dans les bastions? Il est vrai au moins que seul, sans fortune et sans coterie, il lui faut faire des efforts héroïques pour traverser d'abord cette longue jetée embarrassée par l'indifférence et l'ironie, puis prendre la mer, braver la tourmente et enfin arriver au port, où il n'aura plus qu'à lutter contre les esprits jaloux, ennemis éternels de toute renommée.

Linéus a fait un livre qu'il a lu à quelques amis, qui l'ont approuvé. Voilà une belle et bonne œuvre et qui fera du bruit : Imprimez, imprimez, lui a-t-on dit, voyez un éditeur, Cinéas, par exemple, il est homme de savoir et d'esprit. Il le voit, et Cinéas, qui est homme d'affaires avant tout, lui pose la question sacramentelle : — Etes-vous connu? Avez-vous un nom? — C'est mon premier ouvrage. — C'est fâcheux. — N'est-ce pas toujours par le premier ouvrage que l'on commence? — Sans doute. — Ne pourriez-vous en prendre connaissance, et si vous estimez... — Mon Dieu, tout le monde écrit et croit faire un livre. Je ne dis pas cela pour vous, je suis convaincu de votre mérite, mais que ne faites-vous imprimer à vos frais? — Je suis pauvre. — Oui, je comprends; cela est fâcheux, car je vous indique la seule voie que vous puissiez suivre. C'est-à-dire qu'il lui indique la seule voie qu'il lui soit impossible de suivre. Étant pauvre, de quoi s'est-il allé aviser d'avoir du génie? Si l'on savait que la vogue va se mettre à son livre, à la bonne heure! on l'aimerait mieux en cet

état, on l'amènerait à composition et la spéculation le lancerait au grand vent; mais joue-t-elle un pareil dé sur un livre sérieux?

Écoutez-moi, Linéus, il faut que je vous gronde et vous dise votre fait en face : Votre livre a un grand tort, il est fait de main de maître, il élève l'âme, il développe l'esprit, il forme le cœur et il va droit à corriger les mœurs et les vices du temps; cela ne fait pas d'argent. Ce n'est pas l'ouvrage d'un apprenti, ni ainsi que l'on débute, et l'on vous traite un peu comme vous le méritez. Faites des romans, cherchez des sujets et des titres qui affriandent : Les conséquences d'un viol, ou le bâtard d'un roi; ou bien : Les mystères d'un couvent de femmes; ou encore : Les amours et les crimes d'un moine. Lancez-vous avec cela dans les récits scabreux, inventez des crimes impossibles, corrompez la jeunesse, troublez le sommeil des portiers et des cuisinières; voilà ce que l'on peut imprimer, parce que la vente en est sûre et rapide.

On sait par quel chemin âpre et rebutant il faut que le génie passe, comme il lui faut se contraindre et se faire petit, comme l'air manque à cette voie resserrée. Essayez d'établir combien y sont morts étouffés; étonnez-vous de cette misère des œuvres de théâtre, où tout le succès repose sur un acteur, habile diseur de farces et de grossièretés; demandez comment il est arrivé que la scène, qui devrait être un lieu d'enseignement, une école de vertus, de bonnes manières et

d'honnêtes plaisanteries, est devenue une école de corruption, de bas et vil langage, où vous n'osez plus conduire vos filles, où vous-même quelquefois vous sentez mal à l'aise et comme en mauvais lieu; et à mon tour je vous demanderai lequel est plus condamnable, ou du monde qui assiste indifférent à cet avilissement de l'art, ou de ces gens qui font le négoce sur les pièces et qui exploitent un théâtre, comme un autre une usine, où tous les produits sont bons pourvu qu'ils se vendent.

Mais cet aimable joueur de farces misérables, savez-vous quelle importance vous lui donnez? savez-vous qu'il compte les applaudissements, les bravos qui vous échappent, et qu'il se les fait payer au poids de l'or? qu'il ne se trouverait pas, même parmi les plus distingués, un poëte, un peintre, un statuaire, qu'il n'y a pas un capitaine, ou un magistrat, ou un homme utile enfin, qui ne se contentât bien pour son travail de toute une année de la moitié de ce que lui rapportent, pendant les neuf mois qu'il joue, la laideur de son visage, sa lourde tournure et toutes les infirmités, jugées comiques, dont il a plu à la nature de le gratifier?

Qu'il surgisse un talent véritable dans la comédie, la tragédie ou l'opéra, voici bien un autre scandale : il n'y a plus de propositions dont il daigne se contenter, et il n'y a rien, jusqu'au traitement d'un premier ministre, qui ne soit au-dessous de ce qu'il refuse.

Il y a une curiosité grave, elle s'applique aux choses élevées, elle les pénètre, elle est, si je puis dire ainsi, l'œil du génie ; c'est la curiosité des grands esprits.

Il y en a une autre qui est vaine, elle se propose un but impossible, ou elle s'applique aux choses inutiles ; c'est celle de ceux que l'orgueil domine, ou des gens atteints de monomanie.

Il y en a une troisième qui est ou puérile, ou répréhensible, ou dangereuse, qui montre nos faiblesses et qui nous déconsidère ; c'est celle du monde et dont chacun est plus ou moins capable.

Voyez cette suite d'équipages, ce long cordon de femmes élégantes et d'hommes de toutes conditions se pressant sur une même route, aboutissant à un même point ; quel entrain ! A quelle solennité vont-ils assister? Est-ce une fête où le pays entier soit intéressé ? Est-ce un honneur qu'ils vont rendre à quelque héros ou à toute autre célébrité qui ait bien mérité de la patrie? Point. Ils vont où l'on fait le procès à l'auteur de ce crime épouvantable qui a jeté le monde dans la consternation; chacun veut pouvoir dire : Je l'ai vu !... Une sorte de vanité se mêle à cette curiosité ardente, l'affluence étant telle qu'il ne faut rien moins que connaître un grand personnage et avoir son appui pour pouvoir être admis à jouir de la vue de ce rare assassin. Observez bien cette foule : tous n'entreront pas, mais ils demeureront là, attendant que quelqu'un sorte,

pour avoir des nouvelles du dedans. Voici venir un garçon de salle, on l'arrête, mais en vain, il ne sait rien, n'a rien vu, et ne peut même pas pénétrer dans l'intérieur; on veut qu'il sache et on ne l'en questionne pas moins. Il ne s'en tirerait pas, mais un homme paraît sous le péristyle; au désordre de sa toilette, à la sueur dont il est couvert, on devine aisément que celui-là était à l'audience. On l'entoure, on lui adresse mille questions. Il respire, s'essuie le visage, se pose, et avec l'air de protection qui convient à un homme qui a sur toute cette foule l'avantage d'avoir vu, il donne quelques détails. Comme chacun le presse de parler, il ajoute, en laissant voir qu'il comprend toute son importance: Ne m'interrogez pas tous à la fois, que diable! On me demande s'il est grand : il n'est ni petit ni grand; il est de taille moyenne, mais il est bien pris : Est-il brun ou blond? Il n'est ni l'un ni l'autre ; il tient le milieu entre châtain et blond : A-t-il une belle tête? Montre-t-il de la fermeté? A-t-il de la présence d'esprit? Répond-il avec assurance? — Si tout le monde parle à la fois, je ne saurai à qui répondre. Procédons avec ordre : S'il a une belle tête? Oui et non. Ce n'est point un Adonis, ses traits sont grossiers, mais il y a dans l'ensemble de son visage je ne sais quoi de cruel qui lui sied bien et qui le caractérise. Une chose assez remarquable en lui, est la façon dont il crache; je n'ai encore vu personne cracher de la sorte. Est-ce qu'il crache sur les tapis? Sans la moindre gêne et, je vous

l'ai dit, d'une manière extraordinaire.—A-t-il de l'assurance? Avoue-t-il ? — Il avoue et avec beaucoup de fermeté ; il a même adressé des injures au président. — Vraiment! Et quelles injures?—J'ai le regret de ne pas les avoir entendues. — Voilà qui est fâcheux ; à votre place, je me les serais fait répéter par quelqu'un et je les aurais prises sur mon carnet. — A la bonne heure, cela est facile à dire, mais on étouffe là dedans et l'on ne peut faire agir ses bras; d'ailleurs les journaux, je l'espère, nous les répéteront demain. — Oui, mais les rapporteront-ils comme il les a dites? — L'autorité le permettra-t-elle ? Voilà le désagrément des comptes rendus. — Voici un mouvement, on se bouscule, on se presse; ceux qui sont derrière et qui ne verront pas l'assassin, veulent voir au moins, et de près, une personne qui l'a vu ; puis, tout à coup, un autre monsieur paraissant à la porte de sortie, la foule s'envole au-devant de lui, au grand désappointement de notre homme, que tout à l'heure on étouffait et qui maintenant, isolé, se retire ayant perdu toute son importance. Celui-ci, que l'on entoure à présent, est un petit monsieur maigre, pâle, portant sa barbe longue et ses cheveux tombant sur ses épaules; il est coiffé d'un chapeau formant la calotte, avec de grands rebords ronds, à peu près semblable à ceux que portent nos forts de halle ; c'est un artiste, il a croqué l'assassin! Son portrait est dans ce portefeuille qu'il porte sous le bras; on veut le voir, on se heurte, on se presse, on s'étouffe; des cris se

font entendre, des habits sont déchirés, des montres volées ; la police est impuissante, il faudrait un régiment et de la cavalerie. Ouvrez votre portefeuille, monsieur, car on vous l'arracherait. Ah ! le voilà. C'est bien lui, il est tel que ce monsieur nous l'a dépeint... L'artiste sourit de manière à faire comprendre que l'on peut se confier à son crayon pour les ressemblances parfaites, et il distribue de ses adresses. On lui offre un prix de son travail, il refuse. Ne faut-il pas que la photographie le multiplie et que demain il paraisse aux carreaux de Martinet? Après-demain, si l'autorité ne s'y oppose, sa statuette se vendra partout, et d'honnêtes gens l'achèteront pour en parer leur domicile. Ils mettront cette figure devant les yeux de leurs enfants, qui, voyant cette espèce d'honneur rendu à un misérable, commenceront à le regarder avec intérêt et, un jour peut-être, Dieu veuille qu'il en soit autrement, concevront l'idée de devenir célèbres comme lui.

Après le procès et l'exécution faite incognito, où malgré cela dix mille hommes suffisent à peine à contenir la foule et où les femmes abondent, vient la spéculation. Elle a trouvé le moyen de faire profit de cette curiosité et elle le met en œuvre : une fille est installée dans un comptoir et elle occupe toutes les voix de la publicité. La foule se presse devant l'établissement ; on entre, on consomme pour la voir. Est-ce pour sa jeunesse, pour sa beauté, pour sa grâce, son esprit ou ses talents? Non, elle n'a rien de tout cela, mais elle a

un avantage, un seul, et qui vaut mieux pour le maître : elle était la concubine de l'assassin!

Est-ce une femme jeune, pleine d'esprit et de grâce, qu'une inculpation inouïe amène sur le banc des assises, ce n'est plus du scandale, c'est de la démence; on n'est pas seulement curieux de la voir, on se passionne pour elle. A-t-elle écrit passablement quelques lettres, on ne les lit pas pour s'indigner de la perfidie qu'elles renferment, mais bien pour en exagérer l'esprit et l'agrément du style, et les admirer hors de propos et comme en fanatiques ; son avocat lui-même, entraîné par le sentiment public, semble moins préoccupé de montrer son innocence que de faire ressortir les grâces de son esprit et de son talent.

Le monde sait-il jusqu'à quel point de pareilles curiosités sont coupables? Se rend-il un compte bien exact de l'effet que ces excentricités de toute nature peuvent produire sur l'esprit et le cœur des jeunes hommes qui doivent se développer sous ces influences? Les pères ne voient-ils pas qu'il y aurait d'autres exemples à leur donner, plus sérieux, et qui seraient le contraire de ce qu'ils font souvent? Les mères ne sentent-elles pas qu'elles ont besoin de conserver l'estime et le respect de leurs enfants? Voyez combien sont déjà vieux à vingt ans, et n'ignorent rien de ce qu'ils devraient ignorer toujours; que savent-ils de ce qui pourrait élever leur âme jusqu'au sérieux de la vérité? Ils ne voient pas assez que leurs parents soient plus sages

qu'eux, et ils se croient des hommes faits, ne se veulent soumettre à aucune direction, et ils tombent ainsi dans tous les piéges de leurs passions et de leur inexpérience. Qu'est devenue l'innocence, et j'ajoute même la gaieté naturelle à leur âge ? Etudiez leurs plaisirs, voyez-les danser ; ce sont des pantins dont la monotonie tient les fils ; une sorte de négligence se révèle dans leurs ajustements, souvent de mauvais goût ; la nonchalance de leurs mouvements trahit une espèce de fatigue morale et d'ennui ; leurs rires manquent de franchise et de vivacité. Les filles sont grossièrement lascives pour leur plaire et comme eux font excès de liqueurs et de tabac. Comptez ceux qui, imberbes encore, ont déjà descendu jusqu'à la dernière marche dans les profondeurs de la débauche ; attendez, pour ceux-là, que le temps ait éteint complétement dans leur cœur ce sentiment de générosité qui gouverne la jeunesse ; et Dieu seul, dont ils se rient, sait quels hommes ils seront.

Quel spectacle ! et quelle aberration des idées chez quelques-uns !... Cardilix avait de l'esprit, il était doux, enjoué ; on l'aimait. Il est entré dans le goût des romans, et il en est sorti avec une imagination troublée et l'esprit enveloppé de chimères ; il a tourné le dos au réel et il s'est perdu dans l'idéal ; il a couru les utopies et il a eu la sienne. Il l'a exposée dans un livre qu'il vient de publier et qui n'a pas réussi : le voilà misanthrope ! Sa colère ne va pas seulement au mépris du monde, elle s'étend à tout ce qui s'y fait, rien ne lui

agrée et tout lui est motif de s'y déplaire ou de s'indigner; il ne voit que désordre, ignorance, égoïsme, et il a honte de vivre dans un pareil siècle : il est poëte à sa manière, et il voudrait tout poétiser; il condamne tout et il veut tout façonner à ses idées. Ce qu'il condamne est quelquefois blâmable, mais ce qu'il prêche est toujours faux, ridicule ou impossible, et on l'abandonne à ses desseins. Aussi fuit-il la société, et à l'exception de quelques amis qui pensent comme lui, et avec lesquels il se livre à l'examen de toutes les conceptions de son cerveau dérangé, il ne veut voir personne. Son chagrin est tel contre le monde, qu'il affecte gravement d'en négliger les usages et les convenances : il s'habille d'une façon qui donne la comédie aux passants et qui les fait rire à ses dépens; sa peine est d'être obligé de manger pour vivre, et d'avoir en cela quelque chose de commun avec cette humanité qu'il juge si méprisable; s'il a un amour, il n'est pas naturel, il est romanesque; il écrit des vers qui ne sont pas l'inspiration de son cœur, mais de sa folie. Est-il repoussé? il insiste : sa prière, ses larmes, son désespoir, tout est fantastique; il est en dehors de la nature et il fait mille extravagances qui non-seulement compromettent la personne qui en est l'objet, mais encore qui lui inspirent de l'effroi et qui la mettent sur la prudence; et il la rassure par un éclatant suicide.

Cardilix appartient à une espèce de malades que de notre temps on a appelés *les incompris.*

De Syltène s'égare sur une autre route : il aime sans passion, il a une personne qu'il habille, qu'il promène, que tout le monde connaît, qui paraît en public et qui le met à la mode; le voilà prêt pour les aventures, et il en aura; que dis-je ! il vient d'en avoir une, et qui sera la leçon de sa vie.

Il était au théâtre, en compagnie de la Lestoras, actrice d'aussi peu de talent que de mœurs, et dont il est le protecteur. La toilette de la courtisane était de celles qui attirent tous les regards; elle fut l'objet de l'attention de Mélius, jeune homme fort riche et à la mode. Il occupait la loge précisément en face; il la lorgnait, elle lui souriait, ce que de Syltène voyant, il va, au risque de mettre le trouble dans l'assemblée, le prier de lorgner ailleurs; à quoi Mélius résiste. De Syltène lui donne sa carte, qu'il accepte, et il remet la sienne; cela se nomme un cartel. Le lendemain on se rend au bois, on propose des explications; de Syltène ne veut rien entendre, car il s'agit moins pour lui d'une offense à la Lestoras que d'une occasion de faire quelque bruit et d'occuper le monde d'une aventure qu'il croit chevaleresque. Les conséquences pour lui-même sont justement ce qu'il ne songe pas à examiner : le combat est décidé, les pas sont comptés; de Syltène ajuste, il tire et il tue !

Je ne vous parle pas d'une ancienne coutume qui était celle des Hurons, des Cafres ou des Hottentots, cela se passe de nos jours, à Paris, cette ville si fière, à juste titre, de son génie et de sa civilisation.

Vous avez répandu le sang, de Syltène, vous avez plongé toute une famille dans le deuil; ce que vous avez fait est irréparable. La Lestoras en est-elle moins une courtisane? Vous sentez-vous plus honorable pour avoir la mort d'un homme à vous reprocher? L'émotion des honnêtes gens, et aujourd'hui votre chagrin, vos remords, vous disent assez de quelle faute votre conscience est chargée et si l'honneur est à ce prix! C'est en vain que vos amis, jeunes comme vous et comme vous égarés, vantent votre adresse et votre fermeté, vous n'êtes plus des leurs, vous vous en éloignez, leur voix est impuissante à faire taire celle qui vous tourmente, celle qui vous dit : Pleure, toi qui as tué, et qui vous fait pleurer, car votre âme est bonne et généreuse; vous ne recommencerez jamais, car vous n'êtes pas un spadassin, un tueur d'hommes.

Je le dis nettement : le duel est un crime d'autant plus odieux qu'il n'est plus dans nos mœurs; je ne blâme pas seulement la légèreté du motif, je ne distingue pas, et je déclare qu'il n'y a pas une bonne raison pour justifier cet assassinat selon des règles.

Ceux qui disent : Le duel est nécessaire, doivent admettre en principe que la vengeance est une vertu de l'homme, et si elle est une vertu, elle est un droit; mais un droit qui répond à quelque chose de barbare, inhérent à l'humanité, qu'ils reconnaissent et qu'ils veulent lui conserver.

Si la vengeance est une vertu, elle est la contradic-

toire de l'humilité et de la sagesse; si elle est un droit, en ce sens qu'elle est une vertu, elle est un droit à côté du droit; la loi est insuffisante, et ce principe qu'il n'est pas permis de se faire justice à soi-même est contestable; mais si ce principe est contestable, quelle est l'assiette de la justice et de la civilisation? Si vous reconnaissez que la vengeance est un droit qui peut en appeler, avec certaines conditions, à la force, à l'adresse ou au hasard, le duel est justifié; mais toute justice qui n'a pour base que la force, l'adresse ou le hasard, que la raison ne définit pas, que la loi ne limite pas, est une justice barbare; l'homme qui tue sous cette influence se place immédiatement au-dessous de la bête féroce. Quand le lion tue pour vivre, il obéit à sa nature, il suit ses instincts, il fait un acte utile à sa conservation; il ne se venge pas, il chasse.

L'homme, au contraire, quand il tue pour se venger, ne fait ni un acte moral ni un acte utile. Qu'est-ce, en effet, que la vengeance? Quels sont ses résultats? Un homme s'attaque à votre honneur, il nuit à votre réputation, et vous le tuez en duel : que puis-je en conclure? A-t-il dit vrai? a-t-il menti? Êtes-vous honorable? ne l'êtes-vous pas? Puis-je tirer de cet acte brutal la raison de votre honorabilité? N'ayant rien prouvé, vous n'avez rien rétabli, tout reste douteux : la vengeance n'est qu'un fait sans moralité, c'est une cruauté inutile, donc c'est un crime.

Qu'il y ait de ces grandes vengeances qui ont le ca-

ractère d'une justice providentielle et qui sont un grand enseignement, je l'admets, je ne le nie pas, et je vais plus loin, je m'en autorise pour maintenir ce que j'ai dit de celles qui n'ont pas ce caractère.

Aussitôt que l'homme déshabille la bête, il se connaît, il sent que la raison prime la force; il sent ce qui est juste ou injuste; il fait des lois qui fixent le droit et qui protégent le faible contre le fort; il ne se sert de la force que pour le bien et contre le mal; il examine avec calme; il cherche l'honnête, le découvre et le fait triompher, seulement parce que le droit est là; il fait justice, il ne se venge pas; au contraire, il efface la vengeance. L'honneur consiste alors à avoir le droit pour soi, c'est-à-dire à triompher devant la raison et devant la justice : quand il en est là, l'homme est civilisé, et quand il est civilisé, la vengeance n'a plus de sens, et le duel est un crime à la fois abominable et ridicule.

Dire que le duel est une réparation, c'est rajeunir un préjugé gothique et lui donner une excuse flétrie, puisque cette manière de réparation reste livrée au hasard, à l'adresse ou à la force, trois termes exclusifs du sens le plus élémentaire de l'idée de justice. Qu'y a-t-il de réparé et qu'y avait-il à réparer dans le duel de Syltène et de Mélius? Non-seulement le duel n'est pas une réparation, mais encore j'affirme que souvent il ajoute à l'offense. Supposons que Matamorus, le duelliste, vous a fait de toutes les offenses la plus

noire; qu'il a, par exemple, insulté à la mémoire de votre père en attaquant sa probité. Il vous faut une réparation et vous choisissez le duel. Arrivés sur le lieu du combat, vous exigez une rétractation; il la refuse, et non-seulement il persiste, mais encore il ajoute à ce qu'il a dit; vous en appelez donc au sort des armes. Il essuie votre feu; il tire à son tour et il vous tue : faites-moi comprendre ce qui est réparé. Si, au moins, il se bornait à ne rien réparer; mais ne voyez-vous pas qu'il donne ici de la consistance à la calomnie? On va se dire : Si Matamorus n'était pas convaincu, aurait-il été jusque-là? Ayant essuyé le feu de son adversaire, ne pouvait-il s'abstenir, être généreux? Voilà le raisonnement qu'on va faire. Le monde comprendra-t-il qu'un esprit méchant et têtu, comme est celui de Matamorus, ne raisonne pas ainsi; qu'il compte ceux qu'il tue, qu'il en fait vanité, et que le plus grand nombre lui paraît le plus sûr pour le but qu'il se propose, qui est de se faire craindre et prendre autorité de dire et faire impunément ce qui lui plaît? Les honnêtes gens n'y penseront pas et ils commenceront à douter, peut-être à croire. Vous en trouverez, et parmi ceux qui auront connu votre père, qui se seront fait une habitude de l'estimer, que cette aventure ébranlera et qui désormais n'en parleront plus avec la même assurance; il suffit qu'un coquin vous décrie et qu'il vous tue en duel, pour qu'à l'instant même le doute s'établisse partout sur votre probité.

Qu'un Matamorus me vienne attaquer, je le veux traîner devant les tribunaux, où il sera convaincu de calomnie et livré au mépris public; voilà qui est une réparation. Je veux obtenir justice et ne veux point me livrer au hasard d'un combat, d'où je ne puis sortir que victime ou meurtrier. D'ailleurs les armes sont-elles égales entre moi et un Matamorus? Ai-je appris à tuer un homme? Puis-je de sang-froid ajuster une créature de Dieu et la détruire? Ai-je des amis pour m'encourager avant et me glorifier après? Suis-je incapable de remords? Mon éducation et mon caractère me permettent-ils de paraître arrogant et fier sur le banc des assises? Il en est autrement d'un Matamorus : c'est son ambition, c'est sa gloire!

Je vous connais, Matamorus, et je vous ferai connaître : dans la prévision d'une affaire, vous avez pris des maîtres, vous vous êtes longtemps exercé, vous vous exercez chaque jour, pendant le temps que les honnêtes gens se livrent à des travaux utiles, et enfin vous voilà habile; que l'occasion se présente, vous vous en riez, vous êtes prêt. Cette occasion même, vous la souhaitez, vous la provoquerez et elle se présentera bientôt. Écoutez-moi bien : la veille vous vous préparerez ; il faudra, comme vous dites, que vous vous fassiez la main. Vous irez au tir, vous connaissez vos pistolets, ils montent ou ils baissent, et vous ajustez en conséquence. Vous tirez et vous touchez le but, vos amis approuvent, c'est d'un bon augure pour le lendemain;

vous recommencez et vous mettez à côté, vos traits se décomposent, car vous n'êtes qu'un fanfaron, Matamorus; mais vos amis vous font judicieusement remarquer qu'un homme est plus volumineux et qu'il aurait la balle dans le cœur ou dans la tête, et les couleurs vous reviennent. Vous vous rassurez, vous souriez, vous voilà sûr de votre coup : allez, Matamorus, et demain, à pareille heure, vous serez une fois de plus assassin!

Quant à nous, gens de bien, utiles à la société, qui avons une famille et des devoirs à remplir, nous n'avons ni le droit de tuer ni celui de livrer notre vie à un Matamorus; il y en a une autre raison que celle de notre utilité, plus élevée et qui la domine : Dieu le défend.

Si les jeunes gens s'égarent, ils ont une excuse qui est leur jeunesse et leur inexpérience. Le tort du monde est de leur en fournir une autre, c'est-à-dire l'exemple de ceux qu'ils sont en droit de considérer comme des guides sûrs, en qui se rencontrent, avec le savoir, une position élevée et l'expérience d'une vie déjà longue; ils les écoutent, se règlent sur eux; ils vont un peu au delà du modèle et ils se pervertissent.

C'est trop compter sur la sagesse du monde que d'en attendre les égards et le respect qu'il doit à la jeunesse, si ces égards et ce respect vont contre ses grossiers intérêts, s'ils doivent le priver d'un plaisir, lui coûter le sacrifice de sa curiosité, ou lui faire abandonner quel-

que manière d'esprit scabreux qui fait le charme des conversations légères ou dangereuses.

On voit des gens qui se sont fait un grand état ou qui se sont mis en une réputation méritée, et qui se croient par là déliés de toute convenance et débarrassés de certains devoirs. Il leur semble que l'estime publique, qui est acquise à leur mérite ou à leur position, ne peut se détacher de leur personne et de leurs habitudes. Ils veulent étonner par des dehors singuliers, ils s'appliquent, à leur insu, à détruire l'idée qu'ils sentent que l'on doit se faire d'une personne si bien placée ou d'un esprit si distingué : ils se créent des allures qu'ils jugent originales et qui sont fausses, ou ils disent des choses que l'on n'attend pas de leur part, dont les esprits sérieux s'affligent et qui les désabusent, mais dont les jeunes gens se montrent émerveillés, et ils les imitent, non dans ce qu'ils ont d'excellent et qui les distingue, mais dans ce qu'ils ont de malheureux et qui les singularise.

Il y a tel livre qu'il faut acheter pour le mettre sous les yeux de son fils, le lui faire étudier, et qui n'empêche pas que l'on ne prenne une précaution salutaire, celle de l'éloigner de son auteur; de même il y a telles réputations dont il est bon de lui donner le goût et, pour éviter de le lui faire perdre, dont il faut lui cacher les sujets.

Nous sommes aussi riches de bons livres et de belles maximes que nous sommes pauvres de bons exemples.

La vue d'un vieillard qui porte aisément un beau visage où se montrent le calme des passions, le sérieux de l'expérience et la gravité du vrai, m'a toujours profondément ému : une assemblée où il paraît se ressent instantanément de sa présence ; la tenue générale prend le caractère du respect qu'il inspire; soit qu'il donne ses conseils sur des choses qui touchent aux intérêts de la terre, soit qu'il nous montre une destinée supérieure, sa parole remue tous les sentiments heureux et fait taire toutes les impressions discordantes : ce qu'il sait de la vie nous intimide, ce qu'il y a acquis de sagesse et de maturité nous impose; il résume en lui toute la dignité, toute la noblesse de l'humanité : il a la puissance du génie, l'élévation d'un bon pasteur, l'autorité d'un grand magistrat. Rien ne me persuade de cette vérité que Dieu a fait l'homme à son image, autant que la vue d'un vieillard vénérable.

Un vieillard, au contraire, qui affecte l'incrédulité, qui affirme son néant, qui, près de sa tombe ouverte, consent à y tomber comme la bête, sans foi et sans espérance, s'il peut faire douter des destinées humaines, il est hideux.

Celui qui, avec des rides au front et la tête nue de cheveux, se mêle à la jeunesse, qui rit de ses écarts, qui les encourage en lui racontant les siens et qui se plaît aux propos licencieux, est repoussant.

Un grand âge est toujours un motif d'indulgence et de retenue; l'erreur de beaucoup de ceux qui y sont

parvenus est de croire qu'il leur suffit d'avoir vieilli pour avoir droit au respect, et de ne prendre aucun souci de se rendre respectables.

Nous laisserons à la génération qui va nous succéder un héritage qu'elle ne peut accepter que sous bénéfice d'inventaire : que de grandes choses, que d'éléments d'un grand avenir elle va recueillir, mais qui sont compromis dans un courant de corruption qui menace de les anéantir ! Il importe que la jeunesse en soit avertie pour qu'elle s'y prépare; son œuvre est sérieuse et délicate : l'enthousiasme pour les théories sublimes est épuisé, il en est de même pour ces discours de haute éloquence où tous les grands sentiments sont exaltés; le monde est rassasié de vertus écrites ou parlées, et affamé de vertus effectives; il ne reste à nos successeurs, pour nous primer et avancer dans le bien, d'autre ressource que celle de vivre dans une nouveauté plus substantielle, qui est la pratique.

DU PEUPLE

OU

DES DIFFÉRENTES CLASSES DE LA SOCIÉTÉ

J'ouvre le Dictionnaire au mot *Peuple* et je lis : « Nom collectif, multitude d'hommes d'un même pays qui vivent sous les mêmes lois : *le peuple romain, le peuple anglais...* »

Et plus bas :

« Il se prend aussi pour la partie la moins notable d'entre les habitants d'un même pays, d'une même ville... »

Que faut-il entendre par la partie la moins notable d'entre les habitants d'un même pays, d'une même ville? Est-ce la partie riche, aisée, ou pauvre? Est-ce celle qui se compose des sages, des savants, des artistes, ou, plus simplement, des honnêtes gens? Notable signifiant remarquable, considérable, c'est-à-dire qui est digne d'être remarqué, qui mérite d'être

considéré, il ne faut que déterminer par où l'on peut être notable; si c'est par les richesses, les vertus, la science ou le talent; autrement, si l'on est digne d'être remarqué ou si l'on mérite d'être considéré par les qualités qui tiennent à la personne ou par les choses qui lui sont étrangères.

Je dis résolûment du premier venu, s'il est honnête, c'est un notable, c'est-à-dire qu'il mérite d'être considéré. J'y mets mon admiration, s'il mène ensemble la misère et la pureté; et je fais de même à l'égard du mieux pourvu, s'il donne cet autre exemple admirable : l'alliance de la pureté avec la richesse.

Faut-il faire deux parts de cette multitude d'hommes qui vivent sous les mêmes lois? appeler l'une le peuple et l'autre le bas peuple? J'y consens. Mais que le mot peuple prenne un sens offensant pour la partie qui ne possède pas, décliner son droit à la considération, à l'estime, au respect, par cela seul que sa vertu connaît les privations, ignore l'éclat, voilà qui est injuste et de quoi ne se peut accommoder cette partie déshéritée qui compte tant de cœurs honnêtes, autorisés par là à s'estimer autant que notables de France, sans dire plus.

Qu'il y ait différentes classes dans le peuple, la raison le crie et je le crie avec elle. Suis-je homme à mettre au nombre des notables, les voleurs, les charlatans, les flatteurs, les intrigants, les hypocrites, les malfaiteurs de toutes les espèces? Il faut de l'ordre dans un

empire, et trop de variétés sont dans la nature pour que les positions n'y soient pas variées. Je veux voir des petits et des grands, mais surtout chacun à sa place; mon chagrin, c'est de voir trop de petits qui sont trop grands et trop de grands qui sont trop petits.

Je m'entête dans cette idée singulière que les distinctions qui font les notables doivent être le prix des vertus, du mérite ou des services rendus. Si l'on me dit que cela, bon en théorie, est mauvais dans la pratique, que je veux arrêter le cours de la rivière avec ma main, et que j'ai le cerveau malade, je demeure bien embarrassé : je sens que mon mérite est moins évident que le soleil, mais, me sentant l'esprit sain et le cœur droit, je me hasarde à maintenir bon ce que je dis.

Ne croyons rien sur la seule apparence, chacun a le sentiment intime de sa valeur : le fripon enrichi est content de sa fortune; l'honnête homme pauvre est content de soi; l'un se sent du peuple et l'autre du bas peuple.

J'oserais affirmer que les rustres n'ont jamais cru que les seigneurs fussent pétris d'autre limon que les vilains. Ils ont pu croire qu'ils étaient d'une pâte plus fine, plus délicate, qui affriande, mais dont on se fatigue avec le temps; comme de la leur qui est plus grossière, plus lourde, et qui contient plus de parties nutritives.

De Saint-Alidor est jeune encore; il a la taille fine, sa mise, même négligée, a quelque chose d'élégant que

l'on remarque et qui plaît. Il marche bien, toutes ses allures sont de bon goût. Sa personne exhale une odeur qui le rend incommode dans un lieu clos; pour l'œil, c'est un homme, pour l'odorat, c'est un bouquet. Son langage est fade, mais poli; ce qu'il dit est assaisonné de miel et d'orgueil; son regard et sa bouche s'accordent dans une manière de sourire qui tient chacun à distance; aimable au dehors, on voit qu'il est hautain et dédaigneux au dedans. Le dimanche on le voit au temple, à la grand'messe, où sa posture, plus digne que recueillie, laisse à penser qu'il y vient par habitude ou pour obéir à une règle plutôt que pour y prier. Incapable d'un certain genre de mal, il n'est aussi capable que d'un certain genre de bien, celui qui a trait à l'aumône ou qui sent la grâce, et il semble le faire moins par élan que par tradition. On reçoit, on remercie, on le respecte, mais on s'arrête là; on ne peut aller jusqu'à l'aimer : de Saint-Alidor est noble et de grande maison.

Milodrius a trente-cinq ans; il signe Z. X. et compagnie. Il est dans le gras qui précède l'obésité. Sa mise simple est rehaussée de bijoux et des plus rares pierreries. Il n'est pas seulement actif, il est ardent, pétulant. Il n'a qu'un but, mais invinciblement arrêté dans son esprit, celui de faire fortune et de la faire grande, étonnante!... et l'on devine qu'il réussira. Toutes ses facultés, tout son être est enfermé là; ne frappez pas à une autre porte, il n'y a personne. Il pose, il fume, il

est important, ou au moins il se croit tel. Il parle haut et, en apparence, franchement et ouvertement; mais en réalité d'une manière conforme à ses intérêts. Il affecte l'incrédulité en matière de religion, et il prend le ton des esprits forts; il a pourtant, pour certains cas, une autre allure qu'il appelle sa dignité, comme il a, pour son intérieur, une conscience moins souple et une morale plus saine. Est-il sur le marché ou dans ses magasins, il n'a plus de parents, plus d'amis, il n'a que des clients : il engage, il garantit; c'est-à-dire il trompe. En affaires, il a les yeux, l'esprit, le cœur et la conscience fixés sur un point unique, le gain. A la bourse, il observe, il écoute, il interroge, il ruse; trop occupé de la ruine des autres, il échoue quelquefois; mais ferme dans la défaite, il se ravitaille et il reparaît plus déterminé que jamais à la lutte à outrance. Il fait ainsi jusqu'à soixante ans; arrivé là, il continue jusqu'à ce qu'enfin il meure assez riche pour qu'on l'embaume et qu'on le dépose dans un cercueil garni de velours et de clous d'argent. On l'envie, on l'imite même, mais on s'arrête là; on ne peut aller jusqu'à le respecter; Z. X. et compagnie est un bourgeois, et des plus notables.

Antoine a vingt-cinq ans. Il est vigoureux; son visage disparaît en partie sous sa barbe, qu'il porte entière, et sous sa chevelure abondante et mal entretenue, il ne laisse voir que son front et ses yeux, qui, ainsi encadrés, ont une expression farouche. Sa mise n'est pas seulement négligée, elle est malpropre; son allure décidée a quel-

que chose de provoquant ; les femmes l'évitent sur leur chemin, et de même les hommes, à une certaine heure de la nuit. Au fond, son caractère est doux et bon, mais gâté. Il n'a ni les passions, ni les défauts, ni les qualités de son âge, et il a déjà les inquiétudes et les convoitises de l'âge mûr : il est ennuyé, chagrin, envieux; égoïste dans ses ardeurs, que son imagination ne sait plus poétiser, il aime seulement pour les éteindre, comme il boit l'eau pour apaiser sa soif. On lui dit : Le bonheur est dans le travail, et cette maxime est justement ce qui l'irrite ; il voudrait posséder sans avoir acquis. Sa vie est toute dans les appétits grossiers, et le présent seul l'occupe. Tous les sentiments heureux sont chez lui altérés : son père ne lui inspire qu'un respect douteux, et il n'a pour sa mère qu'une tendresse de convention. S'il se marie un jour, il regardera sa femme, moins comme une compagne que comme sa servante ; il s'aime seul, et encore brutalement.

Il lit les feuilles publiques et il disserte sur la politique. Il a des mots dont ni le sens ni la portée ne lui sont connus, mais qu'il a adoptés, qu'il met à tout propos, dont il farcit tous ses discours, et dont il est toujours content; il ne parle pas comme il comprend, il parle de ce qu'il ne comprend pas : de liberté, de bien-être, de progrès. Il croit à l'existence d'une doctrine qui embrasse, dans son amour pour le peuple, les inutiles et les paresseux, et dans son for intérieur il est partisan de cette doctrine qui n'existe pas.

Son âme n'est pas pieuse, elle n'est pas impie; elle est muette. Il rit des choses saintes, qu'il respecte encore secrètement, et il croit par là montrer une mesure d'intelligence digne du temps où nous vivons et de l'avenir dont il entend parler et dont il prend une impression fausse; il éloigne de lui l'intérêt que son âge inspire naturellement; on ne l'estime pas, on le craint; il est de ceux qui troublent l'esprit des gens honnêtes et clairvoyants. Antoine est un ouvrier. Je ne dis pas qu'il est corrompu par les idées qui écument au soleil de notre siècle; il en est la victime.

Le temps arrive où le fils de famille fait comme les oiseaux de la nouvelle année, il s'envole. La mère pleure et le père se résigne; le jeune homme est dans la période prévue. Il s'abat, conduit par des amis qui connaissent le pays, dans ces contrées de la ville qui sont celles des loisirs et des joies. Il y trouvera une personne qui l'attend et qui, à première vue, le séduira; on lui a dit ce qu'il y trouverait, mais dans le premier élan de sa tendresse et de l'honnêteté de son cœur, il croit à une rencontre plus heureuse. Il n'ose parler, et il ne se déclarerait pas, sans un complaisant qui intervient et qui conclut un accommodement toujours facile, l'un ayant beaucoup à dépenser et l'autre tout à vendre : Florette est placée et Adonis est heureux. Ce ciel qu'il a rêvé s'ouvre devant lui, il s'y précipite, et il n'est pas seulement heureux, il est fier! On le voit, vainqueur enthou-

siaste, exhibant partout son trophée : dans les bals, dans les concerts, au théâtre, au bois. Ceux qui viennent de loin et qui la voient dans son avant-scène, ou au bois dans son équipage, disent : C'est une grande dame; ceux de la ville et qui la reconnaissent, disent : C'est une madame.

Ce que font ces filles singulières, de quel nom l'appeler? Spéculent-elles? Est-ce un art ou un métier qu'elles exercent? Mais quelle spéculation! Quel art ou quel métier!... On n'ose se prononcer; c'est un problème. Il est vrai pourtant que cette carrière où elles entrent, aussi bien que la plus noble d'entre toutes, compte ses héros, ses fortunes rapides, incroyables!... On en pourrait citer dont les succès sont inouïs et qui se sont élevées où les plus grands hommes et les plus vertueux ne montent qu'avec les circonstances et par la volonté de Dieu; je veux dire au sommet et jusqu'à la puissance : fortunes de mauvais exemple, renommées lamentables, mais qui suscitent des cœurs envieux et des émules. Les mœurs de toute une nation y peuvent succomber : c'est aux grands et aux notables à y regarder; le peuple n'a pas à s'en frapper la poitrine.

On voit de moindres scandales. Il en est parmi les Florettes dont le destin, assez surprenant, va jusqu'à l'alliance avec un grand nom. Elles font bonne contenance et elles prennent facilement le pas de leur condition. Elles hantent les églises, elles patronnent les bonnes œuvres, elles voient les pauvres, qu'elles parais-

sent aimer et qui les aiment ; elles s'apurent, se polissent, soutiennent la comparaison avec celles qui sont nées, et au grand étonnement des gens qui s'étonnent de tout, elles font avec zèle et intelligence leur métier de duchesse ou de marquise et leurs devoirs de patronnesse : leçon profonde, instructive, et qui montre bien que Dieu n'a mis qu'un sang dans une même humanité.

Question délicate : en quelle estime celle-là tient-elle ses gens, hommes et femmes, qui sont de bonnes vie et mœurs, si elle se souvient que ces laquais, jeunes et bien tournés, pouvaient hier prétendre à sa main, et que sans doute ils l'eussent refusée si on la leur avait offerte? La réponse est simple : elle a beaucoup oublié; elle sait aujourd'hui qu'elle est duchesse et qu'ils sont valets ; elle n'est pas ferme encore, il lui arrive de se tromper sur la distance, non en les tenant trop près, mais en les tenant beaucoup trop loin.

Si en perdant l'esprit de conduite on pouvait conserver l'esprit d'ordre et d'économie, et si une Florette était aussi attentive à profiter des occasions de gain et à les faire naître, aussi soigneuse de conserver qu'elle est diligente à gaspiller, nul doute qu'il ne s'en trouve au moins une assez riche pour nous rappeler sa sœur de l'antiquité en nous offrant de rebâtir Thèbes, et assez impertinente pour nous imposer la même condition. Quel cas ferions-nous de sa proposition? Je le laisse à décider aux capables, et je les invite

à examiner, en même temps, si ce ne serait pas une idée digne de succès, de proposer aux extravagants de la fortune d'affecter, comme encouragement à la vertu, la moitié des sommes qu'ils emploient à développer le vice : cela se compenserait.

Il y a des jeunes filles que le seul goût du luxe dans la toilette entraîne, et qui se jettent dans le tumulte de cette vie qu'elles croient heureuse, sans avoir consulté leurs forces. Elles ont un cœur pur, fait seulement pour un amour véritable, et elles se trouvent par là au-dessous de la tâche qu'elles ont entreprise. Elles pleurent où toutes les autres rient; les exigences de la débauche les fatiguent; elles se dégoûtent et se donnent un jour à l'homme de leur choix et de leur rang : union illicite encore, et pourtant on les voit donner, dans ce ménage improvisé, l'exemple de toutes les vertus domestiques; bonne note à prendre pour celles en qui le goût du luxe combat contre leur naturel. Il ne leur manquerait plus, pour prendre résolûment le bon parti, que de voir l'état du plus grand nombre des Florettes à quarante ans: leur abjection, leur décrépitude, et bientôt après leur fin.

Ces alliances bizarres, passagères, mais successives, des grands, des moyens et des petits, se faisant au milieu, et en même temps en dehors de la société normale, avec l'ensemble des gens qu'elles utilisent et qui vivent de leurs soins et de leurs services, plus aisément que le magistrat de son siége, ou le capitaine de son

épée, cela s'appelle chez nous le demi-monde : sorte de temps de carnaval où chacun prend un nom de comédie, sauvegardant celui que l'on porte dans le monde, et que l'on honorera peut-être après le temps où il est convenu que l'on se quittera et que se rencontrant, on ne se reconnaîtra plus. Pour les hommes mûrs qui y persistent, c'est le désordre. Pour les jeunes hommes, ce n'est qu'une crise d'où ils sortent souvent avec un avenir engagé, et toujours avec deux choses sérieusement atteintes : le sens moral et le patrimoine.

Les grands ont des droits qu'ils exercent toujours, comme ils ont des devoirs dont ils s'acquittent religieusement; et l'on voit que ce sont ceux qui ont trait à leurs intérêts particuliers. Ils ont d'autres droits dont ils se montrent moins jaloux, d'autres devoirs qu'ils oublient volontiers; et ce sont justement ceux qui touchent à des intérêts plus élevés : le bien matériel et moral des peuples. Les gens qui observent et qui savent conduire une plume, la taillent et se mettent à l'œuvre; ils parlent haut, ils crient pour empêcher ceux qui dorment et qui doivent veiller. S'ils ne sont ni malveillants ni mal intentionnés, mais, au contraire, conseillés par cette voix secrète qu'entend tout esprit juste et toute conscience droite, le bon sens public pense avec eux; ils sont comme une digue opposée à ce torrent qui emporte les idées saines et les bonnes mœurs. Ils se détachent par là de la gent babillarde et tracassière;

et tout le monde est d'avis que leur utilité s'établit au-dessus de celle du puceron ou de la chenille. Il plairait aux grands de les écouter et de donner de ces fameux exemples qui frappent les peuples, qui élèvent les âmes et qui font naître les élans généreux, que les gens de lettres, dignes de ce nom, ne seraient pas pour cela réduits au silence; cette même voix secrète, qui leur parle toujours, leur ouvrirait d'autres devoirs à remplir envers les grands, mais plus doux et plus faciles, ceux d'asseoir leur gloire et d'en assurer la durée.

On annonce Marcius, tous se retournent et le contemplent. Son visage grave et heureux, son maintien calme et digne commandent le respect. Ses œuvres et ses vertus sont connues, et elles sont telles que le pays en fait vanité. On nomme la ville, la rue, la maison où il est né, et chacun s'y arrête plein d'une douce émotion. Ajoutez qu'il est noble, qu'il a titre de duc, qu'il porte des croix, des rubans; on ne conteste pas. Quelques-uns essayent de dire, avec ironie, qu'il se pourrait passer de ces oripeaux; on ne va pas à leur avis. Sur la personne de Marcius, ce sont choses de valeur et fort estimables; si je les méritais comme lui, je consentirais à m'en parer. Il me plaît qu'un homme placé si haut par ses mérites, au-dessus de la multitude, soit distingué de la foule où je suis perdu. Je reconnais, avec tout le monde, la noblesse de la gloire et celle de la vertu; il y a une distance marquée par Dieu entre le génie et la nullité, entre la vertu et le vice.

A la condition d'être vraie, la noblesse, comme la sainteté, a droit à la vénération des hommes, et cette vénération les élève.

La noblesse se forme dans les régions des hautes vérités et des hauts sentiments, où s'élèvent seuls les grandes âmes et les grands cœurs; elle procède du génie et de la vertu. Elle est un grand exemple pour tous, un grand honneur pour le pays, une grande distinction pour une famille; elle n'est un héritage pour personne. On n'hérite pas de la valeur personnelle et de la dignité de Marcius, comme on fait de son nom, de son château et de ses terres.

La noblesse n'est donc pas le privilége d'une classe; elle peut surgir dans tous les rangs, et c'est l'affaire de ceux qui gouvernent de la découvrir où elle se produit, pour la mettre dans le jour qui lui convient.

Il y a une autre noblesse dont celle de Marcius est la source. Elle puise sa raison d'être dans les considérations de l'ordre le plus élevé. Je dirais volontiers : c'est la noblesse politique; on l'appelle la noblesse de naissance. Elle succède de mâle en mâle dans le titre et dans le nom, espèce de dynastie dont l'existence répond à l'idée de maintenir présente, en quelque sorte, cette personnalité sublime qui fait souche; elle montre ainsi à la postérité les représentants vivants de cette gloire et de ces vertus qui ont tant honoré la patrie. Les générations des siècles cherchent, avec une curiosité qui a son sens et sa moralité, à retrouver en eux

quelque chose des traits de celui dont ils représentent la grandeur; par où l'on a dit, avec raison, que noblesse oblige.

Les titres, les croix et les rubans, avant de les obtenir, ne sont rien qu'un peu de parchemin, d'orfévrerie et d'étoffe; le droit de les porter y ajoute une signification qui en fait seule tout le prix. La faveur, ici, est impuissante, elle ne peut être écoutée, la protection ne pouvant tenir lieu du poids et de la qualité. Bien des gens veulent que le contraire arrive. Si l'on ajoute que c'est par erreur, nul n'est infaillible, et je puis y croire; mais sciemment, je m'y refuse. Consentirait-on à nous tromper bénévolement, par de fausses enseignes, comme font les marchands et les charlatans?

Tourmenter son protecteur, le tromper, et en obtenir enfin une distinction à laquelle on n'a nulle raison de prétendre, et que l'on veut seulement pour satisfaire une sotte vanité, à quoi bon? Que gagnerez-vous, Ben-Hamet, à ce que ce ruban passe de la boutique du marchand à votre boutonnière? Vos amis n'y verront qu'un changement d'étalage, et vous n'êtes pas marchand de rubans? Mais vous contribuerez à en diminuer le prix et à faire que ceux qui ont le droit d'y penser s'en dégoûtent et n'y mettent plus leur ambition: quelle gloire!

Les notables, ou riches, les moins notables, ou pauvres: distinctions malheureuses! S'il est vrai, et on pourrait l'affirmer, que les hommes sont aussi faciles à

remuer par le mépris de leur dignité que par celui de leur intérêt, on éviterait la moitié du mal en faisant du peuple deux parties répondant plus directement à l'idée de justice et au respect que les hommes se doivent : le peuple et le bas peuple; je veux dire les honnêtes gens et les fripons. Le respect de soi est une qualité essentielle de l'âme; et toute classe dont on abaissera le niveau, tendra éternellement à le relever.

Le peuple est beaucoup; ce qu'il doit être. Lui dire qu'il est tout, c'est le tromper. Il pourrait un jour s'élever trop haut, pour retomber trop bas, et redevenir ce qu'il a été, c'est-à-dire rien.

Passe-t-il dans l'air une odeur de révolution, le peuple a ses courtisans, comme les rois au beau temps de la monarchie : on se pousse dans son esprit, on spécule sur sa force; c'est une loterie : le numéro sort, on gagne et l'on s'élève, ou l'on perd et l'on disparaît.

C'est une grande misère d'esprit, que de rechercher la popularité par de petits ou de vils moyens; c'est se jouer de la faiblesse que le peuple a toujours de tourner à ceux qui le flattent; mais en temps de révolution, c'est un jeu dangereux.

Il y a loin de la popularité à la postérité. On peut aller jusqu'à l'une sans autre chose dans ses bagages que quelques bons mots, un acte de vigueur ou un événement heureux; il faut, pour arriver jusqu'à l'autre, de grandes vertus ou de solides talents.

Arrivé à la popularité, on peut y briller un moment

et disparaître : c'est une étoile filante. Arrivé à la postérité, on y reste : c'est une étoile fixe.

Évitez de vous mettre au grand jour sans ressource poûr en soutenir l'éclat. Dites à vos amis : Ne montez pas mon nom sur une trop haute tige, dans la crainte que, venant à manquer de séve, il ne retombe piteusement, comme une fleur que l'on n'a pas arrosée.

Le peuple pense aux riches et les riches ne pensent pas au peuple : connaissez-vous dans l'homme un phénomène plus simple et plus naturel? Le peuple pense aux riches, parce qu'ils sont riches; et les riches ne pensent pas au peuple, parce qu'il n'a pas de quoi être un objet d'envie.

Ce qui sépare les riches du peuple, est un composé de dédain, d'oubli et d'égoïsme; ce qui sépare le peuple des riches, est un composé d'envie, de jalousie et d'égoïsme.

Si les riches voulaient prendre la peine d'y réfléchir, ils comprendraient que leur existence dépend de celle du peuple, autant que celle du peuple dépend de la leur. Si tous daignaient s'observer sans prévention, ils sortiraient de cet examen persuadés que la fortune, qui leur donne l'arrogance, est impuissante à leur dispenser les vertus, les talents, la portée dans l'esprit, que tout cela vient d'ailleurs que de leur coffre; et ce qui les jetterait dans une plus grande surprise, serait de voir qu'ils vieillissent, que les infirmités les plus repoussantes les atteignent, sans égard pour un si grand

luxe, sans respect pour de si grandes gens; qu'ils meurent et s'anéantissent comme le peuple; que c'est la même loi pour tous.

De son côté, si le peuple savait qu'il n'y a pas dans les richesses tout le bonheur qu'il y croit voir; s'il savait tout ce que la fortune donne d'inquiètes préoccupations, ce qu'il faut de force, de raison, d'abnégation même, pour être heureux avec dix millions; s'il savait que l'ambition, l'orgueil, la vanité, l'envie, la jalousie, sont autant d'enfants acariâtres, que l'opulence rend dodus et forts et qui gouvernent les riches; que par eux, chaque heure a ses soucis, chaque plaisir son fiel; s'il savait qu'un riche heureux est un homme rare, et qu'un tel homme doit son bonheur à son organisation, comme un autre lui doit le génie : si le peuple savait cela, quel changement dans son esprit sur son propre bonheur et sur celui des riches!

Si les uns guérissaient du dédain et de l'égoïsme, et si les autres, se transformant en même temps, devenaient moins jaloux et moins envieux, que de graves questions se trouveraient résolues; mais aussi que de gens se trouveraient lésés, qui vivent si bien aujourd'hui à composer et à développer des systèmes sociaux concernant le bonheur général!

Les hommes du peuple ne voient guère dans les richesses que le repos et les plaisirs, quelques-uns y voient une ressource pour la vieillesse, aucun n'y voit les dignités, les honneurs, la faveur des grands; cela

vient plus tard, quand on s'est élevé un peu, que les pieds ont quitté le sol où l'on a grandi, et que l'on se croit une bonne tête.

Les riches ne voient pas au-dessous d'eux, ils ne voient pas même à la hauteur où ils sont; ils regardent en l'air et ils tendent à monter.

Je veux savoir si les hommes du peuple valent mieux que les autres. Je cherche ceux qui se sont enrichis : sont-ils exempts de ces mêmes vices, de cet orgueil, de ce dédain, qu'ils reprochaient aux riches quand ils étaient pauvres? Je ne vois plus auprès d'eux leurs anciens amis; où sont-ils? Ils sont brouillés, dites-vous? Je vous quitte du motif, j'en sais assez : tous les hommes se ressemblent dans les mêmes conditions.

Un homme du peuple s'enrichit, on lui trouve du sens, de l'esprit. Il s'engage dans une affaire épineuse, on ne dit rien, on attend. Il réussit et sa fortune est doublée, on lui trouve alors beaucoup de sens et beaucoup d'esprit. Un pas de plus et le voilà homme de génie; mais il tombe, on le blâme; et de tant d'amis qui buvaient son vin en le tutoyant, il ne s'en trouve pas un pour lui tendre la main et le relever. Il redevient peuple, avec plus de besoins et d'orgueil qu'il n'en avait, et par là plus malheureux que ceux qu'il retrouve dans la condition d'où il est sorti : l'homme de sens et d'esprit n'est plus qu'un sot.

Il arrive à celui qui demande au travail, de croire à la souffrance de celui qui demande aux passants, et il

donne. Le riche passe. Il n'évite pas de donner; il ne voit pas, ou il croit éviter d'être dupe : pauvreté, indigence, misère, trois termes dont les riches connaissent le sens général; ils ignorent l'étendue et la profondeur du mal qu'ils peuvent souvent exprimer; et c'est l'assiette ordinaire de leur tranquille indifférence. Voulez-vous qu'ils ouvrent leurs bourses, montrez-leur ce qu'ils ne peuvent pas imaginer : une mère malade, avec ses enfants étiolés, grelottant dans son grenier, sans feu et sans pain.

Dans les transactions, dans tous les cas où leurs intérêts sont engagés, dire que les hommes sont âpres et durs, c'est entrer dans le vrai; ajouter qu'ils restent tels en face de grands maux, c'est en sortir.

Un homme connu et qui est puissant dit un bon mot dans un salon, dans les bureaux de la chambre ou dans la salle des conférences, on ouvre les croisées et l'on crie : Babylas a dit ceci, qui est un bon mot, et l'on rit. Ceux qui ne l'ont pas entendu rient avec les autres et ensuite se font répéter le bon mot. Les feuilles publiques le donnent le lendemain avec les circonstances qui l'ont provoqué; Paris et la province le répètent, et de la province il passe à l'étranger: l'hilarité est européenne. Les hommes du peuple seuls ne sont que médiocrement surpris. C'est qu'il manque rarement, dans un atelier, de gens qui disent aussi bien, et quelquefois d'une manière plus originale; le tour est peut-être moins savant, mais il est plus saisissant; leurs

auteurs ne sont pas posés, c'est-à-dire il manque aux choses qu'ils disent des ailes et des échos : elles naissent dans l'atelier et elles y meurent.

Ce n'est plus, le lendemain, de l'esprit de Babylas, mais du courage de Corilan que l'on s'étonne. On cite une phrase hardie qu'il a osé faire entendre à la tribune; on la répète tout bas pour impressionner davantage et faire mieux comprendre tout le courage qu'il a fallu pour la prononcer tout haut. J'ai vu cette phrase écrite, je l'ai bien étudiée, afin d'en bien sentir toute la portée, toute la hardiesse, et sans être un Boissy d'Anglas, malgré tout le mystère dont on l'entoure, je n'ai pas ressenti le moindre frisson en voyant à quoi on veut bien croire que Corilan s'est exposé.

Voici ce que Philène raconte et qu'il dit avoir vu de ses deux yeux : Une maison était en feu, une femme en sort, s'écrie : Sauvez mon enfant! et elle s'évanouit. Un homme du peuple s'élance au milieu des flammes et reparaît avec l'enfant dans ses bras, vivant et sans aucun mal. La veille, ajoute-t-il, ce même homme s'était jeté du haut d'un pont dans la Seine, d'où il avait tiré un autre enfant qui se noyait. Philène raconte cela simplement, ni trop bas, ni trop haut, et pourtant excite l'admiration.

J'ai comparé le courage tant vanté de Corilan à celui de cet homme du peuple; je me suis bien consulté, bien scruté, et voici ce que j'ose dire : Dans un moment d'irritation, je prononcerais hardiment à la tribune une

phrase qui serait dix fois plus forte que celle de Corilan, ne voyant à cela d'autre danger que celui de passer pour un brouillon, fort impertinent et fort ridicule, ce qui est bien quelque chose, mais à quoi on ne pense guère étant irrité; se jeter dans les flots ou dans les flammes, c'est une affaire; j'aurais besoin de m'éprouver pour oser dire : J'en suis capable.

Il y a des temps où, monter à la tribune et y faire entendre de certaines vérités, c'est être courageux, c'est s'attaquer à la foudre qui gronde : c'est le cœur qui joue la tête.

En d'autres temps, y monter pour y répéter les mêmes choses, c'est monter sur un théâtre pour y débiter un rôle, c'est jouer le drame historique; c'est mourir sur la scène pour ressusciter dans les coulisses.

Parmi les hommes de race, on en voit qui font vanité de leur chevelure, qui est soyeuse et d'une belle couleur, ou d'une barbe bien plantée qu'ils ne coupent point, ou de l'œil qu'ils ont doux, ou encore de la taille qu'ils ont fine; c'est-à-dire de choses qui ne sont ni des qualités ni des vertus, mais seulement des agréments de la personne. N'est-ce pas s'estimer bien peu, que de mettre un prix à des choses si fragiles, que vingt années flétriront, et qui ne supposent nul mérite?

Il y en a, parmi les hommes du peuple, qui affectent de montrer leurs bras nus, s'ils sont beaux et que les muscles y soient bien accusés; ils se développent en

marchant, ils roulent leurs épaules pour mettre en meilleure vue leur carrure athlétique; ils attachent leur amour-propre à être forts et robustes ou à faire croire qu'ils sont tels. Ils ne savent parler que de lourds fardeaux qu'ils ont portés de tel endroit à tel autre, et ils gagent qu'ils en porteront de plus pesants encore et plus loin. Une autre fois ils se vantent d'avoir fait excès de vin ou de liqueurs sans en avoir été incommodés, et la quantité qu'ils avouent en avoir pris fait mal au cœur. Dites-leur que vous les avez vus, qu'ils ne pouvaient se tenir sur leurs jambes, qu'ils ne marchaient qu'en battant les murs, que les honnêtes gens assemblés avaient honte pour eux de cet état d'abrutissement, que les enfants leur faisaient mille malices dégradantes et que vous n'avez pas osé montrer publiquement que vous les connaissez; ils vont feindre de se défendre et dire qu'ils n'étaient pas ivres, mais de manière à confirmer le fait, et vous lirez sur toute leur face hébétée qu'ils en sont bien aises et presque fiers, comme d'une chose qui les distingue.

Vous rencontrez Morufe. Il vous prend la main, non en signe d'amitié ou comme une chose qui est d'usage, mais pour vous montrer qu'il a le poignet bon. Il vous serre; vous vous plaignez, il serre plus fort; vous lui dites qu'il vous fait souffrir, il déploie toutes ses forces, et il ne vous lâche enfin que parce qu'elles sont épuisées. Vous êtes mécontent, vous lui dites qu'on ne plaisante pas ainsi, vous lui montrez

votre main, qui est meurtrie; il dit que cela n'est rien, et il vous raconte comme la veille il s'est pris de querelle avec un homme, comme il l'a saisi et terrassé et, étant à terre, comme il frappait d'estoc et de taille; il regrette une seule chose, qui est qu'on l'ait retiré de ses mains: il l'aurait mis pour quelques mois à l'hôpital, peut-être même dans sa tombe. Si vous lui demandez le motif de la querelle, il ne se le rappelle pas; c'était à propos de rien, ou plutôt c'était le plaisir de se battre, pour faire ensuite le récit du combat, ou bien encore, c'était le plaisir de faire du mal qui l'animait.

Sourniou est un butor d'une autre espèce. Aussi méchant que Morufe, il est pourtant doux, coulant, patient, avec les hommes de taille ou qui sont bien pris; il ne s'emporte qu'à coup sûr, et ne se rue guère que sur des hommes d'une nature grêle, chétive; encore y regarde-t-il à deux fois; il craint de trouver le courage où il est assuré que la force n'est pas. Il s'en prend plus volontiers à sa femme et à ses enfants; c'est avec eux surtout qu'il est violent, qu'il ne se peut contenir. Quand il frappe ses enfants, il est affreux : il sourit en voyant l'effet de ses coups, il semble qu'il essaye sur eux de quoi il est capable, il y emploie toutes ses forces; s'ils crient, il frappe plus fort pour les faire taire; si sa femme veut s'y opposer, c'est sur elle qu'il tombe, et il se jette sur les meubles qu'il brise. Arrive-t-il qu'un voisin indigné prenne parti contre lui, il ne se défend pas; il se retire dans un

coin de la chambre pour se mettre à l'abri ; il cache sa tête dans ses bras et il crie: Au secours ! à l'assassin!... Aussi féroce que Morufe, il a trouvé le moyen d'être plus méprisable : il est lâche...

Je vous peindrai encore Morviou, déguenillé, couvert de vermine, que le poids du vin qu'il portait a renversé dans le ruisseau. Voyez-vous son corps en interrompre le cours, et ses eaux sales s'amasser, s'étendre, s'agiter, comme si elles s'irritaient de cet obstacle, et enfin s'ouvrir un passage en coulant tout le long de ses jambes, pour aller retrouver la ligne creuse destinée à son écoulement? Lui, la face sur le pavé où il s'est débarrassé, il dort, et profondément, du sommeil que Dieu accorde à la crapule. Un passant, enfin, en prend pitié et le traîne jusqu'au trottoir, où il est à l'abri des voitures, en attendant que les gens chargés de nettoyer la voie publique le viennent enlever. Ajouterai-je que dans le temps où il est ainsi repu, sa famille vit du pain de la charité publique, le seul qui paraisse sous son toit? Voilà le tableau complet.

Ces types, ils font partie de l'espèce humaine; ils sont des hommes et les hommes les repoussent. Demandez à la noblesse ou à la bourgeoisie à quelle classe ils appartiennent. Elles répondront qu'ils sont du peuple, et celui-ci les rejette : ils sont de cette quatrième classe qui se forme de l'impureté des trois autres, et que j'appelle le bas peuple.

Classe dangereuse, cancer au sein de la société, et

qui menace d'envahir toute sa vie morale. L'habitude de céder à nos passions nous y mène en ligne droite. L'homme plus instruit, plus élevé, qui est né vicieux, va plus loin que l'autre, et le doit à cela même qu'il est plus instruit ou plus élevé; le vice, en lui, se sert de son habileté, il se dissimule mieux, et pour se cacher quelquefois, sentant toute la portée de la honte, jusqu'où ne va-t-il pas dans l'abominable? Sorti des limites de l'honnête, rien ne le saurait arrêter, ni le faux, ni l'assassinat!

Supposons cette quatrième classe tout à coup réunie et jetée sur une nouvelle terre : quel ministère, même sacré, quel art, quelle profession, quel métier lui manquerait-il?... Quelle compagnie, quel corps, si respectables qu'ils soient, pourraient dire : Nous n'y avons personne?

Il semble que l'homme simple et pauvre devrait tout d'abord nous inspirer l'idée de sa probité; il est vrai, au moins, que ne lui voyant aucun bien, rien ne nous autorise à le suspecter; au contraire, l'homme complexe et riche devrait nous mettre sur la prudence. En le voyant si bien établi, tout nous autorise à rechercher comment il a acquis avant d'aller jusqu'à la confiance; et c'est justement à rebours que nous nous déterminons : la pauvreté nous est suspecte et la richesse nous entraîne. D'où vient que notre esprit suit naturellement ces prévisions si souvent démenties? Ne voyons-nous pas qu'elles nous accusent? N'est-ce pas, en effet,

que nous jugeant nous-même, comme à notre insu, il nous semble que ce grand dénûment nous rendrait la vertu difficile et que la richesse nous la rendrait aisée?

Quoi qu'on ait dit de l'ignorance, si louables que soient les efforts tentés pour la rendre plus rare, j'ose dire qu'elle n'est pas toujours un malheur. Dans un homme né bon et qui n'a rien appris, il y a un je ne sais quoi de naïf, de pur, de vrai, d'excellent, qui s'en va avec l'éducation, qui prend une autre forme et que je regrette. Je ne dis pas que l'éducation ôte la bonté et détruit un bon naturel; je dis qu'elle le polit et que dans cet état ce n'est plus seulement de la bonté, c'est encore de l'art. Ce n'est plus cette rondeur, ce laisser-aller si aimables, ce n'est plus ce cœur ouvert à tous et dans lequel chacun lit clairement; c'est encore de la bonté, mais qui a appris, qui se mesure, qui s'ajuste à l'expérience, et que l'on ne voit plus que sous une gaze.

L'instruction forme l'esprit et le cœur. Je le crois pour ceux qui sont capables de développement; j'en suis moins sûr en ce qui touche les esprits lourds, et j'incline à l'avis de Molière,

Qu'un sot savant est sot, plus qu'un sot ignorant.

Existe-t-il, en effet, une espèce de fâcheux plus incommode que celle des sots qui lisent et qui, pour avoir fait passer sous leurs yeux les feuillets de quelques volumes, s'imaginent être des savants? Savez-vous rien qui indispose, qui arrête la digestion, comme d'entendre raisonner ces esprits courts, qui n'entendent

rien, ne savent rien, ne peuvent rien entendre, et qui, malgré cela, se posent en esprits déliés, se croient illuminés, se veulent mêler de parler sur toutes choses, et qui lâchent avec intrépidité de ces sottises dont on se sent tout honteux pour eux et qui vous font monter le rouge au visage? C'est une épidémie; elle sévit partout, mais surtout parmi le peuple et la bourgeoisie. Il a été si fort de mode d'exalter le peuple: poëtes, philosophes, politiques, ont élevé si haut son bon sens, sa force, ses lumières, son génie; et lui, il a bu si longtemps et si immodérément à cette coupe des adulations intéressées, qu'il n'y a plus guère, parmi les hommes du peuple, que les esprits trop épais, ou ceux qui sont vraiment doués d'un grand bon sens, que cette sorte d'ivresse n'a point gâtés et qui laissent le soin aux philosophes de parler philosophie, aux savants de parler science et aux hommes d'État de parler politique. Les autres parlent de tout, et leur opinion sur toutes choses est toujours sûre et décisive : ou sur l'existence de Dieu, qu'ils nient, ou sur la science, ou sur les arts, ou sur la politique; rien ne les embarrasse, et ils parlent aussi bien d'une chose que de l'autre.

On a dit : Il y a quelqu'un qui a plus d'esprit que chacun, c'est tout le monde. Je le veux bien, à la condition que l'on m'accorde qu'il peut arriver à un homme d'avoir raison contre tout le monde; c'est-à-dire que ce qui arrive si souvent sur la partie, peut se produire sur l'ensemble.

J'avouerai qu'il y a dans les masses beaucoup de tact, beaucoup de sens et d'esprit, quoiqu'il arrive souvent aux masses de manquer de toutes ces choses dans le même temps, et dans une même occasion, où déjà elles ont fait défaut; quoiqu'il arrive encore de les voir prises aux plus sottes attrapes, aux tromperies et superstitions les plus ridicules, et d'être les dupes des plus lourds charlatans.

La vérité a de l'empire sur les cœurs honnêtes. Si notre sincérité fait quelquefois que l'on nous aime moins, elle oblige toujours à nous estimer davantage.

Je me risquerai à le dire à la foule des fâcheux, honnêtes gens d'ailleurs : vous vous laissez abuser. Vous n'avez ni le sens, ni l'esprit que certaines gens vous prêtent, pour vous éveiller et vous mettre en scène dans un dessein qui est leur et que vous ne soupçonnez pas; qui est peut-être de rire à vos dépens, ou pour une fin meilleure à leurs intérêts; vous n'avez qu'une demi-lumière souvent pire que l'ignorance : que ceux d'entre vous qui peuvent ouvrir les yeux et voir, les ouvrent et se regardent, qu'ils s'instruisent, et avant de parler apprennent à penser, et ne parlent qu'ayant quelque chose à dire? Pour les autres, incapables de se connaître et de se corriger, qu'ils se résignent à se taire ou qu'ils souffrent qu'on les évite et qu'on les signale à ses amis. Quoi de plus funeste que cette demi-lumière qui donne justement ce qu'il faut de sotte fierté pour se croire au-dessus de toutes sortes de professions que

l'on pourrait exercer avec fruit, et trop peu de talent pour embrasser celles que l'on croit seules dignes de soi? Votre esprit n'a point d'étendue? Restez ce que vous êtes : que gagnerez-vous à vous convaincre que vous êtes né incapable? La société a besoin d'habiles ouvriers dans tous les métiers, soyez cette estimable partie du peuple, cessez d'être des sots lisant et raisonnant, et que le pays soit délivré de cette plaie.

Et par charité, j'étendrai le conseil à tous les sots qui ont la prétention à l'esprit et par là sont une cruelle fatigue pour ceux qui, par position ou par politesse, se croient obligés de les écouter et de leur répondre.

Les Bé Bimbroks sont de grands sots, mais ils ont de grands biens qui leur tiennent lieu de tout le reste, et qui mettent à leur service toute la séquelle des bassets, rampants, cupides, ouvriers en éloges et plates flatteries, et qui travaillent avec enthousiasme. Les Bé Bimbroks s'approchent, ils crient : Voilà les Bé Bimbroks!... Les curieux s'arrêtent et demandent : Quels sont-ils? qu'ont-ils fait?... Où vivez-vous donc?... Quoi! vous ne connaissez pas les Bé Bimbroks!... Dans la crainte de paraître ignorer les Bé Bimbroks, ils se ravisent: Oui, oui, parbleu, les Bé Bimbroks!... Et ce sont eux?... Eux-mêmes. Tout le monde connaît les Bé Bimbroks... Les curieux ouvrent alors de grands yeux, les repaissent de ce grand spectacle, et mécaniquement ôtent leur chapeau et saluent les héros qui passent sans

les regarder. Le lendemain ils racontent leur bonne fortune, ils disent : J'ai vu les Bé Bimbroks, du ton heureux et satisfait dont on aurait pu dire : J'ai vu Homère, Charlemagne, Raphaël ou Bossuet. Ils en font les portraits, et, à leur grand étonnement, s'aperçoivent que l'on se moque d'eux. Ils apprennent alors que les Bé Bimbroks sont célèbres seulement par le mépris que leur ont attiré leurs ridicules extravagances; qu'ils dissipent follement et honteusement un gros patrimoine amassé par leur père dans les trafics scabreux, la direction des cabales et l'agence de remplacement, ou...

Il y en a qui sont à l'autre pôle, qui ont le génie et qui ont su entourer leur nom d'un éclat que le peuple croit retrouver dans leur personne et dans leur train : le nom est grand, il brille, il fascine; c'est un météore. Et l'imagination, qui veut toujours mettre les choses en rapport, se représente un géant à la tête haute, couvert d'or et de pierreries, noblement assis dans un char à quatre chevaux !... On se trouve un jour sur son chemin et un voisin vous dit à l'oreille : Connaissez-vous Pindare ?... Beaucoup, de réputation, et j'ai toujours souhaité de connaître sa personne... Le voilà... Qui ? ce vieillard dans ce costume si simple et si sec ?... C'est lui-même... En vérité? Ce n'est pas ainsi que je me le représentais, ni comme on me l'a dépeint. Il est donc pauvre ? — Est-ce un moyen de fortune que le grand talent ?... Mais autrefois... Ah ! autrefois, qui sait

ce qui en était du génie ? Qui sait si, de tout temps, on n'a pas jugé qu'il comporte en soi assez d'éclat et d'autorité, et qu'il ne vaut rien d'y ajouter ce qu'impose de respect au vulgaire, un grand train et une riche demeure ? Et si même ceux qui n'ont que ce côté pour paraître en quelque avantage auprès de lui, se sont beaucoup soucié de perdre cette ressource, et se montrant sur le même pied, de le laisser seul en belle vue ?... C'est vrai, vous avez peut-être raison. Puis on se retire le cœur triste, l'âme affligée, et sous cette influence, on dit : J'ai vu Pindare, du ton dont on aurait pu dire : J'ai vu la misère de Job. Ah ! ce pauvre homme, quelle injustice ! On s'explique et tous répètent : Quelle injustice !

Cependant le génie, don magnifique, vraie noblesse, quelques-uns l'ont qui sont bas. Les honneurs qu'ils recherchent viennent à eux, et leur renommée s'arrête, diminue, s'efface en raison inverse de leur fortune, dont le flot monte toujours et enfin les submerge.

En général, il est rare, chez nous, que le génie brille autrement que de son propre éclat et que celui des grands honneurs et des grands biens, à moins que la source en soit légitime et connue, ne lui imprime une qualité suspecte; celle d'une âme vénale. Nous ne reconnaissons au génie, pour s'élever, qu'une voie qui est la sienne, et rien aussi ne nous irrite si fort, s'il la suit, que de l'y voir impuissant et oublié.

Que de ridicules ! que de gens hors de leur place ! quel chaos ! Ceux qui y réfléchissent s'écrient : C'est le désordre !... Est-ce vraiment le désordre ? N'y a-t-il là rien suivant une règle ? N'est-il pas possible qu'il soit ainsi justement pour que l'homme, trop oublieux des hautes vérités, apprenne à tout moment, par de grands exemples, que la justice ne vient pas de l'homme, et que celui qui l'a éloignée du présent qu'il gouverne, la réserve pleine et entière pour une fin plus sérieuse que cette vie où, vices, vertus, hontes, gloires, pauvretés, opulence, tout se remue dans le même cadre, sans règles certaines et sans souci les uns des autres ?

Que cela ne soit pas, je sais que beaucoup d'esprits forts le pensent aujourd'hui ; qu'ils mettent tout cela au rang des présomptions, des vieilles superstitions, des vieux préjugés, qui sont, comme ils disent, « les rois du vulgaire, » j'oserai leur dire : Ne vous bornez pas à cette réponse facile, soyez généreux comme de grands esprits le doivent être, instruisez-nous, dites-nous pourquoi l'homme obéit, malgré qu'il en ait, à un ordre de choses indépendant de lui ; pourquoi l'humanité reste ce qu'elle est depuis tant de siècles et qu'elle ne change pas, quels que soient les efforts que fassent les hommes pour changer ? Xiphyle s'émeut, il s'écrie : Quoi ! niez-vous l'évidence ? Affirmez-vous qu'il n'y a nulle amélioration, nul progrès ? Calmez-vous, Xiphyle. Je constate certaines améliorations,

certains progrès; j'ajoute seulement ceci : Sont-ils ailleurs que dans la forme ? Change-t-on le fond, c'est-à-dire les tempéraments, les caractères, les naturels? Les avantages de la fortune, de l'éducation, de l'instruction, changent-ils la nature de l'individu? Ils modifient les dehors, je le veux bien, mais le fond? Réunissez tous les hommes riches et instruits : sont-ils vraiment ce qu'il y a de meilleur dans l'humanité? Leurs vices, leurs passions, sont-ils autres, dans le fond, que les vices et les passions des autres hommes? Y a-t-il deux cercles, l'un où tournent les premiers, l'autre où tournent les seconds? Montrez-moi les hommes de tous les siècles passés avec leurs mœurs, leurs coutumes, leurs modes, je reconnais les époques. Déshabillez-les : montrez-moi leurs vices, leurs passions, ils se ressemblent tous, je m'y perds, je ne les reconnais plus. Sont-ils contemporains? Prenez les hommes de Théophraste et de La Bruyère, joignez-y ceux d'aujourd'hui, effacez la couleur des temps, ôtez la forme et soyez de bonne foi : y a-t-il, chez les uns ou chez les autres, un iota de plus ou de moins en bien ou en mal?

Et si cela est vrai, que devient l'état de perfection absolue dont nous parlent quelques philosophes? On y croit à vingt ans, on se désabuse à quarante; c'est une chimère.

L'homme est né perfectible, mais est-il capable de perfection? Connaît-on un homme parfait? Si l'on en connaît un, en peut-on conclure quelque chose pour

l'ensemble? L'humanité est-elle partie d'une base pour arriver à un sommet, et ce sommet est-il la perfection? Question sujette à controverses : le but est-il en ce monde ou dans un autre? S'il est dans ce monde, à quel point l'humanité est-elle arrivée? et s'il y a des parties qui vont plus vite que d'autres, où se trouve la plus avancée? Est-elle au quart ou au milieu du chemin, ou n'a-t-elle plus que quelques efforts à faire pour arriver au but? S'il en est une qui approche de ce sommet qui est la perfection, j'exigerai d'elle qu'elle montre une sagesse en rapport avec le chemin qu'elle a fait; je n'y veux rien retrouver de la barbarie des premiers temps, et que sa première cité, simple dans sa grandeur et sa sagesse, se distingue par les mœurs de celles qui l'ont précédée : d'une Gomorrhe, d'une Babylone.

On a commencé à Adam, qui a déchu, et l'on est arrivé, en passant de siècle en siècle, jusqu'aux trois cinquièmes du nôtre, qu'a-t-on vu? Les mêmes vertus, les mêmes vices, les mêmes passions et les mêmes effets. On a vu avec quelles armes les hommes se massacraient autrefois, et l'on voit avec quelles armes ils se massacrent aujourd'hui : dois-je dire quelle sagesse ou quelle industrie? On pouvait, avec les armes anciennes, tuer quinze mille hommes dans une bataille qui aurait duré deux jours, et on pourrait en tuer aujourd'hui trente mille dans une bataille qui ne durerait que douze heures. Ne vous étonnez pas encore : il y a dans quelque coin d'un pays civilisé un homme de génie qui ne dort

pas, qui mange peu, mais qui médite et qui combine beaucoup; il connaît toutes les forces de la percussion: la directe, l'oblique et leurs phénomènes, et il va bientôt nous donner un canon d'une invention si ingénieuse et si puissante, qu'avec trois ou quatre décharges d'une seule batterie, on pourra mettre toute une armée hors de combat. Vous serez là, sur une éminence, avec une longue-vue, vous verrez une longue file de jeunes hommes, bien vivants, l'avenir du pays, la joie de leurs mères, on tirera, et tous tomberont, morts ou estropiés. Voilà qui sera, je crois, merveilleux et digne de l'épopée; on attend et l'on prépare les ovations.

On a vu un conquérant abattre des trônes et traiter les vaincus avec magnanimité; il était élève d'Aristote. Les faits sont bien anciens, et beaucoup de gens qui vivent encore ont été témoins de faits semblables et d'une pareille magnanimité : il y a égalité.

On a vu un Cléombrote détrôner un Léonidas, son beau-père, puis le même Léonidas détrôner son gendre Cléombrote; et une histoire très-moderne nomme un grand capitaine, un héros, qui étant entré dans la capitale d'un grand empire, déjà vaincu par lui, se contenta de stipuler son mariage avec la fille de celui dont il pouvait diviser les États; et l'histoire ajoute que ce dernier, qu'il traitait si bien, s'étant réuni plus tard aux ennemis de son gendre, il le détrôna. Cette action paraît plus noire que celle de Léonidas, qui ne faisait que reprendre à Cléombrote ce que celui-ci lui avait pris;

et il y aurait peut-être là autre chose à remarquer qu'un pas fait vers la perfection.

On a vu un Pausanias se couvrir de gloire à la tête de son armée, et ensuite prêter l'oreille aux ennemis de sa patrie et concevoir le dessein de l'asservir avec leur concours; on a revu pareille chose, et des yeux qui ont vu sont encore ouverts : cela maintient l'égalité.

On cherche toujours ce degré de perfection et on le cherche partout : est-il dans Cicéron sur Démosthènes, et dans Mirabeau sur Cicéron? Est-il dans C..., dans P... sur Socrate et sur Platon? Est-il dans les révérends Pères R..., L..., F... sur saint Augustin, saint Bernard et saint Thomas d'Aquin? Où est-il? Nommez-moi le contemporain dont les écrits marquent ce degré sur Bossuet ou Fénelon ?

Les idées nouvelles valent-elles mieux que les anciennes? Je réponds : Les idées anciennes ont contre elles leur ancienneté, et c'est aujourd'hui leur grand tort; l'avantage des idées nouvelles, c'est surtout leur nouveauté, mais elles vieilliront. D'autres, qui ne sont encore qu'en graine, fleuriront, et pendant tout le temps de leur fraîcheur, nos fils mépriseront les nôtres, comme nous faisons de celles qui ont enthousiasmé nos aïeux, et ces idées qui doivent éclore un jour sont déjà destinées à se faner et passer de mode : l'humanité est comme l'arbre qui donne sa fleur au printemps, son fruit en automne et qui se repose en hiver, mais en conservant sa séve pour de nouveaux fruits que de nou-

velles générations croiront plus sains que ceux qui ont fait nos délices.

Je suppose que dans vingt siècles un philosophe posera cette question : Sommes-nous plus heureux que nos ancêtres, le sommes-nous moins? et je voudrais savoir s'il se trouvera quelqu'un pour répondre, à qui le oui ou le non sera clairement démontré.

Si je demandais aujourd'hui : Sommes-nous plus heureux que les hommes qui vivaient au temps de Périclès? on me répondrait par les découvertes de la science et les progrès de l'industrie, dont je ne parle pas, que j'admire avec tout le monde, mais qui ne sont pas une réponse à ma question, qui contient ceci : Sommes-nous moins égoïstes, moins vains, moins occupés de nous et plus touchés de la misère d'autrui; sommes-nous enfin plus près de la perfection ?

La génération qui arrive change volontiers ce qu'elle tient de la génération qui s'en va; elle veut être originale, avoir un bagage à soi et qui la distingue; ce qu'elle a ainsi changé passe aux vieilleries, où, après un temps d'oubli, les marchands de choses et d'idées les exhument; ils les repeignent, les raccommodent, et les livrent comme neuves à l'admiration de la multitude. Que d'inventions et que d'idées nouvelles, qui font fortune, sont tirées de ce sac à la malice?

Comme le mécanicien, avec le temps, l'expérience, l'attention, le travail, modifie sa machine, tire un meilleur parti de ses rouages et s'élève plus près de la per-

fection, sans corriger son caractère, son tempérament, sans sortir enfin de son naturel ; de même les sociétés, avec l'expérience des siècles, l'étude, le travail, améliorent leurs lois, leurs règlements, s'organisent mieux sans que pour cela les hommes changent, c'est-à-dire deviennent moins ambitieux, moins jaloux ; enfin sans qu'ils soient plus vertueux : ils sont plus savants, plus habiles, ils traduisent admirablement les langues qui ne se parlent plus, et c'est grâce à de si nobles talents que nous devons de connaître tout ce que les anciens ont dit de beau sur la morale, et pour relever encore les plus hautes vertus. A ces belles et graves leçons ils ajoutent, sur des sujets plus grands peut-être, l'humilité, la charité, des leçons aussi belles et plus graves, en vers aussi beaux, ou en prose aussi correcte et élevée ; mais de les mettre en pratique, voilà où le progrès s'embarrasse et s'arrête ; il semble qu'il soit embourbé comme dans son ornière éternelle.

L'homme était borné hier, il l'est aujourd'hui, et j'ai l'audace d'ajouter : il le sera demain.

Ainsi, reprend Xiphyle, les hommes, selon vous, sont dans l'impuissance absolue et ils n'ont qu'à se laisser vivre ?

Vous prenez toujours, Xiphyle, le sens étroit des choses : pourquoi tant de gens écriraient-ils, et moi-même qui me mets à la queue, si les hommes étaient dans l'impuissance absolue de se réformer ? L'homme ne peut être parfait, mais il est perfectible. Il peut

être meilleur qu'il ne veut l'être et c'est pour l'amener à vouloir ce qu'il peut, que tant de gens bien intentionnés poussent ce char de la vérité qui roule si difficilement; et c'est par un bon mouvement du cœur que je mets la main à la roue, comme ce cardinal qui, de notre temps, rencontrant une voiture empêchée et son conducteur aux abois, donna ses conseils, qui furent suivis, et ensuite, poussant derrière, la remit sur la voie; mais que notre tâche est plus difficile, et que nous sommes loin d'espérer réussir comme ce bon et digne cardinal!

Je comprends que des animaux se battent et se déchirent, s'ils se gênent, pour vider leur différend; ont-ils la raison pour en agir autrement? Au moins ne font-ils pas gloire du sang versé. Les hommes semblent croire que la raison leur est donnée pour ajouter à la force brutale, à laquelle ils réservent toujours de décider les plus hautes questions; c'est alors que les sages leur crient : Vous n'êtes point au but, élevez-vous jusqu'à cette hauteur où la force, soumise à la raison et à la justice, n'est plus rien qu'un moyen de bien-être et d'utilité publique.

Et ils ajoutent : Il y a parmi les hommes des organisations heureuses, de grandes âmes capables d'un très-beau et très-large développement, comme de donner au monde de ces forts exemples de vertus qui marquent toute une époque. Ne dites pas : Qu'elles se fassent connaître! c'est le plus souvent à quoi elles

visent moins et de quoi elles n'ont nul souci ; elles sont peut-être moins rares qu'on ne le croit généralement ; cherchez-les jusqu'où Dieu se plaît quelquefois à les tenir cachées, élevez-les comme un phare, qu'elles brillent, et ne vous arrêtez pas aux cris de ceux qui soufflent toujours sur ces lumières trop pures, dans la crainte de les voir effacer trop de lumières blafardes.

Il y a d'autres esprits, et c'est le plus grand nombre, qui ont peu d'étendue : surveillez leur jeunesse, faites-en des gens de bien, qu'ils soient utilisés selon leur force et heureux en raison de leur utilité ; n'est-ce pas toute la perfection dont on peut dire que l'humanité est capable ?

Sublimes génies, qui vous annoncez comme étant les ministres du progrès, estimez les hommes assez pour respecter leur vie, pour honorer le mérite et la vertu ; aimez-les assez pour adoucir leurs maux, et puisque vous dites : Nous préparons l'avenir, soyez assez grands pour être justes ; de ce trône de l'intelligence que vous prétendez occuper, laissez tomber des paroles, faites briller des vertus qui soient capables de remuer tant d'esprits qui sont blasés, qui ne peuvent plus rire de rien et qui se rient de tout ; montrez des exemples capables d'imposer à cet égoïsme que les prodiges de l'art et les efforts de la science trouvent froids, que l'éclat de la gloire même ne touche pas : trouvez des paroles, ayez des vertus, donnez des exemples, enfin, capables de galvaniser cette indifférence énervante.

Dites aux nations : Retournez-vous, regardez, et à cette tristesse qui règne où se sont agités de grands empires, demandez comment ils ont péri. Dites à ces cités orgueilleuses vers lesquelles cinglent tous les vaisseaux marchands du monde : Interrogez les ruines de Palmyre, et si vous voulez durer, gardez-vous de ces deux corruptions contraires qui ont anéanti tant de puissance et rendu inutiles tant de richesses :

L'une superbe, se jouant dédaigneusement des principes les plus essentiels, se croyant affranchie de tout ce qui constitue la dignité humaine, de l'équité, de la justice, et qui se fait une dignité à soi qui consiste à ne voir d'autre fin que son bien propre, à y travailler sans respect de celui d'autrui; qui se met volontiers au-dessus des exigences de la saine morale, de la soumission due à l'autorité et, autant que possible, de l'obéissance à la loi, qu'à certains égards elle ne croit pas faite pour elle : c'est la corruption par la richesse.

L'autre dégradée, que l'oubli et le mépris rendent à son tour injuste ; qui finit par tout méconnaître, qui se croit autorisée à tout haïr, à tout menacer, à rire de ses débordements, à se faire une sorte de mérite de sa dégradation, et qui, sous le coup de la justice, se relève dans un accès de fierté insensée, formant ces types affreux qui pullulent durant les jours d'insurrection : c'est la corruption par la misère.

DES PETITES ET DES GRANDES GENS

Il y a un fait qui semble défier toute contestation, que tout le monde paraît affirmer et qui est celui-ci : l'humanité se compose de grandes et de petites gens. Le point délicat est de décider ce qui fait les unes et les autres, et surtout de faire consentir chacun à prendre le rang qui est le sien. Nul ne veut être des petites, et l'on a peine à reconnaître les grandes, si ce n'est pourtant celui qui croit en être. L'on craint, au fond, que l'inégalité relative, vérité sensible, nuise à cette autre vérité, non moins sensible, de l'égalité naturelle.

Le grand fait les grandes gens et le petit fait les petites, sans que cette distinction puisse détruire l'égalité naturelle. Or, le grand, c'est le génie, c'est la vertu, c'est l'utilité élevée ; le petit, c'est l'incapacité, c'est le vice, c'est l'inutilité absolue; donc tout homme de

génie, tout homme vertueux, tout homme utile à tous, fait nécessairement partie des grandes gens; et par contre, tout homme incapable, tout homme vicieux, tout homme inutile, fait naturellement partie des petites.

La grandeur est dans la nature même de ce qui est grand, comme la petitesse est dans la nature même de ce qui est petit; l'on n'y peut rien changer : abaissez, raillez, méprisez ce qui est grand, peu importe, il reste grand; au contraire, élevez, estimez, honorez ce qui est petit, peine perdue, il reste petit.

Il est au pouvoir des hommes et des événements de faire que la grandeur soit souvent nécessiteuse et que la petitesse soit repue; que même elles meurent dans cet état; mais il n'est ni au pouvoir des hommes, ni au pouvoir des événements, de produire cet autre phénomène, que ce qui est petit soit grand, et que ce qui est grand soit petit.

La grandeur doute un temps d'elle-même, s'exerce, se développe et finit par s'affirmer; la petitesse se défend, se leurre d'un mérite quelconque, et ne s'affirme jamais.

L'homme naît sensible et orgueilleux, il se prête mal aux concessions qui tendent à le diminuer; indifférent sur mille choses, il s'émeut aisément sur un point qui n'est souvent que son orgueil et qu'il croit être sa dignité : il supporte les rangs, les honneurs, les grades; il peut confirmer ceux qu'il voit au génie, à la vertu, au

courage, au travail, à l'utilité, et que dans son for intérieur il croit mériter un jour par quelque côté; il se laisse dire que les distinctions qui ne lui viennent pas sont détournées par la faveur, ce qui arrive et dont il fournit des exemples. Parlez à la petitesse de l'injustice des hommes, elle la connaît; dites-lui qu'elle en est la victime, elle vous le cède; mais son infériorité, elle ne vous l'accorde pas : le mérite peut la dominer, la réduire au silence, elle recule, elle se tait; elle ne se rend pas.

La modestie peut s'ajouter à la grandeur, parce qu'elle ajoute à ses mérites; la petitesse n'est pas modeste, parce que la modestie, pour elle, n'est que l'aveu de son infériorité.

Examinez l'homme par ses beaux côtés, faites plus, exagérez ce qu'il a de bon et de rare, il avoue votre aptitude; touchez à ses côtés défectueux, soyez prudent, ménagez vos termes, adoucissez la vérité; vous osez trop encore : il décline votre compétence.

Il y a dans l'être humain l'esprit et le corps, autrement l'homme et la bête : est-ce la bête richement parée qui constitue entre elle et la bête nue l'inégalité relative?

Toi qui es misérable, fléchis le genou, puis fléchis l'autre; va plus loin, allonge-toi à plat ventre sur le sol, plonge ton nez dans la poussière devant Cabarabas, qui peut dépenser un million pour satisfaire un caprice et

qui jouit de ton abaissement la tête haute et superbe : quelle raison puis-je tirer de cette situation qui me détermine à voir la grandeur d'un côté et la petitesse de l'autre? L'un est trop haut, l'autre est trop bas; l'égalité se rétablit dans la sottise.

L'homme, produit de la même œuvre, intelligence émanant de la même source, ne contient rien en soi qui fasse cesser l'égalité naturelle : mais il y a depuis le génie jusqu'à la stupidité; depuis la plus haute vertu, jusqu'au vice le plus bas et le plus méprisable; depuis l'utilité élevée, jusqu'à l'inutilité absolue, c'est-à-dire des proportions qui constituent l'inégalité relative : vérité frappante, que tous constatent, qu'ils touchent du doigt et qu'ils respectent volontiers. Or, être d'accord là-dessus, c'est l'être forcément sur ce point que tout avantage étranger à la nature de l'individu, comme la richesse, ne peut tenir lieu de valeur morale et le classer nécessairement dans les grandes gens; de même que tout désavantage étranger, comme la pauvreté, ne peut le classer naturellement dans les petites.

Si élevées pourtant que soient les plus belles intelligences, il y a toujours le point par où elles se rattachent au commun des hommes; et de même, si faibles que soient les intelligences les plus ordinaires, il y a souvent le côté plus heureux par où elles remontent dans l'horizon des grandes : l'égalité naturelle s'accuse toujours.

Qui pourrait affirmer que le temps ne viendra pas où

certaines gens que l'on croit simple de négliger et de tenir à distance aujourd'hui, ne gagneront pas en élévation tout ce que la justice et la raison pourront faire perdre un jour à certaines autres, que l'on recherche et que l'on entoure de considération?

Chacun sent en soi ce quelque chose qui le fait l'égal de tous. Nous repoussons instinctivement tout ce qui tend à classer l'humanité en petites et grandes individualités, autrement que par le génie, la vertu ou l'utilité élevée; déjà nous regardons ironiquement toute grandeur dépourvue de mérite, de vertu, et assise seulement sur les avantages matériels.

Les plus petits esprits sont ceux qui se remuent et se passionnent davantage. On les reconnaît à l'entrain furieux qu'ils mettent aux plus chétifs intérêts, comme on reconnaît les grandes âmes au calme et à la mesure qu'elles apportent aux intérêts les plus considérables.

La force brutale est du côté des petites gens, comme la force morale est du côté des grandes, et le proverbe qui dit que la victoire appartient aux gros bataillons reçoit ici son démenti. En effet, c'est par les grandes gens que toute vérité triomphe, c'est par eux que l'homme s'élève jusqu'à l'idée de destinée supérieure; et c'est par les petites gens qu'il descend jusqu'à la nier et se ravaler à la brute.

Les grandes gens ont le sentiment secret de ces destinées supérieures de l'homme, ils les voient dans la pleine lumière de leur intelligence. Cette sorte d'intui-

tion qui les tourmente prend à la fin dans leur esprit le caractère mystérieux d'une révélation ; de là leur amour de l'humanité ; l'abaissement d'une classe d'hommes les trouble, ils s'en préoccupent comme d'une mission sacrée qu'ils croient avoir reçue; ils ont foi dans la perfectibilité, sinon absolue, au moins relative de tout être humain; ils prennent à cœur cette vérité qu'ils plongent dans les ténèbres de l'ignorance, toute brillante de la lumière qu'ils répandent sur elle, et ils lui donnent un nom qui remue le monde : le progrès. Les petites gens, emportées dans leur tourbillon, applaudissent à ce nom, qu'ils sentent mieux qu'ils ne le comprennent et s'y arrêtent : ce même sentiment où ils se rencontrent et où ils s'entendent ne prouve-t-il pas l'égalité naturelle dans une même fin ?

Ceux qui joignent à la misère, l'incapacité, l'inaptitude à toutes choses, qui sont réduits à attendre tout de la pitié de leurs semblables, sont en ce monde de bien petites gens?

Ceux qui, dans les mêmes conditions d'impuissance intellectuelle, ont la fortune pour cacher leur pauvreté d'esprit, qui brillent d'un éclat douteux et jouent un rôle dont leur amour-propre est satisfait, encore bien qu'ils soient à la valeur véritable ce que le clinquant est à l'or pur, sont pourtant de bien heureuses gens ?

Ceux qui avec de la capacité, de l'esprit, de l'activité, se heurtent vainement à la fortune, que le succès fuit, qui, avec des qualités vraies qu'ils mettent en œuvre,

manquent le but, dont le bonheur s'éloigne toujours, qui souffrent et que l'on plaint, mais que l'on dédaigne, sont de trop malheureuses gens.

Ceux enfin qui ont le génie et le savoir, qui joignent à ces dons magnifiques des mœurs pures, un cœur sensible et bon, que le succès semble poursuivre et qui s'attache à tout ce qu'ils tentent; qui avec cela ont assez de maintien pour sentir leur fortune et en jouir sans y succomber, sont de très-heureuses, mais aussi de très-grandes gens.

Voilà ce que l'on voit. Mais tout est-il ainsi dans son ordre naturel et définitif? Suis-je autorisé à conclure de tout cela que l'homme est incapable d'une certaine mesure de pondération? Vais-je m'écrier qu'il n'y a nulle justice, nulle compensation dans un ordre supérieur ?

Cette division de l'humanité en petites et en grandes gens, et si l'on veut en gens moyens, qu'elle entre dans le dessein de l'Être qui dans sa puissance a tout conçu et tout fait, c'est une croyance admise. Ceux qui l'attaquent, ou qui vont plus loin et qui font abstraction de l'être, n'apportent pas la raison suffisante de leur doute ou de leur négation, et la foi générale demeure à son existence et à son action ; mais suit-il de là que l'on doive considérer tout comme étant dans son ordre régulier et conforme aux vues de celui qui a tout donné? A-t-on l'assurance que l'homme, sous l'influence de l'orgueil, n'ait jamais abusé de son pouvoir et de sa

8

force ? Peut-on affirmer qu'il n'ait rien faussé, rien déplacé ? Les grandes et les petites gens de sa façon sont-elles les grandes et les petites gens de la façon de Dieu ?

On sent que devant l'Être, l'homme ne peut s'élever que par le plus ou le moins de ce qui vient de lui, comme le noble élan de son âme, un bon mouvement de son cœur, une sage décision de son esprit et de sa volonté, développant en lui ses vertus et sa sagesse ; et qu'il s'abaisse par les contraires.

On voit que devant la société, l'homme s'élève souvent, non par ce qui vient de lui, comme le mérite ou la vertu, mais par ce qui est à lui, comme la fortune. Ceci constaté, que, devant l'Être, c'est la vertu qui prime la fortune, et que, devant la société, c'est la fortune qui prime la vertu, je demande où est la vérité et où l'erreur, si c'est le Créateur qui a raison contre la créature, ou si c'est la créature qui a raison contre le Créateur. Lequel se trompe et doit se corriger, de Dieu ou de l'homme ? Si la réponse n'est pas douteuse, comme il paraît bien, et que le progrès soit dans le triomphe de la vérité, ce qui semble encore naturel, quel sujet de réflexion pour tant de grandes et de petites gens qui doivent un jour retrouver leur milieu ?

L'homme ne nie précisément ni le mérite, ni la vertu ; son tort véritable est de ne les exalter qu'environnés de l'éclat des richesses et de les mépriser dans l'état de pauvreté, et cela jusqu'à ce que, fatigué,

exténué par les veilles, le génie s'impose à sa petitesse, et que la vertu, succombant à l'œuvre, l'oblige à la respecter.

De quoi s'avisent ceux qui possèdent de vastes domaines, dont on ne connaît ni les vertus, ni le génie, ni l'utilité, de dire avec un si haut dédain : la multitude, le petit peuple, les petites gens? Dit-on, en les voyant si heureux : Quelle injustice ! Que ne jouissent-ils en silence? Pourquoi attirer l'attention sur leur nullité? Pense-t-on à les dépouiller de leurs biens? Qui les leur envierait à la condition d'être eux-mêmes : est-ce le génie, la vertu, l'utilité élevée ? N'ont-ils personne pour les éclairer et leur dire obligeamment : Regardez-vous et devenez plus humbles; votre place est marquée parmi les plus petites gens ?

Quelques-uns sont d'avis que les hommes, en général, seront toujours assez faibles pour flatter le vice puissant et l'imbécillité fastueuse ; mais d'autres affirment qu'ils en viendront à glorifier le génie et la vertu misérables.

Lorsque, tranquille et après m'être recueilli, j'examine ce qu'il y a de bonnes dispositions dans l'esprit et dans le cœur de l'homme, je ne dis pas pour rechercher ce qui est juste et raisonnable, mais pour s'y soumettre; quand je vois avec quelle autorité son intérêt prononce contre sa droiture, et quelle part il faut faire à son égoïsme; quand j'observe avec quel entrain son bien personnel lui fait abandonner la route

du juste, qu'il suivait, et de quelles raisons il se contente pour se persuader qu'il s'y maintient, ou pour se justifier, j'avoue que mon âme s'étonne et que ma confiance se déconcerte; puis un éclair passe et me rassure : l'idée d'une providence qui veille sur le monde et qui le conduit me rend à ma foi première. je ramasse ma plume, cette arme tombée de ma main, Je rentre dans la lice et j'ose écrire : Oui, le génie et la vertu seront les maîtres du monde; oui, l'humanité arrivera à ce degré de perfection de les préconiser. Mais il n'y a d'absolu que l'absolu, et les termes de comparaison sont dans les desseins de cet absolu : le petit et l'abject seront toujours, pour que l'homme sente mieux tout le prix du grand et de l'estimable ; et dans le temps même où le génie et la vertu domineront, il y aura encore le vice heureux et l'imbécillité honorée ; c'est-à-dire le succès des petites gens pour faire ombre et affirmer le triomphe des grandes.

Il est si fort de mode, et depuis si longtemps, d'exalter la raison, la justice, l'humanité, nous aurons si complétement épuisé la matière : quelle ressource laisserons-nous à nos successeurs, s'ils veulent faire quelque chose de neuf, si ce n'est celle d'entrer dans la pratique ?

Nous avons si bien renseigné le peuple, nous lui avons dit si souvent et sur tous les tons : Tu es grand et le plus grand, tu es bon et le meilleur, tu es fort et le plus fort, tu es brave et le plus brave, tu es humain

et le plus humain, tu es apte et le plus apte à recevoir la lumière et à la répandre dans le monde entier; toutes qualités d'ailleurs qui se peuvent soutenir et où la vérité tient autant de place que l'hyperbole; ces éloges lui ont été si souvent prodigués par les poëtes, répétés ensuite et si sérieusement par ceux-là mêmes qui se sont faits grands en le gouvernant, ou qui se sont illustrés en le commandant, que si j'admets qu'il a retenu la moitié seulement de ces grandes affirmations, j'en dois conclure qu'un jour, qui est proche, il se demandera si la distance qui fait aujourd'hui les petites et les grandes gens n'est pas moins un fait naturel qu'une affaire de force ou de convention.

En effet, si le peuple, plus jaloux de ses intérêts et de sa grandeur, comptant un jour sur ses doigts, s'avisait de rechercher le chiffre des illustrations sorties de ses rangs, qui peut dire s'il n'en viendrait pas à parler de sa race et de son sang, et s'il ne dirait pas des siens, avec un orgueil dont on contesterait difficilement la légitimité : Il descend du peuple, comme nous disons : Il descend des Montmorency, des Noailles, des Richelieu? Le fait admis, quel déplacement, quel remaniement, quelle confusion, pour retrouver les grands dans la foule des petits, les petits dans la foule des grands, et refaire la classe des petites et des grandes gens !

Tant de choses déclarées impossibles se sont faites

ensuite si aisément; tant d'autres inscrites au chapitre des rêveries ont passé de là à celui des réalités si vivantes; tant d'idées reléguées au catalogue de l'absurde sont aujourd'hui couronnées de l'auréole et mises au compte du génie : quel esprit un peu entreprenant ne se sentirait pas la démangeaison de fouiller dans l'impossible et l'audace d'en extraire quelques-unes de ces idées qui s'appellent l'impossible pendant la grossesse de leur mère, et qui naissent viables à leur terme, au grand étonnement des habiles; ou qui s'appellent l'absurde à leur naissance, et le génie quand elles atteignent leur majorité?

Il y a aujourd'hui dans l'impossible une chose qui se fera peut-être très-facilement : c'est l'effacement de la misère.

Il y a dans le sac à l'absurde deux choses qui seront un jour deux œuvres de génie et qui sont celles-ci :

La raison supprimera la guerre;

La vertu, le génie, l'utilité, seront les maîtres du monde et composeront seuls la classe des grandes gens; le vice, l'incapacité, l'inutilité, seront écartés des emplois et composeront la classe des petites gens; c'est-à-dire ce qui est dès aujourd'hui dans les esprits sains, passera un jour dans les faits.

Mais la fortune est aveugle, dit-on. Oui. C'est un mal incurable, nous lui laisserons son bandeau; mais la considération plus clairvoyante aura un jour sa mesure et ses balances.

La chose impossible et qui se fera demain est dès aujourd'hui dans la volonté du plus grand nombre, contrariée par quelques-uns qui sont puissants et qui perdront, à l'opposition qu'ils y font, au mépris qu'ils lui montrent, leur réputation d'habileté et le meilleur de leur qualité de grandes gens.

L'impossible, pour la foule, n'est bien souvent qu'une vérité aperçue, cachée jusque-là sous le boisseau de la routine, dont les esprits courts se font une chimère effrayante, et dont ils n'osent approcher que lorsque les forts ayant calmé leur peur, ils la leur montrent dans sa simplicité, dans son innocence et avec tous ses avantages; ils s'en emparent alors, et quelquefois avec un tel embrasement du cœur et de l'esprit, qu'il les faut retenir, justement pour les empêcher de tomber dans le tort qu'ils lui reprochaient avant, c'est-à-dire dans l'impossible.

De même, l'absurde n'est bien souvent qu'une idée nouvelle courant comme une flamme à l'horizon, que les myopes ne peuvent distinguer, dont ils rient et qu'ils taxent de folie, jusqu'à ce que le temps en fasse une lumière qui les éblouit et qu'ils n'avouent enfin que parce qu'elle leur brûle le bout du nez.

Les savants, les écrivains, les artistes, composent ce que l'on appelle le monde de génie : niera-t-on qu'il ait ses esprits étroits et fermés, je veux dire ses petites gens, comme le monde des manouvriers et celui des

inutiles ? Qui ne connaît les mirmidons de la science, des lettres et des arts? Ils voient à cinq cents pieds autour et au-dessus d'eux, et ils croient voir dans l'infini : ils parlent, ils posent, ils s'épanouissent dans leur petite sphère, qu'ils estiment grande par la seule raison qu'il y a de grands noms dans les sciences, dans les lettres, dans les arts qu'ils cultivent, et qu'ils croient, à cause de cela, que le nom qu'ils portent en vaut mieux.

Qui n'est pas rassasié des savantasses, de ce confus bagage de soi-disant science dont ils nous fatiguent, et qui les conduit à nier Dieu, à ne savoir d'où ils viennent ni où ils vont ; à faire profession d'esprits forts ; qui en pleine vie s'en vont affirmant le néant, et qui du haut de leur petit mérite prononcent que l'homme naît comme la brute et finit de même ?

Qui estime ces auteurs dont les œuvres, vulgaires par le fond, triviales par la forme, vivent assez pour gâter le goût public, fausser l'esprit de la jeunesse, et dont le succès s'estime, non par ce qu'ils font entrer de bon dans les mœurs, mais par ce qu'ils font entrer d'argent dans leur caisse?

Qui montre de l'intérêt pour ces chétifs artistes qui peignent ou qui sculptent sans génie et sans foi, qui visent à arrêter l'attention par l'immodestie des poses et la scandaleuse intention des nudités?

Foule insignifiante et qui croit signifier quelque chose: tout ce qu'ils ne peuvent pas faire ou qu'ils ne savent pas faire est impossible; tout ce qu'ils ne conçoivent

pas, et qu'ils ne peuvent concevoir, est absurde ; ils ne sortent pas de là, et les plus petits d'entre eux sont les plus ardents à critiquer les maîtres.

Sous un prince humain, grand esprit, audacieux aux grandes choses et plein de l'amour du peuple, il n'y a d'impossible que l'impossible, et d'absurde que l'absurde.

On connaît cet appareil simple, ingénieux, qu'il suffit de consulter pour connaître précisément l'état de la température, si elle est élevée, moyenne ou basse, et les degrés intermédiaires : c'est le thermomètre.

Un phénomène se produit constamment autour de nous, qui remplit assez bien l'office du thermomètre, et qui permet d'apprécier l'état de la température intellectuelle d'une réunion : tout cerveau dégage une sorte d'électricité raisonneuse qui est justement son poids et qui le place, comme de lui-même, dans la classe des petites ou des grandes gens.

Et les mêmes types passent et repassent sans cesse sous le même niveau, l'élevant un peu, s'ils s'y appliquent, mais ne changeant jamais ses proportions naturelles.

L'homme de génie regarde de haut et voit loin dans les siècles qui s'éloignent et dans les siècles qui s'approchent : il sent les destinées de l'humanité, il juge sainement la marche du présent, trouve l'idée qui lui convient, la lance, observe, dit au monde: Tu vas là, et souvent il est prophète.

L'homme capable comprend le génie et s'y confie : il voit clair dans la direction qu'il lui imprime, il le suit, il le seconde ; mais, seul, il s'étourdit, il se trouble et s'arrête devant l'avenir, trop profond pour son regard incertain.

Un esprit juste admet ce qui est clair et repousse ce qui est obscur ou inintelligible ; un esprit faux admet et repousse sans discernement ; il trouve médiocre ce qui est beau et trouve beau ce qui est médiocre.

Un grand savant croit savoir peu ; un petit savant croit tout savoir.

L'homme instruit et sensé laisse tout dire, garde le silence et ne reprend personne ; l'ignorant, et qui est sot, parle à tout propos, veut tout dire, s'emporte, déraisonne et reprend tout le monde.

L'honnête homme croit à la probité de tout le monde ; le fripon ne croit à la probité de personne.

Un homme d'esprit sent qu'il plaît et qu'il est partout le bienvenu : un imbécile ne se doute pas qu'il ennuie et qu'il est de trop où il est.

Un homme simple ne croit attirer l'attention de personne et s'estime à peu près ce qu'il vaut ; un fat se persuade que tout le monde s'occupe de lui et s'accorde bêtement tout l'agrément qui lui manque.

Un homme bon ne croit pas au mal : il le retourne, le modifie, en ôte l'intention mauvaise, l'explique dans le meilleur sens, et il en fait une chose naturelle ou indifférente.

Le méchant ne croit pas au bien : il en rit, il le nie, il l'interprète avec son cœur, qui est mauvais ; il dénature l'intention, il en montre la malice et l'intérêt qui n'y sont pas, et il en fait une chose suspecte et hypocrite.

L'homme de bien aime ses semblables et les estime assez pour croire à leur perfection ; il a de l'honneur, de la vertu ; c'est de bonne foi qu'il prêche le progrès et qu'il y travaille.

L'homme fin n'aime que lui et ne croit qu'à sa fortune. Il feint d'estimer tout ce qu'il juge utile à ses intérêts; il parle, selon l'occasion, de son honneur, de son intégrité, ou de ses vices et de sa facilité; il n'a qu'un but bien arrêté dans son esprit, qui est de tendre sa toile et d'y prendre tous ceux qu'il a choisis pour en faire ses dupes.

La foule aime le bien et déteste le mal, mais elle ne se rend un compte très-exact, ni de la qualité du bien, ni de la qualité du mal, ni surtout de ce qui est opportun. Il lui arrive de produire des résultats désastreux avec l'intention enthousiaste de produire tout le contraire. Elle a des noms qu'elle adopte avec un grand bruit et qu'elle abandonne ensuite avec une incroyable facilité. Il y a de grands mots qui la remuent, l'étourdissent, l'entraînent, et on la voit quelquefois marcher sans trop savoir où elle va et agir sans savoir ce qu'elle produira ; sa compensation, c'est que n'aspirant qu'au bien, quand elle se sent égarée, elle rentre dans la voie

raisonnable avec le même entrain qu'on l'avait vue mettre à la quitter.

Embrasser la vie politique, c'est une détermination hardie et délicate. Il y faut une grande âme, un grand cœur, un grand talent, une foi vive surtout, pour y jouer un grand rôle; pour entrer dans les grandes gens et s'y maintenir, j'ajoute : il y faut de la passion, et la passion, c'est l'écueil. Qui pourrait dire s'il existe une vertu qui règle la passion, et si celui qui s'est maintenu dans de justes bornes n'a pas été plus heureux qu'il n'était sage? En politique, toutes les qualités veulent être échauffées par la passion et dirigées par la sagesse; mais c'est la passion seule qui force l'accès aux grandes positions, et seule ensuite la sagesse qui fait les grandes choses. C'est enfin une porte qu'il faut enfoncer, dont on franchit le seuil avec enthousiasme, et que souvent il faut refermer sur soi; heureux celui qui peut la tenir ouverte avec la conscience de n'y voir entrer à sa suite ni les souvenirs néfastes, ni les regrets inaltérables.

Celui qui, sans foi, sans talent, mû par un motif qu'il déguise ou par un intérêt qu'il croit grand et qui l'abuse, entreprend sans haleine cette course périlleuse, est un insensé qui connaîtra la monnaie dont on paye le rôle qu'il accepte et les services qu'il rend. Il est, à cette partie qui se joue, le pion sur le damier, obéissant au doigt qui le touche, sans voir la main qui le dirige : on le pousse, le vide se fait derrière lui, et le

voilà pris, compromettant par sa perte ceux dont elle éclaircit les rangs; ou il réussit, il arrive à dame, emportant tout sur son passage, et maître du terrain, il le parcourt dans toute sa longueur, tuant par-ci, tuant par-là, ardent, emporté, se croyant sûr de sa fortune, jusqu'à ce que la partie étant définitivement gagnée, la main qui le dirigeait s'empare de l'enjeu; et il se retrouve avec ses compagnons, où ils étaient tous avant: l'un sur l'autre dans le tiroir.

Il n'y a qu'à perdre, pour les petites gens, à se faire les instruments actifs de l'ambition occulte des grandes. On peut avancer que, dans le monde de la politique, tout homme de talent et de cœur qui a une foi sincère et qui n'est remué que par sa conscience fait partie des grandes gens; et que tout homme, au contraire, qui met sa conscience dans sa giberne, qui n'a d'autre mérite que son audace, d'autre talent que le tir, et qui n'est gouverné que par un bas intérêt, fait partie, non-seulement des petites, mais des mauvaises gens.

•

Les commerçants, négociants, trafiquants, banquiers, marchands, forment ensemble ce que l'on appelle le monde du négoce, gens d'un mérite à part, dont la somme des facultés nécessaires est enfermée dans trois mots : l'activité, l'à-propos, l'écoulement, dont le but est dans un seul: le gain; et dont toute la gloire est dans cet autre mot : le succès !... C'est là surtout que les résultats seuls font les classes : la grande, la moyenne,

la petite ; c'est-à-dire, la fortune, l'aisance, la gêne, et qui se modifient encore de cette autre manière : la grande fortune, la grande aisance, la grande gêne, et aux deux bouts les termes extrêmes : l'immense fortune et la faillite.

On voit des hommes jeunes, ardents, intelligents, entreprenants, persévérants, pleins d'honneur et de loyauté ; ils semblent être nés pour les transactions. On les attire, on s'y intéresse, on les lance. Ils font bravement usage des talents et des vertus dont ils sont doués; les commencements répondent aux espérances ; on croit à leur réussite et ils échouent. Ils ont, pour l'emportement des affaires, quelque chose de trop dans les qualités qui les distinguent, et que l'expérience doit modifier : il leur faut, à côté de ce qu'ils ont d'honneur, plus de prudence, et, à côté de ce qu'ils ont de loyauté, plus de finesse; autrement, ils ont tout ce qu'il faut pour être de grandes gens dans une direction opposée à celle des échanges.

On en voit d'autres, jeunes aussi, qui avec moins de ces qualités que j'appelle des vertus, sont plus habiles aux affaires, et qui ont su prendre les formes du métier : leur parole est douce et polie, leurs manières engageantes ; ils sont tout miel et on y met sa confiance, on s'y abandonne. Ils savent affirmer ce qui n'est pas avec une sincérité parfaite, ils persuadent et l'on se décide; c'est de ceux-là que l'on dit qu'ils sont nés marchands, qu'ils en ont la science infuse. On se les attache, on a

des vues sur eux, car dans leurs mains, sous leur influence, tout s'écoule, tout se vend. On dit : Ils sont capables et l'on dit assez ; pour ceux qui connaissent la langue du pays, ce mot dit tout. Être capable, c'est être prédestiné, cela vaut une dot et la meilleure, on pense à en faire un gendre ou un neveu ; on veut donner une tige à cette séve montante qui pousse par flocon la fleur que l'on nomme profit.

Comment exprimer ce qui constitue ces capacités si bien appropriées à l'œuvre? quel nom leur donner? C'est une bonhomie gracieuse qui emprunte aisément la voix et les allures de la franchise; c'est un aplomb aimable, qui parle correctement le langage de la conscience; c'est la jeunesse avec ses dehors entraînants, sa gaieté, ses sourires; ce n'est pas la vérité, mais c'est son imitation. Ils sont sur la scène qui leur convient, dans un rôle à leur taille, jouant un genre qui sied à leur cœur, à la mesure de leur esprit, qui répond à toute leur nature et le succès les suit. Voulez-vous qu'il les abandonne? Changez la scène, grandissez le rôle, mettez-les dans le genre grave, où seules les grandes gens réussissent, et ils échoueront.

Que dire de la troupe élégante et hautaine des inutiles? Linidas peut dépenser sans compter, ce qu'il fait. Il a une prétention qu'il croit fondée et la conséquence naturelle de son avénement à la fortune, celle d'avoir autorité sur chacun, de décider *à priori* sur toutes cho-

ses, et de n'être jamais redressé. Êtes-vous malade, il est médecin, il connaît votre mal, vous dit ce qu'il faut faire, et dans quel temps vous guérirez. Si vous avez un procès, il sait la loi, il l'interprète, il préjuge, et il vous dit précisément à quoi votre partie sera condamnée, et la somme des dommages qu'elle devra vous compter. L'histoire lui est familière et il juge, avec une égale sagacité, les événements qui s'y trouvent et ceux qui ne s'y trouvent pas. Il part le matin, couche le soir à Bruxelles, et au retour il fait un long récit des agréments et des soucis d'un voyage à l'étranger, en présence d'un savant qui revient de Chine et qu'il reprend avec confiance sur un détail qui touche aux usages du pays; il pousse jusqu'à Londres par Calais et il fait un beau tableau de la mer, de sa majesté, de ses fureurs, de ses caprices, à un capitaine au long cours dont il combat les opinions, sur les remarques et les manœuvres. Il a vu le mont Blanc et le Vésuve, de loin, avec une lorgnette; il a dans son cabinet une peinture représentant l'éruption d'un volcan, et il parle des grandeurs et des merveilles de la nature; il conteste Buffon, Lacépède, ou Malte-Brun, qu'il n'a pas lus, mais dont il a les œuvres dans sa bibliothèque, et qu'il a quelquefois ouverts. Il connaît son ignorance, en ce sens qu'il sait bien n'avoir rien appris de fond, mais il est si sûr qu'un homme dans sa position doit tout deviner et ne peut manquer d'avoir raison, que sa première dupe c'est lui-même; son étonnement serait d'appren-

dre que ceux-là mêmes qu'il croit étonner ne l'admirent pas; qu'au contraire, il leur est un sujet de rire et de se moquer.

Tritulis a une naissance mystérieuse. Il entre dans sa trente-cinquième année et il est garçon. Il a des parents dont il ne s'occupe pas, et de gros revenus qu'il augmente, en surchargeant ses fermiers et ses locataires; la moisson manque, les temps sont durs, on le lui dit, et il rit : le soleil se lève comme à l'ordinaire, ma santé est bonne, de quoi se plaint-on, dit-il, voit-on que je me plaigne? Je tire de mes biens tout ce qu'ils peuvent rendre, j'exige que l'on me paye exactement, et l'on me blâme : n'est-ce pas mon droit? J'emploie au besoin les avoués, les huissiers; on me le reproche, sont-ils là pour autre chose? Ai-je des dettes moi? Chacun paye où il doit, connaît-on une autre règle? Je suis sans pitié, dit-on : est-ce mon affaire de m'apitoyer sur le sort de gens que je ne connais pas? Suis-je riche pour passer ma vie dans les jérémiades? Je pense à moi, cela est naturel, qui donc y penserait? Je vois que chacun pense à soi, et je crois que l'on fait bien; la vie a ses avantages, ses plaisirs, on les vend et je les achète : puis-je faire un meilleur usage de ma fortune? Si celui qui n'a rien et qui se plaint était à ma place, ferait-il autre chose? Mon Dieu, mes héritiers riront et danseront sur ma tombe, je le sais bien; je ris et danse sur celle de ceux qui m'ont précédé. C'est une roue qui tourne, l'on rit ou l'on pleure, et quand le tour est fait

tout est fini; le bonheur est d'un côté, la misère est de l'autre, je suis du bon côté et j'y reste : ai-je tort? Voilà ma philosophie; si vous la trouvez bonne pratiquez-la, au lieu de la blâmer en faisant justement ce que je fais, et il rit. Il a raison en un sens. C'est le fait des petites gens de reprocher aux heureux, des torts et des principes qui sont les leurs; qu'ils pratiquent et qu'ils défendent en ce qui les touche.

Mélipée a trente-neuf ans, elle a une fille de vingt ans qui l'appelle marraine, et qui appelle parrain celui qui est son père, et que sa mère appelle son oncle. La jeunesse de Mélipée s'est passée dans deux prisons, l'une en hiver, à la ville, et l'autre, en été, à la campagne, étreinte par un vieillard, et comme écrasée sous le poids d'un secret connu de tous, et qu'elle s'efforçait de garder. Elle a vécu longtemps ainsi, dans l'ennui et dans l'oisiveté de l'opulence, n'éprouvant qu'une satisfaction, celle de l'estomac : vie lourde, mécanique, sans couleur, qui étiole le cœur, qui affadit l'âme, qui rend dur, égoïste, que la pauvreté ne soupçonne pas, dont elle s'étonnerait et ferait son profit, si elle pouvait imaginer la force de ce mal qui ne l'atteint pas et qui sévit au milieu de l'abondance.

Mélipée est veuve aujourd'hui de son oncle et maîtresse de tous ses biens, qu'elle convoitait sans savoir ce qu'elle en devait prétendre, et libre enfin de sa personne. Son premier soin est de s'avouer à sa fille, de se faire restituer son titre de mère, et de lui donner

un nom en la mariant à un homme convenable et accommodant. Elle jette les yeux sur Tritulis, dont elle ignore la situation, et le fait sonder prudemment. L'intermédiaire attaque carrément, la dot au poing, et dit : voilà la position. Tritulis se retranche dans ses terres, ses maisons, son château, et répond : voilà la mienne. D'accord sur un point, il résiste sur la dot, négocie et cède enfin sur les espérances; on traite, et de deux situations fausses, on en fait une régulière : Ils achèteront un grand domaine, ils brilleront, passeront pour de grandes gens, et perpétueront ensemble le monde des inutiles.

Il y a une sorte de grandes gens, qui sont les riches, et une sorte de petites gens, qui sont les pauvres ; ce sont les grandes et les petites gens de convention.

Il y a une autre sorte de grandes gens, qui sont les esprits droits et les cœurs honnêtes, et une autre sorte de petites gens, qui sont les esprits faux et les cœurs flétris ; ce sont les grandes et les petites gens de bon aloi; j'entends ceux qui sont l'un ou l'autre par leur nature même.

Il y a encore, et au-dessus, une autre sorte de grandes gens, ceux qui réunissent aux grandes richesses les grandes vertus et les grands talents, et au dessous, une autre sorte de petites gens, ceux qui n'ont ni le moyen de vivre, ni vertu, ni talent, ni utilité, ni même le goût du travail, qui ne se distinguent que par leurs vices, qui

n'ont enfin que l'honneur, qu'ils ne méritent pas, de s'appeler des hommes : les premiers de cette sorte sont les sages, ou la plus haute expression de la valeur humaine; les seconds sont le contraire.

Ceux de qui il ne reste plus rien à dire à leur avantage, quand on a fait connaître les biens qu'ils possèdent dans telle contrée, ceux qu'ils viennent d'acquérir dans telle autre, sans compter ce qu'ils ont à la ville, le train qu'ils mènent, le bruit qu'ils font, et qui croient de bonne foi primer la foule et se trouver dans le cas d'une importance respectable, ne sont-ils pas dans une erreur dont ils pourraient aisément sortir ? Que ne font-ils ce raisonnement bien simple et bien concluant : Notre fortune passant à cet homme qui est pauvre, et sa pauvreté nous advenant, où en serions-nous de toute cette importance que nous nous donnons et qui trompe quelques-uns? que reste-t-il d'un ballon désenflé?... un chiffon aplati sur le sol.

Dit-on des fripons ou des sots : voilà de grandes gens? Est-il rare de voir un fripon ou un sot qui se soit enrichi ? Est-il besoin d'avoir une si forte tête ou une si belle conscience pour faire fortune? Dites-moi à quel genre de respect la fortune seule peut avoir droit?

Je n'empêche pas les pauvres ayant des vertus ou des talents qui en font des hommes utiles, de faire à cet imbécile qui est riche, l'honneur de le saluer ou de lui donner la main: mais je leur défends de s'en réjouir et de s'en croire honorés.

Je m'envole par l'imagination et je me suppose assis sur un nuage. De là, je plonge mon regard sur cette masse que l'on appelle le peuple où l'ensemble des petites gens : les employés, artisans, ouvriers, garçons de peine, salariés de toute sorte, et ceux qui le matin ne savent où ils auront trouvé le pain du jour ; que l'on nomme gens de bohème, et que j'appelle les misérables : Quel pêle-mêle ! quelle confusion ! quel tumulte ! tout se trouve dans cette mêlée : les grands, les petits, les degrés intermédiaires. Il y a là des gens qui, de cette fourmilière de pauvres où ils sont perdus, s'élanceront sur les sommets laissant dans l'étonnement et l'admiration tous leurs compagnons d'infortune, qu'ils mépriseront comme on les méprise aujourd'hui ; d'autres que l'on invite à monter, qui semblent n'avoir que l'essor à donner à leur mérite, que l'on flatte déjà, et qui tomberont dans les bas fonds : où sont ceux que l'on sollicitera après les avoir dédaignés? où sont ceux que l'on ménage par prudence et que l'on repoussera du pied par dégoût?

Tout le monde connaît l'aéronaute, chacun l'a vu jeter de sa nacelle, ces brimborions dont la multitude se montre curieuse. Ils voltigent longtemps avant de descendre sur le sol, toutes les mains sont tendues, la foule ondoie à leur gré, va, revient, palpitante, passionnée pour ces riens dont tous veulent pouvoir dire : J'en ai un ! Où vont-ils tomber? où sont les heureux qui emporteront ce brillant trophée, et les vaincus qui se

retireront mutilés? Il faut laisser faire, la force publique est impuissante.

De même la fortune jette ses joyaux sur la foule, qui en est avide, qui se remue, s'ingénie, et de toutes les façons travaille à les attirer sur soi. On y use tous ses efforts, et quand on croit les fixer, c'est le hasard ou le vent, qui les fait tomber sur celui-ci, qui se tient coi, au préjudice de celui-là qui s'agite et qui se tue. Si l'on pouvait prévoir ou deviner, avec quelle prudence on traiterait ceux qui se trouveront sous le vent, ou sur qui le hasard va rire?

•

On s'étonne que le mérite et la vertu restent inaperçus dans la masse; on s'en plaint : est-ce donc une raison que le mérite ou la vertu pour en sortir? La fortune les voit-elle? Le hasard raisonne-t-il? Le vent change-t-il sa direction?... Mais, dit-on, la justice? Oui la justice a son œuvre à faire et elle la fait : mais elle est si lente, il faut crier si fort, et elle est si sourde! Et puis l'un des mérites du mérite, l'une des vertus de la vertu, c'est la modestie, et la modestie est discrète. Les charlatans sont plus à l'aise et plus osés, ils vont criant : Je suis le génie! je suis le mérite! je suis la vertu! C'est plus vite fait et la foule s'y arrête. La justice, il est vrai, les reconnaît et s'en détourne, mais la fortune est aveugle, elle se laisse diriger par le bruit; et la considération, cette sotte toujours acquise à ce qui brille, se loge bêtement où elle s'arrête. Quel fonds voulez-vous que l'on

fasse sur les effets de la justice, se produisant quand l'on n'y compte plus, ou qu'il est trop tard pour en jouir? N'est-ce pas elle, cette boiteuse attardée, que l'on a vue, un brevet à la main, arriver tout juste assez tôt pour le déposer sur le lit d'un agonisant?

Druidas n'est ni un bon ni un méchant homme; il n'a l'esprit ni fermé, ni ouvert. Il est de ceux qui parlent et que l'on n'écoute pas, qui donnent leur avis que l'on n'examine jamais, qui ne pensent pas à s'en formaliser, et qui continuent de parler et d'émettre leur sentiment; il compte partout comme corps et nulle part comme intelligence : il mange beaucoup, digère aisément, son sommeil est calme et profond; c'est un homme bien portant et content de soi. Tout ce qui ne demande ni calcul, ni raisonnement, ni aucun travail de la tête, lui réussit; il est le favori du hasard, dans une mesure toutefois qui semble déterminée. Il n'a de bonheur qu'à petite dose; s'il tentait la fortune, elle le laisserait au quart du chemin. C'est un heureux de pacotille : la guerre est au-dessus de son courage, contraire à son goût et à son humeur, il n'est pas né pour les armes et le sort l'a dispensé; s'il met à une loterie, il lui échet un petit lot; il ne connaît ni la règle, ni le fond, ni le fin d'aucun jeu; il fait pourtant votre partie au whist ou à l'écarté. Il ne combine rien, il place ses cartes, il joue, et il joue mal; on le plaisante, on le dédaigne comme partenaire, mais le jeu lui vient et il gagne; on le félicite alors sur sa chance qui répare si

bien son inhabileté; il baisse les yeux, il rougit et ne répond pas; observez-le, son cœur bat, il est content; que dis-je, il est fier, il étouffe; et comme ces petits esprits qui par aventure mettent un mot dans son cadre et que l'on remarque, il triomphe en dedans.

Voyez, disent ces observateurs à courte vue, qui jugent sur l'écorce, incapables qu'ils sont de pénétrer jusqu'au cœur et de juger par la séve : en petit comme en grand, c'est ainsi que tout se décide, sans règle, sans justice, d'où ils prennent occasion de nier toute logique dans l'ordre général, de ne croire qu'au hasard et de n'exalter que le succès. On les voit disposés à aller si loin dans l'absurde, qu'en face de l'imbécillité heureuse, ils s'écrieraient volontiers : Honneur aux imbéciles !

C'est un fait constaté, que le succès, pour les petites gens, est comme le verre grossissant au travers duquel un moucheron leur paraît gigantesque.

Babarini marche droit et la poitrine développée, il a le nez et les cheveux au vent; vous diriez que son chef va quitter ses épaules. Vous le saluez, il s'arrête; vous lui parlez, il se penche, vous prête une oreille et jette son regard à la nue; au fur et à mesure que les paroles sortent de votre bouche, il les désapprouve de la tête; souvent il vous devance et elles sont désapprouvées un peu avant d'être dites, tant il est persuadé que vous ne pouvez avoir une idée ou une opinion qu'il puisse accepter; et avant que vous ayez achevé, il répond en deux mots qu'il croit décisifs et qui prou-

vent seulement qu'il ne vous a pas compris. Il les prononce d'une certaine façon qui vous interdit toute réplique, ou parce qu'il vous impose, ou, au contraire, parce que vous en sentez l'inutilité. Ne lui demandez pas, en effet, quelle est sa manière de voir; il n'en a qu'une, qui est l'opposée de la vôtre. Il y a bien un moyen de l'amener à composition, qui consiste à rire de ce qu'il dit et à lui tourner le dos sans répondre; il revient à vous, veut connaître votre avis, vous écoute alors et vous approuve; mais ce moyen veut une condition : il a trente mille francs de rente, en avez-vous soixante?

Celui qui ne trouve ni dans sa tête ni dans son cœur la raison de sa supériorité sur vous la cherche dans sa bourse, et si la vôtre est vide, s'estime d'autant plus, qu'il met beaucoup en comparaison avec rien.

Crinilde est jeune encore : il a beaucoup d'esprit, un beau talent déjà, de la tenue, de la conduite; il ne lui faut qu'un coup de vent pour le jeter sur les hauteurs et que l'on dise de lui : C'est un grand esprit. Il jouit de ce respect et de cette considération, encore vagues, que le génie sait toujours imposer. Il est pauvre, et de bonnes maisons lui sont ouvertes; ce n'est qu'à titre gracieux, il est vrai, mais les portes s'ouvrent et on l'accueille. Il y sait prendre ses aises et parler librement; il croit rendre en se présentant l'honneur qu'on lui fait en le recevant : c'est la décence du mérite de ne point affecter

l'excellence, comme de ne permettre à aucune médiocrité de prendre pied sur lui et de le primer. Si quelqu'un émet une opinion qu'il discute, le parleur se déconcerte ; s'il l'appuie, il tire avantage de son sentiment ; ce qu'il a dit se répète, s'affirme ; il fait autorité. Il n'est pourtant qu'à demi reçu et ne va que chez quelques-uns. Il n'a encore que du génie, valeur douteuse et qu'il faut escompter. Le grand nombre attend que ce petit éclat devienne le bruit général pour oser dire : C'est la lumière !... On l'attend à ce jour où chacun s'honorera de sa présence, car le bruit aujourd'hui, c'est la fortune demain, et la fortune, c'est l'estampille : pour les connaisseurs, une toile de Raphaël vaut ce qu'elle vaut, c'est l'œuvre qui en fait le prix ; pour la foule, c'est la signature.

Je plains celui qui, avec beaucoup d'esprit, se voit condamné à vivre au milieu de gens qui n'en ont pas. Il est comme un homme perdu au milieu d'un désert avec ses valises pleines d'or, et malheureux de ses propres richesses dont il ne peut rien dépenser.

Il est permis aux grandes gens, j'entends aux grands esprits, de solliciter les emplois où ils se rendraient utiles et où ils sentent qu'ils se distingueraient ; j'ajoute qu'ils leur sont dus et qu'ils leur doivent échoir sur leur seule demande, sans faveur ni protection.

On ne tolère qu'aux plus petites gens, c'est-à-dire aux plus petits esprits, de solliciter des récompenses auxquelles ils n'ont jamais que des droits contestables ;

et ils le prouvent par le besoin où ils sont d'en parler eux-mêmes et de les grossir en les exposant.

Je ne me représente rien qui blesse si fort les bienséances, et j'ose dire qui soit d'un effet plus ridicule, que ces petites gens qui se mettent à leur bureau, qui prennent une belle feuille de papier et qui écrivent pour demander quoi?... une croix d'honneur!... Oui, il y a des gens qui croient que cela se demande comme une loge à un directeur de théâtre qui vous adresse son coupon pour vous être agréable. Ils sentent pourtant que la pétition doit se compliquer de quelques faits, et on les voit rassembler, à grand renfort de mémoire, tous leurs petits actes de courage, faire valoir la durée de leurs petits services, vanter leur ponctualité, leur dévouement, leur aptitude, vrais ou supposés; ils n'oublient rien, ils ramassent leurs miettes, et ils couronnent tout ce petit bagage de mérites, en affirmant qu'ils ne sont pas fripons, qu'ils sont probes et de bonnes vie et mœurs.

Mais s'il est plaisant de voir se produire de pareilles prétentions, combien ne l'est-il pas plus de les voir justifiées par le succès, sur leur demande plus ou moins bien appuyée?

On ne revient pas de l'étonnement où vous jettent quelquefois les prétentions de certaines petites gens, à l'esprit, à la capacité, à la prépondérance, à l'éclat! On leur dit : Pauvres hommes, prenez garde, votre orgueil vous trompe, vous allez tomber. On met le miroir de-

vant leurs misères, on croit les confondre et ils restent convaincus de leur importance et que vous êtes leur Zoïle ou que vous n'êtes qu'un sot. Ils veulent être connus, ils veulent surgir et ils ne négligent aucun moyen. d'arriver à leurs fins, la voie ouverte, ils la suivent à outrance, toutes les occasions leur paraissent bonnes. Savent-ils qu'il y aura quelque part une assemblée? ils s'y font admettre et, une fois entrés, se logent au beau milieu de l'amphithéâtre; dans un moment donné ils prennent la parole; on ne les écoute pas, ils crient, ils piaillent, on se retourne, on veut voir ceux qui se singularisent ainsi : ils se nomment alors et les voilà connus de nom et de visage. Sommes-nous au temps des élections? ils sont candidats, les murs sont couverts de leurs affiches et quelque soin que vous preniez de ne rien lire, la dimension des lettres vous tire les yeux et il faut bien qu'au moins vous lisiez leur nom. Les feuilles publiques font-elles une allusion désobligeante? ils la prennent pour eux, ils réclament, ils demandent l'insertion, au besoin ils la requièrent. On leur répond qu'il n'est pas question d'eux, que l'on ne connaît pas, et les voilà dans le journal. Ils font tant et de telle façon, qu'ils arrivent à leur but, on les connaît, ils ont une réputation; si ce n'est celle d'hommes de sens et d'esprit, qu'ils recherchaient, au moins celle de brouillons ou de ridicules, à laquelle ils n'ont point pensé.

De même aussitôt qu'un petit esprit s'est dit : je serai riche, il s'y entête et le voilà résolu; il marchera à

deux pieds sur les difficultés : la probité atteinte, l'honneur compromis, rien ne l'arrêtera ; s'il le faut, il les offrira en holocauste à son dieu, persuadé qu'il est que l'or purifie tout et qu'il lui rendra, avec usure, tout ce qu'il lui aura sacrifié.

Les petits esprits que l'orgueil domine, voient dans la fortune, d'abord les avantages vrais, puis l'imagination leur en montre qui sont faux. Ils s'éblouissent et, dans le trouble de cette hallucination, le cœur se rétrécit en raison du développement de la convoitise qui enfin l'étouffe et livre la place à l'interlope : l'homme alors se mesure et songe à triompher de sa droiture qui lui fait obstacle ; la jeune femme s'examine et pense à faire une alliance, non en suivant ses affections, en obéissant aux mouvement de son âme, mais avant tout conforme à ses intérêts et selon ce qu'elle croit valoir.

Féline passe pour une personne accomplie ; il est vrai, au moins, qu'elle réunit à la jeunesse, la grâce et la beauté. Achille s'est épris de ses perfections, il s'est plu à l'en entretenir et il ne lui a rien appris ; elle avait fait, seule, la découverte de ses mérites et elle en avait deviné la valeur : Achille est jeune, sa personne est agréable, et il ne manque ni de cœur, ni d'esprit. Il aime Féline, il le lui a dit, et Féline qui veut un mari ne le conçoit ni plus aimable, ni mieux fait. A quoi pense-t-elle? vous souriez, vous croyez avoir deviné et vous vous trompez. Elle ne pense à rien moins qu'à en faire

son époux et cependant il lui plaît. Elle a le cœur tendre, si vous le voulez, même romanesque, mais à la façon de notre siècle; il sait compter, il raisonne avec l'amour, il lui fait ses conditions. Autrefois Féline voyait dans le mariage, un époux, des enfants, des devoirs, et le bonheur avec tout cela; elle y voit aujourd'hui le monde, les plaisirs et la liberté : Achille a tout ce qu'il faut pour lui plaire, moins ce qui seul pourrait la décider; je veux dire la fortune et elle est pauvre!

Les parents de Féline sont entrés avec elle dans les brouillards de ce roman dont elle saura faire une histoire. Ils la confirment dans l'idée qu'ils lui ont inspirée et dont ils s'applaudissent de la voir imbue : tu es belle, tu seras heureuse, lui répètent-ils chaque jour. Ils entendent : tu seras riche et tu nous aideras. Elle sera heureuse, en effet, et comme ils l'entendent, non avec Achille qu'elle aurait aimé, mais avec Bazile qu'elle n'aimera jamais et qu'elle trompera peut-être avec Achille.

Les Félines sont la juste expression de la mode, elles sont le trait accusateur des inclinations de notre temps, la conséquence de cette grande agitation sensuelle, le fruit de toutes ces lectures de livres faits seulement pour la vente, le produit de l'air qu'on respire; elles sont enfin : l'ironie se plaçant entre la vertu et le progrès, faisant douter de l'une et retirant la confiance en l'autre.

Lisette n'est plus, mais son souvenir a survécu : Quelle folle que cette Lisette ! quelle légèreté ! Mais en même temps, quelle gaieté, quel entrain, quelle bonne amitié ! Que de côtés faibles, mais aussi que de qualités dans cette grisette fine et gracieuse ? On pouvait la blâmer, on ne la méprisait pas : Lisette est un type perdu.

Lorette n'a pas même hérité de ses défauts : Lisette donnait son cœur et elle n'était pas infidèle, mais elle reprenait sa liberté quand on la lui rendait, et elle l'engageait ailleurs, avec le même entrain de légèreté et d'attachement : Lorette ne donne rien ; elle se vend, ou elle se loue. Lisette avait la joie de la folie et de la jeunesse ; Lorette n'a pas de jeunesse, et elle n'a que la joie de son métier ; on quittait Lisette en pleurant et l'on s'en souvenait toute sa vie ; on ne quitte pas Lorette, on la repousse, et on l'oublie le lendemain.

Lisette cherchait le plaisir, mais elle prenait l'amour au sérieux. La misère de son amant la trouvait ardente au travail ou, s'il souffrait, soigneuse et infatigable à son chevet ; le dévouement, c'était sa gloire. On a vu Lisette devenir épouse et mère, et elle était épouse empressée et mère courageuse.

Lorette cherche le bruit et l'éclat dans les plaisirs, elle a ce vice qui pénètre si rarement dans le cœur d'une femme : l'égoïsme. Elle est froide et lâche. La ruine de son amant est le terme de ses complaisances, le sujet de son orgueil et de sa vanité, elle s'en applaudit, elle

s'en vante et elle vole à de nouveaux triomphes : les fortunes perdues sont ses batailles gagnées.

La vieillesse de Lisette était calme, elle se rassurait à des souvenirs heureux, au bien qu'elle avait fait quelquefois, au mal qu'elle n'avait jamais voulu faire ; celle de Lorette est agitée, elle tremble, elle s'effraye à des souvenirs de honte et de mépris ; aux actions viles qui tourmentent son esprit, sans y trouver le repos d'une excuse ou d'une compensation : Lisette a trouvé une muse pour la réhabiliter ; Lorette n'a inspiré que des accents de réprobation pour la flétrir.

Modeste a une gaieté douce et franche, son sourire est adorable, tant il exprime de candeur et de véritable innocence. Jeune et belle comme Féline, elle a de plus qu'elle les qualités qui font la femme accomplie : un cœur désintéressé, un sens droit, une patience angélique, une bonté inaltérable ; elle est parfaite. Ajoutez-y l'esprit, c'est une raisonneuse ; le génie, c'est une muse, ce n'est plus Modeste. Celui qui épouse Modeste ajoute une force à sa force, celle de la vertu, c'est-à-dire une consolation pour les jours de peine et le courage pour l'adversité.

Modeste ne tend pas à être l'objet d'une passion aveugle. Pauvre, comme Féline, elle n'a pas de prétentions à la fortune, elle est décidée à prendre sa part de soins et de labeur, son cœur est par avance dévoué à sa famille ; c'est d'elle que Féline dira qu'elle est sotte, qu'elle s'est trop pressée d'épouser ; et dont

les honnêtes gens, qui s'y connaissent, diront que c'est une femme d'honnête homme.

Les femmes sont toujours pour quelque chose dans ce qui se fait, au monde, de grand, de beau ou de bon; elles ont une part égale dans ce qui se fait de bas et de mauvais, et souvent plus grande dans ce qui se fait d'abominable.

Si une femme est bonne, elle est excellente; si elle est vertueuse, elle est sainte; au contraire, si elle est mauvaise, elle est exécrable, et si elle tombe dans la corruption, elle est hideuse.

Celles qui tiennent le milieu, sont plus ou moins fades ou ingnifiantes, selon qu'elles approchent plus ou moins de l'une ou l'autre de ces extrémités.

On peut soutenir qu'en général, les femmes naissent bonnes, mais faibles. Les influences de toutes sortes qui agissent autour d'elles, leur font subir des transformations soudaines, ou qui les développent, ou qui les défigurent. Elles ont peu de jugement et se jettent facilement dans les extrêmes. Leurs impressions sont vives; celle du bonheur les montre dans toute la splendeur des grâces que Dieu a mises en elles, et il semble qu'elles soient au monde pour y donner les exemples de toutes les perfections : l'aménité, la douceur, la patience, l'humanité, le courage et la résolution dans la pratique de ces vertus ; au contraire, sous l'action de la misère, elles deviennent acariâtres, hargneuses ; elles mettent aux querelles qu'elles font à tout

propos, une ardeur infatigable, une extrême opiniâtreté. Elles descendent brusquement jusqu'à ce degré qui fait frémir; il semble alors que la méchanceté ait pris dans leur être, la place de tous les autres sentiments; que l'ignoble débauche leur soit naturelle, et qu'elles soient ainsi pour nous inspirer l'horreur de tous les vices.

Les grandes gens sont la partie sublime de l'humanité; les gens moyens, la partie saine; les petites gens, la partie malade ou mauvaise. Ces variétés sont dans la nature et elles y demeureront. Que reste-t-il a faire au progrès? Il lui reste à honorer ce qui est grand, à respecter ce qui est sain, à améliorer ce qui est mauvais; et sa tâche est encore assez grande pour enthousiasmer les grands cœurs et pour ranimer les esprits droits qui se sont épuisés dans la lutte.

DES RICHES

ET

DE CEUX QUI EN DÉPENDENT

Il y a des riches de deux espèces ; les riches d'origine et les parvenus : on devine dans les premiers ce qu'ils sont et dans les seconds d'où ils viennent. Les riches d'origine ont une hauteur naturelle que l'on supporte volontiers et dont on ne se sent pas blessé. Tous les ajustements leur vont et ils y sont à l'aise. Ils savent entrer dans un palais, dans un temple, et y figurer dans les grandes cérémonies; quelle que soit la richesse des décorations, ils n'y paraissent pas sensibles, ne s'en montrent jamais déconcertés et demeurent dans leur rôle. Ils voient et il semble qu'ils ne voient pas : ils questionnent, ils écoutent, ils jugent, et soit qu'ils disent juste, soit qu'ils disent faux, ils restent dans un aplomb si facile, ils sont si bien protégés par les dehors, qu'ils imposent même aux habiles ; le moyen, en effet,

de se persuader qu'une personne si bien ajustée, qui parle avec grâce, qui tient une si grande place dans le monde, que chacun écoute et applaudit presque avant qu'elle ait parlé, comment se persuader qu'une telle personne se puisse tromper comme un homme ordinaire et dire des sottises ?... Se trompe-t-elle ? un habile prend le faible de son avis, s'en empare, le redresse, lui donne un sens raisonnable et dit : C'est ainsi que monsieur l'entend, monsieur y adhère et ce n'est pas toujours ce qu'il peut entendre.

Prêter ses connaissances et son esprit, surtout en public, ou c'est une politesse exquise, ou c'est un mets de courtisan assaisonné de bassesse et de vanité ; la qualité est dans l'intention et dans la manière de faire.

Les riches d'origine mettent habituellement leurs soins et toute leur attention aux choses les plus simples et sans portée ; ils sont affairés sans affaires et occupés sans occupations : une œuvre nouvelle va se produire au grand théâtre, elle est du poëte en vogue et la musique de l'illustre maestro; est-elle annoncée, il faut être des premiers à la voir : voilà une grosse affaire !... On se remue, on sollicite, on écrit, et de son grand style ; la phrase de premier jet n'est pas assez noble, ni sur ses pieds, on la travaille, on la polit ; on veut à la distinction de son rang ajouter celle de son esprit. On met ses amis en demeure, on voit l'auteur du poëme, ou celui de la partition, ou le ministre, ou ceux qui les approchent ; on lance les femmes les plus jeunes et

les plus habiles, celles qui savent insister avec plus de grâce et d'entraînement, et qu'il est si difficile de renvoyer mécontentes : il s'agit, en effet, d'une victoire à remporter ; je veux dire qu'il s'agit d'obtenir une loge, et à tout prix, pour la première représentation ; car n'assister qu'à celles qui suivent, c'est une défaite. Mais quel succès, disons plus vrai, quel triomphe, si l'on tient cette faveur, ou du ministre, ou de l'auteur, ou du maestro ! et quel cadeau qu'une place à offrir à une personne amie qui a succombé dans la lutte et qui ne verrait que la seconde ; c'est tout simplement ramener au port une barque qui allait sombrer dans le ridicule de l'impuissance !

Ceux qui disent : Les riches n'ont rien à faire, ne connaissent pas les obligations et les petits tracas de la vie opulente ; savent-ils ce que les visites exigent d'exactitude ? ce que les usages veulent de tact et d'attention pour ne rien omettre de ce qui se fait et éviter ce qui ne se fait plus, pour se maintenir dans la mode ou la créer ? Savent-ils ce qu'il faut d'aptitude, ce qu'il faut de science du métier, pour dire élégamment tous ces riens de bonne compagnie ou en inventer qui soient de mise et qui fassent fortune ? Et puis, quelle prudence, quel adoucissement il faut savoir mettre dans la critique que l'on fait des personnes que l'on reçoit et chez qui l'on est reçu ; avec quel art de cette charmante hypocrisie de salon il faut habiller ces bienséantes méchancetés, pour qu'elles circulent sans ame-

ner leurs conséquences? Imaginez une flèche qui pique et qui ne blesse pas; voilà le problème à résoudre.

Et que d'autres soucis encore : il y a courses et concert le même jour, à la même heure, et il faut se montrer aux deux endroits; assister ensuite au dîner de madame la marquise de X. et aux soirées du duc de Z. et du baron de V.; voici venir les fêtes du couronnement, à Londres, à Vienne ou à Berlin. Il faut se préparer et partir, puis rentrer pour ouvrir la chasse et renouveler son ameublement : qui choisirait les étoffes? qui en serait capable? En voici une des plus riches et du meilleur goût; vous la choisiriez et elle est impossible. La fortune a son ostracisme. Cette étoffe est chez madame la comtesse de L.; c'est une redite, elle est de la mode qui s'en va et doit passer à la bourgeoisie : où trouver celle qui convienne, qui étonne par son luxe et sa nouveauté, existe-t-elle? Comptez tant d'autres soins que j'oublie, ou que je passe à dessein, et dites encore : Les riches n'ont pas d'affaires, ou ils ne sont pas occupés.

Ajoutez, pour ce qui regarde les femmes : le souci de leur toilette, les migraines, les nerfs, et cherchez en quelle saison elles peuvent trouver un moment pour se recueillir et vivre tranquillement, comme ceux qui ont à se pourvoir par leur industrie et qui font deux parts de leur temps, celle du travail et celle du repos. Vous saurez alors qu'il n'y a si pénibles occupations que celles des gens qui n'ont rien à faire.

La vie des riches est surtout extérieure : ils disent

avec une grâce infinie les choses les plus douces et les plus aimables, ils expriment les sentiments d'estime et d'amitié avec un abandon parfait et dans une forme qui offre, pour ceux qui n'en ont pas la clef, toutes les apparences de la vérité; et dans le temps même où leur bouche parle si bien, rien n'est souvent plus silencieux que leur cœur ou plus endormi que leur âme; tout est sacrifié au besoin de produire le meilleur effet et de donner de son esprit la plus grande opinion : Tombez de la hauteur où vous êtes jusque dans la pauvreté, vous connaîtrez ce jour-là la mesure exacte de l'amitié que l'on vous porte.

Les riches s'aiment beaucoup et ils s'estiment de même. J'accorde qu'ils peuvent étendre ces sentiments au delà de leur personnalité; l'infortune est la limite où ils s'arrêtent. On pourra vous plaindre, participer même à une souscription en votre faveur; mais la charité du chrétien opulent n'a pas assez de feu pour vous pardonner une si grande chute et vous tenir dans la même estime qu'autrefois.

Les riches, en général, mais seulement en ce qui les touche, croient volontiers à l'inutilité de la loi et de la religion. Dites à l'un d'eux qu'il est en état de délit, il décline ses noms et qualités et il prend une attitude qui semble dire : Et maintenant, est-ce encore un délit? Ils pensent de même à l'égard de leurs torts religieux. Ils vont au carême du prédicateur à la mode, ils écoutent et ils prononcent qu'il est plus fort ou plus faible que

celui de l'autre année et c'est tout ce qu'ils en rapportent pour leur instruction ou l'édification de leur vie. Les livres de philosophie et d'économie politique, qu'ils ne lisent pas, les laisseraient dans le même calme s'ils n'en entendaient parler d'une manière qui éveille quelquefois leur insouciante placidité : ils veulent jouir paisiblement, et c'est leur droit, comme c'est leur tort de ne pas faire toujours ce qui peut assurer leur béatitude.

La grande richesse est la terre végétale du positivisme et de l'égoïsme; la charité n'y fait pousser quelques fleurs qu'au moyen d'un engrais violent, comme l'orgueil ou l'ostentation.

On trouve pourtant parmi les riches d'origine des hommes qui savent élever leur dignité au-dessus des occupations stériles et qui en sortent pour entrer dans le domaine des méditations sérieuses et des effets féconds. Ils sont de ceux qui ont compris que la vie ne se compose pas seulement de ces trois termes : la fortune, l'aisance, la misère, c'est-à-dire : jouir, travailler, souffrir, que nul n'est, par privilége, dispensé de son labeur, que tous ont des devoirs à remplir et leur pain quotidien à gagner; ils remplissent leurs devoirs et ils gagnent leur vie. Celui-là qui pense et qui agit ainsi, n'est pas seulement un homme qui est riche, c'est un riche qui est un homme, et c'est tout autre chose.

Je crois l'avoir dit déjà : l'opulence n'est que l'opulence, elle n'est ni la vertu, ni le mérite, ni l'esprit, ni le génie ; toutes ces qualités sont distinctes et se peuvent posséder séparément; l'opulence ne les exclut pas, elle ne les suppose pas non plus.

La hauteur ou le dédain dans un homme riche ne prouve pas qu'il soit autre chose que riche, ni même qu'il soit fier, la fierté véritable ayant toujours en soi quelque chose de noble dont le mobile est ailleurs que dans les richesses; aussi le dédain n'est-il pas le ridicule ordinaire des riches d'origine. Ils se distinguent par la bienséance et la gravité, ils ont l'esprit bien élevé et le cœur docile aux bonnes impressions; s'il était possible de les aborder, on les trouverait sensibles à la misère. Leur tort est de composer un monde à part, de suivre une vie qui leur est propre, de ne rien voir des souffrances des petits, et de manquer ainsi les occasions de se manifester dans leur valeur morale et dans leur utilité réelle. La masse de ceux qui produisent s'habitue ainsi à ne voir, dans la grande fortune, d'autre raison d'être que la grande consommation et naturellement elle incline à l'idée de l'étendre et de la rendre plus générale pour remplir le même but en y participant. La grande fortune, par une utilité plus sérieuse, plus élevée, qui toucherait au développement de l'esprit humain, à l'accomplissement des grandes œuvres et qui y entraînerait par les beaux exemples, inspirerait plus de confiance et de respect. Je l'ai dit

ailleurs : les hautes classes doivent être les premières par d'autres côtés que le rang et les richesses.

C'est de très-bonne foi que les riches d'origine s'estiment supérieurs à la foule dans les inspirations du cœur et surtout dans celles de l'esprit ; ils le prouvent par le naïf étonnement qu'ils montrent en face d'un hasard qui leur fait découvrir la vertu ou le génie dans les rangs les plus humbles et dans la pauvreté : ils n'en reviennent pas, ils en parlent à tout le monde ; on voit clairement que cette découverte, qui leur semblerait naturelle dans leurs rangs, leur apparaît, si loin au-dessous d'eux, comme un phénomène d'une nature toute nouvelle ; et ils croient faire une œuvre pie en la constatant : quiconque s'étonne de leur étonnement et essaye de les désabuser, leur semble moins épris de la vérité, qu'enclin à donner dans les mauvaises doctrines.

Un enfant qui ouvre les yeux et grandit au milieu de l'abondance de biens, qui se voit l'objet de soins si délicats et environné de tant de gens complaisants ou flatteurs, s'inclinant à son approche, quand il est adulte, entre naturellement dans cette opinion qu'il est autre que le commun des hommes, et dans la suite y entrera d'autant plus avant, qu'il aura moins de portée dans l'esprit. Ces mille petits priviléges dont il se verra en possession lui seront autant de raisons de se le persuader ; le singulier, c'est que la foule, qui proteste, accuse en même temps une disposition très-marquée à en ju-

ger ainsi. De si beaux dehors imposent, quelque effort que l'on fasse pour se débarrasser de cette influence, on hésite, on faiblit; quelque témoignage que l'on ait de cette rencontre d'un sot dans un si grand état, quelque preuve qu'il en donne tout à coup, un riche d'origine, qui a foi dans son importance, se maintient toujours aux yeux des masses dans un certain degré de supériorité sur elles : marque certaine de ce que les seuls biens de la fortune peuvent pour le développement apparent de la dignité de l'homme; et par contre, de ce que la misère peut opérer dans le sens de son avilissement.

Un homme qui est riche, par cela seul, se croit un esprit rare et il se respecte; au contraire, un homme qui est misérable est, par cela seul, disposé à se croire un esprit commun et il s'abandonne.

Un riche d'origine se reconnaît à tout, il est marqué de son cachet particulier : qu'il soit disgracié de la nature, qu'il manque d'esprit, qu'il soit difforme, il n'importe, amenez-moi un monstre né riche, je ne m'y tromperai pas; au contraire, cachez-moi le sujet, ne me parlez que de ses vices, de son égoïme, de ses petitesses, ôtez la forme et la manière de faire, me voilà égaré, je n'ai plus rien pour m'orienter, je me rends, je ne devine pas : de qui me parlez-vous, d'un grand, d'un petit, d'un homme ou de tous les hommes?

Les parvenus sont irascibles, vaniteux, présomptueux.

Le parvenu est, de tous les hommes, celui qui a de soi, l'opinion la plus considérable. Il se livrera, en s'admirant, à votre propre admiration, et il souffre impatiemment que vous fassiez l'éloge de tout autre. Il a une phrase à lui, il la place à tout propos et il s'épanouit en la prononçant : — J'ai su faire ma fortune tout seul ! — Il n'ose pas dire : Je suis un grand homme, mais il veut que vous en preniez l'opinion.

Ne parlez à un riche parvenu ni d'art, ni de science, ni de dévouement, ni d'abnégation, ni d'amitié, ni de gloire, si ce n'est de la seule qu'il reconnaisse, qu'il croit être la sienne et qui consiste à passer d'une mansarde dans un hôtel, et d'un hôtel dans un palais, quelle que soit la route suivie pour y parvenir, pourvu que l'on ait su côtoyer la loi et dépister les gendarmes.

Un parvenu glisse-t-il du piédestal où il s'était placé, c'est un homme perdu. Tout ce qui était apprécié dans le sens de son exaltation, l'est désormais dans le sens de son abaissement ; le succès étant toute la raison de son mérite, tout son mérite disparaît avec l'infortune.

Sait-on jusqu'où peut aller l'ambition d'un parvenu? le sait-il lui-même? Et lorsque arrivé à un certain degré de prospérité qui le met en vue, la fièvre le prend, le remue et l'emporte, sa raison est-elle assez maîtresse de son ardeur pour fixer le but où il s'arrêtera? Que voulez-vous augurer d'un homme dont le vertige de l'or s'est emparé et qui a une sorte de génie des affaires? Se bornera-t-il à posséder la plus grande fortune

connue? Ne voudra-t-il pas exercer un empire sur celle de son pays et ensuite sur celle du monde? Les résultats favorisent ses combinaisons; enfant chéri du destin, il croit le conduire et le maîtriser, il marche ferme durant un temps sur des hauteurs à pic, et les esprits sains qui le regardent en frissonnant se demandent s'il donnera l'exemple d'un succès inouï ou d'une chute épouvantable.

Scrimus vivait inconnu dans la plus grande ville du monde; il y promenait dans les étages inférieurs, une ambition inquiète et que rien ne pouvait étonner. Il avait un grain de ce génie hardi et aventureux, propre au même degré à monter toute l'échelle du bien ou à descendre toute celle du mal; il plut au ciel d'y projeter un rayon de sa lumière, et soudain il apparut sur les sommets où sa hauteur, comme celle d'un géant, paraissait dominer toutes les hauteurs; il remuait une mer d'or où tous les fleuves sollicitaient à l'envi l'avantage de verser leurs trésors et de mêler leur courant à ce courant magnifique! Sa fortune allait peut-être régner sur toutes les fortunes; la loi semblait se taire et le laisser passer à pieds joints sur les plateaux de sa balance; de hautes influences s'inclinaient devant cette volonté superbe et s'étaient surprises la main docile à ses caprices; les sceptres du monde allaient peut-être avoir à compter avec cette puissance, qui menacait de remuer autant de millions qu'ils pouvaient assembler de soldats, il triomphait, mais le vent contraire souffla,

la rafale suivit et le colosse fit naufrage; puis on le vit, toujours audacieux, s'animer contre la tempête, s'accrocher à chaque écueil où sa couronne laissait un lambeau que la vague emportait, jusqu'à ce qu'enfin le flot montant, il sombra; mais pour sortir du gouffre, réparer ses avaries et se remettre en mer : où abordera-t-il?

L'homme qui parvient se montre au premier degré doux et heureux; le second le rend moins souple et plus sérieux; franchit-il le troisième, le voilà orgueilleux et inabordable. Il s'arrêterait s'il n'était déjà incapable de sagesse, il monte encore, il veut monter et il s'étourdit; il fait un effort de plus et il tombe, au grand plaisir de ceux que son orgueil froissait, ou que la jalousie rendait malheureux.

Un parvenu qui s'efface, ne laisse point de regrets; si ce n'est chez ceux qui ont quelque chose à perdre à sa chute et qui la déplorent, chacun au prorata de ce qu'il perd.

Les parvenus ne font pas partie de l'aristocratie; ils veulent être une aristocratie à part ayant ses allures et son langage. Ils se mêlent quelquefois à la société des humbles, pour y briller, y dominer, pour parler d'eux et seulement d'eux. Quelques-uns ne souffrent pas que l'on s'entretienne de leur passé, d'autres affectent d'y revenir incessamment; et ce qu'ils doivent à quelque peu d'activité ou de courage, que l'on a su utiliser et récompenser, ou enfin à l'aveuglement de la fortune,

ils l'attribuent à la force de leur génie. S'ils approchent un ministre, ou quelque autre grand fonctionnaire, ils aiment à dire qu'ils ont été consultés à propos d'une affaire de grande conséquence et que c'est sur leur avis que l'on s'est réglé pour agir. Ils ont passé leur jeunesse dans les camps, dans les fermes ou dans les débauches de la ville; ils n'ont fait aucune étude suivie, ils ne connaissent point les auteurs et on les entend parler de leurs souvenirs de collége; ils disent : Au collége on faisait ainsi, le proviseur nous répétait toujours ceci, cela, nous lui faisions mille mauvais tours de mon invention; j'aurais grand plaisir à le revoir, mais le pauvre homme est mort maintenant : il était vieux déjà, il était gras, il portait une perruque. Ils en font le portrait exact, et ce qui est vrai, c'est qu'ils ne se sont jamais assis sur les bancs d'un collége.

S'ils sentent que vous n'avez point de lecture, ils feront, avec vous, les érudits; ils vous diront que Phidias a fait les *Éthiques* et qu'Aristote nous a laissé une belle statue du Jupiter Olympien; ils feront de Virgile un général d'Alexandre; vous entendrez parler Cicéron à Athènes et Démosthène à Rome; ils feront du fameux Vatel un premier président et de M. de Lamoignon un cuisinier célèbre. Vous admirerez, vous exprimerez l'envie que vous auriez d'être aussi instruit; ils vous répondront que ce n'est pas l'affaire d'un jour et ils se mettront à parler d'autre chose; ils pensent que

vous irez partout, vantant leur érudition, et leur but est atteint.

D'autres qui ont figuré dans les colléges, aiment à dire qu'ils n'y voulaient rien faire, qu'ils s'y faisaient remarquer par leur mutinerie, qu'ils ne sortaient d'une punition que pour entrer dans une autre, que l'on ne cessait de leur reprocher de n'avancer pas plus vite avec une si grande mémoire et de si rares dispositions; qu'il n'y a sorte de méchant avenir qu'on ne leur ait prédit; qu'on leur montrait, comme exemple, tel autre enfant de la famille dont les succès couronnaient un travail opiniâtre et ils disent : Celui-là aujourd'hui est pauvre, et moi, je suis riche. Conclusion de parvenu qui laisse le monde sans réplique.

Les parvenus, en général, surtout les moindres, sont impérieux et ils commandent avec dureté. Ils se plaignent toujours des gens qui les servent pour en tirer l'occasion de dire : mes domestiques, mon valet de chambre, ma cuisinière; ils achètent un second cheval pour pouvoir dire mes chevaux. Quelques-uns se plaisent à dire qu'ils soupçonnent que leurs gens les volent, pour donner à penser que tout est en si grande abondance dans leur maison qu'ils ne peuvent avoir là-dessus de certitude.

Il y aurait une nouvelle peine à infliger, plus forte que la prison, un peu moins pénible que celle du bagne, qui serait de condamner un homme à entrer, pour quelques années, au service de certains parvenus.

On en connaît que la fortune a pris dans un étage si bas, qu'ils ne peuvent pas s'élever et que même ils ne le veulent pas : leur savoir ne traverse pas l'alphabet et ils évitent à dessein d'entrer dans les sociétés où leur fortune les mettrait de pair, mais où leur ignorance et leur grossièreté d'esprit les traduiraient en ridicule. C'est autrement qu'ils visent à se faire remarquer : ils affectent de ne point mettre d'ordre dans leur toilette, de porter de mauvais vêtements et d'être mal chaussés. Ils donnent ainsi à celui qui sait leur fortune, l'occasion d'en parler aux autres et de s'occuper d'eux. Regardez, vous dira-t-on, cet homme qui passe. Vous n'êtes qu'un simple artisan, et vous auriez honte de vous montrer dans les rues sous les guenilles qu'il porte; depuis longtemps déjà vous auriez mis à la borne ce chapeau dont il est coiffé. Que pensez-vous de lui? Qu'il est en piteux état, répondrez-vous, et que sans doute il se rend à quelque église où il siége au bénitier, un goupillon à la main. Vous vous trompez. On compte jusqu'à six bonnes maisons à la ville dont il est propriétaire et une septième qu'il fait bâtir. Il va de ce pas tourmenter quelque locataire pour un terme qui lui est dû. S'il est remis de nouveau, il lui reprochera le luxe de sa toilette et il se donnera comme un bon exemple à suivre.

Si vous me dites : c'est un avare, vous ne connaissez pas l'espèce : l'avare possède un trésor, et ce trésor est son unique pensée ; il y ajoute chaque jour et lui seul

sait où il est; il garde son secret jusqu'à la dernière extrémité; il meurt même, et il n'en a révélé que la moitié. Il ne peut prononcer, ni écrire : Je possède une telle somme en or; son plus grand effort est de dire : Il y a là une terrine, à tel autre endroit une cruche, et ces vases contiennent sa fortune.

Celui dont je vous montre ici la figure n'a pas un trésor caché. Il se trouve au milieu des gens qui l'ont connu pauvre comme eux et il dit avec affectation : Mes maisons, ma bâtisse. S'il a une petite somme à payer, il tire de sa poche une poignée de pièces d'or et d'argent. Il est sale sur soi pour distancer que ses anciens camarades disent de lui que la fortune n'a pas changé son caractère et ne lui a pas donné de fierté. L'avare n'a qu'un habit qu'il porte encore après être usé, et il n'a pas de bijoux; celui-là a ses jours de fêtes où vous le verrez se parer, où il sera étincelant d'or et de pierres précieuses.

Ce caractère est commun et vous en connaissez. Vous plaît-il de tenir cette gageure contre moi : quelques-uns seront dans un endroit, vous les aurez lavés et étrillés de la bonne manière; je veux encore avoir un bandeau sur les yeux, et j'irai droit à eux? Je gagnerais; il suffit pour cela d'un sens, qui est l'odorat.

Vous dites : Mon ami, à celui que vous considérez comme votre égal et vous entendez exprimer par là qu'entre vous règne une intimité véritable, résultant

d'une mutuelle et parfaite estime. Un riche dit : Mon ami, à son commis, son valet ou son concierge, et par là il établit précisément la distance qui les sépare; tant il est vrai que les mots ne signifient qu'autant que le cœur et l'esprit y veulent mettre de sens, et de ce qu'ils veulent leur faire dire.

Devenu riche, on trouve mille mauvaises raisons pour se séparer de ceux que l'on a connus dans la condition d'où l'on sort. Il y en a deux que l'on n'avoue guère et qui sont les seules vraies. La première, est la crainte que l'on a qu'ils ne continuent de nous voir comme leur égal; qu'ils ne conservent avec nous leur familiarité d'autrefois et qu'ils ne fassent connaître autour de nous d'où nous sortons; la seconde, qu'ils ne nous demandent quelque service : soyez sage, retirez-vous, car on vous éloignerait et l'on s'en justifierait par des moyens plus ou moins avouables, qui, dans tous les cas, vous porteraient préjudice.

Le tort des petits, à l'égard de celui des leurs que la fortune favorise et qu'elle élève, c'est d'obéir souvent à un sentiment d'envie et de jalousie, qui met dans leur conduite à son endroit la seule raison acceptable qu'il puisse donner ensuite de leur éloignement.

Il est rare qu'un homme de cœur sorte content de la demeure d'un riche qui vient de l'obliger : il a obtenu et il se retire le cœur gros; si quelque bien, arrivant d'ailleurs, le mettait en état de se passer de ce bien-

fait, il éprouverait à s'en décharger une extrême satisfaction.

Avez-vous un bon office à demander à quelqu'un, adressez-vous à celui qui vous le peut à peine rendre ; pour le faire, il suffit qu'il le puisse, même en se gênant. Il y a chez lui plus de ce sentiment qui comprend le besoin, et par là plus d'entraînement ; il y a aussi l'espoir de trouver en vous un ami et, le cas échéant, une ressource; il y a encore un peu d'orgueil de chétif aloi que le riche n'a plus, et ce mélange de bon et de mauvais le détermine à bien faire; le riche agirait de même et dans une proportion plus large, mais dans une occasion qui le ferait mieux ressortir.

Dans tous les cas, ne comptez guère sur un bon office où la vanité du bienfaiteur ne trouverait pas satisfaction, le fait n'est pas sans exemple, mais l'exemple est une exception. On oblige volontiers parce que l'on croit qu'un service donne quelque autorité sur la personne; en effet, celui qui vient de vous obliger est tout de suite plus haut que vous d'une coudée, sa voix aussi s'élève et il ne vous parle plus sur le même ton. C'est un avertissement pour l'avenir qu'il ne faut s'adresser qu'aux gens d'esprit, et qu'il y a quelque chose de mieux à faire encore, qui est de se passer des services d'autrui.

Quoi que vous fassiez à l'égard de celui dont vous êtes l'obligé, tenez-le pour honnête homme, s'il ne trouve pas le moyen de vous accuser d'ingratitude.

Et de même, tenez l'obligé pour un esprit juste et un cœur droit, s'il ne trouve pas le moyen de calomnier son bienfaiteur pour se dispenser de la reconnaissance.

Il y a deux vertus difficiles à rencontrer : celle qui consiste à rendre bien un bon office, et l'autre qui consiste à le bien recevoir; la première serait peut-être plus commune, s'il n'était démontré combien la seconde est rare.

Règle générale : la jeunesse est généreuse, l'âge mûr est prudent, et la vieillesse est égoïste; c'est que la jeunesse ignore, que l'âge mûr a appris et que la vieillesse est rassasiée de déceptions.

Il n'y a qu'une loi, celle de la charité, qui puisse fortifier le cœur contre les dégoûts qui suivent la pratique de toutes les vertus : tout homme qui laisse s'éteindre en lui le feu sacré de ce sentiment, aboutit sans retour à l'égoïsme, c'est-à-dire à l'effacement de son être moral, et toute société qui tomberait dans la même faute s'étiolerait dans la même faiblesse; pour l'homme, de l'égoïsme à la mort, il n'y a plus que le sang qui circule encore et qui va s'arrêter; pour la société, de l'égoïsme à sa dissolution, il n'y a plus que le pas d'un siècle.

Dans la marche d'une société vers sa dissolution, par la voie de l'égoïsme, riches et pauvres, tous font leur part du chemin : les uns veulent garder et les autres veulent prendre. Toutefois, je persiste à le dire, c'est aux classes élevées qu'il appartient d'entretenir le feu

sacré des hauts principes et des bonnes mœurs : quand l'air qui descend d'en haut répand une odeur insolite et révèle une conduite anormale, tout s'amoindrit, se souille et périclite dans les étages inférieurs.

Les riches rendent quelquefois de bons offices. Vous le savez, Andrimos, je vous en félicite. Aujourd'hui vous héritez et vous voilà riche à votre tour. Dans l'enthousiasme du bonheur, vous savez être reconnaissant et vous visiterez votre ancien bienfaiteur ; j'y applaudis. Mais apprenez à vous connaître et soyez à votre hauteur, vous n'êtes plus le même homme, n'allez pas vous présenter de la même façon qu'avant. Ne dites pas aux gens qui sont à la porte, avec votre humilité d'hier : Monsieur est-il visible? Il ne le serait pas. Vous êtes propriétaire de la grande terre et du château de Saint-Patatras? Jetez une de vos cartes et dites sèchement : M. de Saint-Patatras !... Voilà qui sent son homme posé et l'on s'empressera d'obéir ; monsieur sera très-occupé, comme il convient à un homme de valeur, mais il suspendra pour vous ses travaux, il viendra à votre rencontre. Hier, il ne vous touchait pas la main, aujourd'hui, il vous les prendra toutes les deux et il vous installera dans un fauteuil.

Vous venez pour remercier et vous voudriez vous acquitter de cette dette de reconnaissance, il ne vous le permettra pas : Laissons cette misère, vous dira-t-il, c'est me fâcher et ce sera m'obliger de me donner

quelque jour l'occasion de mieux faire. Savez-vous que je ne dis pas cela à tout le monde?... ajoutera-t-il avec un gracieux sourire.

Autrefois, Andrimos, vous demandiez timidement, debout, la main sur le bouton de la porte et toujours prêt à sortir sur un signe d'impatience. Aujourd'hui le besoin a disparu et c'est vous que l'on sollicite à demander, on veut vous favoriser, malgré vous, dans le temps, peut-être, qu'un homme est là, dans l'antichambre, qui est pressé, à qui l'on fait dire qu'il fatigue, qu'il n'y a rien et qu'il faut attendre.

Pellus a des gens qu'il protége, c'est de bon ton, cela complète le train. Il dit de l'un qu'il va bien et de Linus, qu'il est ingrat; et pourtant il vient encore de le défendre et de s'occuper de son avancement. Les éloges, ainsi provoqués, se produisent et, il faut voir de quel drap on habille ce malheureux Linus, objet d'une si constante bonté, et qui est ingrat! — Mon Dieu, tout cela est vrai, je me le suis dit cent fois, et que l'on ne devrait s'occuper de personne pour n'avoir pas à souffrir de l'ingratitude des petites gens; mais le moyen de repousser un malheureux qui s'adresse à nous; impose-t-on silence à sa nature? — Ce cri de la belle âme de Pellus remet tout le monde en verve : Noble Pellus! misérable ingrat!...

Je connais Linus, il est plein de dévouement pour son bienfaiteur, qui le sait bien et qui l'apprécie; il n'a pas de basses complaisances, il n'est jamais autour du

maître dans la foule des adulateurs, voilà son tort, j'en conviens et je l'en loue; attendez qu'il vienne un moment de péril ou de disgrâce, et il y sera peut-être seul.

Celui dont les complaisances n'ont pas de limites et qui se rend propre à tout, donne une moindre preuve de son dévouement que de sa grossière avidité. Cette conduite suspecte ne trompe personne, il manque le but, et de même on voit qu'il est le dernier dans l'estime de Pellus lui-même, qui profite de cette promiscuité des appétits serviles.

Il y a pourtant, parmi les riches, des esprits si pleins d'orgueil, que vous ne sauriez descendre si bas, qu'ils ne souhaitent de vous voir plus bas encore. Un honnête homme n'a point à se mettre en peine de leur complaire; et c'est un mérite que de leur avoir déplu.

L'ingratitude est, parmi les plus honteuses, la plus honteuse misère du cœur; en morale, l'ingrat véritable est un monstre.

Je demande ce qui est le plus déplorable, ou de l'entêtement des grands à recevoir des petits tant et de si sottes complaisances, ou de la tendance de ces derniers à aller toujours au delà des exigences.

Les uns s'établissent si haut, et de leur propre mouvement les autres se tiennent si bas, qu'il ne reste aux gens raisonnables que deux partis à prendre : condamner les premiers et mépriser les seconds.

L'estime est un sentiment qui ne commence qu'au-

dessus de la fange et qui ne finit qu'au ciel. Disons-le donc aux petits : celui d'entre vous qui se ramassera de la poussière où vous vous roulez et qui se montrera dignement sur ses pieds devant un riche, sera respecté.

Vous voilà à la table de Polidor, il est en belle humeur, il rit, il plaisante; sachez-lui gré de ces bonnes et rares dispositions : riez, plaisantez; mais il pousse, et son esprit ne lui fournit plus que des plaisanteries équivoques et il en vient aux grossières. Je ne vous dis pas de vous défendre, de les qualifier, mais de grâce, pour votre fille qui est près de vous, ne vous forcez pas, ne vous penchez pas sur votre chaise en mettant la serviette sur votre bouche, ne vous retirez pas de table comme si vous étouffiez de rire et que vous craignissiez d'éclater.

Je sais une opposition qui est sage et que vous pouvez vous permettre : vous n'avez pas envie de rire? ne riez pas, demeurez insensible; pour Dieu, ne jouez pas le rire. Chacun est chez soi, et je suis dans mon lit, que j'ai encore vos rires forcés dans les oreilles, je les entends dans mon sommeil; au lever, ils me poursuivent encore, je suis agacé, fatigué, rompu. Désormais j'éviterai votre société, comme on fuit les mauvaises odeurs, ou comme on s'éloigne des bêtes malfaisantes

Cent choses ont été dites devant vous, que Polidor se garderait bien de répéter devant ses égaux ou devant les siens; cela prouve le peu de cas qu'il fait de vous, qu'il a cru, en les disant, se mettre à votre portée et

aussi qu'il est sûr de votre obéissante gaieté. Ayez l'esprit de le sentir et de laisser voir que vous comprenez le tort qu'elles vous font; vous avez pour cela le moyen que je vous indique, qui est de montrer que vous vous respectez, que l'on a trop compté sur votre obéissance, et de demeurer froid en les entendant.

J'ai besoin de vous parler, Arcius, et je sais que je ne le puis faire comme autrefois, quand nous étions au collége, sur le même banc. Vous avez doublé, triplé votre fortune patrimoniale, et j'ai perdu la plus grande partie de la mienne. Je connais la distance qui nous sépare : elle est celle du puissant au solliciteur. Je me persuade pourtant que vous me recevrez avec bienveillance, et, malgré cela, je crains, j'hésite, savez-vous pourquoi? j'ai peur de vos gens : quelle arrogance, quelle dureté, c'est-à-dire quelle difficulté, quel empêchement!... Est-ce un fort à prendre que votre cabinet? est-ce vous qui donnez de pareils ordres? Si cela est, et que je doive retrouver en vous seulement un quart de leur attitude, quelque besoin que j'aie de vous entretenir, j'y renonce, et vous pouvez vous applaudir du succès de vos soins; ils vous protégent, comme vous le désirez, de toute visite importune.

De Saint-Alcazar est au delà de ses vingt ans : il a des rendez-vous, des lieux de réunion, il fait partie des cavalcades; voilà ses plus sérieuses occupations. On le

voit se promener le chapeau sur les yeux, il porte une jolie badine avec laquelle il joue, et il fume. Il a des gants jaunes et des manchettes. Ce vêtement dont vous riez est de la belle coupe et de la mode qui va prévaloir. Demandez-lui des nouvelles de son père, de sa mère, il n'en a que de six mois de date. Son chagrin, c'est que l'argent va lui manquer, qu'il lui faudra aller passer un temps dans sa famille et y subir des remontrances ; voici venir les jours de carnaval et il va de nouveau entendre de belles patenôtres sur ses orgies de l'an passé. Que voulez-vous qu'il réponde à son père, qui n'entend rien à la conduite que doit tenir, à Paris, un jeune homme comme il faut et qui ne sait ni le prix d'une actrice ni celui d'un souper ? Il sait une seule chose insipide, qu'il repète toujours et qui consiste en ce seul point, qu'il faut régler ses dépenses sur ses ressources. Les créanciers l'effrayent, et il ne parle que de la peur qu'il a de se voir ruiné. Quelle fatigue, pour Alcazar, que de pareils sermons à digérer, et quel dommage qu'il n'ait pas son patrimoine à sa disposition pour vivre comme il le comprend et pour mourir comme il n'y songe pas !

De Saint-Alcazar, écoutez : vous êtes un lion, comme on disait hier, un gandin, comme on dit aujourd'hui, et vous croyez être un jeune homme comme il faut ; vous en êtes fier, et sans vous en douter, vous êtes de ceux que le peuple, dans sa logique brutale, appelle la canaille dorée.

Il faut en convenir, Adraste, on ne saurait avoir pour sa personne de soins plus délicats; vous tirez un admirable parti de ce peu de cheveux qui vous reste; et qui pourrait deviner que ce ne sont pas là vos dents? Cette coupe d'habit sera certainement remarquée et l'on voudra connaître le nom et l'adresse de votre tailleur, comme aussi chacun voudra pénétrer le secret de ce joli nœud de cravate. Vous êtes accompli, montez en voiture et partez; malgré vos cinquante ans, plus d'une beauté vacante aura sa lorgnette braquée sur votre avant-scène, et ne sait-on pas que vous êtes riche à millions? Ceux qui vous voient et qui ne vous connaissent pas autrement, disent : Quelle heureuse vie! Tout y est bonheur et agrément, sa table est abondante et délicate, point de plaisir qui ne vienne charmer ses bienheureux loisirs, toutes ses soirées sont prises par les bals, les concerts ou les spectacles; point de soins laborieux, ses fils ont chacun un précepteur habile; s'ils obtiennent quelques succès, il n'y aura sorte d'éloges qui ne lui revienne pour la bonne direction qu'il sera censé avoir imprimée à leurs études; dans le cas contraire, ce sont les précepteurs qui auront tort. On le consulte sur toutes choses, et son avis est toujours celui que l'on approuve et qui est suivi. Que vous manque-t-il? rien, que ce qu'ils ignorent, c'est-à-dire que vous n'êtes pas heureux.

Vous êtes, Adraste, ce que l'on appelle un homme blasé; vous êtes, sans chagrin, sans soucis, sans en-

nuis, chagrin, soucieux, ennuyé : votre table est abondante et délicate, mais vous êtes sans appétit, vous n'avez que de l'indifférence pour les vins les plus vantés. Connaît-on une beauté si accomplie, qu'elle puisse entretenir en vous une ardeur de quelques jours? Les bois, les champs, les fleurs, la mer, les voyages, qu'est-ce que tout cela pour vous distraire? Dieu vous a dit: Travaille, et vous vivez dans la paresse. Il vous a dit : Use, vous avez abusé, et là où sont les délices de la vie, vous avez trouvé le dégoût et l'ennui.

Les hommes sont-ils plus habiles à inventer ce qui pourrait vous aider à perdre agréablement vos journées? La réputation de ce grand artiste suffit à peine à vous attirer au Salon, et vous critiquez son œuvre, seulement parce que tout le monde la loue; vous n'écoutez que la moitié, que le quart de cette nouvelle comédie, et vous la condamnez; vous êtes à ce concert, où la mode vous prescrit d'assister, et vous dormez à cette enivrante musique. Le grand chanteur paraît, on fait silence, il semble que personne ne respire plus; c'est le moment que vous choisissez pour sortir en faisant crier les portes et vous promener à grands pas dans les couloirs. Vous ne sortiriez pas si vous pensiez n'être désagréable à personne; vous avez voulu faire une impertinence, vous êtes dans un constant état d'irritation qui vous rend insupportable à vous-même; vous ne faites pas un mouvement, pas un geste, qu'ils n'aient la couleur de la bile qui vous tourmente; et pourtant, que

d'envieux vous faites, car vous êtes un heureux du siècle!

Je rencontre Dalémos au sortir d'un entretien qu'il vient d'avoir avec le ministre. Il est radieux, il me serre la main, il s'empare de moi et il veut m'entraîner à un déjeuner d'amis; il m'a pris les bras et nous allons; il sautille, il rit. D'où lui vient cette grande joie? Il est député, l'emploi qu'il sollicite est vacant, et voici venir une grave question politique: s'est-il décidé? sera-t-il ministériel?

Est-ce bien Philante que je vois dans cet élégant carrosse? C'est bien à lui ce riche attelage? Que lui est-il arrivé? qu'a-t-il fait? Quoi! vous ne savez pas? Non. Il a prospéré au soleil de Tortoni et à l'ombre de ce palais où retentissent chaque jour les cent voix discordantes de la finance. Suivez-le, il s'y rend. Est-il arrivé? L'a-t-on aperçu? On se presse, on l'entoure, l'un le tire à droite, par un bras, l'autre à gauche, par les basques de son habit : on étudie son visage. Est-il au vilain ou au beau? Il parle, chacun prête une oreille attentive, car Philante passe pour voir de hauts personnages et savoir toujours avant les autres les nouvelles de la politique; s'il en manque, il en fera; ce qu'il dit rend timide ou hardi. Il est de ceux que tout le monde salue et dont chacun dit en souriant et avec une certaine mesure de vanité : Je le connais, ou bien : Philante m'a confié ceci, cela; ou encore : Philante a reçu d'excellents cigares, il m'en a donné.

Les fonds tombent, qu'y a-t-il là de surprenant? Ne vous l'avait-il pas prédit? Ne vous a-t-il pas annoncé l'apparition d'une flotte russe dans la Méditerranée, qu'Ibrahim a franchi le Taurus et qu'une armée russe de deux cent mille hommes marche sur Constantinople? que les Anglais sont entrés à Alexandrie et que Méhémet passe en France? Il vient d'en recevoir la nouvelle par un pigeon arrivé ce matin même des côtes d'Égypte; mais c'est un secret qu'il veut bien vous confier, n'en parlez qu'à vos parents et à vos amis; et achetez, achetez, profitez de la baisse, achetez beaucoup, car demain, je vous le dis en confidence, il repoussera les Russes de l'autre côté du Caucase, vous verrez Ibrahim repasser le Taurus, les Anglais sortir d'Alexandrie, Méhémet ressaisir le gouvernement, et les fonds reprendre la hausse; c'est un coup à faire : achetez. Si vous me dites : Philante est-il vraiment estimable? je vous répondrai : C'est un agioteur.

Espérius vivait dans un pays civilisé; il était entreprenant, dissipateur, indélicat. Il avait compromis sa fortune. Il en était, car cela se vend, à acheter des signatures à vil prix; il allait culbuter. Une seule voie de salut lui était ouverte : un riche mariage. Il s'y précipita; le mal avançait à grands pas, le remède dut courir. Il rencontre une jeune fille dans un concert, il apprend sa fortune et le voilà épris. Un courtier en ce genre de négoce intervient, met le feu aux roues et la

jeune femme a vu un homme, l'a épousé et elle est tombée dans sa couche, qu'elle sait à peine si cet homme, qui est son mari, est brun ou blond, sain ou malade ; et de même le mari ne sait pas encore que sa femme est douée de toutes les grâces de l'esprit ; il sait, et cela lui suffit, que sa dot doit le sauver.

Il tombe malade et il meurt. Meurt-il naturellement? Le doute émeut l'opinion, la justice informe et sa veuve est traînée sur le banc d'infamie. De tristes détails sont lus avec avidité, on prend parti, on se passionne, le pays tout entier est instinctivement effrayé. C'est en vain qu'une formidable alliance menace de se former et que la guerre se dresse imminente, rien ne saurait distraire son attention de ce procès dont il sent l'épouvantable gravité : c'est que le pays, en effet, sait qu'à des bataillons, il peut opposer les bataillons de ses énergiques enfants, et il reste calme; tandis qu'au contraire il se sent faible en face de ce mal qu'il voit au cœur de sa civilisation, et dont quelque symptôme nouveau vient chaque jour lui révéler l'intensité.

Que de choses monstrueuses sont accumulées dans cette ténébreuse affaire, dont la conscience s'étonne et qui lui arrachent cet anathème : Le mercantilisme envahit tout, le mariage est une transaction, on surfait, on marchande, on tombe d'accord sur le prix, et puis on traite; comme vous faites pour une maison, pour une terre, pour un cheval : tout se compte, tout s'addi-

tionne, jusque dans les actes les plus solennels de la vie; et c'est le total qui détermine ; rien ne se fait plus en obéissant aux élans de son âme ou aux inspirations de son cœur: société frivole, prends-y garde, bientôt tu ne sentiras plus l'action de l'une ni les battements de l'autre, et quand tu n'auras plus besoin que de balances pour peser ton or, tu sauras alors ce que tu pèseras toi-même dans la pensée de Dieu et dans les destinées du monde.

Trois fois interrogée, la science a répondu non deux fois, et une fois oui. O science humaine, décide-toi donc : est-ce oui, est-ce non? Vous qui êtes athées, sentez-vous ici le vide effrayant de la négation et que la justice des hommes est impuissante? Comprenez-vous qu'il n'y a que l'idée de Dieu qui puisse répondre au besoin de justice que nous éprouvons, que si vous la bannissez de votre esprit et de votre cœur, il n'y a plus de règle assez forte pour servir de frein à votre conscience? Vous avez dit : Il n'y a que cette vie, tout mon bonheur ou toute ma misère est ici-bas; mon choix est fait, je veux le bonheur ; c'est-à-dire je veux de l'or, et, pour en avoir beaucoup, vous ferez de tout métier et marchandise; d'autres plus hardis se feront spoliateurs, vous prendrez l'un, cent autres vous échapperont, et vous direz : Justice est faite; et c'est là, en effet, toute la justice dont vous êtes capables. Vous n'avez contre le crime que vos moyens humains pour le découvrir, et que vos lois humaines pour le réprimer. Ajoutez à cette

impuissance : Soyez athées, pour le crime, quel encouragement!

Quelles leçons que ces lugubres drames! Mais l'homme se plaît à les regarder en face, puis il s'en effraye et il les éloigne de sa mémoire, comme il fait d'un obstacle qu'il trouve sur la route qu'il veut parcourir; et la société continue de marcher, toute gangrénée, jusqu'au terme où la justice de Dieu a marqué la catastrophe qui doit la punir et la régénérer.

Conservez la forme et supprimez le fond, que reste-t-il? Je me trouve à l'Opéra un jour de grande représentation, les équipages se pressent plus élégants les uns que les autres : quel luxe! quel goût! que de richesses dans ces parures, que de grâce, que de politesse, quelle belle société! Fermez les yeux, tout disparaît, tout est néant; car je ne vous dis pas : Que de loyauté, de sincérité, de vertus; que de talents et de génies réunis!... je vous parle de la forme.

Quel ennui, quelle fatigue pour l'autorité, que toutes les plaintes ridicules des grands, des riches et même des gros marchands! Quelle rude besogne que celle d'obtenir d'eux qu'ils se conforment aux mesures les plus sages et prises justement en vue de leur intérêt et de leur sûreté! Ne sont-ils pas trop importants pour consentir à se voir compris dans l'obéissance due aux ordonnances ou règlements? la loi même est-elle faite

pour eux? N'est-ce pas un abus de pouvoir, ou au moins une prétention bien téméraire, d'obliger le carrosse d'un grand, le coupé d'un riche propriétaire, j'ose dire même le cabriolet d'un homme qui ne vend qu'en gros les vins ou les bestiaux, à prendre la file pour arriver au bal ou au théâtre? Voir son cocher obéir aux injonctions d'un simple sergent, est-il rien de plus vexatoire? Vous vous défendez, vous faites valoir que, grâce à ces mesures sagement prises, vous évitez à une femme d'être renversée par un cheval, ou à un enfant d'être écrasé par une voiture : la belle compensation à des gens qui posent et que l'on vient humilier dans le plein rayonnement de leur éclat!

Je voudrais que l'on proposât cette question à traiter avec un grand prix pour le meilleur ouvrage :

Où aboutirait la société, si le peuple se montrait aussi incrédule aux grandes vérités qui sont la base de la science morale; aussi insoumis aux lois, aussi rétif aux ordonnances et règlements de l'autorité, que ceux qui, par leur position, et dans leur intérêt bien entendu, doivent lui donner l'exemple de la croyance, de la soumission et de l'obéissance?

DE LA PAUVRETÉ ET DE LA MISÈRE

Ce que l'on appelle aujourd'hui le paupérisme, et que j'appelle plus proprement la misère, est un problème épineux. C'est à le résoudre que s'évertue l'esprit du siècle : les plus sages réfléchissent, raisonnent, sentent la difficulté et s'avancent lentement sur ce terrain plein de fondrières; les plus hardis l'enjambent et se noient dans l'idéal.

Tout le monde est d'accord sur ce point : Il y a quelque chose à faire; et l'on se divise sur cet autre : Qu'y a-t-il à faire ?

Arriverons-nous à ce degré de raison de l'homme simple et droit, qui s'éclaire d'abord, et ensuite écoute la sagesse avant la violence ? Les efforts alors se réunissant comme en un seul faisceau, qui peut douter que l'on n'arrive assez vite à mettre la question sur son chemin et à lui assurer son terme ?

Veut-on s'entendre sur le vrai et sur le faux ; sortir de l'idéal et entrer dans le réel ?

Est-on bien décidé à se fixer sur la valeur des mots, à leur assigner un sens exact, de manière à se comprendre, et que par la même expression on se trouve d'accord sur le même fait? N'enveloppons pas dans un même sens deux mots exprimant deux états très-différents : la pauvreté et la misère, que le peuple ne confond pas.

Il y a un mot qui exprime une situation naturelle, et j'ose dire honorable, que l'on hésite pourtant à s'appliquer à cause du sens que l'on y attache ; l'on éprouve comme une sorte de honte à se voir dans la situation qu'il exprime, encore bien que l'on se sache une âme généreuse, un cœur droit, un esprit juste, et qu'il soit vrai que l'on possède les qualités qui font l'homme de bien; ce mot est : pauvreté.

Qu'est-ce que la pauvreté? Question inutile, dira-t-on, elle n'est que trop connue. Il est vrai pourtant qu'elle est mal comprise, on la confond avec la misère, on ne la connaît pas. Ce sens que l'on donne généralement au mot pauvreté, n'a aucun rapport exact avec sa situation dans l'état social. Il y a des gens qui vous diraient volontiers : Montrez-moi un pauvre; et ils sont pauvres.

La pauvreté a ses degrés : elle commence à celui qui vit de son industrie et qui en fait vivre sa famille; elle se continue ensuite, en s'améliorant, jusqu'à celui

qui, même médiocrement, vit de son fonds. La pauvreté s'arrête là ; si mince que soit un revenu bien assuré, s'il fait vivre, c'est entrer dans le premier degré de la richesse.

La misère commence où finit la pauvreté : elle est proprement cet état douloureux où l'être, errant sans feu ni lieu, ou ne vit pas, ou vit de la charité publique; elle est de plus une occasion de mauvaises pensées et de chutes affreuses; elle efface toute dignité, d'où l'on a dit avec raison qu'elle est un état honteux.

Tout homme qui vit de son état est un pauvre.

Toute situation nécessaire est honorable et tire ce caractère de son utilité. Or, si quelque chose est utile, c'est le travail, donc la pauvreté est un état honorable. Il faut que le sentiment du vrai soit singulièrement faussé, pour que, dans une mesure quelconque, on se croie dans une position abaissée par la seule raison que l'on est pauvre, c'est-à-dire que l'on vit de son industrie; et de même que l'on se persuade être dans une élévation sociale, plus ou moins considérable, selon que l'on est mieux pourvu et que l'on peut rester oisif et inutile.

L'opulence et la pauvreté sont d'une égale utilité dans l'organisation générale et, par là, s'établissent dans le même degré d'élévation, d'estime et de respect. Les exemples fourmillent de gens qui, riches aujourd'hui, étaient pauvres hier. Quel inconvénient, dès lors, à reconnaître d'avance et à proclamer honorable l'utilité

de cet homme qui le fera riche demain? et pourquoi attendre comme si la fortune seule était ce qui peut fixer la considération?

Je puis comprendre qu'un homme dans l'opulence, qui s'estime autre chose qu'un débouché pour la consommation, qui sent sa valeur personnelle et qui veut être un rouage utile, puisse éprouver de véritables joies; mais dites-moi ce que dans son for intérieur peut penser de soi-même celui qui se remue sottement dans sa vanité, qui plonge son cœur dans son égoïsme. De quelle nature est la félicité dont il jouit, s'il tient à l'estime des gens de bien?

Criez si vous le voulez, et aussi haut que vous le voudrez, que l'argent ne gâte rien et qu'il aide au contentement. Je puis y adhérer, à la condition de nous entendre, c'est-à-dire que vous me parlez de celui qui est le fruit du travail et du génie; à la condition surtout d'en faire un usage qui plaise à mon cœur et qui satisfasse mon esprit et ma conscience. Le riche dont le métier semble être l'appétit de toutes les jouissances, qui s'en rassasie, qui bâille et s'endort enfin où les autres s'épanouissent, et qui continue, jetant son or comme une chose dont il ne sait plus que faire, comme s'il ignorait qu'il existe un mal affreux dont le nom sinistre est la misère, celui-là est-il donc un homme heureux? Sait-il que la misère, c'est cette femme au teint hâve, cachant son corps amaigri sous ces haillons dont il s'é-

carte et qui demande pour ses enfants, que la faim fait pleurer, un peu de ce bien qu'il gaspille? S'il l'ignore, a-t-il de quoi me faire envie? J'accorde qu'il n'est pas, au fond, un mauvais homme; il n'est qu'insouciant et ce que j'appelle un inutile : est-ce une raison pour m'écrier qu'il est heureux? Connaît-il cette fierté secrète, ce bonheur intime du pauvre qui voit ses enfants frais et joyeux, et qui se dit avec un juste orgueil : Cette riante floraison, c'est le prix de ma peine; cette végétation merveilleuse, c'est ma sueur qui l'arrose? Une voix intérieure, celle du cœur, lui dit : Estime-toi, tu es un être utile. De grosses larmes de joie emplissent ses yeux et le rayonnement de sa félicité enveloppe toute cette famille, d'autant plus précieuse pour lui, qu'elle est comme sa récompense et comme sa gloire. Je dirais à cet homme si riche et si ennuyé, précisément parce qu'il se sent inutile : Voyez cet homme si simple et si heureux, parce qu'il se sent la ressource de quelqu'un, c'est un pauvre; il connaît la joie saine et vraie, et vous l'ignorez!

En confondant la pauvreté avec la misère, ou l'on se méprend, ou on la méconnaît. On s'est plu à dire : Pauvreté n'est pas vice, et Dufresny a répondu : C'est bien pis!... On a dit encore : Pauvreté n'est pas vice, mais c'est une ladrerie. Quoi! voulez-vous dire cette lèpre qui au moyen âge n'était guère moins redoutée que la peste? Vous me parlez de la misère. Mais si c'est de la pauvreté, je m'en étonne : quelle erreur! et que de

gros mots pour qualifier un état si ordinaire, si utile, où se rencontrent ensemble tant de virilité, de ressources et de vertus !

Il y a deux espèces de pauvres, les uns qui le sont en ce sens qu'ils ne possèdent rien et que j'appelle d'avance les grands pauvres, parce qu'ils ont la jeunesse, l'activité, le talent, le génie; parce qu'ils sont pourvus d'esquif et d'avirons et que, Dieu aidant, et les circonstances, ils sont appelés à entrer dans les richesses au bruit des concerts de la gloire et de la reconnaissance publique !

Les autres que j'appelle les pauvres heureux, parce qu'avec un métier pour se pourvoir, ils ont le courage, la force, la gaieté, avec assez de dévouement et d'abnégation pour mener une vie saine qu'ils trouveront aimable et qu'ils finiront honorablement.

La pauvreté confine, d'un côté avec la richesse, et de l'autre avec la misère; elle tombe ainsi par une extrémité dans une oasis et, de l'autre, dans un bourbier; on ne sort donc de la pauvreté que pour entrer dans la richesse ou dans la misère.

Qu'est-ce que la richesse? C'est l'émulation du pauvre, c'est le point lumineux qu'il aperçoit en entrant dans le travail, c'est son but. C'est cette influence secrète qui le remue, qui échauffe son esprit; c'est cette voix qui se lève avec l'aurore et qui lui dit : Lève-toi. Pour les forts, qui laissent parler leur âme avec leur

ambition, c'est de plus la récompense que Dieu leur promet dès cette vie, comme une assurance de celle qu'il leur réserve dans l'autre.

Et ceux-là, quand Dieu a sanctifié leurs efforts, sont ceux qui, ayant été de bons pauvres, deviennent de bons riches.

Pour les esprits étroits et malsains, qui voient le but, et qui ne cherchent que le chemin le plus court; qui, incapables de résistance au mal, s'enferment dans leur égoïsme, qui regardent en l'air et marchent sur tous les obstacles, la richesse est une occasion de chute, un écueil, un péril. C'est cette voix qui parle jusque dans leur sommeil et qui leur dit : Ne pense qu'à toi. Pour ceux-là, la richesse, c'est tout; c'est l'alpha et l'oméga. Quand ils ont, ils veulent encore, ils veulent toujours, et ils meurent sans être rassasiés.

Et ceux-là, s'ils réussissent, sont ceux qui, ayant été de mauvais pauvres, deviennent de mauvais riches.

Qu'est-ce que la gloire? C'est un trône sur les hauteurs. C'est le point que le génie regarde; c'est cette auréole qui brille au-dessus de la richesse et qui l'efface; c'est cette voix qui ne parle qu'au génie et qui lui dit : Sois grand!... Et quand la trompette de l'ange les appelle, ceux-là, et que l'admiration du peuple les place sur ce sommet, ils ont à leurs pieds la richesse qu'ils n'ont pas recherchée et qu'ils rencontrent comme à leur insu.

Et ceux-là qui, s'étant nourris de sentiments élevés,

étaient de grands pauvres, deviennent de grands et de nobles riches !

Qu'est ce que l'amour de la famille ? C'est un cercle restreint où tourne l'égoïsme de l'homme de bien, dont l'esprit et le cœur ne sont pas susceptibles d'une plus grande vue ; c'est cette voix qui n'a que l'éloquence du sang et qui lui dit : L'humanité, c'est ta famille ; et qui de sa famille fait son tout, qui dans cet horizon respectable enferme toute sa vie, son amour, ses amitiés, ses devoirs, ses enseignements ; qui veut tout y retenir et qui se plaint de ceux-là mêmes qui ont toute sa tendresse, quand leur cœur s'épanche au delà de cette limite où il voudrait tout arrêter.

Et ceux-là, quand la fortune leur arrive, parce qu'ils n'ont été que des pauvres honnêtes, mais sans élans, deviennent souvent des riches déçus et chagrins.

Qu'est-ce que l'amour de l'humanité? C'est l'âme qui voit l'infini ; c'est le cœur qui plonge dans l'amour de l'être ; c'est ce quelque chose qui se communique à toutes les facultés, qui ajoute à leur force et qui est comme une faculté de plus ; c'est une chaleur sacrée qui n'a plus rien de la matière et qui marie l'âme à toutes les âmes ; c'est cette voix harmonieuse qui dit : Il y a une vertu qui contient toutes les vertus : l'amour ; et qui n'est entendue que de ces natures heureuses aimant leurs semblables de ce fond d'amour dont elles sont pénétrées pour l'intelligence suprême qu'elles adorent et qui les éclaire.

Et ceux-là, s'ils entrent dans les richesses, deviennent un exemple de ce que peut la fortune avec l'esprit de charité. Ils étaient des pauvres aimants; ils sont des riches aimés et glorifiés.

Qu'est-ce que l'avarice? C'est une dépravation du cœur, une difformité de l'esprit; c'est le mépris de soi-même et des autres; c'est cette voix fausse, ironique, qui dit : Meurs, mais entasse!...

Et ceux-là, s'ils amassent un trésor, parce qu'ils étaient des pauvres, vils et insensés, deviennent des riches qui restent pauvres et méprisés.

Qu'est-ce que l'infortune? C'est l'épreuve de l'homme; c'est la balance terrible où le pauvre pèse chaque jour sa fermeté; c'est le thermomètre qui marque, pour chacun, le degré de sa force morale, la solidité de son cœur et de son esprit : on l'observe, on réunit les degrés et les fractions et on applaudit le total s'il est élevé; on l'aide quelquefois, le plus souvent on l'abandonne, on l'oublie, on le laisse confondu avec les plus faibles, avec ceux-là mêmes dont on condamne les incertitudes et les défaillances. L'infortune, c'est cette voix qui dit : Courage, résiste, attends; tout vient à point à qui sait attendre. Les forts écoutent, luttent et attendent. Les faibles ferment l'oreille pour écouter cette autre voix qui leur dit en ricanant : Le temps est passé où l'honnête était toute la règle, l'estime aujourd'hui est pour le succès quand même; sois de ton temps, pauvre homme, et réussis.

Les forts restent calmes et debout, les faibles s'étourdissent et tombent : quelques rares exemples , parmi les forts, marchent la tête droite à la fortune; d'autres, parmi les faibles, s'y traînent, et, chose navrante, arrivés au faîte, apparaissent ensemble dans le même éclat; le reste échoue et arrive, les uns marchant, les autres roulant, dans ce bourbier que l'on appelle la misère.

Mais qu'est-ce que la misère? C'est un état violent, anormal, qui crie réparation. La misère est un témoin honteux de l'égoïsme des hommes, de l'organisation vicieuse des sociétés; là où elle se remue, on sent le cloaque où tout révèle l'absence de Dieu, l'oubli de sa loi, le mépris de sa volonté. La misère au milieu de la nature luxuriante et qui se renouvelle sans cesse, c'est une affreuse moquerie, qui consterne l'âme, qui fait pleurer le cœur de tout homme de bien et qui lui fait monter le rouge au visage.

Le cri de la misère, poussé par d'innocentes créatures, est comme la voix de Dieu tonnant contre la tranquille indifférence des heureux.

Le rire des heureux, entendu par la misère, est une torture involontaire et comme un coup sur une plaie saignante.

La joie d'un misérable produit une sensation pénible; elle a quelque chose de menteur qui l'empêche de se communiquer. Cette sorte de pardon de la souffrance, qu'un cœur sensible n'accepte pas, remue l'âme

dans un frisson indéfinissable; et l'homme de bien qui voit ce rire malade, entend sa conscience lui dire avec amertume : C'est pourtant un homme comme toi ; c'est une créature de Dieu comme toi : écoutez, écoutez, entendez-vous cet enfant étiolé, couvert de haillons boueux, crier en pleurant : Maman, j'ai faim ! Voyez-vous cette femme, espèce de squelette vivant, qui n'a rien à lui donner que ses baisers et ses larmes? C'est sa mère. N'est-ce pas que c'est un affligeant spectacle?... C'est celui de la misère, et je demande à la civilisation de la supprimer.

Deux choses doivent rester debout, qui ont le caractère marqué de deux institutions divines : la richesse et la pauvreté.

La richesse répond, dans la société, à l'abondance dans la nature et à la munificence de Dieu.

La pauvreté répond au mouvement dans la nature et au don de l'intelligence; ce don magnifique, montrant clairement à l'homme pourquoi il est créé et ce qu'il doit faire de cette intelligence, de sa jeunesse et de sa force.

L'intelligence dit d'elle-même à l'homme : Tu travailleras; comme l'abondance de bien dans la nature lui dit : Tu vivras.

Une troisième chose doit disparaître qui ne porte aucun caractère de constitution divine : c'est la misère.

Pris dans ses parties, tout n'est pas splendeur dans la nature, mais tout y est l'ordre ; rien ne souffre dans sa marche rationnelle, tout y reçoit son développement exact. La misère donc, cause de souffrances anormales, de fins prématurées, ne répond à rien dans la nature ; seule la constitution physique de l'homme lui dit : Tu souffriras. Mais la douleur physique est pour tous et la misère n'est que pour quelques-uns. Or, ce qui ne peut pas être pour tous, n'est pas prévu ; donc la misère est hors de la loi divine.

Ce qui est hors de la loi divine est une infraction à la loi des lois ; c'est un crime de la société envers Dieu.

Au point de vue humain, une infraction à la loi des lois renverse toute notion du juste. C'est une difformité, une insulte à la raison. La parole sans l'action est un bruit inutile : progrès, civilisation, sont des mots qui s'usent et qui ne peuvent plus avoir de sens que dans les faits ; donc plus de mots, mais des faits.

Le premier pas imposant que fera la civilisation, est celui qui la conduira vers la misère ; le premier acte qui marquera sa vie véritable, sa force naturelle, est celui qui guérira l'humanité de cette plaie douloureuse.

Je le répète à dessein : La richesse et la pauvreté ont une place égale dans l'état social, toutes deux étant également utiles, point de respect dû à la richesse, qui ne soit dû, et au même titre, à la pauvreté.

La richesse n'a droit qu'au respect dû au travail ac-

compli, à l'utilité constatée; comme l'admiration publique n'est due qu'à la gloire conquise.

Tout homme a le droit d'être utile; le lui dénier, ce serait s'opposer à l'explosion de sa nature : tout homme est libre aujourd'hui d'entrer dans la richesse par le travail et de s'élever jusqu'à la gloire par le génie; c'est le premier enfantement de la civilisation.

Gloire et fortune certaines au génie, richesse à l'utilité, bien-être à tous; c'est le travail qui lui reste à accomplir.

Relevons la pauvreté dans l'estime de tous et dans la sienne : l'homme que l'on respecte, se respecte lui-même; celui dont on méprise la condition se néglige, s'irrite, et, s'il se sent fort, en appelle à son énergie; de là ces révoltes de l'individu contre la société; s'il se sent faible, il s'abandonne, il fait bon marché de sa dignité, il en vient à se mépriser et à mépriser la société qui le repousse; de là ces chutes profondes dans le vice et dans la brutalité : s'il est bon et honnête, il se résigne, il souffre, il pleure et il s'éteint avant le temps.

L'homme qui ne voit pas mourir un seul oiseau de faim, n'a-t-il pas lieu de s'émouvoir et de se recueillir à l'aspect de ce phénomène redoutable pour la conscience des sociétés, d'une famille honnête lentement décimée par la misère?

Que faut-il pour éteindre la misère? Un grand mouvement du cœur social.

Et que faut-il pour le provoquer? Un effort d'en-

semble, de tous ceux qui ont un cœur chaud, un esprit qui bout à cette chaleur, et une plume assez éloquente pour embraser ce que Dieu a mis d'amour pour le bien dans l'âme de tous ceux qui ont quelque souci des souffrances de l'humanité.

Assez de reproches aux gouvernements, assez de vaines attaques et de vaines phrases : les gouvernements sont impuissants à effacer la misère. Soyons plus justes à leur endroit; ils font ce qu'ils peuvent, et ce qu'ils peuvent est insuffisant. Laissons-leur les soins de la direction des intérêts au dehors, de l'administration au dedans; tout ce qui constitue ce que je vais appeler la politique de la tête. Il s'agit ici des sentiments et de la politique du cœur; cela regarde tout le monde, et nul n'est autorisé à dire : Ce n'est point mon affaire :

Car un enfant qui meurt de faim sur le sein de sa mère épuisée, est une catastrophe pour toute la famille.

Car un vieillard qui succombe avant le temps, par le manque de soins et d'aliments, laisse dans son dernier soupir un reproche qui accuse toute la famille.

Car le vieillard pauvre est un enfant qui n'a plus d'autre mère que la société.

Je ne crois pas à l'insensibilité pour la misère d'un enfant, pour celle d'une femme et d'un vieillard; je crois peu à l'indifférence, mais je crois à l'insouciance qui dit : Cela ne me regarde pas. Je crois à la paresse

qui dit : N'a-t-on pas trop à faire pour soi, sans aller encore s'occuper des autres?... La paresse du cœur est sœur de l'égoïsme.

Les insensibles, s'il en existe, sont des monstres.

Les insouciants sont imprévoyants et les oublieux sont imprudents ; car la misère n'est pas seulement un fait affligeant, elle est encore un fait menaçant, un danger véritable.

Il y a donc deux moyens pour remuer l'ensemble : l'un qui consiste à dire aux gens de cœur : Regardez ! et l'autre, qui consiste à dire aux égoïstes de toutes les paroisses : Prenez garde à vous !

Nous sommes sous l'influence d'une manie dont il faudra bien qu'enfin nous guérissions ; tout ce qui est malaise, tout ce qui est souffrance, tout ce qui ne va pas au gré de celui-ci ou de celui-là, est mis au compte du gouvernement, quel qu'il soit ; tout, jusqu'aux faits les plus indépendants de sa volonté, nous est une occasion de reproches : la grêle, la pluie, la sécheresse, le défaut de récoltes, lui sont imputés à tort ou à négligence : cessons d'être des enfants taquins et grognons; la société n'est pas une mineure en tutelle; ouvrons les yeux, voyons et servons-nous de notre raison : un gouvernement n'est qu'une puissance relative ; il n'est tout que dans une mesure déterminée ; ce qu'il ne peut seul entreprendre, tous les efforts réunis le peuvent souvent accomplir.

Nous aspirons à être le plus grand peuple : ayons l'élan conforme à nos aspirations.

Nous nous proclamons le plus généreux : justifions notre prétention, soyons le plus généreux, et que la misère disparaisse !

Que faut-il faire ?

Une chose bien simple et presque naïve comme toutes les vérités : utiliser chacun et mettre le moyen de vivre en rapport avec le prix de la vie ; c'est le pendant de cette vérité économique qui court les rues : mettre les dépenses en rapport avec les recettes.

Mais comment faire ?

Que chaque homme de sens et de cœur donne son moyen, et pour l'exemple, je fournis le mien :

Nous sommes trente-six millions et plus d'habitants, accordons que dix millions seulement peuvent, l'un portant l'autre, donner une fois cent francs.

Est-ce là, je le demande, un effort impossible pour une fin aussi considérable que l'extinction de la misère ?

Il y a des gens qui donnent chaque année : vingt, trente, quarante mille francs et plus, pour faire briller des femmes perdues ; ceux-là, qui dépensent si follement, ne pourraient-ils se compter pour dix, pour vingt, et apporter une seule fois un ou deux mille francs dans une affaire si heureuse, où le cœur serait d'accord avec la sagesse ?

Dites-moi si je sors de la raison, si je me perds dans

les nues, si je conçois un projet chimérique, prouvez-le-moi.

Or, dix millions de personnes, sacrifiant chacune cent francs, forment un total de un milliard. Un milliard, placé aux intérêts de cinq pour cent, donnerait un revenu annuel de cinquante millions, désormais le capital de la misère, destiné à fermer cette plaie que la civilisation a le droit de guérir.

Passons trois millions pour l'administration de cette somme, reste : quarante-sept millions.

Il y a des gens qui ne peuvent être utilisés. Prenons, chaque année, dix-sept millions pour leur ouvrir des asiles.

Il reste net trente millions, pour fournir à ceux qui sont valides les moyens de travail nécessaires pour vivre et élever convenablement leur famille.

Dix années du roulement de ce fonds auraient employé cent soixante-sept millions pour ceux qui ne peuvent être utilisés, trois cents millions pour les valides; on verrait déjà des effets consolants, et le temps viendrait où la misère aurait disparu, et où l'on n'entendrait plus parler de ces morts lentes par le manque des choses essentielles à la vie.

S'il arrivait que le fonds de trente millions n'eût plus d'objet, on s'en servirait pour venir en aide aux populations pauvres, victimes d'un fléau quelconque : incendies, inondations, ou pour fonder des établissements utiles.

Ne vous récriez pas, suivez ce travail jusqu'à son

terme, étudiez, réfléchissez, trouvez une idée meilleure et plus pratique, je l'accepte; mais que les plaisants se taisent; la gaieté est déplacée dans une question de cette nature : les bons mots n'habillent pas ceux qui sont nus, ne réchauffent pas ceux qui ont froid, ne rassasient pas ceux qui ont faim.

Trois hommes de cœur, qui le peuvent, en voient un quatrième sur le sable; ils se regardent, se devinent, et l'un dit : Créons-lui une ressource, remettons sa barque à flot? Et ils remettent sa barque à flot. Tous voient le mal, tous en gémissent et voudraient le réparer; eh bien, faisons quelque chose d'analogue. Il semble qu'il n'y ait qu'à poser l'idée sur un fil électrique; plaçons le fil et aventurons l'idée. Prenons jour et faisons un effort sublime. Disons à la misère : Fuis nos climats; le soleil de la France est assez chaud pour féconder le travail et la bonne volonté de tous ses enfants : petites créatures étiolées, femmes exténuées, jeunes hommes épuisés, vieillards souffrants, revenez à la vie naturelle. Faisons cela, ne laissons que des pauvres où il n'y avait que des misérables; et Dieu bénira le peuple qui aura eu ce beau mouvement du cœur, et qui aura donné au monde ce noble exemple à suivre.

Mais il y en aura que le vice et la paresse rejetteront dans le bourbier ! Oui. Nous aurons alors le droit de dire à ceux-là : Hommes de boue, retournez à votre abjection ; mais dès aujourd'hui, sachez-le bien, vous

n'êtes plus ce reproche amer qui condamnait la civilisation et vous ne périssez que de votre propre honte.

Il faut le répéter encore, car il importe qu'on ne l'oublie pas : la pauvreté, comme la richesse, est d'institution divine ; toutes deux sont également utiles, elles se complètent, comme dans l'arrangement d'une montre, la boîte et le mouvement.

La pauvreté est nécessaire, comme l'hiver pour faire apprécier le printemps, et pour en jouir : c'est le travail.

La richesse, c'est la jouissance, c'est le repos après la moisson.

Si dans les vues de Dieu la misère doit être, c'est que la richesse étant l'émulation et la récompense du travail, la misère est à l'autre extrémité l'écueil et le châtiment de la paresse et de la dépravation ; elle n'est pas d'une nécessité inévitable, sa raison d'être est mystérieuse. Dieu se la réserve comme peine, comme exemple, il ne la veut pas comme étant le tort de la société ; autrement, dans le plan qu'il a conçu, elle n'est pas une institution : morale quand elle instruit, quand elle avertit, elle est fausse quand elle trompe, quand elle décourage, quand elle tue !

Que la vertu et le vice aient des destinées différentes, c'est la révélation d'un plus grand mystère et d'une plus haute destinée.

Et si nous voyons la richesse échoir quelquefois au

vice et la misère à la vertu, c'est la preuve que toute justice n'est pas en nous ; et si toute justice n'est pas en nous, c'est la raison de croire qu'apparemment elle est ailleurs.

Mais dans l'action entière d'une société où nous voyons l'action de la Providence, la misère d'un enfant, d'un vieillard, d'une femme vertueuse et d'un homme de bien, est un péché social.

Celle de la paresse ou de la dépravation est une faute privée, qui, à moins de délit prévu, regarde une autre justice, et dont la justice humaine peut se laver les mains, mais dont il est encore permis de s'émouvoir ; bien ou mal placé, un bienfait reste un acte méritoire, car la charité est sans bornes, comme l'infini.

Faisons donc un effort sublime, c'est-à-dire faisons tous ensemble, et puissamment, ce que font quelques-uns qui ne sont impuissants que parce qu'ils sont isolés ; autrement, faisons tout le bien qui ne peut se faire que par tous, au lieu de ne le faire qu'en partie, parce qu'il n'est fait que par quelques-uns ; jetons tous notre obole dans ce gouffre effroyable, qui sera ainsi comblé, au lieu de laisser quelques passants entreprendre seuls cette charité de géant, et que nous voyons échouer dans le bien, sans paraître comprendre la leçon qu'ils nous donnent et le tort de notre insouciance.

Trois hommes de bien s'entendent et ils sauvent un misérable : comptez ce que dix millions d'honnêtes

gens créant une ressource permanente pourraient faire pour la solution de ce problème de la misère.

Ne me dites pas : C'est une utopie. A bas les mots ! je veux des faits; avec des mots on peut amuser un peuple, avec des faits on le sauve; avec des mots on peut être un peuple beau parleur, avec des faits on est un grand peuple.

Voyez cette mansarde, que dans votre dégoût vous appelez un chenil, voyez cette famille sans vêtements, sans feu, sans pain et sur ce grabat cet enfant malade. Qui frappe à la porte de ce taudis?... Un médecin à petite clientèle à qui la mère a été dire : Venez, nous sommes si malheureux, nous ne pourrons pas vous payer, mais je vous en prie, venez, car il va mourir!... Et le voilà; il examine, il ausculte et il fait son ordonnance. Bonnes gens, leur dit-il, c'est que je ne suis pas riche, moi, et toutefois il laisse, avec l'ordonnance, ce qu'il faut pour la faire exécuter; il ne sera pas payé et il revient; il revient avec de petites aumônes qu'il a su tirer de la pitié de quelques bonnes âmes pour le salut de son petit malade; il insiste et le mal cède. Son œuvre est faite; la mère pleure, l'enfant lui sourit et le docteur, content de soi, rentre chez lui où il déjeune, en se cachant, d'un morceau de pain et d'un verre d'eau.

Qui le saura? et le sachant, qui pensera à l'en féliciter?... C'est son métier, dira-t-on, c'est son devoir; il

se doit à l'humanité. C'est son métier, oui, mais on paye tout homme de métier, et lui qui n'est qu'un pauvre, il se donne; c'est son devoir, il se doit à l'humanité, oui. Mais quel homme de cœur oserait dire : Je n'ai pas ce devoir-là, moi, je ne me dois pas à l'humanité?

Entrez dans cette salle à l'aspect grave et sévère, voyez ce misérable assis sur ce banc au milieu de deux soldats qui le gardent : c'est un criminel que la faim, peut-être, a fait tomber là; son passé, c'est la misère, c'est le vice; son avenir, c'est la prison, et après, la misère encore et toujours la faim qui le conseillera. S'il lève les yeux, il trouve devant lui le magistrat qui l'accuse, ses concitoyens qui vont le juger, à sa droite, le tribunal qui prononcera la peine, à sa gauche, l'auditoire dans les yeux duquel il lit le mépris et l'indignation qu'il inspire. On le regarde curieusement et avec une sorte de répulsion, comme à la ménagerie on regarde à distance, et avec dégoût, une bête dangereuse. Nul ne prend intérêt à sa position; il n'est pas seulement abandonné, on le repousse.

Un homme pourtant, un seul, se lève pour le défendre; et celui-là, encore, c'est un pauvre qui demande à l'éloquence du cœur des images et des expressions de force à remuer tous ceux qui l'attendaient et qui se disent : Comment va-t-il s'en tirer? J'accorde qu'il est excité par leur présence, qu'il pense à l'avenir; mais aujourd'hui c'est pour rien qu'il travaille. Il a fouillé

dans cette vie flétrie, y cherchant un peu de bien, un cri de la conscience, une lueur de l'âme, quelque chose où l'homme se soit manifesté, et il l'oppose à l'accusation; il discute les preuves, il met dans sa parole le feu qui doit échauffer la pitié de ses juges et intimider leurs préventions. S'il réussit à faire descendre la peine, c'est un double triomphe, car sous l'influence de sa parole, l'auditoire, ému de compassion, se retire, non plus en disant : C'est un monstre, mais seulement : C'est un malheureux, et il a fait plus, il a consolé ce misérable dans son abaissement, il lui a rendu quelque velléité de l'honnête dont il se souviendra peut-être plus tard.

L'avocat, dit-on, c'est un rôle qu'il joue; s'il y met son cœur, c'est pour son compte qu'il travaille.

Si tendre la main à un homme tombé c'est jouer un rôle, je le veux bien, mais c'est celui que doit jouer tout homme de bien.

Si en défendant un misérable, si en mettant son cœur dans son éloquence, pour le relever à ses propres yeux et, s'il se peut, le ramener au bien, c'est son affaire qu'il fait, il fait aussi la nôtre, c'est-à-dire celle de la société qui, elle, a bien aussi un autre effort à faire; celui de prévenir le crime en prévenant la misère.

Ce pauvre de l'éloquence, il se retire heureux, payé par un sourire affectueux du tribunal et par les félicitations de ses confrères; puis il rentre chez lui, où il

lui faut recevoir l'assaut d'un créancier impatient, peu soucieux de génie; il lui faut le calmer en lui parlant de gloire, de fortune; lui montrer qu'il aura raison d'attendre et que l'avenir monte.

A l'égard de ces misérables, il y a, entre l'avocat et la société, cette différence dans le devoir, que le premier doit les défendre après, et que le second, c'est-à-dire la société, doit les défendre avant.

Suivons encore cet homme en soutane et qui paraît si pressé d'arriver à son but : il va visiter les habitants de ces greniers, pour lesquels il semble que la nature soit stérile et que l'âme soit incapable de joies. Il leur apporte l'abondance pour aujourd'hui et l'espérance pour demain. Sa parole leur révèle une providence que leur misère ne soupçonnerait pas. C'est sous son influence qu'ils lèvent les yeux vers le ciel, qu'ils prient et qu'ils se fortifient; c'est sa charité qui adoucit leurs souffrances, et c'est le respect qu'ils lui portent qui les retient dans le respect de tout le reste: ils voient ainsi cette extrémité, où le luxe ne garde pas de mesure, sans penser à se plaindre de cette autre extrémité où on les abandonne; et de même, ils voient tomber leurs enfants pour la défense de cette patrie, si oublieuse de leurs maux, sans penser à la maudire.

Ce prêtre est un pauvre volontaire, sa foi lui montre des gloires, des richesses d'un autre ordre; il travaille à les mériter pour lui et à les gagner pour les autres.

Il avait un patrimoine, mais cette voix d'en haut, celle qui inspirait Vincent de Paul, lui a dit : C'est le bien des affligés, et il le leur distribue sans affectation aucune de bruit ou de mystère. Pourquoi en tirerait-il vanité ? Il n'a ni la prétention d'être un héros, ni même celle d'être un modèle ; il prie pour tous et pour lui-même ; les saints sont ceux dont la vertu a moins de sécurité en elle-même.

Si le jour il prie, il console, il soulage, le soir il remercie Dieu du pain qu'il donne de ses deniers.

Pour celui-là, dit-on, c'est une obligation. Il a renoncé aux biens de la terre : le dévouement, l'abnégation, le sacrifice, sont les devoirs de son ministère, il ne saurait se dispenser de les remplir ; mais l'homme du monde n'a pas les mêmes obligations.

Oui, la charité est la loi du prêtre ; oui, son ministère lui fait un devoir du dévouement, de l'abnégation, du sacrifice ; oui, il doit tendre constamment à monter et à s'élever jusqu'à l'héroïsme : je vous demande pourquoi et ce qui l'oblige ?

Rigoureusement, le prêtre n'a que l'obligation d'être un homme de bien ; il peut renoncer aux splendeurs du monde, sans renoncer aux biens de la terre, que Dieu donne pour tous ses enfants. Mais vous, qui, retranchés dans votre égoïsme, connaissez si bien ses devoirs et qui lui prescrivez ce renoncement à tout, dites-nous quelle est sa raison d'être dans votre esprit. C'est une destinée supérieure qu'il a le devoir d'ensei-

13.

gner à tous et de mériter pour lui-même. Voilà ce qui, selon vous, l'oblige, et qui l'oblige en effet : cette destinée supérieure, cette fin de tous les enfants d'un même créateur, y croyez-vous ? Si vous n'y croyez pas, de quel droit lui infligez-vous de si grands devoirs ? Mais si vous y croyez, ce que j'espère, vous êtes hommes comme lui, chrétiens comme lui, est-ce que cela ne vous oblige pas vous-mêmes?

Que ses devoirs soient plus rigoureux, que la charité lui parle avec plus d'empire, je l'ai accordé; mais il y a une mesure inexorable qui est le point de maturité, et que chacun peut et doit atteindre : rester en deçà, c'est décliner l'obligation de certains devoirs envers ses semblables; s'élever jusque-là, c'est entrer dans les vertus civiques, dans les devoirs du cœur, et prendre, dans le monde, son grade d'homme de bien ; aller au delà, c'est entrer dans les voies religieuses, dans le sacrifice : y réussir, c'est l'héroïsme !

Le point de maturité est justement l'état de civilisation; il est obligatoire pour tous. Une société où chacun tient son rang d'honnête homme développe naturellement les grandes vertus et monte aisément jusqu'à l'héroïsme.

Et le premier mouvement d'un tel peuple sera l'effacement de la misère par un effort sublime.

S'arrêter en deçà, comme dans un état suffisant de moralité, considérer le point de maturité comme le point culminant de toutes les vertus humaines, c'est abaisser

toutes les hauteurs et poser l'héroïsme à moitié chemin. Une société qui s'agite dans ce terre à terre pense trop bas et ne développe que les appétits grossiers. C'est elle qui, dans la phthisie de son cœur, s'écrie : Chacun pour soi, chacun chez soi, et qui riant de ce rire hébété qui fait peur, descend d'échelon en échelon jusqu'au crétinisme.

Ce prêtre, ce médecin, cet avocat et tous ceux qui montrent la même préoccupation pour les souffrances d'autrui, sont-ils des êtres imaginaires? — Ils sont bien rares ! — Et l'on dit cela avec une manière d'ironie qui accuse un cœur sec, un esprit froid et routinier.

Oui, ils sont rares. C'est justement ce que l'on constate et que l'on déplore ; ils existent pourtant, et plus nombreux que ne le croient les esprits suffisants, qui se persuadent que l'on répond à tout avec un mot piquant ou spirituel.

Dites-moi lesquels de ces trois pauvres, qui entrent résolûment dans les faits, ou de ceux qui se perdent dans les idées et les mots reluisants, sont plus avant dans ce progrès dont on fait tant de bruit et plus près de cette civilisation qui en est le but.

Demandez à ceux qui souffrent, ceux qu'ils préfèrent.

Je ne dis pas absolument : Renoncez aux idées et aux mots qui les propagent ; je me plains de l'abondance des mots et de la disette des faits. Les idées et les mots

peuvent saisir l'enthousiasme, le remuer un moment, et le mal demeure; les faits avec moins de bruit font la besogne et ne démeurent impuissants que parce qu'ils sont isolés.

C'est une chose prouvée que celui qui parle plus haut, est celui justement qui ne fait rien : il parle, c'est-à-dire il coud des phrases à des phrases : il écrit, c'est-à-dire il met des mots à la suite les uns des autres, c'est son métier, cela lui suffit, il est content, et il sort coiffé d'une façon qui attire l'attention et qui semble dire : Regardez, voilà un philosophe, un homme qui travaille au bonheur de l'humanité.

Les idées et les mots occupent les esprits, secouent l'âme; puis, si la pratique ne suit pas, ils fatiguent et tout se rendort dans le rien. Quand les hommes, moins préoccupés de philosophie nuageuse, de systèmes vaporeux, regarderont sérieusement la misère et qu'ils en seront touchés; que, convaincus de l'inutilité de tout ce parlage humanitaire, ils se décideront à sortir des ombres de la théorie pour entrer dans les lumières de la pratique, leur étonnement sera grand et leur insouciance bien marrie, de voir que la solution de ce problème, si âpre et si résistant, était cachée dans un milliard bien employé.

Mais un milliard, disent quelques-uns, y pensez-vous? Où prendre une pareille ressource? Vous avez déjà oublié que je vous l'ai dit : il ne faut rien prendre. Il faut, sans contrainte surtout, et dans un élan bien

raisonné, que tout le monde le donne. Je vous fais rire, n'est-ce pas? Demander pour un milliard de justice, cela est bien nouveau. Cessez de rire pourtant et sondez-vous : j'ai cette foi bien ferme que chacun est prêt et qu'il suffit de le mettre sérieusement en demeure; l'égoïsme n'est pas dans notre nature, il pousse mal sur notre sol, il n'est qu'une manière d'être en vogue aujourd'hui et qui sera repoussée demain pour faire place à la générosité si naturelle sous nos climats; d'ailleurs, ce moyen si simple de retirer un peu du côté où il y a beaucoup, pour le mettre du côté où il n'y a rien, est-il donc si dépourvu de bon sens? Croyez-vous qu'il n'existe aucune bonne raison pour le soutenir, et, j'ose dire plus, pour prouver qu'il est conforme aux lois de l'ordre et de l'économie bien entendue?

Raisonnons à ce point de vue :

Pour prendre une idée à son point de départ et la conduire à son point d'arrivée, il faut une, deux, trois... je ne sais combien de révolutions; nous en avons fait l'épreuve. Or, une révolution qui arme le frère contre le frère, le fils contre le père, ruine bien des choses moralement et matériellement et souvent produit peu dans le sens du progrès; mais dans tous les cas, laisse la misère sévir et décimer à son aise. En laissant le grenier à ses souffrances, l'idée semble consacrer l'utilité du rachitisme, de la mort même par le désespoir et par la faim. Sous cette influence on en produit une autre qui promet davantage et que le peuple ac-

cueille ; car pour lui, le but de toute révolution où il se laisse entraîner, c'est l'effacement de la misère : ajoutons l'enflure, la colère, l'égarement où le fait tomber inévitablement cette idée, et nous avons la raison de ses mouvements et de ses écarts.

Les hommes d'État s'étonnent et ils disent : Le peuple ne sait ce qu'il veut, il est ingouvernable. Croyez-moi, je l'ai consulté, et sa politique est bien simple : il accepte la lutte par le travail pour conquérir le bien-être et, s'il se peut, la richesse ; mais il repousse la misère qui lui refuse l'avenir et jusqu'à la vie présente ; et le peuple, ici, c'est tout le monde.

Nous voyons déjà comment l'effacement de la misère par un effort d'ensemble, ne serait pas seulement un grand acte d'humanité, mais encore une bonne mesure d'économie politique et d'intérêt général.

Maintenant une révolution amène souvent la guerre. Or une guerre sérieuse, qui durerait six années, qui dévasterait nos champs ou ceux des autres, qui détruirait cinq cent mille hommes et désolerait autant de familles, coûterait trois fois plus et rapporterait quoi ? la gloire ; à supposer que ce soit la gloire et non l'humiliation de la patrie.

Voyez, au contraire : la guerre contre la misère, qui coûterait un milliard, c'est-à-dire trois fois moins et qui pèserait peu, chacun y mettant volontairement son denier, sauverait les enfants qu'elle dévore, les femmes qu'elle livre à la prostitution, les hommes

qu'elle entraîne dans le crime, les vieillards qu'elle tue avant le temps; elle porterait la joie dans les familles, donnerait des forces à la production, ferait tout cela, et rapporterait quoi? le bonheur, la moralité, la gloire aussi; mais une gloire pure, sans regrets, sans ennemis, assise sur l'amour de tous et sur la reconnaissance des siècles, ne trouvant que des cœurs pour la bénir et des voix pour la chanter, qui serait l'œuvre de tous et la grande marche de l'humanité vers le bien; et pour le nom heureux de celui qui lui aurait ouvert la route, une immortalité si nouvelle et si éclatante, qu'elle diminuerait toutes les immortalités connues.

En effet : quelle serait à côté d'elle cette gloire que donne la guerre, assise sur des désastres, et dont le triomphe est toujours troublé par la voix plaintive des mères qui la maudissent?

Vous me montrez les forteresses qui gardent nos frontières, j'accorde que l'art en est parfait et leur armement formidable; je connais la valeur des soldats qui les défendent, leur amour pour la patrie, celui de leurs chefs et leur génie. Je m'écrie avec vous : Quelle raison de confiance et de sécurité! S'il est possible de faire mieux, je crois à la science, elle le fera.

Me voilà rassuré. Cependant on peut les attaquer avec des moyens puissants, être assez heureux pour y faire une brèche et y passer, cela s'est vu, seulement, il est vrai, sur les cadavres de nos enfants; puis dans des

vers sublimes on a pu chanter leur défaite comme une victoire; oui, en disant :

> Quand la fortune outrageait leur vaillance,
> Quand de tes mains tombait ton sceptre d'or,
> Tes ennemis disaient encor :
> Honneur aux enfants de la France!

On disait vrai.

Mais que d'argent dépensé, de sang versé, de larmes répandues, d'humiliations dévorées ! Tout cela doit être admiré, chanté, couvert de fleurs et de lauriers; mais ne l'imitez pas ; il recule les affaires de l'humanité, son bien-être physique, son développement intellectuel et moral.

Il existe un moyen de défense moins coûteux que les forteresses imprenables, et qui est celui-ci : effacer la misère et les raser. Quelles puissances assez mal avisées pour oser aventurer leurs cohortes sur une terre d'où la misère serait bannie et où elles devraient rencontrer les enfants fiers et robustes d'une patrie si heureuse, maîtresse par là des destinées du monde? Osez, pourrions-nous leur dire, osez montrer à ces armées de misérables que vous conduisez, cette terre d'amour et de respect pour l'humanité; et si vous y entrez vainqueurs par les armes, vous en sortirez vaincus par les idées et par les faits.

Oui, l'effacement de la misère, quoi qu'il en puisse

coûter, est la plus sage et la plus sérieuse de toutes les économies bien entendues.

Oui, encore un coup, la pauvreté est un fait prévu, il est vrai, nécessaire, comme il est vrai que la misère n'est qu'un état d'avilissement; l'être humain qui souffre, au milieu d'une société organisée, de privations inconnues à la brute, est la flétrissure vivante de cette société; et cette flétrissure accuse ses vertus, sa moralité, sa grandeur, son intelligence. Mais qu'on le sache bien : l'existence de la misère n'est pas le péché de ceux qui dirigent; c'est le péché national !

L'homme de bien et de sens peut sourire à tout cet éclat d'un luxe inouï qui met dans leur jour naturel la grandeur des arts et celle de l'industrie, où l'intelligence de l'homme se montre dans la beauté de son travail; où il croit deviner la gloire du pauvre et sa fortune.

Il peut trinquer, joyeux, à ces banquets splendides, où la nature témoigne par l'abondance, la variété, la délicatesse de ses dons, des soins magnifiques de son créateur pour la félicité de ses créatures; et il s'y enivre moins de ces vins si généreux, que de la joie et de l'espérance que tant de bonté fait naître dans son âme.

Mais qu'il se retourne, cet homme de bien, et qu'il voie le même soleil éclairer en même temps tant de bonheur et de santé, auprès de tant de chagrins et de souffrances, quelle déception ! Une nature si généreuse,

ici ce fleuve des richesses qui déborde et inonde les uns, là ce ravin desséché, cette pénurie absolue qui sévit et accable les autres, quel oubli cruel ! une balance si mal faite, quelle ironie de la sagesse humaine et quelle raison d'être fier au spectacle d'un si grand désordre !

Ce qui afflige en tout ceci, ce n'est pas la pauvreté, contraste naturel, opposition nécessaire : c'est la misère, extrémité affreuse et inutile, reste de barbarie, cause profonde d'immoralité et qui dit à la civilisation : Tu n'es pas saine encore, purifie-toi.

On s'émeut, on s'agite à la vue d'une personne en péril, on risque sa propre vie pour sauver celle d'un homme qui se noie et le tirer de l'abîme ; on le fait quelquefois pour sauver celle d'un animal, et l'on reste froid, indifférent à la mort par la misère ; on ne voit pas et l'on ne veut pas voir, on est incrédule, on veut l'être, et l'on ne se rend pas là-dessus. Allons donc ! c'est un tableau fait à plaisir, vous dit-on, cela est impossible ; on ne meurt pas de faim. Et on laisse le fléau faire tranquillement son œuvre, d'autant plus horrible qu'elle est plus lente ; car ce n'est pas instantanément que la misère frappe ; elle semble se complaire dans sa destruction et étudier l'effet de ses coups : la virilité l'étonne, elle la brise. Ainsi désarmé, l'être est impuissant, on le conspue, on dit : C'est un fainéant. Cependant le mal s'accentue, le corps se voûte, le visage

s'amaigrit, les yeux cavent et s'éteignent, la jeunesse se dérobe; l'homme ne marche plus, il se traîne, alors on dit : Il est malade, qu'il se soigne; il meurt enfin et l'on s'en félicite : En effet, dit-on, n'est-il pas plus heureux? Mais que dit la science? quelle est la cause de la mort?

Le diagnostic répond : la misère.

Il y a des gens de bien qui étaient entrés dans cet abîme et que des circonstances heureuses en ont tirés. S'ils parlent de ce point noir dans leur vie, c'est avec une sorte d'effroi. On les entend dire : Nous étions dans la misère, du ton dont on dirait : Nous étions sur le radeau de la *Méduse*. Cependant ils voient leurs enfants heureux, bien portants, et leur bonheur les trompant quelquefois, ils rappellent certaines circonstances dont ils croient pouvoir s'égayer aujourd'hui. Le récit commencé, la mère s'émeut, les enfants, qui se souviennent, l'embrassent en pleurant, l'assistance frissonne, et le père de famille, ému lui-même jusqu'aux larmes, s'arrête : Allons, dit-il, n'en parlons plus, tout cela est passé, oublions et soyons gais; la soirée reste triste et l'on n'en reparle jamais.

Il y a de certaines infirmités qui sont considérées comme humiliantes et que ceux qui en sont atteints dissimulent; les avouer à son médecin, c'est lui confier un secret qu'il a le devoir de garder; s'en ouvrir à ses proches, c'est entrer déjà dans l'indiscrétion. Si elles

se montrent, la bienséance veut que l'on en détourne son attention et que l'on évite tout ce qui s'y rapporte ou qui peut les rappeler; s'oublier là-dessus, les voir, les déplorer, proposer un moyen pour essayer de les adoucir, c'est une inconvenance impardonnable et une raison pour vous éloigner.

Il en est de même, ou approchant, de la misère, elle est cette infirmité que la société ressent comme une humiliation : mettre le débat sur ce point, le soutenir devant ceux qui jouissent et ne veulent rien tolérer qui puisse gêner leur joie, c'est une manière de reproche toujours pris en mauvaise part et comme un propos de mauvaise compagnie. On s'étonne toujours, dans un certain monde, qu'un homme sache la misère, on se demande d'où il vient, où il hante; à certains égards, il est suspect. On admet volontiers que dans son esprit il couve les idées subversives et que, dans une mesure quelconque, il est ennemi. Ces mots : taudis, grabat, haillons, dont la seule odeur est désagréable et qu'il emploie quelquefois pour impressionner le cœur et communiquer à l'âme cette sensation heureuse qui la porte au bien, tout cela manque son effet, prête à son langage une couleur de vague hostilité, et le voilà jugé : c'est un philosophe de la mauvaise école. Il ne reste plus qu'à trouver un bon prétexte et à l'évincer; toutefois, s'il est vif, on ne rompt pas ouvertement avec lui, on n'esquive pas sa rencontre, on le salue, on lui sourit, s'il le faut, on lui parle; c'est-à-dire on le mé-

nage comme un homme dangereux pendant les mauvais jours.

Étrange inconséquence des hommes : ils conviennent de l'excellence de la charité, ils la prêchent, ils en recommandent la pratique; cependant, agir en ce sens, n'écouter que la voix de son cœur, se rendre à celle de la justice pour les déshérités, y employer les ressources de son esprit, suppose une grande indépendance, une sorte de force sombre et comme un entrain de haine et de guerre civile ; on cherche et l'on veut voir dans celui qui se montre animé de ce doux sentiment, une doctrine scabreuse, un soldat de bouleversement.

Quelques-uns disent, il est vrai : Les heureux sont insouciants, indifférents, injustes, égoïstes. Soit, je le leur accorde, non comme autant de torts qui leur sont propres, mais bien qui sont propres à l'être et qui sont non-seulement les leurs, mais les nôtres : l'homme pense à soi, à rien qu'à soi, et ne s'émeut de la souffrance d'autrui que s'il a souffert lui-même et qu'il sache ce qui en est.

Oui, nous sommes ainsi faits, nous ne croyons guère qu'à la douleur que nous éprouvons ou qui se fait bien comprendre ; l'homme robuste et d'une santé pure ne croit pas à la maladie. Il dit à son ami, atteint de paralysie : Il faut marcher. Il lui reproche de ne pas suivre son conseil : Il s'écoute, dit-il, il reste là, inactif, il ne guérira pas. Un accès de goutte l'éclaire ; il comprend alors et il le plaint.

De même, celui qui est né heureux et chez qui tout abonde, n'imagine pas le dénûment absolu; il croit qu'un homme a toujours une ressource ouverte : Travaillez, lui dit-il, l'âge, la faiblesse, l'incapacité, l'isolement, sont autant d'empêchements qu'il ne compte pas. Mais que l'un de ces revers qui sont des jeux de la fortune l'amène à son tour dans l'abîme, le rideau se lève pour lui sur ces plaies qui lui étaient inconnues, le voilà éperdu sur ce sol qui se dérobe sous ses pieds, il apprend ce que peuvent l'oubli, l'abandon et la faim, et il se récrie contre l'égoïsme des hommes.

Le monde des heureux n'est pas précisément oublieux ou indifférent à l'endroit de la misère : il ne l'étudie pas, il n'en connaît ni le degré, ni l'action sur l'ensemble, il ne pense pas à ce qu'il en doit craindre pour lui-même. Il sait que c'est un mal que l'argent soulage et il s'y prête. Il connaît le tronc, appelé des pauvres, il le visite, il met aux bourses dans les églises, il donne aux quêtes annuelles, mais il ne s'inquiète ni du produit, ni du résultat; de savoir si le bien est en rapport avec le mal, voilà où sa curiosité ne va pas; et sa conscience satisfaite de ce qu'elle estime la part de la charité, se repose tranquillement comme dans un devoir accompli.

Et puis il y a des choses que des esprits, même distingués, considèrent comme étant naturelles, par la seule raison qu'elles ont toujours existé. Ils disent : Cela a toujours été, cela sera toujours. Ils ne font pas

cette réflexion que ces choses ont toujours été contestées, et que ce seul fait d'une opposition constante témoigne contre la légitimité de leur existence; la misère est au nombre de ces choses, et si jusqu'ici ce problème a résisté à sa solution naturelle, c'est que les sociétés, trop jeunes, et par là impuissantes, n'ont raisonné qu'avec l'esprit et au point de vue seulement de l'intérêt d'un certain nombre qui s'est peu à peu augmenté; la solution triomphera le jour où la société, développée, examinant avec le cœur et la raison, étendra son action plus puissante à l'intérêt de toutes les classes.

S'il est vrai, comme on l'affirme, et j'entre dans cette affirmation, que le bien-être, l'instruction, l'éducation, rendent l'homme plus doux, plus sociable et enfin le moralisent, le conduisent plus vite et plus droit à son degré de perfection, il faut admettre que le contraire, c'est-à-dire le défaut de bien-être, d'instruction, d'éducation, rend l'homme plus dur, moins sociable et enfin le démoralise, l'éloigne de ce même degré de perfection; or, toute société sentant et annonçant que son but est la civilisation, autrement, le développement intégral de sa perfection morale, il va sans dire que la misère, qui conduit à rebours, est l'obstacle qu'avant tout il faut faire disparaître; car avant d'instruire et de moraliser, il faut nourrir.

C'est une chose désirable à tous égards, qu'un homme sache au moins lire et écrire. Il y a pourtant quelque

chose que je préfère; c'est que chaque matin il déjeune et que le soir il soupe.

Inspirer aux misérables la haine contre les heureux, c'est imprimer à l'encre rouge un plaidoyer violent et risquer de perdre sa cause; tenter, sous le voile de la fable, de donner à des faits inventés un caractère historique, et y réussir, c'est mettre au service du mensonge un génie capable de faire triompher la vérité; c'est manquer le but en quittant la voie naturelle, pour aller se perdre en s'aventurant à travers champs. Toute violence produit la guerre qui est le mal ; toute sagesse amène l'accord dans la paix qui est le seul bien.

C'est le devoir d'un écrivain, de s'adresser à la raison et à la sensibilité des hommes.

C'est le droit du génie d'animer ses tableaux, de colorer son style, d'y montrer de ces mots fiers et imposants qui s'impriment dans le cœur et dans l'esprit comme un cachet de force; qui font penser et que l'on répète comme un cri de victoire.

C'est un excès de vider une seule fois sa plume pour l'expression d'un sentiment tout à l'adresse de la colère.

Ce que le cœur et la raison décident est sans appel, et ce qu'ils réparent est à jamais réparé; au contraire, ce que la colère abat, par cela seul qu'il tombe violemment, tombe injustement et vient à résipiscence.

DES

SYSTÈMES ET DES OPINIONS POLITIQUES

Que d'éloquents discours et que de vaines paroles on a fait entendre depuis bientôt un siècle ! Que de bien et de mal on a fait sous l'inspiration de ces deux mots magiques : liberté ! égalité ! et avant que les hommes soient assez sages pour s'aimer entre eux et assez justes pour respecter l'intérêt d'autrui, imaginez ce que l'on pourra dire encore de sublime et de vain ; ce que l'on pourra faire encore de bien et de mal au nom de ces deux idoles que chaque parti politique habille à sa fantaisie, de blanc, de rouge ou de trois couleurs.

Hommes d'Etat, philosophes, poëtes, journalistes, tous donnent, chacun à son point de vue, de belles définitions de la liberté et de l'égalité; aussi ne nous manque-t-il plus qu'une chose, qui est de savoir ce que c'est que la liberté et l'égalité : sont-elles deux vérités ou deux chimères?

Qu'est-ce que l'égalité ? Est-elle absolue ou relative? l'idée d'égalité absolue se tire-t-elle de l'idée de justice ? Il y a des raisons qui semblent affirmer et d'autres qui contredisent : que l'égalité absolue soit devant Dieu en qui est toute justice, voilà ce qui ne peut être contesté; mais toute justice est-elle dans l'ordre des choses humaines? Où est-elle pour ceux qui repoussent l'existence d'une autre vie? Si l'idée de justice semble affirmer l'égalité absolue, et si l'idée d'ordre y contredit, que faut-il faire ? Donnerons-nous raison à l'idée de justice contre l'idée d'ordre ? Et si le trouble en résulte, dirons-nous que le trouble est contenu dans l'idée de justice ? Crierons-nous : Vive la justice et le désordre?

Les hommes sont égaux devant la loi ; voilà l'effort suprême de la justice humaine, la plus grande marque du respect de l'homme pour ses semblables : la justice fera-t-elle un pas de plus, ira-t-elle jusqu'à l'amour et jusqu'au respect des intérêts de chacun? C'est à la civilisation de répondre.

Je voudrais admettre l'égalité absolue, mais si j'insiste, les idées, les faits, la nature, tout résiste et fait mentir le système ; il fuit dans l'impossible et il s'éteint dans le ridicule. En effet, vais-je prononcer l'égalité absolue entre le vice et la vertu, l'imbécillité et le génie, l'apathie et la virilité ? Ceux qui ont trouvé l'égalité des besoins se sont dit : Voilà une vérité matérielle ; et ils en ont tiré cette conséquence que tout homme travaillant durant un même temps avait droit

à une même rétribution. Ils ont pu croire, à première vue, que cette idée se mariait à l'idée de justice; ils l'ont admise et ils en ont fait un principe humanitaire. C'était nier la capacité, le talent, l'aptitude, c'était effacer l'émulation en affirmant que le quart ou la moitié vaut le tout; c'était une erreur visible, mais ils s'égaraient sur la voie de cette autre idée plus digne d'examen : le travail assidu doit être un abri contre la misère, ce qui rentre dans les principes reçus et que l'on étudie : égalité relative, bonheur relatif. Ceux-là sont dans le degré de perfection possible; ils entreront dans la pratique et ils se compléteront avec le temps.

La liberté est un bienfait : c'est une proposition reçue et qui a passé à l'état de vérité générale. Tous les systèmes politiques sont assis sur cette base. N'ajoutez rien, tous les partis semblent s'entendre; c'est la mesure qui les distingue, c'est le but qui les sépare et qui les fait s'écrier qu'il y a la vraie et la fausse liberté. Écoutez-les, tous ils ont la première et ils s'accusent réciproquement de prêcher l'autre : les prudents lui tracent un cercle, les plus hardis lui livrent l'espace, et toutefois, s'ils gouvernent, lui fixent une limite; celle qui les touche et le principe qui prévaut. Ceux qui attendent se plaignent et feront de même, s'ils arrivent, le droit de se défendre étant naturel et l'excellente raison de tout système qui triomphe.

L'intérêt général est puissant, impérieux, quelque-

fois il se brouille avec la liberté qui docilement se retire et va se montrer à la jeunesse qui accueille la noble exilée, la console, l'exalte et lui promet l'avenir : elle crie, elle s'échauffe, mais elle a contre elle l'expérience qui veut que jeunesse mûrisse et raisonne avant d'agir.

Les hommes ne vivent en société que pour y développer les facultés qu'ils ont reçues de la nature : autre proposition admise et regardée comme la raison solide; à quoi l'on répond solidement : Oui, les facultés qui sont belles et utiles; non, celles qui sont basses et dangereuses. Les sages de tous les partis en conviennent et laissent les brouillons se remuer dans les idées de liberté absolue.

Il reste bien entendu, parmi les sages, que la liberté a un but unique, qui est le bien toujours et le mal jamais; et ils resteraient unis, s'ils ne s'expliquaient, et s'ils ne voyaient, en s'expliquant, qu'ils ne s'entendent ni sur le bien, ni sur le mal, que les uns veulent aller en avant, les autres en arrière, d'autres rester en place; chacun s'attachant à son sentiment qu'il croit être le bon et qu'il veut faire prévaloir. Alors il faut des lois, des règlements qui sont autant d'obstacles que la nécessité impose à la liberté et que l'on accepte toujours en réservant l'avenir, qui ne trouve ni les hommes plus raisonnables, ni la liberté plus facile dans la pratique.

Rien n'est plus animé, ni plus riant ou plus heureux,

qu'un gouvernement qui commence ; il a toutes les grâces et toutes les séductions de la jeunesse, on s'étonne, en le voyant l'objet de tant d'amour et d'un consentement si général, qu'il ne soit pas venu plus tôt ; et à l'exception de ceux qui ont l'expérience des hommes et des choses, nul, dans ces moments-là, ne soupçonne qu'il puisse jamais finir. Il semble toujours que rien de pareil ne s'est encore vu et que le soleil qui éclaire cette scène entraînante est lui-même dans le bouillonnement de cette joie. Tout se fait d'entrain et d'abondance; la vérité a ses entrées partout, de même qu'elle est partout la bien venue. La sagesse, avec elle, est recherchée, consultée, et, ce qui est plus rare, elle est écoutée. Qui doute alors que l'on ne bâtisse sur le roc un édifice destiné à traverser les siècles? Cette conduite si énergique, si sûre et si droite, amène, jour par jour, ses conséquences heureuses, et l'on se sent bientôt établi sur des bases que l'on estime inébranlables. Quand on en est là, on s'arrête, on croit avoir atteint le faîte et l'on s'y repose dans sa gloire ; le travail fait place aux loisirs, la vérité est moins accueillie, la sagesse moins écoutée ; peu à peu l'une et l'autre se retirent et on les laisse aller. C'est le temps des adulateurs, des courtisans et l'époque de leurs moissons. Des fissures commencent à se montrer çà et là sur cet édifice que l'on avait cru construire à chaux et à sable, des secousses se font sentir dont on méprise la menace; et le jour se lève où tout s'écroule.

Celui qui vient regarde ces ruines avec confiance.

Les sages reparaissent et lui disent : Quelle leçon ! Et il répète avec eux : Quelle leçon ! Puis tous se mettent à l'œuvre. On voit le doigt de Dieu partout ; dans la ruine et dans la réédification. On affirme que la leçon va servir à tout le monde, tous les échos répètent les mots d'avenir, civilisation, liberté, progrès ! Le char s'avance dans une direction que l'on croit nouvelle et où chacun salue sa marche avec enthousiasme ; puis, arrivé à son apogée il s'embarrasse, s'arrête et disparaît dans le même abîme, ou par la même faute, ou par la faute contraire.

Lisez attentivement l'histoire, expliquez comment certains événements, simples en apparence, à peine aperçus quand ils se sont produits, ont ensuite amené des conséquences aussi considérables qu'imprévues et contraires au but que l'on se proposait ; expliquez ces apparitions extraordinaires, dans des moments si opportuns, et leur disparition non moins étonnante, dans le temps précisément où leur mission se trouvait accomplie ; comme Jeanne d'Arc, par exemple, pour ne prendre que l'une de ces figures dans la foule des figures inexplicables. Est-ce l'homme qui prépare ces événements qu'il ne remarque pas à leur venue ? Est-ce lui qui suscite ces génies qui l'étonnent d'abord, qu'il condamne ensuite et auxquels il élève plus tard des statues quand il croit les avoir compris ? Est-ce l'homme qui a la science et qui dirige les sociétés ? S'il en est ainsi, hommes doctes, instruisez-nous : qu'y avait-il à la place

où vous êtes il y a dix mille ans? Que pensaient les docteurs de ce temps-là?

Si les sociétés n'obéissent pas à une influence supérieure, mais à la seule force de leur génie; si elles ne sont pas dirigées, mais si elles se dirigent elles-mêmes, elles doivent avoir un but déterminé : ont-elles un but déterminé? Si vous le savez, quel est ce but? Pourquoi n'est-il pas clairement indiqué et de façon que chacun tende naturellement vers lui? Pourquoi tant de systèmes politiques différents? Pourquoi tant de principes contraires soutenus, comme autant de vérités, par des hommes d'un égal génie? Pourquoi ces systèmes, mis en pratique, s'usent-ils si vite pour faire place à d'autres qui s'usent de même? Pourquoi des principes réputés hier vérités éternelles sont-ils regardés aujourd'hui comme autant de rouages qui ont vieilli et qu'il faut changer? Y a-t-il des vérités éternelles ou n'y en a-t-il pas? Est-il vrai que deux et deux fassent quatre?

Si les sociétés ont un but déterminé, elles savent où elles vont : où vont-elles? Où seront-elles arrivées dans un siècle, dans dix, dans vingt? Y a-t-il là quelqu'un pour répondre? J'entends dire : Il y a dans l'air quelque chose qui présage de grands événements : qu'y a-t-il dans l'air? C'est l'inconnu, dites-vous. Quelle est donc votre science? Mais si cet inconnu, comme il arrive souvent, est en effet le précurseur d'événements inexplicables et qui tournent à l'avantage des sociétés, quelle part faut-il y faire à la raison humaine? S'il y a

des hommes réputés forts et qui voient jusqu'à une certaine étendue que l'on nomme la civilisation et qui arrêtent là l'humanité, jusqu'à ce qu'un autre voie plus loin et l'entraîne avec lui, où ces hommes prennent-ils cette force, appelée puissante, et qui n'est à l'égard de la toute-puissance que ce qu'un jour est à l'égard de l'éternité ? Y a-t-il une autre puissance que celle qui a tout produit et par qui tout se meut? Y a-t-il d'autres vérités que celles qui découlent naturellement du premier principe? Et celui qui rejette fièrement ce premier principe, et qui bâtit pour l'avenir un système assis sur la seule raison humaine, n'est-il pas un génie qui voit jusqu'à Bicêtre et qui s'arrêtera là ?

Quelle intelligence! quel puissant génie! C'est de vous, Magnus, que tout le monde parle ainsi, partagez-vous l'admiration générale? Si vous vous êtes examiné de bonne foi, vous êtes en mesure de répondre : êtes-vous vraiment fort? Sentez-vous que vous marchez seul et que vous n'êtes pas l'instrument d'une autre force ? Êtes-vous convaincu que, puissant aujourd'hui, vous serez certainement puissant demain ? S'il est ainsi, faites une faute, faites-en une seconde, puis une troisième et maintenez-vous dans l'admiration de votre génie et dans l'éclat de votre puissance; nous verrons alors que vous dominez la règle et que vous êtes inébranlable.

Mais, au contraire, cette intelligence, ce génie qui sont en vous, ne sont-ils pas justement les facultés qui vous découvrent votre faiblesse et votre impuissance?

N'est-il pas vrai que quelque chose vous domine et vous conduit? N'est-il pas vrai que l'humanité obéit, comme vous, à une loi supérieure qui la mène vers un but qu'elle ne voit pas, mais qu'elle sent? Et quand votre grand esprit plonge hardiment dans l'avenir et qu'il ne rapporte d'un si grand effort que ces deux mots : C'est l'inconnu, quelle conquête! Ai-je donc besoin d'une autre réponse à mes questions pour m'assurer que les sociétés sont conduites et que la seule raison humaine est impuissante?

Est-ce à dire que la raison est inutile? Pourquoi l'aurions-nous, si nous n'en devions rien faire? Elle nous a été donnée pour comprendre la direction, elle est notre force; mais l'homme qui en fait toute la force en abuse et il s'égare.

Sur quel fondement les hommes en viennent-ils à se quereller à propos d'opinions politiques? Oronte tient pour le principe qui s'éteint et qu'il regrette; Valère pour celui qui poind à l'horizon, qui sera le jour dont son fils verra la nuit, et, sans autre raison, ils se traitent de perruque et d'écervelé; un troisième intervient qui les heurte tous deux, celui-ci tient pour le principe qui vit, dont il se trouve bien, et il les enveloppe dans une même injure : Vous êtes fous!

Un jeune homme serait insensé, s'il n'était jeune, de voir un motif pour rire dans le respect que le vieillard garde à ce qu'il a servi et que ses ancêtres ont

respecté et glorifié; un vieillard manque de sagesse, qui veut que tout finisse où il s'arrête et justifier, par l'inexpérience du jeune homme, son éloignement pour les aspirations les plus légitimes; mais quelle générosité, chez celui qui triomphe, d'insulter à un regret et à une espérance?

Je comprends qu'un homme s'attache et se lie par le cœur à celui qu'il sert, ou, de même, qu'il se dévoue au développement d'une idée saine qui est en germe et qui doit éclore; il a pour lui ce conseil d'en haut : Aide-toi, le ciel t'aidera.

Le dévouement aux personnes est beau, s'il survit à leur infortune, il est sublime et il honore l'humanité : mais quelle raison de vivre dans une idée morte? On quitte sa maison quand elle est en ruine et on en construit une nouvelle; on laisse une mode qui a plu, mais qui est passée, pourquoi s'imaginer qu'il y ait quelque dignité à suivre une idée que tout le monde abandonne? On peut louer ce qu'elle a produit, l'admirer si l'on veut, et accorder en même temps qu'elle est épuisée.

Vous qui vous écriez : J'ai une conviction politique! en êtes-vous bien sûr? On met sa conviction aux vérités absolues : connaissez-vous un système politique qui soit une vérité absolue? Il semble que la politique élevée ne puisse se proposer qu'un but, qui est le dernier mot de la félicité humaine. Or, ce but est loin, chaque

siècle n'est qu'une étape sur cette route dont Dieu seul connaît l'étendue. Donc tout système politique est bon, qui offre le moyen de faire un pas ; il est grand, s'il le fait en vue de ce terme et s'il donne à la génération qui passe, l'éclat, le bonheur et les vertus nécessaires pour que celle qui la suit y trouve en germe l'idée qui sera sa tâche : adoptez ce système, aidez à ce qu'il produise tout ce qu'il contient et dites : J'ai une opinion politique, cela suffit ; car une opinion a le droit de se modifier, de s'étendre, de changer même complétement dans l'intérêt de la fin où l'on tend ; mais une conviction reste et doit rester immuable.

Si, au contraire, vous vous attachez à un système sans fond, qui ne contienne que la vie au jour le jour et qui soit destiné à s'éteindre dans le vide, ne laissant à l'avenir que la ressource des révolutions, alors ne parlez plus même d'opinion et dites seulement : J'ai un intérêt politique.

Il y a des maladies dont on apporte le germe en naissant, qui se développent ensuite et qui deviennent incurables ; il y en a d'autres qui sont contagieuses, que l'on contracte, mais dont on guérit et qui ne reparaissent jamais.

De même il y a des opinions que l'on prend dans le sang dont on sort et qui y sont invétérées, on ne guérit pas, on ne veut pas guérir ; elles font partie de l'héritage de la famille.

Il y en a d'autres que l'on prend à un certain âge,

que l'on pousse jusqu'à l'exaltation et dont on guérit ensuite, d'autant plus radicalement, qu'elles sont comme une gourme que l'on a jetée et qu'elles ont le caractère d'un péché de jeunesse.

On en connaît encore que l'on prend en vue seulement de ses intérêts, et quand on n'en peut plus rien tirer, que l'on quitte comme l'on fait de son habit qui est usé.

Puis il y a celles qui se tirent de la connaissance plus ou moins étendue des hommes et des choses; elles sont le résultat de l'observation, et, à cause de cela même, ou versatiles ou inébranlables.

La première n'est qu'un respect, la seconde n'est qu'une étourderie, la troisième n'est qu'un calcul; la quatrième seule est une opinion.

Voyez cet arbre, il donne sa fleur au printemps, puis elle tombe et le fruit se forme. Il se développe peu à peu et il atteint enfin sa maturité. C'est justement l'image de la raison chez l'homme : elle est en fleur à vingt ans, à trente elle est formée; elle a acquis son développement à quarante, et l'on sent dès lors tout ce qu'elle vaudra, dix ans après, quand elle aura atteint sa maturité.

L'opinion n'est qu'un sentiment qui suit librement toutes les phases de la raison et qui peut s'être reformée cent fois quand elle passe à l'état ferme ou de conviction.

Toute idée politique a son côté plus heureux par où

elle surprend la raison et soulève l'enthousiasme des jeunes hommes à qui l'on ne montre que ce seul point de vue. Ceux qui, de bonne foi, avancent, s'arrêtent ou reculent, ont une mesure de vérité qui les détermine. Écoutez-les, à mérite égal, exposer leurs principes, et si vous ne savez rien du fond des choses, il vous arrivera, après les avoir entendus, de leur donner raison à tous et de chercher avec inquiétude où il est bon de s'arrêter. C'est ainsi que l'on s'agite dans le doute, que l'on s'y fatigue et que l'on se repose enfin dans l'indifférence. Pour apprécier et choisir, c'est l'ensemble qu'il faudrait voir; dites donc à la foule d'étudier l'ensemble! L'art du politique est de l'étonner par quelque coup d'éclat qui diminue ses adversaires, et le plus grand art du plus grand politique est de la maintenir longtemps dans son admiration. S'il y a des partis, le point capital est moins de les vaincre que de les rallier, mais ce chef-d'œuvre veut trois conditions où l'on voit que le doigt de la Providence fait plus que les deux mains de l'homme : le génie, le bonheur et les circonstances imprévues.

Le siècle est un peu vantard. Il fait grand bruit de sa science politique, et peut-être a-t-il sujet d'être fier de la tâche qui lui est dévolue ; mais a-t-il raison de se croire privilégié ? a-t-il lieu de s'imaginer qu'il fera plus que sa besogne ? va-t-il brûler l'étape ? lui est-il donné d'aborder la terre promise et d'y débarquer l'humanité?

L'autre siècle, en mourant, nous a laissé un ternaire fameux : liberté, égalité, fraternité. Vaut-il mieux que celui que nous possédions déjà : foi, espérance, charité ? Qui dit préjugés, superstitions, dit ténèbres. Mais qui dit science, amour, dit lumière, et la lumière, c'est Dieu. Or, la foi ne contient-elle pas la liberté dans le sens le plus élevé ? l'espérance ne contient-elle pas l'égalité dans le sens le plus vrai ? la charité ne contient-elle pas la fraternité dans le sens le plus étendu ? Lequel de ces deux ternaires est la lumière et marque mieux le point de départ et le point d'arrivée des sociétés ? J'accorde que le moderne est une réminiscence de l'ancien, et, si vous le voulez, que par cela même qu'il est moins profond, il est plus à la portée du peuple, et cette concession faite, je vous demanderai quel progrès moral il lui a fait faire.

Quand, au nom de la liberté, le peuple se laisse prendre à la haine qu'on lui souffle, que fait-il d'utile à la liberté que la foi, s'il l'avait, ne fasse beaucoup mieux ? quand il se sépare en vingt, en trente sectes ennemies, s'injuriant et travaillant à leur humiliation réciproque, que fait-il d'utile à l'égalité que l'espérance, s'il l'avait, ne fasse beaucoup mieux ? quand il se lève à ces cris de guerre civile, que le combat est engagé, que des cadavres gisent au coin des bornes, que la douleur et la désolation sont partout, que fait-il d'utile à la fraternité que la charité, s'il en avait l'esprit, ne fasse beaucoup mieux ?

Quand une nation allume hardiment le flambeau de la raison et du progrès, elle s'impose cette obligation de ne plus parler ni agir qu'humainement, et de repousser toute impression de colère et de représailles; elle se doit de déclarer que toute guerre est une erreur, mais que la guerre injuste est un crime, car elle se doit avant tout de prêcher d'exemple et de montrer qu'elle a passé de la théorie, toujours empirique et stérile, comme le mensonge, dans les faits, toujours simples et féconds, comme la vérité. Il y a le progrès sérieux où il faut monter et qui est le triomphe de la saine raison; mais il y a un autre progrès où il ne faut pas descendre, et qui serait le triomphe de l'aberration humaine.

Insulsus est un homme neuf. C'est ainsi qu'il s'intitule, c'est son principe : voulez-vous qu'il vous évite et ne vous rende plus le salut? dites-lui que le travail de l'humanité se suit, qu'il est prévu, qu'il est un. Ajoutez que vous voulez avoir des ancêtres et savoir comme ils ont vécu; qu'il vous plaît de revendiquer cette gloire de vos pères, dans les arts, les sciences, les armes et la politique; que vous aimez à rechercher comment les événements se lient et amènent leurs conséquences naturelles, puis vous régler sur cette science de la sagesse pour mener le présent et pour préparer l'avenir; voilà justement ce qu'il lui faut dire pour le faire fuir et qu'il vous méprise.

Insulsus est le progrès qui nie : Dieu n'est pas, ou Dieu, c'est lui. Il est le démolisseur du vieux monde et

l'architecte d'un monde nouveau. Parlez-lui de tout détruire et tout refaire, à la bonne heure; il y travaille. Suivez-le dans son cabinet, l'œuvre est là sur le chantier : plus de religion, plus de magistrature, plus d'armée, plus d'administration, plus d'histoire, plus d'archives, plus de généalogies ! Il ne veut pas descendre des Gaulois. Si vous lui dites qu'il descend au moins de son père, il contestera : il est au premier jour de la première année d'une nouvelle ère; et même ne vous servez pas de ces vieux mots : jour, mois, année. Il a des noms et des projets nouveaux pour toutes choses; tout est neuf dans sa tête et il respire un air tout neuf!

Pertinax est à l'autre pôle : voulez-vous le voir pâlir et se sauver? prononcez devant lui ce seul mot : Progrès ! il vous fuira comme un réprouvé. Pertinax n'aime et n'honore que le bon vieux temps : parlez-lui de droit divin, de chevalerie, de tournois, de croisades; voilà les principes vrais et la grandeur véritable; voilà qui va faire reluire ses yeux comme deux étoiles et lui faire répandre de grosses larmes de joie. Ne lui parlez pas de citoyens, mais de roturiers, de manants; il va vous embrasser. Laissez-le dire et écoutez : il va ressusciter les duchés, les marquisats, les comtés, les baronnies, il va réédifier les châteaux forts, réinstaller les bons seigneurs, rétablir les tailles et les dîmes; la solite et l'insolite, la verte et la menue. Il veut revoir tout cela et il dit qu'il le reverra. Voulez-vous mille paysans à cheptel? il va vous les promettre.

Pertinax est le passé personnifié. Tout ce qui est d'aujourd'hui lui donne des crises nerveuses : rien, pour lui, n'est beau, ni bon, comme autrefois. Les hommes ne sont ni si bien pris, ni si intelligents; les femmes, ni aussi belles, ni aussi gracieuses qu'autrefois; la campagne est moins verte, le jour a moins d'éclat et le soleil aussi est moins chaud qu'autrefois.

Tout ce qui procède de l'extravagance ou de l'entêtement, appartient au néant. L'avenir appartient à la sagesse. Il ne s'agit pas de démolir et de reconstruire sur des ruines, mais seulement d'améliorer, de perfectionner. Ne dites pas : Je détruis tout et je le refais. Cette besogne est trop forte et l'entreprise témoigne moins de la vigueur d'un grand génie, que d'un état maladif et d'un sens emporté.

De même vous vous écriez à tort : N'avancez pas, le salut est derrière vous, l'abîme est devant, reculez, revenez sur vos pas !... Vous criez dans les profondeurs de la mer et le navire passe au-dessus de vos têtes. De si vains efforts témoignent moins d'une noble conviction que d'un cœur ulcéré et d'un esprit chagrin.

Il y a une vérité connue de tous et qu'il faut toujours rappeler, c'est que toute exagération est folle : le beau, le bon et le vrai sont à égale distance des extrêmes. Placez-vous dans ce milieu où vivent les esprits sains, à l'abri des tempêtes de la mode qui emportent les extrêmes, comme le vent d'automne balaye les feuilles que le temps a jaunies et qui sont mortes.

A ceux qui ne veulent briller qu'un moment, comme ces parhélies qui plus ils sont brillants, moins ils durent, et qui obtiennent les couleurs les plus vives au moment même où le soleil les dissipe, je dirais : Soyez extrêmes; on vous admirera comme on admire toute nouveauté. Vous n'aurez que peu d'adeptes, mais ils seront plus exaltés. Vous serez trop loin, ils vous entraîneront encore au delà de vos limites. On vous aura vu naître au temps des fleurs et l'on vous laissera mourir avec elles. Toutefois, on conservera vos œuvres comme un jeu de l'esprit propre à montrer jusqu'où peut aller l'égarement de la raison humaine, ou comme l'on conserve ces phénomènes de la nature qui sont de rares, mais remarquables infirmités.

L'homme né capable d'une certaine perfection se développe lentement. Il assiste à de longues catastrophes qui sont le résultat de son imprudence, avant de penser même à se corriger. Que de graves et sérieuses leçons, reçues par nos pères, dont nous avons peine à profiter! Si elles nous ont donné la sagesse, et si notre époque ne sera pas une leçon à ajouter à tant d'autres, la réponse est dans l'avenir.

Il est pénible d'aller jusqu'à l'entière vérité, mais j'y contrains mon cœur et mon esprit et je le dis : A l'époque où nous vivons, il y a peu de gens mêlés aux partis politiques, y mettant leurs intérêts, qui soient capables de s'arrêter devant une guerre civile où devraient tomber un grand nombre de leurs conci-

toyens, si ce bon mouvement de leur sagesse devait leur coûter ces trois choses : posséder, se venger, être en vue, et ne leur laisser qu'une réputation d'hommes de bien. Si de là on conclut que j'estime les hommes de mon temps plus mauvais qu'en aucun autre, je le nierai absolument. Les dispositions d'esprit où nous sommes tiennent surtout à ce qu'ayant perdu la croyance dans une destinée supérieure, nous voyons tout dans cette vie, elle est si courte, et nous voulons le bonheur, ou ce que nous croyons l'être, avec un tel emportement, que toute notre raison étant employée à considérer le but, nous ne sommes plus assez maîtres de nous-mêmes pour en discerner et choisir les moyens raisonnables. Si, au contraire, nous avions une foi sage et solide, nous serions certainement les meilleurs qui eussent jamais existé. Il y a dans les esprits un trouble qui ne peut pas durer, et peut-être sommes-nous plus près qu'il ne paraît de nous modifier, de nous entendre et de nous aimer les uns les autres.

Avouons-le : toutes les aspirations de notre temps sont contenues dans ces deux mots : Faire fortune. Un homme qui est duc, marquis ou comte, s'il est riche, c'est encore M. le duc, M. le marquis, M. le comte; s'il est très-riche, on le traite volontiers de monseigneur; mais s'il est pauvre, c'est François, Jacques ou Jean.

Cependant M. le comte de X..., qui n'avez que votre titre, mais qui êtes jeune et bon à marier, risquez-vous à le faire connaître; on trouve encore des gens que les

révolutions ont élevés, ou qui se sont livrés à l'agiotage avec une sorte de fureur, ou bien qui ont spéculé avec la même ardeur sur les grains, sur les huiles ou les alcools ; le pays en a souffert, mais ils ont fait des fortunes de princes; ils sont blasés, usés, toutefois ils ont un caprice, hors de mode, qu'ils veulent satisfaire et qui vous intéresse : celui de voir leurs filles marquises ou comtesses.

On pourrait nommer des gens de valeur qui ont prêté une douzaine de serments politiques et que leur état de fortune laissait indépendants et libres de leur conduite; cela suppose un même nombre de convictions dont ils ont pu disposer pour le bien du pays. Chaque serment a ajouté à leurs richesses et ils comptent autant de croix et de titres que nous avons de doigts aux deux mains. Montrez-les à de certaines gens, ils s'écrieront : Voilà un homme qui a fourni une belle carrière !...

Servir son pays sous dix régimes différents, prêter dix serments de le bien servir, et les tenir, c'est rester dans le devoir du bon citoyen; prêter dix serments pour faire dix fortunes différentes, c'est une autre chose.

Il y a une habileté qui est mauvaise, mais qui est profitable. Elle consiste à prévoir et aviser. Ceux qui la pratiquent disent : Tout le génie d'une conversion est dans son opportunité; conseil inutile aux honnêtes gens, qui ne veulent monter que précédés de deux adhésions : celle du cœur et celle de la conscience.

La Chambre est le lieu d'où part le génie pour arriver à tout, et où les petits sont comme enveloppés dans son auréole et dans sa fortune. On l'a dit à Eutiphrate, qui veut être député; il ne sait rien des affaires et n'a rien de ce qu'il faut pour les apprendre, mais il a d'autres avantages : il est riche. Il a deux mains pour prendre deux petites boules, deux yeux pour voir que l'une est blanche et l'autre noire. Il est doux, soumis, obéissant; pourquoi ne le serait-il pas?

Lancez-vous, Eutiphrate, faites rédiger par des gens qui s'y entendent une belle lettre aux électeurs; tirez à cent mille et jetez au vent. Il faudra bien que votre nom circule. Commandez une profession de foi entraînante, mettez-y le prix, ne lésinez pas; visitez, promettez, et vous sortirez du scrutin victorieux et important comme je vous veux voir!

Il y a des sages plus qu'on ne l'imagine peut-être. Je veux croire encore que le nombre des honnêtes gens est considérable, et je parle de l'honnêteté véritable en toutes choses. Mais on ne sent pas assez qu'ils soient contents d'eux-mêmes, justement par ce côté-là; on les entend dire que l'on est trop bon d'être honnête dans les cas où nos intérêts en peuvent souffrir, comme de mettre son dévouement à tel ou tel régime, à telle ou telle personne, quand cela nous peut nuire; que le meilleur, sinon le mieux, est de ne suivre que son avantage; et c'est pourtant ce qu'ils ne font pas. Il semble qu'ils luttent contre les sentiments heureux

dont ils sont doués et qu'ils en subissent l'influence, plus qu'ils ne s'appliquent à la nourrir. Ceux qui gardent un silence prudent, semblent vouloir laisser à penser qu'ils jugent de même, et peut-être plus décidément. Or, tant de bons exemples qu'ils donnent chaque jour, modifiés par une attitude morale si timide, par cette indifférence qu'ils montrent pour les qualités mêmes que l'on se plaît à leur reconnaître, qui sont en eux, mais dont ils paraissent embarrassés, jette un trouble fâcheux dans l'esprit des jeunes hommes, empêche l'enthousiasme, paralyse l'émulation, en diminuant le respect pour ceux dont la vie est un modèle de toutes les vertus qui font les bons citoyens, et surtout autorise le laisser-aller de ceux qui, nés moins scrupuleux, se livrent à leurs seuls intérêts; et qui se persuadent qu'en passant couramment sur les points délicats, ils ont, au fond, l'assentiment de ceux-là mêmes qui y répugnent; d'où ils prennent cette vaillance avec laquelle on les entend dire qu'il faut être de son siècle quand on veut réussir.

Expliquez-vous, Plutus. Je suis de mon siècle, si ses idées sont saines; je suis comme vous désireux de faire fortune, si vous m'y menez par la route où j'y veux aller; mais si vous me dites que vous avez trouvé un chemin plus court, en passant à travers champs, je vous comprends : nous foulerons aux pieds la récolte d'autrui, et le cas échéant, nous marcherons dans la boue jusqu'à mi-jambes; tout sera bien et digne de louan-

ges si, arrivés au but, nous avons esquivé le garde champêtre. La belle découverte ! Ce chemin est connu, Plutus ; toute la morale consiste à l'éviter, et s'il le faut, à mourir pauvre sur la grande route. Savez-vous que les gens sérieux pensent que certaines idées de progrès ont une désinvolture qui nuit à leur succès ?

Ils disent ceci : Il y a la vraie et la fausse dévotion, de même il y a le vrai et le faux progrès. Il importe que l'on s'entende là-dessus et que les honnêtes gens sachent bien qu'ils sont dans le vrai ; que les fins, les habiles, les esprits forts sont dans le faux ; que le vrai progrès tend à développer l'âme et non le ventre, à élever le héros et à effacer le goujat ; qu'ils apprennent enfin et qu'ils ne l'oublient jamais, que l'honnêteté pure est l'épée du progrès vrai ; et que l'habileté, on sait laquelle, en est le poignard.

Milior était dans l'âge où le cœur, s'il est bon, est la dupe de ce qu'il vaut, et où l'esprit bout à la chaleur factice des grands mots. Il avait respiré, avec l'air des écoles, le souffle de la liberté, et il est entré dans la vie politique par la voie scabreuse des affiliations illicites ; il n'a pas reçu là cette impulsion de l'âme, forte et saine, qui l'agite dans le seul amour du vrai ; il y a puisé, au contraire, cette ivresse de l'exaltation, exclusive de toute autre idée que celle que l'on y préconise, et il a cru qu'il devait faire deux parts de l'humanité, l'une objet de son amour et de son dévouement, l'autre de sa haine et de sa vengeance. Il s'y est épris de cette

proposition équivoque, aussi favorable aux instincts pervers, qu'elle peut l'être aux sentiments honorables: « Qui veut la fin, veut les moyens. » Puis, aux perplexités de son âme on a jeté, pour l'affermir, cette autre maxime bâtarde, aussi commode pour l'accomplissement du mal que pour celui du bien : « La fin justifie les moyens. » Dans le trouble de la passion, il a cru entendre une voix intérieure qui lui disait : Dieu t'a choisi ! Et sans se dire : Que vas-tu faire ? il s'est armé avec la résolution, je ne veux pas dire de verser le sang, d'abattre un homme, il n'est ni cruel, ni assassin, mais d'abattre un principe; car Milior est un fanatique, et il a commis l'un de ces crimes inexplicables qui terrifient une nation et qui inclinent toutes les têtes devant Dieu. Pauvre Milior, vous n'êtes ni un Brutus, ni un scélérat; vous êtes un exemple contre les passions politiques, et un argument contre cette doctrine dont tout le fond est dans un mot : résultat, et tout l'esprit dans cet aphorisme : Le succès est comme le feu, il purifie tout.

Il y a de petites armées constamment sur la brèche et toujours l'épée à la main. Chaque camp est un journal lançant tous les jours contre ses adversaires une mitraille d'épigrammes et de mots plus ou moins séants, que ceux-ci leur renvoient fidèlement le lendemain; le pour, le contre, le ni pour ni contre, avec leurs nuances; tout ce bourdonnement quotidien s'ap-

pelle : la polémique politique; et cette foule de principes opposés, ce tumulte d'arguments contraires, ce chaos d'idées se contredisant, tout cela se publie chaque matin sous l'invocation du même être moral, l'opinion publique : la partialité, la colère, la mauvaise foi, le mensonge, y font souvent la guerre à la raison. Il faut choisir, prendre ceci, modifier cela; pour les esprits calmes, c'est l'écueil à l'intérêt de cette lecture.

Les volontaires de ces petites armées s'appellent abonnés. Ils font de ces écrits la nourriture ordinaire de leur esprit et ils combattent en amateurs. Ne leur demandez pas à huit heures leur opinion, si le journal ne leur arrive qu'à neuf; ils n'ont que celle de la veille et ils attendent celle d'aujourd'hui. On en rencontre parmi ces derniers qui s'impressionnent avec une sorte de fureur telle, que si vous osiez leur montrer du dégoût ou seulement de l'indifférence pour la feuille qu'ils admirent, vous vous feriez avec eux une méchante affaire ; et la doctrine qu'ils soutiennent est justement : la liberté de la pensée!

Passons aux ardeurs de la polémique ces faux pas inévitables d'un esprit toujours au galop sur un terrain fatigué, et reconnaissons l'utilité des feuilles publiques. On en connaît qui ont souci des grands principes et des grandes choses; que l'équité dirige et qui sentent le frein de la raison. Elles sont assises les pieds solidement posés sur le sol et elles ne remuent pas aux oscil-

lations de la multitude ; elles sont ce que l'on pourrait appeler les champs de l'avenir ; c'est là que l'expérience et la bonne foi sèment ce qu'un jour le bon sens récoltera.

Mais c'est une loi naturelle, près du beau et du bon, gravitent, comme pour les faire mieux ressortir, le laid et le médiocre ; et c'est la raison d'être d'autres feuilles qui semblent incapables de bien et désireuses de produire le mal : elles s'agitent dans un milieu criard, qui d'abord excite la curiosité, puis qui fatigue et que l'on oublie. Il y a des temps où d'autres feuilles savent sortir de ce milieu et qui vont jusqu'à se faire mépriser.

Vous publiez un journal, Scriptor; quelques-uns disent : ineptus Scriptor. Vous voulez avoir des abonnés, il vous en faut à tout prix, et votre grande raison, c'est qu'il faut que vous viviez. Je vous dirais bien : Remuez la terre, plantez des choux et vous vivrez ; mais c'est à votre plume que vous demandez un moyen, je vous dis alors : Copiez des mémoires, faites-vous clerc d'huissier ou de notaire. Non, vous voulez composer, être un homme de lettres, continuez donc le métier que vous faites : compilez, pillez, criez, injuriez, soyez cette vermine qui ronge les meilleurs fruits, qui s'attaque au génie, qui se remue dans la poussière de ses pieds, et vivez :

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

On rencontre des gens d'un si mauvais sens, qu'en prenant l'autre côté de leur avis, ils pourraient servir de règle ; s'ils disent qu'une telle chose est mauvaise, on peut avancer hardiment qu'elle est désirable ; de même il y a des gens dont on a le secret politique, en les jugeant tout le contraire de ce qu'ils annoncent être.

Personatus a fait tailler ses cheveux à la mal-content, il se coiffe d'un bonnet rouge, son habit est coupé à la Robespierre et il préside un comité de radicaux ; que manque-t-il pour s'en égayer, à ceux qui savent son mot de ralliement, si ce n'est d'être en temps de carnaval ?

Vous avez une couleur politique, Personatus, vous appartenez à un parti ? Montrez votre visage et dites : J'appartiens à tel parti. Quel avantage croyez-vous avoir à crier : Je suis Paul ! et à un moment donné de dire à ceux qui croyaient suivre Paul : J'ai menti, je suis François ? Ils vous repousseront : la fine malice et le beau résultat ! Vous avez peut-être une intention que vous servez, un but que vous atteignez ? tant pis pour vous : un homme déguisé est un piége. Celui qui commet cet outrage à sa dignité se nuit à lui-même et essentiellement au parti qu'il croit servir ; tout drapeau que ses soldats cachent, est un drapeau qui s'efface.

La politique est une force accélératrice en ce sens qu'il lui appartient de hâter le mouvement des esprits

vers le bon et le beau, vers le grand et le juste ; elle est une puissance par l'empire qu'elle peut exercer sur la civilisation du monde ; elle est une science tenant compte de ce qu'elle veut d'études, de connaissances approfondies, notamment celle du cœur humain, et elle est un art, considérant ce qu'elle exige de ressources et de qualités particulières, de jugement, de décision, d'opportunité, de tact dans la pratique des préceptes, ou si l'on en sort pour y rentrer. Quel cœur, je dirai ferme et droit, ayant éprouvé ce que sont les hommes, voudrait s'engager, même pour atteindre un but honnête, à ne dévier jamais de la ligne droite? Le danger de la politique est là ; car le succès par une manœuvre en dehors des préceptes en amène souvent l'abus, et l'abus précipite dans cette autre politique fausse qui vit de sophismes et de roueries; qui devient injuste et cruelle pour se soutenir ; qui résout toutes les questions par la force et qui amène les peuples au bord de l'abîme où ils n'évitent de tomber que par le chemin des révolutions.

Mais les révolutions les plus nécessaires, et par là les plus glorieuses, ont leurs suites calamiteuses, elles font les peuples inquiets, soupçonneux, elles les mettent sur la défiance à l'égard de ceux qui les gouvernent, et les rendent aussi prompts à accueillir la calomnie et à partager l'outrage, que lents à croire aux bonnes intentions et à favoriser les plus saines mesures : l'homme tend naturellement à l'imitation des faits retentissants.

Il y a des temps où il semble que les révolutions soient à la mode, et où les fils de ceux qui en ont fait une songent moins à en profiter qu'à en faire une qui soit la leur.

Phénix s'est ouvert à trente ans la carrière politique. Il apportait un esprit ardent et un cœur généreux. Il a débuté, l'âme remuée par la noble ambition du bien. Avec le temps, la pratique des affaires, le commerce des hommes, il est tombé dans le doute de toute la hauteur de ses illusions ; il a continué, excité par ce dépit courageux que donne l'honnêteté déçue et qui croit encore au succès dans la persévérance. L'âge enfin a amené l'expérience et l'expérience a fini de le désabuser ; il s'est affaibli, il a osé nier le bien, il s'est oublié jusqu'à l'ironie ; et de cette carrière où il était entré enthousiaste du bonheur de l'homme, qu'il appelait son frère, il est sorti blasé, railleur et atteint de misanthropie.

J'entends dire de tous les pouvoirs qu'ils sont corrupteurs. Le mot est dur, il ne faut abuser ni des choses, ni des mots; injurier, ce n'est pas prouver. Mais je veux supposer le fait avéré ; tous les pouvoirs sont corrupteurs. Cela conduit naturellement à cette autre supposition, que tous les éléments de gouvernement sont corruptibles; repoussez cette seconde hypothèse, et la première ne supporte pas l'examen ; point de vendeurs, point d'acheteurs. Si les éléments de gouverne-

ment voulaient être corrompus, s'il ne restait au pouvoir d'autre alternative que corrompre et vivre, ou ne corrompre pas et périr, que lui devrait-on conseiller? De périr? Mais quel miracle attendre d'un autre pouvoir ou d'un autre système, avec de si méprisables éléments?

S'il existait vraiment un pays où la corruption fût un moyen de gouvernement, où le pouvoir fût corrupteur par nécessité, par le seul instinct de sa conservation, ce pouvoir n'aurait plus qu'un devoir à remplir : assembler le peuple, monter sur les hauteurs, et lui jeter à la face ce cri d'indignation : L'honneur s'est retiré de toi, tes mœurs sont pourries ; peuple vénal, tu périras!

Quelle manie de faire à tous les hommes qui se succèdent au pouvoir le même reproche! La corruption est-elle un but qu'ils se soient proposé d'avance? Quel intérêt personnel ont-ils à corrompre? Sont-ils là pour travailler à leur gloire ou à leur honte? Mais on insiste et l'on dit : Cela est. La conséquence de cette affirmation, c'est qu'au lieu de gouverner avec la corruption, ils sont gouvernés par elle ; c'est qu'ils ne trouvent que des talents et des voix, revêtus d'écriteaux, comme on en met à ces terrains qui sont à louer ou à vendre. On persiste et l'on ajoute : S'il n'y avait pas de corrupteurs, il n'y aurait pas de corrompus. Je réponds : S'il n'y avait pas de gens corruptibles, il n'y aurait pas de gens corrompus, quand bien même il y aurait des corrupteurs, et cela est sans réplique.

Je demande aux gens que l'on corrompt : Est-ce une épidémie qui soit contagieuse? Est-on sans ressource contre le mal? Ne peut-on faire comme ceux que l'on vole? Ils disent : On m'a volé. On recherche les coupables et on les punit; ne viendra-t-il personne pour se plaindre et dire : On m'a corrompu? On s'habitue aux choses les plus étranges, et j'apprendrais sans émotion que l'on a découvert, parmi ceux qui crient plus haut contre la corruption, des gens qui ne sont si fâchés que parce qu'il ne leur est jamais échu une bonne occasion d'être corrompus.

Il y a peut-être des esprits superbes qu'une telle faveur n'a pas corrompus, parce qu'ils s'estiment un meilleur prix; et pendant qu'on les marchande, ils tiennent leur place parmi les vertueux.

Il y en a d'autres que ni l'or, ni les faveurs ne corrompraient pas, par une raison aussi simple qu'elle est naturelle, celle que l'on n'achète pas un honnête homme.

On a laissé la masse d'armes, la rondache et la cotte de mailles. Ces moyens de guerre ont vieilli et nul aujourd'hui n'en voudrait faire usage. Pour la guerre politique, les partis ne pourraient-ils faire du mensonge et de la calomnie, ce que l'on a fait de ces instruments grossiers : les reléguer dans les vieilleries?

Un jour, pour faciliter les transactions, on a inventé les pièces d'or, d'argent et de cuivre, et l'on a dit : Tu me donneras ton bœuf, ton veau ou ton porc, et je te

donnerai tant de pièces d'or, d'argent ou de cuivre, et le marché était fait.

Combien a-t-il fallu de temps pour en venir à oser croire que l'on peut dire à un homme : Tu me donneras ta voix, c'est-à-dire ta conscience, et tu auras telle quantité d'or, ou tu obtiendras telle faveur, et pour que le marché se fasse ?

Savez-vous le temps qu'il faudrait pour tomber dans cet étrange abaissement, de voir un homme coter sa conscience, sa dignité, comme il cote son bœuf ou son porc? Précisément le temps que cet homme pourrait mettre à oublier que Dieu existe et qu'un jour il le jugera.

Ceux qui osent manier de si redoutables calomnies savent-ils qu'en les répandant, et réussissant à y faire croire, ils sont aussi coupables et plus dangereux, qu'ils causent plus de désordres dans les mœurs que ceux-là mêmes qui feraient le mal, mais qui prendraient le soin de le cacher?

Il y a des vices dont la seule vue est un enseignement : montrez-les, mettez-les même en un sujet inventé, pour prendre occasion de les flétrir. Il y en a d'autres qui s'ajustent si bien à nos vils intérêts, que les supposer chez les uns, c'est aider à les faire éclore chez les autres. Ceux-là, ne les dévoilez qu'au moment où ils peuvent être réprimés et écrasés sous le mépris public.

Heureux comme un roi, disait-on naguère. Le di-

rions-nous encore? Aujourd'hui que cette vague montante des idées remue jusqu'aux choses qui roulent dans leur orbite naturelle, le bonheur est-il le privilége de quelqu'un? A qui demander la raison de cet état perplexe? N'est-elle pas dans cette multitude d'idées qui nous agitent? N'est-ce pas parce que nous avons été brisés dans ce tourbillon, que nous sommes arrêtés dans l'indifférence et dans l'égoïsme, où nous attendons l'inconnu?... Chacun veut trouver un nouveau système social, veut être un Solon, un Lycurgue, un Jésus-Christ, chacun veut surgir comme un génie où comme un Dieu; et après avoir vu, à tous les coins de rue, se dresser de ces esprits colosses, nous voilà dans l'état le plus tourmenté, et peut-être le plus dangereux. A peine une amélioration est-elle proposée, qu'une autre s'avance pour la remplacer, et celle-ci n'est pas encore sur la voie, que déjà elle est combattue par une troisième qui veut s'établir. Il pleut des améliorations, le pays en est incommodé, et c'est là sa véritable maladie. Permettez-nous, ô génies, de nous recueillir et de nous remettre de cet étourdissement?

On n'improvise pas des institutions. Il faut au génie même l'aide du temps, de la sagesse et de l'expérience, et lorsque après y avoir mûrement travaillé, il croit y mettre la dernière main, elles sont justement à l'état d'ébauche; il faut l'épreuve. Fonctionnent-elles, que de choses paraissent vicieuses que l'on avait cru des merveilles? Toutefois n'y touchez pas, observez:

cent choses sont des vices, au point de vue de la routine, qui plus tard produiront le bien que vous en attendez, et cent autres choses sont accueillies avec enthousiasme, parce qu'elles sont nouvelles, dont plus tard vous aurez à souffrir; les parties ne s'improvisent pas plus que le tout.

Et lorsque enfin vos institutions ont subi toutes les épreuves et qu'elles sont bonnes, cela ne suffit pas; il faut encore qu'elles paraissent être ce qu'elles sont en effet, et que le pays qu'elles rendent heureux le soit ostensiblement. Car la véritable force de toutes les institutions consiste bien d'abord dans le bonheur qu'elles procurent aux peuples qui les possèdent, mais aussi dans l'envie qu'elles donnent aux peuples, leurs voisins, d'en posséder de semblables.

Vous avez tous les mêmes aspirations et vous les exprimez dans les mêmes termes. Je demande d'où vient qu'étant d'accord sur les mots, on voit que vous ne l'êtes pas sur les faits. Il semble que vous vous proposiez tous le même but : le bien de l'humanité. Pourquoi vous voit-on tous armés les uns contre les autres et prêts à vous déchirer? Vous tous qui vous dites sages et humains, manqueriez-vous de sagesse et d'humanité? Est-il besoin de vous crier : Vous êtes des hommes, tous enfants d'un Dieu juste et bon, aimez-vous? Vous avez reçu la raison pour vous réunir et vous entendre : faites autrement que les animaux qui se dévorent.

Vous voulez la liberté, et la liberté est bien, en effet, de l'essence de votre nature. Vous y êtes entraînés par tout ce qu'il y a de plus noble en vous ; mais vous lui donnez tant d'aspects, tant de formes, quelques-uns parmi vous la dénaturent de telle sorte, qu'elle est insaisissable ; et les bons en viennent à douter qu'elle soit une vérité. J'oserais dire à d'autres qui en font un épouvantail : Avez-vous la volonté d'effrayer avec la liberté que vous prêchez? Qui donc êtes-vous, et dans quel intérêt travaillez-vous?

La liberté est-elle donc une chose qui ne s'établisse que dans le sang, ou qui demande tant de débats pour être bien comprise? Est-il si difficile de s'expliquer ce qu'elle est, ce qu'elle peut être, ce qu'elle doit être et où elle finit?

La liberté, c'est le bien; son sentiment, c'est l'amour de l'être humain; son moyen, c'est la raison; son guide, c'est la foi.

C'est une langue de terre étroite conduisant à la paix heureuse; elle est bordée par des précipices, où tombe et disparaît tout ce qui dévie; c'est-à-dire tout ce qui hait, tout ce qui est faux, tout ce qui nie, tout ce qui n'a pas enfin le sincère amour du vrai et de l'humanité.

Vous avez reçu l'intelligence de Dieu, et vous avez le droit d'exprimer votre pensée. Ce droit vient de si haut, que nul n'est autorisé à vous le contester. Qui donc oserait dire à l'homme : Ce don que tu as reçu

de ton créateur, moi, homme, je l'étoufferai. Il t'a fait capable de perfection, et moi, qui suis ton maître ici-bas, j'arrêterai le développement même de toute perfection; je suis l'obstacle à la volonté de Dieu!... Nul n'oserait élever une pareille prétention : l'expression donc de toute bonne pensée est de droit absolu.

Mais avez-vous le même droit pour votre pensée mauvaise; celle-là justement qui serait un obstacle à votre perfection? Il y a deux termes où l'humanité peut aboutir, le bien et le mal; c'est-à-dire la civilisation ou la barbarie. Dieu, en donnant l'intelligence à l'homme, s'est proposé une fin dès ici-bas, et cette fin, c'est le bien. Or, en ce sens, le droit se modifie, et ceux à qui il est donné de diriger les sociétés, ont une mission qu'ils ne peuvent désavouer et qui consiste à ouvrir les voies du bien et à fermer celles du mal.

Le principe de toute liberté est là, il n'y en a pas d'autre; la liberté n'est qu'une figure de second plan dans le tableau de la société; elle ne peut effacer le bien général, qui en est le personnage principal.

L'homme est tout à la fois libre et dépendant, et le principe de son être est aussi celui de son état social. La liberté est donc en même temps absolue et limitée : pour toute action dont la résultante est le bien moral ou matériel, la liberté est absolue; mais elle se limite, et doit cesser même pour toute action dont la résultante est le mal moral ou matériel.

Il n'y a rien de plus au fond de toutes les discussions

touchant la liberté; et l'utilité de la force cessera, comme l'action du gouvernement se modifiera, le jour où les sociétés humaines agiront sous l'empire de la raison et de la foi.

Imaginons une grande réunion d'hommes habitant une partie du globe que nous appellerons la Zélande. Les Zélandais vivent sous un gouvernement de leur choix, ils ont une constitution élaborée par eux-mêmes, ils jouissent de toutes les libertés : politique, civile, religieuse, industrielle, commerciale. Nous supposons là, je pense, un peuple libre autant qu'il le peut être. Mais jouit-il pour cela d'un bonheur parfait, produit par le seul fait de l'existence de la liberté? Nul homme de sens ne le voudrait affirmer. La liberté, condition essentielle de bonheur, ne le constitue pas; elle n'est que le milieu propre à son développement, que l'élément de la condition supérieure où il se manifeste, et cette condition vient du peuple même, de sa valeur morale, de l'action élevée de chaque classe. Donnez cet état politique à un peuple trop jeune, ou incapable, ou indigne de la liberté, et il vivra dans un état insupportable de trouble, de désordre et de misère.

Les gouvernements ne sont donc, à le bien prendre, que la représentation de la valeur morale des sociétés qu'ils dirigent, et ils sont, ou despotiques, ou libéraux, selon que cet état moral du peuple est plus ou moins propre à la liberté. Les devoirs d'un gouvernement, et

j'ajouterai ses intérêts, vont droit à créer cette valeur, si elle n'existe pas, et à lui donner ensuite son plus haut degré possible de perfection.

Mais tout, en ce sens, ne se peut pas faire par les gouvernements; il y faut l'action concordante des classes qui sont les premières par la science ou par les richesses, et surtout le concours de ces deux institutions sacrées que j'appellerai le sacerdoce de la loi divine et le sacerdoce de la loi humaine.

Je ne connais rien de plus élevé, rien de plus pur, que la mission du prêtre : c'est sa main qu'à l'entrée de la vie l'enfant trouve levée pour le bénir ; c'est sa voix qui la première parle à sa jeune raison pour lui enseigner d'où il vient et où il va ; c'est de lui que son jeune cœur reçoit les premières impressions de la vertu et de la foi ; c'est dans son enseignement que plus tard l'homme puisera le sentiment de sa force, celui du juste et de l'honnête, et avec l'amour de Dieu, celui de ses semblables ; sur le bord de sa tombe, c'est la même voix encore qui lui apportera la résignation et l'espérance.

De quel respect et de quelle confiance le prêtre n'a-t-il pas besoin? Quelle mission que celle du sacerdoce de la loi divine! Celui qui l'accepte doit longtemps consulter ses forces, son esprit et son cœur. Sa vie ne peut être qu'abnégation, dévouement, sacrifice, et ne supporte point de défaillance. Il est homme, et s'il montre l'homme, il diminue le prêtre ; il est faible, et

toute faiblesse est une atteinte grave à son caractère; il lui faut être doux et indulgent à tous, et le jour où il a besoin d'indulgence, il est déchu.

Mais aussi quelle figure que celle du bon prêtre! combien elle impose, quelle influence elle peut exercer pour le bien! Un grand et bon prêtre pourrait seul modifier les sentiments de toute une population égarée; quelle force donc pour un gouvernement, et quel moyen de civilisation, qu'un clergé vertueux et bien intentionné; et par contre, quelle plaie pour un État, qu'un clergé qui manquerait à sa mission!

Il y a un autre sacerdoce, celui de la loi humaine. Le prêtre est l'avocat de l'homme près la cour divine, le magistrat est le justicier de Dieu sur la terre. Quel ministère encore, que celui d'appliquer la loi! Que ne doit-il pas se passer dans le cœur du juge qui, assis sur son siége, se dit : Je suis la justice et Dieu me regarde!...

Le magistrat, comme le prêtre, se doit examiner un fort long temps, avant d'accepter une si terrible mission que celle de rendre la justice.

Vous montez à votre tribunal, Lamognus, votre cœur est pur de toute passion; votre esprit est libre de toute préoccupation étrangère; vous avez fermé l'oreille aux influences des puissants, aux sollicitations de votre intérêt ou de votre ambition; vous êtes calme, recueilli, pénétré de ce sentiment de respect que l'homme doit à l'homme, et vous savez ce que les droits de l'humanité

conservent de force, même en face de la loi; vous êtes sensible seulement à la voix de votre conscience; vous n'avez enfin ni prévention, ni faiblesse; vous pouvez vous asseoir et juger.

Votre arrêt prononcé, il est sanctionné par la conscience publique; vous avez examiné les charges, apprécié les preuves, vous avez cherché l'intention, vous en avez reconnu le degré, et dans la mesure exacte du juste, vous avez appliqué la loi. Votre arrêt n'est pas seulement un acte régulier de votre ministère, il est encore marqué au coin d'une haute moralité : il ne fait pas craindre la justice, il y fait croire.

Faites-moi connaître le degré d'indépendance, de lumière et de sagesse du clergé et de la magistrature d'un tel empire; que je voie aussi ses lois, son code pénal, et je connaîtrai le degré de sa civilisation.

Cependant le prêtre et le magistrat ne sont pas les seuls qui doivent concourir à produire cet état d'intelligence et de moralité qui permette l'établissement et l'entier exercice de la liberté; il y a encore d'autres puissances dont le concours importe à un très-haut degré : la science et la richesse.

Vous êtes savant, Cuvicius, la science est votre domaine, il vous appartient d'ajouter à ce foyer de lumière qui honore l'humanité; analysez, simplifiez, faites qu'un peu de cette clarté civilisatrice pénètre dans les profondes ténèbres où les masses crient, se remuent, s'a-

brutissent et, comme les aveugles, donnent de la tête sur tous les écueils.

Vous avez la science? Montrez par les merveilles qu'elle vous découvre jusqu'où la raison humaine peut atteindre, où elle s'arrête et ce qui est au delà de sa limite. Dites à l'homme qui l'ignore : Voilà ta force, elle est grande, ne considérant que ce que tu domines ; et voilà ta faiblesse, elle est immense, eu égard à ce qui est au-dessus de toi.

Vous avez la science? Frappez donc ce caillou magique et faites-en sortir ce feu sacré qui élève l'âme, qui unit les hommes, qui les maintient dans la fortune, et qui les console dans l'adversité. Cessez d'être négatifs ou systématiques ; pour moi, je le déclare : entre vos négations, vos systèmes et l'ignorance, je n'hésite pas, mon choix est fait, j'aime mieux l'ignorance avec son sentiment naturel qui croit, parce qu'il est vrai, que la science qui nie parce qu'elle est fausse.

Et ce qui est dit ici, pour le savant, l'est au même titre à tout homme qui tient une plume et qui ne peut se proposer qu'un but : aider à l'amélioration des peuples, au développement sérieux de l'esprit humain; même dans les choses frivoles, le rire, la gaieté, tout peut et doit être honnête : voilà le but.

J'ajoute pour tous ceux qui remuent de gros capitaux : Vous ouvrez la main, et tout se met en mouvement, tout vit, tout prospère ; vous la fermez, et tout languit, tout souffre. Vous connaissez votre puissance et

vous en abusez souvent. Vous pouvez beaucoup, il est vrai, et vous avez des devoirs d'autant plus sérieux; mais il y a une chose que vous ne pouvez pas, qui est de perdre la considération publique, plus puissante que vous et qui vous emporterait; votre devoir est d'imprimer le mouvement à tout, puisque sans l'or rien ne se meut; de donner de l'extension au travail, mais aussi de le rétribuer d'une manière équitable et de faire que dans des proportions relatives l'abondance soit partout. Il y a des choses que les gouvernements ne peuvent pas faire et qui sont la besogne de tous ceux qui possèdent; et puis faut-il donc des lois pour obliger des hommes qui se disent civilisés à être justes et honnêtes? Il n'y a qu'une loi, mais éternelle, qui vous puisse régler; elle est écrite dans la conscience de tous, ne la laissez pas tomber en désuétude.

Vous disposez des richesses, restez malgré cela des hommes de bien, soyez accessibles, avouez le droit d'autrui, ne vous laissez pas aller à un honteux égoïsme; l'égoïsme au sein des sociétés, vous le savez bien, est un principe de mort.

Si donc l'action des premières classes de la société est lente, ou si elle fait défaut, il y a autant et même plus à lui reprocher, dans l'abaissement du niveau moral des peuples, qu'aux gouvernements eux-mêmes, qui ne peuvent en définitive que donner l'impulsion et suivre ensuite le mouvement. Si ce n'est pas aux premières classes de la société qu'il appartient d'ensei-

gner les peuples, de leur donner l'exemple du juste et de l'honnête, et enfin de les préparer à un plus large développement de la vie sociale, morale et matérielle, quel est donc leur rôle et pourquoi les ai-je appelées les premières classes ?

Que conclure de ces conditions imposées aux gouvernements et aux classes élevées ? Est-ce à dire, peuples de la Zélande, que vous n'ayez aucun devoir à remplir, aucun rôle à jouer dans le travail de votre propre amélioration ? Est-ce à dire que vous soyez si abaissés que la voix de la vérité n'exerce sur votre esprit aucune influence et que celle de l'erreur y soit toujours la bienvenue, ou que vous n'ayez qu'à obéir à cette voix qui vous crie : Détruis !... sans que vous sachiez ce qu'elle pourra réédifier ?... Malheur à tout peuple qui croit à la force brutale et qui ne sait faire que des ruines !

Tous les hommes sont égaux devant Dieu, et ici-bas devant la loi ; tous ont droit au même respect et j'ajoute au même dévouement. Voilà l'égalité vraie ; l'étendre, ce n'est pas avancer dans l'idée de justice, mais se perdre dans l'idéal. Toute répartition égale des biens, par exemple, non-seulement serait injuste, mais encore elle aboutirait à détruire l'émulation, qui est le muscle principal du génie de la production dans tous les genres; car cette égalité établie, il arriverait de deux choses l'une, ou que l'égalité tuerait le génie, ou que le génie tuerait l'égalité.

L'ordre dans la nature résulte des oppositions que l'on y découvre partout; ce fait constaté, il suffit de faire un simple et honnête usage de son bon sens pour comprendre que l'auteur de toutes choses s'est proposé le même but pour l'état de société, c'est-à-dire l'ordre, en distribuant inégalement aux hommes les ressources du corps et de l'esprit; les uns savent commander et les autres ne peuvent qu'obéir; les uns, qui ont le génie, observent, découvrent, inventent, et les autres ne peuvent que les suivre et exécuter; il veut par là que les uns commandent et que les autres obéissent; que les uns créent et que les autres exécutent, et que cette différence amène justement les conditions inégales desquelles seules l'ordre peut résulter; et cela ne va pas à induire que les hommes sont inégaux devant lui, mais bien et seulement qu'avec des éléments divers, il a voulu produire un tout régulier dont chaque partie, à ses yeux, a une valeur égale. Donc, tous les hommes ont droit au même respect, au même dévouement, s'ils remplissent les devoirs de leur condition, de même qu'ils ont le droit d'en sortir et de s'élever par leurs mérites et leurs vertus. Il faut des distances avec le droit de les franchir, voilà l'égalité vraie; elle ne consiste donc pas à vivre sous un même niveau, puisque ce serait, non pas relever, mais dégrader l'humanité, que d'abaisser ce qui est grand au degré de ce qui est petit, ou d'élever ce qui est petit à la hauteur de ce qui est grand.

Chaque classe est partie intégrante de ce tout que nous appelons la famille; or, dans la famille point de force sans union. Les raisons que vous croyez avoir d'être envieux et jaloux ne sont pas fondées; le bonheur est pour toutes les positions de même que le souci les atteint toutes. La valeur de chaque classe est dans la valeur de l'ensemble, elles ne seraient rien l'une sans l'autre; si la pauvreté relative est une vérité sociale, la misère est l'abus de cette vérité, et tout abus doit disparaître. Vous êtes la classe active et l'on vous doit la plus large part possible de bien-être, mais pour l'obtenir, la violence est certainement le moyen le plus vicieux. La vraie gloire d'un peuple, j'entends la gloire durable, n'est pas dans le succès de la force, mais bien dans le triomphe du droit et de la justice; dans tous les cas où la force n'est pas l'auxiliaire du droit, de la justice et de la raison, elle est odieuse; l'usage inconsidéré de la force est la honte de l'humanité.

La science est à l'œuvre, laissez-lui le calme indispensable pour un travail si complexe; les moyens pour établir un meilleur état de choses ne sont pas trouvés, ou s'ils sont trouvés, ils n'ont pas encore atteint le degré de maturité nécessaire pour leur application.

Et puis, peuples de la Zélande, ne l'oubliez pas : vous n'êtes pas les enfants du néant; vous êtes avant tout des êtres moraux. Ne soyez donc pas si enclins aux intérêts matériels, élevez-vous vers les intérêts supérieurs; apprenez que si le grand développement des

intérêts matériels fait les sociétés riches et puissantes, c'est le développement des intérêts moraux qui les fait grandes et impérissables.

L'état actuel de la civilisation aime vos aspirations vers le bien, vers le progrès; il les provoque en appelant tous les suffrages pour le choix de vos représentants, mais il importe que ces aspirations mûrissent au soleil de la vérité. Ne vous livrez donc pas étourdiment au mensonge intéressé, non plus qu'aux billevesées des radoteurs. Le progrès marche avec le temps; voulons-nous qu'il arrive, n'embarrassons pas la route, éclairons-nous, agissons, faisons qu'il se hâte, et préparons par nous-mêmes la seule base sur laquelle il se puisse asseoir avec sécurité pour tous.

Sortons de cette croyance où nous sommes qu'il est donné aux hommes de trouver toutes les solutions aux difficultés de ce monde; est-ce que les faits ne sont pas là qui la démentent chaque jour?

On a dit qu'il y a la grande et la petite politique; on a dit vrai. La petite politique est celle des grands hommes, et la grande politique est celle de Dieu; aimez donc les hommes, admirez ceux qui s'élèvent par leur génie ou par leurs vertus, mais adorez Dieu et n'adorez que lui.

D'UNE GRANDE ADMINISTRATION PUBLIQUE

S'il existe un lieu où les hommes sont moins eux-mêmes, moins capables d'amitié; où ils soient plus enclins à la dissimulation, plus envieux, plus jaloux, ce lieu est une grande administration publique : si rien ne prête au développement de ces instincts mauvais, si le mérite est compté, si la justice y règne, si le droit y est toujours respecté : questions délicates !...

Observez le personnel d'une grande administration : nul ne s'estime payé des services qu'il a pu rendre, nul ne croit être placé selon ses mérites, nul n'est content de sa position : est-ce prévention? est-ce raison? Il y a souvent autant de l'une que de l'autre.

Comme un ouragan qui vient s'abattre sur une forêt, agite les plus hauts chênes et les plus faibles arbustes, de même le vent qui souffle sur tous les degrés de

l'échelle administrative, agite et tourmente depuis la meilleure tête jusqu'au cerveau le plus étroit et le plus nul. Le moi, ce fluide de l'égoïsme, court de grade en grade, comme sur un fil électrique, et remue dans le même moment et avec la même violence depuis le petit commis jusqu'au chef de la division, qui manque d'air où il est et qui veut se loger au sommet. Il y pense le jour, la nuit il en rêve, et quel rêve ! Il est arrivé, il a revêtu les insignes, il reçoit et on le félicite; il salue, il sourit, et de son ton de voix le plus grave et le plus solennel, il promet de n'avouer que le droit, de n'écouter que la justice; il y met son honneur, il s'engage, et il est encore sous l'influence de ce beau songe, que déjà le mérite est négligé et tous les siens pourvus; il s'éveille enfin, se lève et s'en va, malheureux, reprendre ses travaux et ses inquiétudes.

Qu'on l'élève un jour à cette dignité qu'il croit être le terme de ses aspirations, il n'y trouvera pas assez d'importance, il voudra augmenter ses attributions; homme fort rare encore, s'il ne se montre pas le plus irrité, le plus scandalisé, de ces prétentions remuantes de tous les subalternes.

Quel sujet de réflexion que cette perpétuelle et tyrannique maladie, qui ne peut laisser l'homme dans un calme heureux, qui sait si bien, et toujours, lui faire rencontrer l'ennui et le chagrin dans la position la plus propre à lui faire couler une vie honorable et douce parce qu'elle est utilement occupée !

Carnilion dans son grenier, où il souffrait du froid et de la faim, ne voulait qu'un emploi qui lui permît de vivre : laborieux, disait-il, il espérait s'élever un peu avec le temps, du zèle, de l'assiduité; il ne voyait pas au delà. Quelque chose, autre que ces qualités heureuses, l'a poussé où son mérite ne l'appelait pas; il est non-seulement au-dessous de sa charge, mais encore inutile, même gênant; et le plus jaloux, le plus envieux, le plus mécontent, c'est Carnilion!...

On en voit qui, dans un poste d'une certaine importance, se trouvent mal partagés. Ils ne veulent pourtant ni se voir plus haut, ni avoir de plus grands avantages. Ils souhaitent seulement de se trouver dans une condition mieux appropriée à leur goût et à leur talent; incapables d'ambition, ils puisent ailleurs le sujet de leur mécontentement; ils obéissent à leurs penchants, ils veulent une seule chose louable et qui est d'être utiles dans la direction de leur esprit.

C'est l'affaire de ceux qui commandent de mettre chacun dans la place qui lui convient, et où il rendrait de meilleurs services; j'entends que c'est leur devoir et qu'ils y ont un intérêt au point de vue de leur réputation d'habileté.

Pour l'homme qui a compris le vide des honneurs et des superfluités, au défaut d'un patrimoine qui assure son indépendance, le plus désirable est un emploi qui le fasse vivre simplement, hors de vue,

et où il ne soit non plus parlé de lui que s'il n'existait pas.

On a dit :

Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.

Je le dis pour mon compte, et j'ajoute qu'il arrive de rencontrer dans les derniers rangs des gens qui se soutiendraient au premier.

Il faut pour d'éminentes fonctions, d'éminentes qualités. Le grade ne donne qu'une supériorité de convention. Voulez-vous qu'elle soit réelle, joignez-y un mérite élevé, avec un air de dignité qui inspire la confiance et le respect. Il existe un vice quelque part dans mon supérieur que je n'aborde qu'en tremblant, ou au contraire, qui ne sait rien m'inspirer et dans le cabinet duquel j'entre sur les talons.

La roideur n'est souvent qu'un masque où s'abrite une incapacité. Le mérite est affable, il se laisse approcher, il permet qu'on lui ouvre son cœur, que le plus humble lui montre la portée de son esprit; et sa dignité naturelle l'arrête au point où commence la familiarité. Il sait, avec une fine connaissance du cœur humain, discerner sous un extérieur timide un esprit élevé, une âme d'élite; comme on le voit éviter de se prendre à l'éclat factice de ces parleurs hardis, miroitants, et qui n'ont que les dehors. Mettez une glace au soleil, elle éblouit, passez à l'ombre, ce n'est plus rien qu'une surface polie répétant servilement ce qui l'entoure, qui

n'a pas dix millimètres d'épaisseur et derrière laquelle on ne trouve que le vide.

Il n'est pas permis à un grand fonctionnaire d'être incapable assez pour craindre le génie et l'éloigner de lui à dessein.

Un homme revêtu d'un grand caractère doit encore savoir ignorer de certaines choses que leur frivolité rend indignes de monter jusqu'à lui, avoir du laisser-aller dans celles d'un peu plus d'importance, et une fermeté froide, inébranlable, dans les occasions graves et difficiles, avec assez de modestie pour demeurer digne quand le succès a couronné sa résolution.

Il lui faut surtout du jugement, de l'équité, du tact; on veut qu'il écoute, qu'il apprécie, et qu'il décide par lui-même, non par autrui; qu'il ne blâme et ne loue qu'à propos et dans la mesure du tort de la chose blâmable, comme du mérite de la chose louable; qu'il soit incapable de ressentiment; que sa mémoire, avec sagesse, sache retenir et oublier.

Laissons dire ceux que la sensibilité fait rire et qui la traitent de faiblesse; on peut se résoudre à ne trouver qu'un cœur de pierre dans la poitrine d'un forban, mais on aime à voir, dans l'homme qui commande sur d'honnêtes gens, un cœur accessible et quelque chose du père de famille.

Je me ferai toujours une idée juste de la valeur personnelle d'un grand fonctionnaire, si je me trouve à

même d'apprécier ceux qui l'entourent et dont il prend conseil.

C'est une grande misère de n'avoir à louer dans une personne d'un haut rang, que les talents et le savoir, dépourvus des vertus qui sont communes à tous les gens de bien; j'entends la moralité, la probité. C'est un scandale public de n'y reconnaître que le succès de l'intrigue ou de la ruse.

Je me plais quelquefois à me supposer toute la somme de ces grandes qualités et je m'appelle à de hautes fonctions : je ferme les yeux pour que l'illusion soit complète; je tiens, par la pensée, toutes les brides attachées à cette foule de bouches avides; je vois ce grand nombre d'affaires que je signe en partie de confiance, ne les pouvant étudier toutes, et engageant ainsi, avec ma signature, ma responsabilité à chacune d'elles. Je sens alors que mes cheveux blanchissent, que ma santé s'altère, et j'éprouve à rouvrir les yeux et à sortir de mon illusion, un plaisir indéfinissable.

Qu'un homme accepte ce lourd fardeau, s'il n'en est pas accablé comme moi dans mon illusion, je me dis : Il y a des âmes faites exprès, elles ont la trempe qu'il faut, et je me prends à les admirer; mais pour un dont le nom reste, combien se retirent plus heureux, si le bonheur suit la richesse, dont l'intérêt désormais est de voir leur nom s'éteindre et se perdre dans les profondeurs de l'oubli?

Il y a des audacieux à qui rien ne paraît impossible :

ils entament avec la même aisance, les petites et les grandes affaires et s'en tirent avec le même succès, c'est-à-dire mal; toutefois, ils se montrent contents et dans une attitude superbe! Ils ont conduit une grande affaire qu'ils ont gâtée, et qui les a perdus, mais leur nom y est attaché, cela leur suffit; ils conservent les airs de gens capables, et de très-bonne foi se croient tels.

On trouve, en descendant l'échelle, des hommes qui, avec beaucoup de qualités spéciales, manquent de ce ton du commandement sans lequel tout le sérieux du chef disparaît : qui commande mal, est mal obéi. Il en résulte un préjudice qui atteint à la fois les intérêts de l'administration et du subordonné. Placé au milieu de ces deux intérêts blessés, le chef perd des deux côtés la considération qui est sa force; la confiance en lui diminue peu à peu, il ne trouve plus que dégoût et mauvais vouloir. Ces entraves, en apparence sans portée, embarrassent les rouages de la machine et usent à rien une partie de sa force et du temps, pour ne parler que du moindre tort qui en puisse sortir.

D'autres ont, avec les mêmes qualités, le ton du commandement, et l'on voit que les choses n'en vont pas mieux ils savent où tel réussirait et ils évitent de l'y employer, ne l'attachent qu'à des travaux qu'ils supposent devoir user son esprit, paralyser ses moyens. Il y a une direction où il avancerait à grands pas, et

s'ils le poussent, c'est sur le chemin opposé : leur jalousie suspecte son talent; ils ressemblent à ces chefs d'emploi, au théâtre, qui manquent de confiance dans leur propre étoffe et qui craignent de laisser voir leur doublure : triste préoccupation!

Pardonnons à la faiblesse humaine cette conduite, moitié honnête et moitié hypocrite; d'autres hommes ont tout à la fois une conscience qui parle et un amour-propre qui veut être obéi : ceux-là n'étouffent pas le mérite, ils le laissent se développer, ils font mieux, ils l'exaltent, et leur loyauté serait entière, s'ils n'insinuaient qu'ils y ont une part et que c'est celle du lion.

On en connaît pourtant dont l'honnêteté est parfaite. Ils laissent à chacun ce qui lui appartient, n'en retiennent rien, et ils abandonnent généreusement les conseils et les idées qu'ils ont donnés, ayant de quoi vivre de leur propre fonds; leur nom n'est pas de ceux qui font foule dans la mémoire et qui s'y perdent; on le garde pour le signaler à la reconnaissance de ses enfants en leur disant : Je lui dois beaucoup.

Vous est-il arrivé d'arrêter votre attention sur ces petites machines qu'un ressort caché fait mouvoir? On les monte avec une clef et elles vont ainsi pendant un temps donné, produisant les mêmes effets, exécutant les mêmes mouvements. Ces petites machines sont une image assez parfaite de celles que je veux peindre, et qui est une espèce particulière que l'on rencontre com-

munément dans une grande administration publique : l'heure sonne, la machine arrive et se place dans un fauteuil. Elle écrit ce que la veille elle a écrit et ce que le lendemain elle écrira de nouveau. Une seule chose varie chaque jour : le quantième du mois. Elle donne à midi, à une heure, à deux heures, les mêmes ordres qu'elle a donnés la veille, à midi, à une heure, à deux heures, et qu'aux mêmes heures elle redonnera le lendemain. Elle a si bien pris la forme de ce qu'elle appelle ses fonctions, elle s'est si bien imprégnée de leur monotonie, qu'elle est devenue incapable de faire autre chose que le tour de son cercle, et semblable à ces chevaux que l'on attelle à un manége en leur couvrant les yeux, dont le travail est de tourner, elle tournerait les yeux fermés. C'est toute son aptitude, elle ne veut s'embarrasser d'aucun autre soin; sa peau est dure et luisante à l'endroit où elle s'assied et elle ne veut être autre chose qu'une machine assise, taillant une plume et écrivant, pour la retailler et écrire encore.

Après trente années de cè ponctuel service, et souvent plus de soixante ans d'âge, on lui rend, avec sa pension, le droit d'agir désormais comme font les autres hommes; mais telle est, sur cette maigre organisation, la puissance de l'habitude, que le pauvre être regrette une seule chose, qui est sa servitude ; et l'on en a vu éprouver, en redevenant libres, une telle secousse, qu'ils en sont morts.

J'entends dire : La tête conduit le corps. Est-elle bonne, le corps est bon. On se trompe : il ne suffit pas pour élever un édifice que le plus habile architecte en ait donné le plan et les dessins; il faut encore, pour l'exécution, des ouvriers capables de se bien impressionner de la grandeur du projet et d'entrer dans le sentiment de son auteur; des artistes de second et de troisième ordre, assortis à celui du premier, ou vous n'obtiendrez d'une grande pensée, qu'un résultat malheureux.

De même dans une grande administration, il ne suffit pas que la tête conçoive largement. Il faut au second rang, des gens qui aient du sens, de l'ampleur, assez pour entendre le plan, le corriger s'il est besoin, et que ceux-ci trouvent encore au-dessous d'eux des intelligences ouvertes, afin que les ordres qui tombent, de degré en degré, jusqu'à cette troupe qui exécute, lui arrivent bien transmis et ne perdent rien de ce qui doit concourir au succès de l'ensemble.

Il serait naturel qu'il en fût ainsi. Mais autre chose que la raison intervient, choisit, favorise; et ce qui est bon, juste et raisonnable ne prévaut pas sur ce qui est intrigue, camaraderie ou caprice.

Quelle administration que celle où la raison serait toujours écoutée, la justice toujours respectée, où le droit aurait satisfaction, où le mérite serait aperçu!... Quelle influence elle exercerait sur les hommes et sur les choses, et notamment sur les mœurs publiques!

Que faudrait-il pour qu'une telle administration existât? un homme d'une volonté ferme, d'un esprit élevé, d'une grande activité, d'un génie résolu, et moins jaloux de sa tranquillité que d'attacher son nom à ce chef-d'œuvre inconnu.

Je puis croire qu'un grand fonctionnaire, qui a de hauts talents, joindrait une volonté assez ferme pour ne subir aucune influence et qui choisirait toujours, pour le placer dans un poste quelconque, celui que son mérite, sa conduite et son ancienneté recommanderaient à sa justice, donnerait par cela seul, à son administration, une telle force d'action, un caractère de moralité tel, qu'aucune autre ne lui pourrait être comparée; mais si je me représente combien il lui faudrait soutenir de petits combats, à combien de fortes influences il lui faudrait résister, combien il lui faudrait supporter de taquineries de toutes sortes, de combien de ridicules obsessions il lui faudrait triompher, je me demande alors où l'on pourrait trouver un homme de cette rare complexion, qui, pour persévérer dans l'accomplissement de ce rude travail, ne trouverait d'appui que dans la conviction qu'il donne un grand exemple de justice et de moralité, tandis que de tous côtés on publierait qu'il n'en est rien, qu'il est atteint de monomanie, et que cela serait cru peut-être, et répété, par ceux-là mêmes à qui sa résolution devrait profiter.

On cherche cet homme, et s'il est si difficile à ren-

contrer, c'est qu'il lui faudrait une nature exceptionnelle et que chez lui le sentiment, disons plus, la passion de la justice, dominât tous les autres sentiments, toutes les autres passions.

Attaquer la probité ou la moralité des puissants, ce n'est, le plus souvent, qu'une tactique de guerre et qui n'est ni la meilleure, ni la plus loyale : c'est le travail des petits esprits, remués par les sentiments les plus bas.

Peu de gens se doutent que l'on aurait beaucoup fait pour inspirer l'esprit de justice, si l'on décidait que les services sont personnels, que cela fût bien établi dans nos mœurs, et que le fils, le frère ou le neveu de celui qui s'est élevé par son mérite, ou qui s'est signalé par quelque grande action, ne sont pas, pour cela, dans une position meilleure et qui doive déterminer la faveur.

Il y a des choses que l'on sollicite auxquelles on n'a nul droit, et qui seraient d'avance repoussées si l'on employait pour les demander le mot qui leur convient, mais qui, demandées sous un nom plus doux, ne causent point de répugnance et se voient souvent accueillies. Qui voudrait écrire : J'attends cette injustice de votre haute protection ? Écrivez : cette faveur, à la bonne heure. La faveur est une forme de l'injustice, mais elle suppose le pouvoir, elle ne comporte rien d'odieux et elle intéresse l'amour-propre. Ajoutez, si vous le voulez : Dieu a dit : Que la lumière soit ; et elle

fut. Ah ! monseigneur, imitez Dieu, dites : Qu'il soit !... et je serai.

L'injustice est le pain quotidien des parents et amis de tout homme puissant ; mais aucun de ces derniers ne consent à être injuste. Si vous voulez qu'une injustice passe, habillez-la de satin blanc et de rubans roses ; appelez-la d'un nom qui montre seulement l'autorité du protecteur : une faveur, une grâce, un bienfait. Il voudra justifier cette grande opinion que vous avez de son crédit, et l'on peut se décider au rôle de bienfaiteur.

La faveur, pour l'homme en place, c'est le thermomètre où chacun juge de son influence : on en compte les degrés, et la considération dont on l'entoure augmente ou diminue, selon que la liqueur monte ou descend : vous qui ne méritez rien et qui pouvez tout obtenir, soyez au moins d'habiles solliciteurs.

Le mérite végète dans les moyens emplois, où sa complexion nuit à sa fortune. Il a un vice qui le neutralise : il se respecte. Il n'est ni obséquieux, ni complaisant, ni bas ; il ignore l'art de se faire petit à propos et d'essuyer une rebuffade ; jamais il ne vient, le chapeau à la main, mendier ce qui lui est dû. Il faudrait descendre de son fauteuil où sont tant de gens qui demandent tout, suppliant, congratulant, pour aller à lui, qui ne demande rien, et dont rien, dans son attitude ou son silence, n'a la saveur d'une supplique.

Deux conditions permettraient au mérite de parvenir

aussi vite et aussi bien que le plus habile, et par là, le plus détestable intrigant : la première, que l'on s'occupât de lui, qu'il fût aperçu et compris ; la seconde, qu'étant compris, il n'offusquât personne et que personne n'eût intérêt à l'écarter.

J'ai connu un centenaire, homme de bien, qui assurait qu'une fois en sa vie, il avait vu la réunion de ces conditions et le phénomène se produire : ce qu'il a vu se peut revoir, et je ne dis rien qui ne soit possible et raisonnable.

Un employé n'est pas chez lui, avec sa famille et ses amis, ce qu'il est dans son bureau, avec ses supérieurs et ses égaux. Il est au dehors, comme tout le monde, bon ou mauvais, à peu près dans son naturel ; pour bien juger de son caractère, c'est là qu'il le faudrait observer. Au dedans il est tout autre : a-t-il passé le seuil de la porte, il a son masque, il est travesti ; il échange avec tel ou tel, qu'il n'aime pas et dont il n'est pas aimé, de petits sourires qui ne sont pas sincères, mais qui sont gracieux : on se salue de la main ou l'on se donne du chapeau, le tout sans préjudicier à la petite haine que l'on se porte réciproquement. S'aborde-t-on, on mesure ses mots, on est sur ses gardes, et après s'être dit des riens, on se sépare content de soi, si de part et d'autre on est assuré de n'avoir laissé échapper le plus petit mot dont son cher collègue, au besoin, puisse s'armer et faire son profit.

C'est une bonne fortune pour un commis, si, arrivant à l'heure précise, il peut être aperçu de son supérieur qu'il salue de manière à être bien vu; au contraire, l'heure est-elle passée, il se glisse, en se mouchant, et il disparaît comme une ombre.

Si le bruit court d'une vacance, que de cœurs qui battent, que de têtes qui travaillent, que de démarches!... Il y a recrudescence de compliments, de caresses, de sourires, non-seulement au supérieur, mais encore à tous ceux qui l'entourent de qui on espère tirer quelque avantage. C'est le beau temps du garçon de bureau : on descend jusqu'à lui, on lui parle avec intérêt, on veut savoir comme il se porte, et selon ce qu'il répond, ou l'on se réjouit, ou l'on s'alarme : ces gens-là, quand ils s'en mêlent, coulent si habilement une lettre sur un bureau et de façon qu'elle soit lue dans le bon moment!... Chacun se loue, pendant ces jours-là, des dispositions bienveillantes de tous les solliciteurs; jusqu'au chien du maître, il y gagne souvent, outre les caresses, un collier plus riche, plus léger, et dont l'avantage est de conserver mieux son poil.

On reconnaît à tout cette espérance qui agite les esprits; le va-et-vient est plus actif, on se recherche et l'on s'aborde avec un empressement inaccoutumé et dont la curiosité est le motif : Il paraît, dit l'un avec mystère, que c'est Julien qui passe. Il est vrai qu'il n'en sait rien, mais il jette un nom pour qu'on le démente

et qu'on lui apprenne s'il est sur les rangs ou si quelque autre a des chances; et chacun use de détours, de finesse, pour s'assurer qu'il est bien ou mal informé.

Le nom de l'heureux est enfin connu : c'est Victor, à qui, chacun ne pensant qu'à soi, personne n'avait pensé. Les esprits s'aigrissent, on se plaint, il n'est bruit que du mauvais choix que l'on vient de faire : Il n'a point ceci, il lui faudrait cela; et souvent, il faut le dire, le choix est vraiment malheureux.

Il arrive pourtant d'éprouver de plus vives déceptions; on se demande qui va passer à l'emploi vacant. On nomme deux ou trois qui y ont des droits incontestables, et ce qui vaut mieux encore, incontestés. On affirme que c'est l'un de ceux-là et chacun donne son avis. Dans le même moment un inconnu va et vient dans les cours, monte, descend, remonte et attend dans l'antichambre. L'huissier l'appelle enfin, l'introduit, et bientôt on le voit reparaître avec l'air assuré d'une personne qui est sur son terrain. Il vous aborde en souriant et il vous traite de cher collègue : il est nommé !... On se regarde avec des yeux étonnés et la bouche béante. Revenu de son étonnement, on se demande d'où vient cet intrus, d'où il est, quel il est, par où il est entré; si c'est par la porte, par la fenêtre ou par un soupirail de cave... On entend dire à l'un qu'il a rendu de grands services, à l'autre, qu'il a de hautes protections. Un troisième sait autre chose qu'il ne dit qu'à l'oreille; on rit et l'on croit comprendre; on de-

vine juste quelquefois, souvent on se trompe; une administration a ses secrets, ses mystères, qu'il n'est ni prudent ni habile de vouloir pénétrer.

Je donne ce conseil aux petits et aux faibles : Consultez vos forces et laissez à d'autres le soin de remuer de certaines choses qui sont de poids et qui vous écraseraient.

Brennus compte parmi les plus anciens. Il a une valeur que l'on a remarquée : il est laborieux, assidu. Il a de l'aptitude et une conscience droite qui ne se dément pas. Sa douceur est proverbiale. Sa vie privée est régulière comme sa vie administrative. On ne le voit jamais parmi les solliciteurs incommodes. Il ne donne nul souci, nul ennui à ses supérieurs, qui n'entendent parler de lui que par ceux qui n'ont qu'à se louer de ses bons offices. Il y a plusieurs classes dans son emploi, il n'est pas de la première, et on ne le comprend pas dans la distribution des grâces. Est-ce justice, oubli ou insouciance? C'est un composé de ces trois choses. La justice veut être courtisée; et puis elle est boiteuse, elle aime que l'on aille au-devant d'elle et qu'on l'aide à marcher. Cependant, Brennus, n'en doutez pas, elle arrivera chez vous qui la négligez et elle vous dira : Me voilà; j'arrive un peu tard, mon ami, mais c'est votre faute; et elle dira vrai. Considérant les hommes comme ils sont, ajoutera-t-elle, leur ardeur pour ce qui les touche, leur indifférence pour les intérêts d'autrui, vous ne deviez pas vous borner à avoir

du mérite et des vertus; il fallait monter sur les toits et crier : J'ai du mérite ! j'ai des vertus !... ou prier vos amis de le crier pour vous; on se serait souvenu plus tôt que vous existez.

Il y a des gens chez qui le désir de paraître influents est une véritable manie. Olof est l'un de ces maniaques et sa maladie est à l'état chronique; c'est un incurable. Il ne peut rien arriver de bien à personne, qu'il ne se pose comme cause première ou déterminante et qu'il ne prétende à toutes sortes d'égards. C'est à lui que Morino doit son ruban, Fariol d'être réintégré, et Nelcius le mariage qu'il vient de faire; il veut être un poids dans toutes les balances. Êtes-vous choisi, il vous dit : Je le savais, avec cet air d'importance qui veut dire : J'y suis pour quelque chose. Si un jour de fête ou de grande revue où il doit paraître, le soleil se lève radieux, si le ciel est pur, si l'air est frais, il souffrira que vous lui disiez qu'il a une étoile et que c'est pour lui que le temps est beau !

Il arrive à l'homme tenant un rang considérable, et j'ose dire même au plus habile, de se tromper comme les autres hommes. Tous en conviennent d'une manière générale comme d'un tort qui tient à l'imperfection de notre nature; néanmoins, qu'à un homme haut placé, jouissant d'une grande réputation d'habileté, il arrive de se tromper, et qu'il en convienne, voilà une vertu rare et que lanterne en main un Diogène nouveau peut

chercher dans une moderne Athènes ; il ne lui faut que du temps à perdre.

Un habile sent, une affaire étant manquée, ce qu'il fallait faire pour qu'elle réussît et il feint de s'étonner qu'on ne l'ait pas fait. Il veut insinuer, par là, que ses ordres ont été mal compris. A quoi bon vous défendre? Qu'avez-vous à dire? Que vous avez exécuté vos ordres à la lettre? A qui l'allez-vous dire? Quel effet pensez-vous produire?... Vous avez à faire quelque chose de plus sensé et que l'on comprendra : consentez à n'être qu'un sot.

Varios paraît capable, il ne manque, non plus qu'un autre, d'amour-propre et de vanité; avec cela, c'est pour lui une chose trop forte que d'avoir seul une opinion : qu'un habile émette un bon avis, il en sent et il sait en faire sentir aux autres la valeur et la portée; mais de penser seul, de se prononcer le premier ou d'agir quand il s'est prononcé, c'est une hardiesse dont il est incapable.

On connaît un homme qui s'annonce bien, on lui accorde un certain mérite et l'on s'étonne de voir qu'il n'avance pas, on crie à l'injustice. C'est quelquefois un Varios, il ne pense qu'après les autres; sa place est derrière et on l'y laisse.

Vous aurez beau dire : les arbres les plus grands et les plus forts, comme les plus petits et les plus faibles, ont leur fruit de choix et leur fretin; ceux qui sont élevés ne vous accorderont pas que les petits puissent

avoir de bonnes inspirations ; ils croient en avoir le monopole.

Un esprit juste et droit surgit-il, on le remarque. Brille-t-il, on le jalouse. En face on lui rit, on le flatte. Derrière on l'attaque, on le diminue ; on ne veut pas sa perte, mais le fixer où il est. Le bruit ferait la lumière, on préfère cette longue suite de petites machinations bien conduites qui agissent sur l'esprit du maître, à son insu, et sans que la victime y songe : l'homme qui se respecte n'a pas recours à ces ressources de mauvais aloi, il ne les soupçonne même pas ; on le sait et l'on en profite.

Si l'on ne le voyait avec ses deux yeux, et après s'être assuré que l'on est bien éveillé, qui pourrait s'imaginer que le talent et la vertu fussent si facilement obscurcis, et qu'il fût si aisé au vice et à la sottise de s'établir dans les positions qui leur appartiennent ?

Je dirais : c'est l'image de ces nuages qui s'amassent, se rompent, vont grossir les ruisseaux et laissent ensuite le champ libre au soleil, si l'on ne voyait de ces éclipses, partielles d'abord, se compliquer ensuite et devenir totales.

Il faut tant de courage et de persévérance pour s'élever par son seul mérite, qu'aucun n'y parviendrait sans l'illusion ; c'est-à-dire si les honneurs, la fortune et les dignités, avant de les posséder, se pouvaient toucher et estimer ce qu'ils valent.

Et lorsque arrivé au sommet, l'illusion a disparu, la

honte de descendre est si grande, que pour s'y résoudre, il faut plus de sagesse qu'il n'a fallu de courage et de volonté pour monter. Aussi n'en voit-on guère d'exemples : on ne descend pas, on tombe. Ou s'il arrive à aucun de descendre, observez : c'est moins le fait de la sagesse que de la fatigue ou du dégoût; il est plus misanthrope que sage.

Je dis à un jeune homme que le caprice élève et qui commande à son aîné, ou à son maître en savoir et en expérience, qu'il lui doit plus que des égards.

Quelle que soit d'ailleurs la valeur d'un homme qui a qualité de chef, s'il n'est estimé et respecté de ses subordonnés, c'est la marque certaine de son incapacité à commander.

Un simple commis peut briller dans la condition obscure où il est, on s'y trompe, on l'élève, et le voilà non-seulement inutile, mais dangereux. Il se lève le lendemain avec un visage empreint de l'importance qu'il se croit, il dédaigne ses camarades d'hier; il ne rit plus, il médite. Il met sérieusement un prix aux sottises qui lui passent par la tête, les soumet, et tout est fini pour lui; il n'ira pas plus loin. Mais pendant que cette résolution se place inébranlable dans l'esprit de son supérieur, l'illusion fait passer dans le sien des rêves étranges; qui sait s'il ne se voit appelé un jour à gouverner l'État? Au moins est-il vrai qu'il est désormais incapable de redevenir le passable commis qu'il

était hier. Il ne lui reste plus, pour se soutenir, et j'ose dire pour prospérer, que de se tenir au service de la calomnie, ouvrier de mauvaises œuvres, métier abominable, qui fait tout à la fois son humiliation et le tort de ceux qui l'écoutent.

Un homme de valeur peut se plaire dans une position qu'il juge convenable. Il ne songe qu'à s'y tenir comme il convient et à s'y voir entouré de la considération qu'il croit due à sa position. Il vivrait toujours ainsi, heureux, tranquille, sans autre ambition qui le puisse tourmenter; mais on lui donne un nouveau collègue, on le lui nomme, il le connaît, et il éprouve un soudain mépris pour ses fonctions. Il ne peut plus douter du peu d'estime que l'on accorde à son emploi; tout est changé pour lui et il pense à s'en démettre; il devient remuant, il veut monter ou se retirer; il veut l'un ou l'autre invinciblement, car il s'agit pour lui de faire cesser une égalité qu'il regarde comme une atteinte à sa dignité.

Avoir les mêmes intérêts à une même chose et les mêmes raisons pour la soutenir; faire métier de s'estimer réciproquement; se faire l'appui les uns des autres; former comme une famille où tous agissent comme un seul, cela s'appelle l'esprit de corps. Il serait si naturel et si fort dans l'intérêt de chacun qu'il régnât dans une administration, qu'un grand étonnement pour ceux qui vivent ailleurs, sera d'apprendre qu'il

n'existe pas et surtout qu'il ne peut pas exister. S'il existait, ne ferait-on rien pour le détruire? Tant de gens s'aimant, s'aidant; tant de volontés rayonnant vers un même but: quelle ressource pour le bon droit et la justice! mais quel empêchement pour la faveur!

Craindre l'esprit de corps, c'est comprendre sa puissance; s'en rapporter à la complexion des hommes pour en éviter l'effet, c'est faire assez.

Continuez donc de vous nuire, et toutefois, pauvres gens, prenez-y garde : ce qui touche autrui va bien souvent à votre adresse. Abritez au moins vos petites haines sous un air de bienveillance : Burtin vient de tomber, ses services valent bien les vôtres, que ne dites-vous : On l'a traité sévèrement? Soyez moins habiles à trouver les raisons qui peuvent expliquer sa chute et un peu plus à trouver celles qui pouvaient l'empêcher. Ayez moins d'esprit, j'entends de celui qui nuit. Vos railleries ne sont pas seulement cruelles, elles sont imprudentes : savez-vous ce que l'on prépare contre vous? Allons! ne soyez pas méchants à votre préjudice, gardez une attitude dont vos amis puissent tirer avantage au jour de votre disgrâce.

L'ambition est une surexcitation d'un sentiment vrai ou faux, bon ou mauvais, d'où il suit que l'ambition affecte différents caractères : elle est noble, ou elle est basse; elle est détestable, elle est folle, ou elle est louable, elle est légitime. Il semble qu'elle sied à de cer-

tains sujets et qu'elle grimace chez certains autres. Si elle a une mesure, ou commence-t-elle? où doit-elle commencer? Il n'y en a pas de règle : pourquoi nous étonner de l'agitation des derniers subalternes? Quelques-uns se comparent à de certaines gens au-dessous d'eux que la faveur a placés au-dessus; ils se redressent, et le menton sur leur tête, ils rient, ils se moquent ou ils crient à l'injustice. Quel remède à cela? Laisser parler la justice avant la faveur ? Mais si ce moyen si simple n'est pas possible dans la pratique, il faut laisser à ceux qui en souffrent le droit de se plaindre, et un peu celui d'en rire.

Valdoni est un cœur antique. Quel dévouement pour ses supérieurs, surtout pour l'un d'eux, celui que vous connaissez, que vous approchez et duquel dépend son avancement! Qu'il est beau et entraînant quand il dit : J'aime mon chef, je lui suis dévoué, ma vie lui appartient; pour lui j'irais me jeter dans le feu ou dans l'eau!... Dans l'eau, s'il nage, je le veux bien, mais dans le feu, quelle abnégation!

Valdoni parviendra-t-il? On a vu de ces grands dévouements faire la fortune d'un hypocrite.

Bravo, Lazios, vous voilà de l'état-major : de si bas, monter si haut et si vite, cela vaut que l'on vous complimente. De vous au maître il n'y a plus qu'une coudée, cela suffit, vous serez recherché, embrassé. Mais pourquoi paraître tout enflé? Votre fortune étonnerait-elle votre mérite? D'où vient que votre démarche est autre

et qu'il semble que vous marchiez moins avec vos jambes qu'avec vos épaules? Pourquoi abattre votre chapeau sur vos yeux comme pour leur cacher le soleil, votre rival ? Pourquoi vous négliger, même dans les choses qui sont de propreté? Craignez vous, si l'on vous voyait décemment coiffé, brossé, rasé et la démarche naturelle, que l'on osât inférer que vous n'avez ni de nombreuses, ni de graves occupations? Croyez-moi, Lazios, c'est une maigre ressource que le ridicule pour obliger les gens à nous remarquer.

Je rencontre Fardoni dans une cour et je l'aborde : Quelle heure est-il? — Assez bien, et vous-même? — Je l'observe et je m'aperçois qu'il est préoccupé. Il a les yeux fixés sur une croisée ; qui peut attacher là ses regards et le jeter dans une si grande distraction? J'y vois paraître son chef, et Fardoni, qui le guettait, se décoiffe, salue, sourit, se ploie, se reploie; puis salue, sourit, se ploie et se reploie encore, et cela fait, recommence. Je prends lentement mon mouchoir et me mouche, plus lentement ensuite ma tabatière et je prise. Croyant après cela ses civilités faites, je reprends : Quelle heure est-il? — Vous êtes bien bon ; elle a été un peu souffrante, mais elle va mieux... Je reconnais qu'en effet il n'a point fini. Il y a encore les petits saluts et les petits sourires à quoi il travaille, et j'attends. Il allait terminer quand son chef tourne le dos et disparaît : Fardoni a salué, trop bas peut-être et trop longtemps, toutefois il

se retire content et en sautillant; il est à moi maintenant, je saurai l'heure.

Les flatteurs et les sots ne sont jamais eux : dans ce qu'ils disent, dans leurs gestes, dans leurs grimaces, ils laissent toujours reconnaître les idées et les manières de ceux à la fortune desquels ils sont attachés ; mimeurs d'autant plus fatigants qu'ils ne sont que de mauvaises copies d'originaux souvent assez médiocres. Le climat des administrations convient à l'espèce ; elle s'y développe et y prospère aussi beaucoup mieux qu'ailleurs.

Ne plaignons pas la sottise de bon aloi, je veux dire celle qui n'est ni rusée, ni méchante ; un imbécile de la bonne trempe est toujours disposé à l'admiration ; il lui suffit que vous le commandiez pour qu'il tombe dans l'étonnement de votre mérite et qu'il en parle à tout le monde avec une chaleur qui éveille, si peu que ce soit, l'attention à votre endroit. Par ce côté-là justement, il est de ceux qui plaisent et dont on ne se fatigue guère ; on passe sur certains vices, on se l'attache, on lui trouve un certain tact, une certaine dose de jugement ; on y ajoute un peu chaque jour et l'on arrive à lui reconnaître du sens et de l'esprit. On dit qu'il le faut bien observer, que c'est une nature fine, délicate, sous une enveloppe moutonnière ; on l'aime et on feint de l'estimer, pour donner une valeur moins douteuse à son admiration : c'est le mot de ce mystère qui existe entre Marsius et son chef et que vous cherchez à pénétrer.

Je veux le dire à ceux que ce point touche : Soyez prudents avec un Marsins, ne l'élevez pas, évitez de parler devant lui de l'esprit que vous lui prêtez et que vous voulez qu'on lui croie, si vous tenez à conserver votre prôneur : car si peu que vous lui en accordiez, s'il le sait, il cessera de vous admirer pour s'admirer lui-même.

Falacius sait sa grammaire sur le bout de son doigt, il se déclare puriste et il s'est mis en cette réputation. Il revoyait les ouvrages de M. V. de M. X., il les complétait. Il a l'habitude de ces choses-là; il a tant corrigé! Soumettez-lui votre travail, c'est l'affaire d'un instant, un coup d'œil lui suffit; prenez le temps d'éternuer et il a fini. Votre orthographe est irréprochable, vos phrases sont bien construites, le tour en est vif, les expressions convenables, tout cela vit, tout cela remue? A la bonne heure, mais tout n'est pas dit : il vous attend à la ponctuation. Elle est régulière? Alors il ferme la panse d'un A que vous avez laissée ouverte, il allonge la queue d'une virgule qui est restée dans votre plume, il marque un point qui est trop pâle et il vous rend votre travail : Allez, vous dit-il, c'est complet.

Je prends la permission de vous le dire, messieurs les commis, vous n'êtes ni fort utiles, ni gens de conséquence. Savez-vous ce que vous êtes sans vous en douter, ni le vouloir? Vous êtes malfaisants. C'est vous qui avez donné à la bureaucratie française cet injuste renom d'insolence qu'elle a dans le monde et qui êtes

la cause de ce mot : « Il vaut mieux avoir affaire à Dieu qu'à ses saints. » Pourquoi recevoir avec cette hauteur blessante qui n'appartient à personne, surtout à vous? Ayez moins de carrure et plus de dignité; à tout cela, je ne verrais d'autre mal que le ridicule, s'il n'arrivait à personne de vous prendre au sérieux, de s'interdire à vos grands airs et de demeurer incapable d'expliquer l'affaire pour laquelle on venait près de vous; mais cela arrive, et je vous l'ai dit, vous êtes malfaisants.

La présence d'esprit d'un simple commis a-t-elle jamais sauvé la réputation d'habileté d'un grand fonctionnaire, ou son courage a-t-il rendu un service d'un ordre plus élevé et qui aille à garantir l'État? Quelques-uns le disent et ils ajoutent que cela est arrivé : j'affirme qu'il n'en est rien. Il importe de ne pas laisser croire que la réputation d'habileté du maître soit jamais suspendue à ce fil, ou qu'il arrive à la société cette fâcheuse chose de voir sa tranquillité dépendre, même par hasard, d'une circonstance aussi fragile. Dans tous les cas, un subalterne doit à son supérieur respect, dévouement, obéissance, et chaque citoyen doit davantage à son pays.

Le chef d'une grande administration publique exerce un genre de juridiction sur l'ensemble de son personnel : c'est un point délicat qui veut du calme, de la réflexion et la pleine maturité du jugement. Il y a trois degrés dans les punitions : la réprimande, la suspen-

sion et la révocation, avec ou sans tempérament. Les termes extrêmes se peuvent justifier par les faits : en est-il de même de la suspension avec retenue du traitement?

La réprimande et la révocation entrent de droit dans les moyens naturels de sauvegarder la dignité compromise ou perdue : la réprimande punit, ou mieux, elle corrige ; on y peut revenir. La révocation ne corrige pas, elle supprime ; on n'y revient pas. Mais la suspension avec retenue du traitement, que fait-elle? A-t-elle sa raison d'être ?

L'homme privé ne vous appartient pas, et la suspension le frappe dans ses intérêts privés, là justement où il ne vous est pas permis d'apporter le trouble. Il peut manquer à ses engagements, abîme pour lui à votre point de vue, et c'est vous qui l'y faites tomber ; au moins faudrait-il le frapper seul, et vous atteignez la famille, qui échappe absolument à votre juridiction. Ici donc la suspension met le pied sur un terrain interdit à votre action ; elle fait plus, elle est injuste en frappant le même coup sur le pauvre et sur celui qui est aisé, sans tenir compte du résultat tout différent, c'est-à-dire funeste pour le premier, insensible pour le second.

Est-ce le fonctionnaire seulement que vous avez en vue? C'est votre droit. Mais il y faut bien réfléchir ; le sens vrai de la punition est exclusif, il ne peut intéresser que celui-là seul qui l'a encourue. Or, la suspension, en

abaissant et déconsidérant le fonctionnaire, réagit naturellement sur la fonction, et par ce côté moral touche tous les autres et vous-même ; car je vais plus loin et je dis qu'elle vous atteint dans ce caractère qui participe du vôtre, qui en est une réduction ; et la réduction ne peut paraître mauvaise sans faire naître l'idée d'une imperfection quelconque dans le modèle. Quoi ! c'est l'homme qui parle en votre nom, qui agit sous votre propre influence, que vous montrez à ses agents et à ses administrés, marqué par vous-même de ce cachet d'indignité ? et j'ajoute sans qu'ils en connaissent la cause, souvent bien mince, mais qu'ils s'exagéreront, tant ils sont pénétrés de la gravité de cette mesure. Vous donnez cette prise sur eux et vous vous croyez désintéressé ? Ne vous abusez pas : on n'abaisse pas les fonctions des délégués sans diminuer celle qui les prime.

Si nous supposons un instant que tous sont sous le coup de la suspension, ne sentez-vous pas que vous êtes en cause? ne voyez-vous pas que vous n'êtes plus que le centre d'un cercle vicié ? Je veux qu'il n'y en ait que le quart, que le huitième, vous les avez réintégrés, c'est-à-dire qu'ainsi flétris par vous-même, vous les avez reconnus dignes de reprendre votre délégation : est-ce que, dans ce cas, vous n'êtes pas un peu suspect de légèreté, d'imprévoyance ? Puisque vous deviez les remettre en vue, pourquoi les amoindrir? pourquoi diminuer le respect et la force dont ils ont besoin ? Si la suspension n'est pas, dans votre esprit, une flétrissure,

son effet va contre votre intention, et il faut la supprimer; si elle est telle, au contraire, elle vous atteint à certains égards et elle ne peut être maintenue.

Je crois qu'il n'y a qu'une punition qui soit raisonnable, qui est la réprimande, et elle suffit pleinement pour diriger des hommes de cœur : si vous dites que tous ne sont pas tels, faites-en la preuve. Mais si vous la faites, on va s'en prendre à vous, qui les avez choisis ou qui les avez maintenus. Vous ne pouvez pas sortir de cette impasse.

Concluons :

La réprimande a son nom, sa qualité : c'est une correction.

La révocation, de même, c'est un acte de force majeure, ce n'est pas une correction, c'est une exécution.

La suspension est une erreur, elle périt par tous les côtés où l'on se prend à l'examiner : elle ne corrige pas, elle irrite; elle ne relève pas, elle abaisse; elle provoque plus le dédain que le respect; elle inspire plus de colère que de soumission. Elle ne fortifie pas le corps, elle l'inquiète, elle le décourage; elle fait enfin comme le forgeron qui frappe à faux et qui gâte au lieu de perfectionner.

Les fonctionnaires ont un caractère qui est déterminé par la loi. Ils reçoivent de l'autorité supérieure une délégation qui les constitue ses représentants; à ce titre, il n'y a considération dont le chef ne doive vouloir les sentir entourés, son intérêt propre y est mis en

18.

jeu : le second ne saurait être si couvert de l'estime et du respect publics, qu'une plus grande estime et qu'un plus grand respect ne remontent naturellement au premier; et par contre, l'autorité du délégué ne saurait être enveloppée dans un sentiment d'indignité, sans qu'en même temps une nuance de ce sentiment ne revienne, si légère qu'elle soit, à la source : si haut et si purs que vous soyez, vous qui déléguez une part de votre autorité, ne vous faites pas illusion là-dessus; il y a solidarité. Vos délégués sont votre talon d'Achille : le fluide de l'estime publique est comme le fluide électrique qui retourne à sa source par ses conducteurs naturels. Vous devez y penser quand vous faites un choix, et votre choix fait, vous vous devez à vous-mêmes de veiller à ce que la considération s'y amasse et, pour l'y attirer, de montrer que la vôtre y est fixée.

Je prends autorité de mon âge et de mon expérience et j'ose vous le dire, à vous qui assumez toute la responsabilité : prenez garde, vous êtes un bouclier; ne vous laissez pas conseiller par quelques-uns l'amoindrissement de quelques autres; ils croient grandir par là et faire l'ombre sur eux. Tout ce qui se fait de bon vous est disputé, il en est autrement de tout ce qui se fait de mauvais. Toute inhabileté, toute faute, toute injustice, s'appelle de votre nom et vous est attribuée par ceux-là mêmes à qui revient le mérite de l'invention : s'il y a éloges et reconnaissance, ils font leur part; au contraire, s'il y a blâme ou ressentiment, ils s'en lavent

les mains ; ils vous abandonnent tout. Je vous l'ai dit ailleurs : appréciez, jugez, sachez vous décider par vous-mêmes, non par autrui.

Si j'avais un fils de vingt ans que je voulusse placer dans une grande administration publique, cela étant possible, car c'est une grâce rare, sans appui, grandes sollicitations et révérences, mais étant donné que je saurais faire le nécessaire, s'agissant de mon fils à produire, voici simplement ce que je lui dirais, le matin au lever et le soir au coucher, jusqu'à ce qu'il fût bien pénétré du tout et qu'il le sût par cœur :

Mon fils, te voilà en place. J'espère qu'avec le temps, de l'activité, du zèle, de l'honneur surtout et Dieu aidant, tu parviendras à te caser convenablement dans le monde. Je ne fais que l'espérer, même faiblement, car le zèle, l'activité, la noblesse du cœur, l'élévation de l'esprit, tout cela est peu de chose, et si peu qu'il n'en faut rien attendre, si tu n'es protégé par quelque circonstance heureuse, le hasard ou le caprice. Il y a des habiletés qui provoquent les hasards heureux; tu ne passeras pas par là, c'est le chemin des vilaines gens.

Des choses se passeront, dont tu seras témoin, que grâce à ton âge et à la candeur de ton âme, tu ne peux même pas soupçonner. Tu verras des gens complaisants, flatteurs, menteurs, d'autres qui sont méchants, noyer leur cœur dans le fiel de tous ces instincts malheureux, et quelques-uns s'élever par ces moyens jus-

qu'à la fortune. Tu ne te laisseras pas séduire à ces succès que la morale réprouve et qui, tôt ou tard, ne servent à ceux qui les obtiennent qu'à tomber de plus haut et plus bas. Tu resteras honnête, et méditant de cette hauteur sur toutes ces humiliations, tu ressentiras des joies intimes, et tu trouveras des forces secrètes qui t'aideront à vivre heureux dans la bonne voie et à y mourir tranquille.

Tu entendras des gens sans mérite parler haut de leurs talents, de leur savoir, devant ceux qui ont réellement des talents, du savoir, et qui n'en parlent jamais : ce sont ces derniers que tu prendras pour exemple, la modestie étant une vertu qui nous fait aimer, même de ceux qui sont jaloux de nos mérites, tandis que la vanité, la présomption, l'orgueil, finissent toujours par nous faire mépriser, même de ceux qui font profession de nous aimer.

Tu seras doux et humble de cœur, jusqu'au point où la douceur et l'humilité changent de nom : c'est aller au delà du bon et en sortir, c'est même donner un mauvais exemple, que de consentir à passer pour un sot avec des qualités respectables ; elles doivent, au contraire, nous faire remarquer assez pour faire envie et que l'on vise à nous imiter.

Si tu deviens un homme supérieur et que le hasard t'élève, tu connaîtras ce que tu vaux, la mesure de l'estime que tu mérites et que l'on te porte, si le faible t'approche sans crainte, même avec plaisir, et que

dans l'occasion, il ose chercher près de toi un appui et des conseils.

C'est tout ce qu'à vingt ans j'oserais dire à mon fils, dans la crainte de lui faire perdre trop jeune toutes ses illusions; et ne voulant pas le décourager, je me garderais surtout de lui montrer ce caractère affreux, rôdant partout dans les administrations, dont à bon droit chacun a peur et s'éloigne : cet être à face humaine, à l'extérieur gracieux et poli, qui vous recherche, vous sourit, vous flatte, et fait si bien qu'il tire de vous un geste, un mot de mécontentement contre vos supérieurs, un rien dont il abuse, qu'il allonge et façonne à son gré, auquel il donne une forme horrible, et qu'il va ensuite livrer pour un sourire. Il sait ce qu'il fait et comme il écrit : que l'on croie la moitié, le quart, moins que cela, de ce qu'il a rapporté, et vous êtes compromis!... Son nom, je ne le saurais dire, ni celui qui lui convient, mais en attendant que l'on m'en donne un disant plus que ces trois mots ensemble : bassesse, lâcheté, infamie, je le nomme un monstre!...

A vingt-cinq ans, lorsque mon fils aurait acquis quelque expérience des hommes et des choses, voici ce que j'ajouterais à mes premières leçons :

On entend dire d'un homme qu'il est le meilleur et le plus juste qui soit; d'un autre, qu'il est le plus grand criminel que l'on ait jamais vu : c'est là le résultat ordinaire de l'exagération chez les esprits communs. Un homme est fort rarement le terme dernier de la vertu,

comme du vice ou du crime. La vertu que l'on admire dans un sujet n'est souvent que le point de départ d'une vertu qui se montrera plus grande dans un autre, et qui, plus tard, sera elle-même effacée par une troisième, qui ne sera pas encore la perfection; de même tel vice, ou tel crime, est bientôt effacé par un vice plus affreux et un plus grand crime : c'est la flatterie ou l'étonnement, qui fait dire d'un homme qu'il est la plus haute expression de la vertu, et c'est l'horreur que l'on éprouve pour le crime, qui nous fait dire de celui qui arrive à notre connaissance, qu'il est le plus grand que l'on ait commis.

Il y a donc des degrés, et le vice et la vertu seront toujours diversement jugés, et souvent mal; le bon jugement n'étant le mérite que du petit nombre.

Quelques-uns mettent le calomniateur sur le même plan que l'assassin, d'autres renchérissent et le veulent mettre plus bas encore; ils forcent les choses et ils tombent dans l'exagération, qui est un défaut de jugement.

Le législateur a pu penser raisonnablement que les hommes, en général, tiennent plus à leur vie qu'à leur honneur, qu'ils compromettent si légèrement, et il a cru sagement faire en protégeant l'une plus sérieusement que l'autre. Il a répondu, en agissant ainsi, à l'idée du plus grand nombre, en honorant, toutefois, celles des âmes plus délicates qui mettent le soin de leur honneur au-dessus de celui de leur vie.

Voilà le raisonnement qu'à vingt-cinq ans je ferais à mon fils. J'en demande pardon aux flatteurs d'abord, pour le point par où il les touche, et ensuite aux calomniateurs, pour le rapprochement qui s'y trouve entre eux et l'assassin; et je ne m'étonnerais pas que l'on me reprochât d'en avoir parlé à dessein dans ce chapitre qui traite d'une grande administration publique.



DU SUCCÈS

Dans le mouvement perpétuel des idées saines ou nuisibles, vastes ou bornées, comme dans le fougueux tourbillon des affaires humaines, le succès est un effet dont la cause est toujours plus ou moins naturelle ou forcée, plus ou moins noble ou commune, plus ou moins claire ou obscure : les rayons du soleil tombent sur un nuage, s'y brisent, s'y réfractent, et voilà l'arc-en-ciel ; le nuage se déplace, sort des conditions favorables, et le phénomène disparaît. De même un certain dévouement, une petite découverte, un pamphlet, une chanson, un mot heureux, un rien, tombent au milieu d'une mode qui règne, ou d'une opinion publique qui s'étend ; ils surexcitent les esprits, la curiosité s'y attache, on les prône, on les exalte, et voilà le succès. La mode change, l'émotion s'apaise, elle sort

19

des conditions favorables, et le succès n'est plus ; seul le produit reste un phénomène qui remue et pousse les coureurs de fortune à la recherche d'une occasion nouvelle, et ils la rencontrent ; car le succès est comme l'enfant curieux et indiscret qui se mêle et qui touche à tout ; on l'a vu même se mettre là où il n'y avait nul sujet ; car le succès est encore comme ces chiens qui manquent de flair et qui suivent le premier venu qui ne les cherche pas.

L'on voit des arbres, plantés dans un terrain bien exposé, donner des fruits exquis, et le même arbre, dans des conditions moins heureuses, donner le même fruit dans une qualité inférieure, et enfin le même arbre encore, dans la pire situation, le donner à cet état répugnant de n'avoir nulle saveur agréable et que nous rebutons, tandis que le premier, luxuriant et savoureux, fait notre admiration et nos délices : on estime l'un, on méprise l'autre, et l'on apprend de ceux qui s'y entendent, que tout le mérite est dans la greffe, ou que les uns sont de plein-vent et les autres d'espalier ; c'est-à-dire que la qualité tient surtout aux soins qui leur ont été donnés et à la manière de les élever.

De même on voit des hommes nourris en certains lieux exposés à la chaleur de la vérité, dont on a greffé le cœur sur la vertu, obtenir des succès qui sont la gloire de leur nom, les délices de leur époque, et qui feront l'admiration des temps qui suivront. L'on en voit

d'autres, chez qui la greffe a moins bien réussi, se remuer sans éclat et flotter dans des succès douteux; puis d'autres enfin, qui sont de plein-vent, montrer comment ce même être, qu'on appelle homme, peut descendre jusqu'à ce degré d'abjection de n'avoir que des vices et de nous rebuter par les succès qu'il cherche, et qu'il trouve quelquefois, dans le bruit, l'extravagance et le désordre.

Le petit succès est comme la mouche éphémère qui ne voit pas deux aurores; il bourdonne tout un jour et il meurt. Où finit la multitude des petits succès? lui connaît-on une limite? Sait-on un coin du globe que le soleil laisse toujours dans les ténèbres? de même quel homme est à l'abri d'un petit succès?

La plus petite plainte a son petit écho, comme le plus petit fait a son petit retentissement. Le dénûment du mérite ou de la vertu, si indifférent à ceux qui dînent et qui se chauffent, est toujours aperçu par quelques-uns qu'il émeut et qui y compatissent. Il se fait autour de ces misères un petit bruit murmurant la tristesse de leur mansarde sur le palier de l'étage au-dessous; de là il tombe, comme une balle morte, sur le pavé de la rue, où il rebondit, dans un dernier effort, jusque dans les maisons voisines : on les regarde passer, on va quelquefois jusqu'à les saluer; c'est le succès de la souffrance injuste, agissant sur des cœurs honnêtes ou provoquant la pitié de quelques bonnes âmes.

Traînez-vous avec des béquilles, ayez une infirmité

qui vous défigure et fasse de vous un monstre, vous aurez un succès de compassion.

Au-dessus du petit succès, il y a le succès d'estime; il est la modeste couronne de l'artiste honnête, laborieux, sur qui ne descend pas l'étincelle d'en haut; il naît de la bienveillance raisonnable de quelques amis et de la générosité d'un public indulgent; car, si l'on a pu dire que dans l'art il n'est point de degré du médiocre au pire, il est vrai pourtant qu'il y a un médiocre consciencieux, estimable par là, et qui vaut mieux que le pire; un bon médiocre qui a une valeur relative. Le bon médiocre a des parties qui en sortent, par où il se distingue du mauvais. Il occupe sur l'échelle des arts l'échelon immédiatement au-dessus du commun, et au-dessous de celui où commence le beau. Le génie peut trouver à prendre et à refaire dans le bon médiocre; il n'y a rien dans le mauvais.

L'art est comme la température, il commence à zéro. C'est de là que l'artiste part pour monter ou pour descendre : chaque degré de chaleur est un succès, comme chaque degré de froid est une chute; c'est ainsi qu'il s'élève, de succès en succès, jusqu'à la gloire, ou qu'il descend, de chute en chute, jusqu'au ridicule.

Il y a dans une fête publique un point qui attire plus particulièrement l'attention : ce ne sont ni les sauteurs, ni les théâtres, ni les marchands, mais celui où

l'on voit des hommes jeunes, ardents, lutter contre un obstacle, s'y déchirer les chairs et risquer de s'y rompre les os, pour atteindre une couronne où pendent des prix d'or et d'argent; c'est le mât de cocagne. Deux mobiles remuent ceux qui s'y engagent : un petit succès d'amour-propre et un petit succès d'argent.

Cette couronne et ces prix fixés au faîte de ce grand arbre, raboté, poli, savonné, rendu d'un accès difficile, est une image réduite de la vie humaine où Dieu a écrit partout : rien pour rien, rien sans peine; tout au talent, ou au travail, ou au courage; et où Satan a ajouté : ou à l'audace, ou à la ruse, ou à la malice, ou à l'intrigue, ou à la bassesse.

La fortune ressemble à ce grand mât. Elle habite un mont au haut duquel on voit briller ses appâts; c'est là que l'ambitieux pense à monter, comme le savant qui voit scintiller les étoiles à la voûte céleste, aspire à s'y élever. On y arrive par mille chemins différents, les uns droits, les autres tortueux; tous d'un accès difficile à la vertu. La masse s'y engage, celui-ci regardant où il met le pied, ne voulant arriver que sain et sauf, celui-là écrasant tout de son pas hardi au risque de s'y salir et de s'y déchirer : les sages restent en bas encourageant la marche prudente, s'indignant à tant de si pénibles et de si honteux efforts, pour un but qu'ils dédaignent; et la fortune, les yeux fermés, détache ses grelots qui tombent au hasard sur les chemins, accor-

dant ainsi au mérite ou à la folie, à la vertu ou au vice, ce succès toujours envié ou glorifié : le succès d'argent !

Le grand, l'immense succès d'argent, est tout à la fois la folie de notre temps, l'aiguillon de son génie, et le dernier mot de sa passion. L'homme qui obtient un tel succès exerce son empire sur tout ce qui vit, qui remue et qui pense ; sa renommée est européenne, que dis-je, elle est universelle ! Il est prince à côté d'un prince, souverain à côté d'un souverain ; celui-ci a sa couronne et il a la sienne. Nulle gloire ne se soutient devant sa hauteur ; il les prime toutes, celle du savant, du poëte, du magistrat, du capitaine ; qu'il passe au milieu d'eux devant la foule, c'est lui que l'on se montre et que tout le monde regarde ; s'il n'est pas celui que l'on estime davantage, il est celui que l'on envie et dont on voudrait tenir la place.

L'immense succès d'argent contient tous les succès. L'amour-propre y trouve le succès d'esprit, d'admiration, de considération ; et l'orgueil, le succès d'arrogance et d'autorité. Sa gloire pourtant serait d'en ajouter deux que l'on néglige, que l'on ne compte pas, et dont il ne fait pas le sujet de son ambition ; je veux dire le succès d'amour et le succès d'estime. Il y en a peut-être des exemples, mais en général, il est rare que l'immense succès d'argent entre regretté dans son cercueil et qu'il repose dans une tombe honorée.

Quand je devrais être seul de l'avis que j'ouvre ici, je

le dis net à la jeunesse : quelque cas que notre siècle fasse des richesses, quelque raison que l'on ait de les aimer, considérant ce que l'on en peut tirer pour soi : une vie matérielle abondante, le cours facile de ses goûts et de ses passions, une indépendance relative, qui donne à l'homme ses allures libres et lui permet de parler franc en tous lieux et devant tous ; n'ayant pas à s'embarrasser de plaire à qui le pousse, ni de composer avec les caprices, avec l'ignorance, la brutalité ou l'insolence d'un supérieur, malgré cela, je le veux crier à tue-tête : si le siècle s'arrête au succès d'argent, s'il plante là sa tente et son drapeau, il s'égare ! L'homme est fait pour une marche plus noble et qui veut aller plus loin et s'élever plus haut : l'intelligence a des appétits plus délicats, elle tend vers une indépendance moins grossière, qu'elle tire d'un mérite plus solide; et le succès d'argent ne sera jamais qu'un succès secondaire. L'abondance, en ne développant que les appétits communs, éteint l'âme dans l'abrutissement de sa puissance véritable ; et de même qu'un homme qui s'est usé dans un immense succès d'argent, a perdu les voies de la charité en s'étouffant tout entier dans son égoïsme, de même ferait une nation qui s'userait aux seuls soins de sa richesse, et elle s'éteindrait, en s'abîmant, dans l'impuissance morale.

Art, commerce, industrie ; honneur, dignité, bonne foi, tout se transforme, se rétrécit et enfin disparaît sous la seule influence du succès d'argent pour livrer la

place aux empiriques, qui s'en emparent, s'y établissent, et ruinent, en les conspuant, le vrai, le beau, le bon et l'honnête, contraints de céder au temps, à la vogue, de leur faire une concurrence de charlatans à charlatans, et d'obtenir comme eux, et à côté d'eux, ce prix qui est le but : le succès d'argent !

L'intelligence s'applique à tout : au grand, s'il règne, au petit, s'il est à la mode. Il s'agit d'être riche? Chacun alors met la sienne en œuvre : aux uns les grands moyens, aux autres les petits. Observez bien Empiricus. L'homme aime ses plaisirs, ses aises, et il fuit la fatigue. Il est passionné pour sa personne, il la caresse, il la choie ; ce que la vieillesse y montre d'usure le désole. Vous et vos pareils, qui êtes éveillés, avides, et à la piste de ces petits succès qui rapportent et qui tirent un nom de la foule, voyez Blasius : il est riche et il s'ennuie, son teint passe, sa chevelure se dérobe, l'appétit s'en va, l'énergie fuit dans la paresse de ses sens. Que ne donnerait-il pas pour réparer ces injures, pour remédier à ces infirmités, et il y a tant de Blasius ! Il ne s'agit pas d'ouvrir les horizons religieux à cette âme qui dort obstinément dans la plus épaisse incrédulité, qui rampe terre à terre, et qui se croit un esprit fort ; qui refuse sa foi à la science sacrée et qui va la mettre dans vos remèdes ; je vous l'abandonne. C'est à vous qu'il appartient de l'exploiter : découvrez des plaisirs inconnus, inventez des mets qui réjouissent

son palais et soient doux à son ventre, trouvez une eau, une poudre, quelque chose qui rende la fraîcheur à son visage, qui fasse renaître les cheveux, ou qui en arrête la chute; ou si vous ne trouvez rien, puisez dans la Seine, clarifiez cette eau, teignez-la, donnez-lui une odeur particulière, imaginez une forme neuve pour le flacon qui la contiendra, dorez-le, et allez crier sur les chemins, et écrivez sur les murs : Découverte infaillible! Jeunesse, énergie, virilité. On la trouve chez tous les pharmaciens, à Paris, à Vienne, à Saint-Pétersbourg, à Pékin! Blasius a si grande envie de vous croire, il en essayera, et sa confiance durera assez longtemps pour en assurer l'écoulement et que vos poches se remplissent. Le moyen est vieux, mais les dupes se succèdent aussi nombreuses et aussi douces à manier, pourquoi le négliger? Il y a trois instruments dont l'agrément constant attire la foule et sait la fixer : la trompette, les cymbales et la grosse caisse; le progrès en a modifié la forme, mais il n'en a pas détruit l'effet; usez-en et appelez-les de leur nouveau nom : prospectus, réclame, publicité; ayez, je ne dis pas un succès d'utilité, mais seulement un succès de vogue, c'est-à-dire d'argent, et votre nom sera grand, tout juste autant que votre fortune.

« Pratiquons la vertu, c'est tout: » vieille maxime, phrase usée; Vauvenargues est de la primitive école. L'esprit à grandi, la morale s'est perfectionnée, le monde s'est réformé et le sublime a glissé dans une doctrine

moins roide et plus commode, et qui est celle-ci : Pratiquons le succès d'argent, c'est tout.

Mais le succès d'argent, à qui le tumulte du monde le promet-il ? Est-ce au génie, au travail, à l'utilité élevée? Oui, quelquefois. Mais à la ruse, à la finesse, à la duplicité, à l'intrigue, au charlatanisme, souvent, trop souvent, et c'est par un sentiment de respect pour les honnêtes gens, qui croient à la justice, et qui de l'exception font la règle, que je n'ai pas voulu dire : toujours.

Il plaît aux bons esprits, comme aux grandes vertus et aux grands courages, de travailler en vue d'un succès qui place leur nom dans le cadre qui leur convient. Ils font tout pour que la renommée le proclame, ils font assez pour que la postérité en conserve la gloire, et il arrive qu'ils ont des destins tout contraires; ils restent populaires par des côtés qui diminuent leur éclat et leurs vertus, ou il arrive pire encore, et l'on a vu de ces figures respectables, inspirant une muse burlesque, devenir le sujet de chansons propres à l'amusement des gens de la foule qui en égayent leurs enfants, en laissant dans leur esprit une empreinte de ridicule, tournant ensuite à la caricature, et qui les range parmi les grotesques; dernier et déplorable succès de leur nom aux yeux du peuple.

Ce roi d'Austrasie, qui y joignit plus tard la Neustrie et l'Aquitaine, qui soumit les Saxons, les Gascons, les

Bretons, qui rendait lui-même la justice, qui fit fleurir les arts, qui eût pour ministre, dont il fit son ami, cet habile orfévre qui mérita plus tard d'être mis au nombre des saints.

Ce John Churchill, né dans le Devonshire, qui se forma sous Condé et Turenne et qui, s'il n'en eut pas les vertus, en eut pourtant les qualités guerrières, comme il commença de le montrer à Nimègue, à Maëstricht et ensuite le fit trop bien voir à Hochstett, à Ramillies, à Malplaquet; ces trois hommes, roi, artiste, général, croyaient travailler en vue de la gloire qu'ils ont acquise. Par quel enchaînement de circonstances, sous quelle influence, pourquoi enfin leurs noms, et d'autres avec eux, ont-ils versé dans ce grand succès de caricature qui se maintient dans le peuple? Quel apprenti, en effet, ignore ces trois figures: Dagobert, saint Éloi, Marlborough, qu'il fait aller de pair dans son esprit avec le sire de Framboisy? La cruauté et les vices du premier, le dégoût du monde du second, la soif de l'or et les déprédations du troisième, sont-ils ce qui a aidé à cet autre succès de quelques rimailleurs jetant leurs chansons à l'écho qui les fredonne de siècle en siècle? S'il en est ainsi, pourquoi de moindres célébrités qui méritaient mieux qu'eux cette peine de figurer dans les grotesques, l'ont-ils évité? Est-il donné à la muse ridicule de quelques farceurs d'éteindre une gloire, de bâcler un portrait faux qui devienne historique pour les masses? Où est l'ordre,

où est la justice dans ce gâchis? Si vous ne voulez pas que la balance où se pèsent le bon et le mauvais soit ailleurs et au-dessus de nous, je puis m'expliquer ce mouvement de l'esprit du temps qui a négligé cette maxime : Pratiquons la vertu, c'est tout, pour suivre cette autre : Pratiquons le succès d'argent, c'est tout. Mais que le monde attende pour y applaudir et la pratiquer, de voir quel succès l'avenir réserve à cette morale qui a ses retours, justes ou violents, pour les nations comme pour les individus; voire Babylone et Enguerrand de Marigny.

Tout ce vain bruit d'une grande ville, où chaque voix jette son cri et veut être entendue, ressemble assez à ces fusées qui s'élèvent dans l'air, y éclatent, y brillent et s'éteignent aussitôt dans la nuit qu'elles n'ont pas troublée, et qui ne doivent leur éclat qu'à l'obscurité même où elles se produisent. C'est l'image de cette foule de petits succès honteux qui flambent un moment devant l'étonnement public, et qui fuient dans l'ombre, avec leur récolte, avant le temps de la réflexion qu'ils craignent et qui les ruinerait ; que de succès heureux dont une grande ville peut se louer, mais aussi que de succès malsains dont les honnêtes gens ont à souffrir !

Cloroff n'a ni charge, ni bénéfice, et il en veut avoir. Il se remue, il se démène. Il a sans mérite, sans savoir, sans pudeur, une propension irrésistible à faire quelque

chose qu'il sent être dans ses instincts, et qu'il devine mieux qu'il ne saurait l'expliquer. Il y a dans le monde le bon et le mauvais, l'action que l'on avoue et celle que l'on n'avoue pas ; ce que l'on doit faire et ce que l'on ose faire ; l'un qui donne honnêtement le pain quotidien, l'autre qui fait vivre d'abord, qui fait plus ensuite, qui monte toujours, qui s'arrête on ne sait où, et c'est à celui-ci qu'il pense et qu'il se sent propre. On a souvent besoin d'un misérable. Cloroff a fait de cette proposition un principe qui contient son utilité ; il voit rose et or dans ces ténèbres où l'homme de bien n'éprouve que dégoût et répulsion. En même temps qu'il est obséquieux, il laisse suinter le fiel de ses qualités, et comme ce chien sur la berge, attentif, agité, impatient, attend, l'œil fixé sur l'œil de son maître, qu'il lui lance le bâton pour se jeter à l'eau, puis qui revient fier avec son trophée dans la gueule recevoir ses caresses et sa récompense, et se montre prêt à recommencer, de même Cloroff, l'œil au guet, attend un regard, un geste, un ordre, quel qu'il soit, pour se lancer dans ce bourbier qui est son Pactole, et il revient triomphant, rapporter un propos, un mensonge, une calomnie, une victime peut-être, qui souffrira dans un intérêt général, qui n'exclut pas l'intérêt particulier ; et il recommence jusqu'à ce que fortune et distinction s'ensuivent. Alors il se relève, il prend des airs importants, il devient audacieux, menaçant, il s'impose au maître, qui le craint, et qui s'en débarrasse par quelque haute

faveur qui l'éloigne et qui les satisfait tous les deux : c'est le succès par la bassesse et par l'infamie.

Crissius n'était rien. Son esprit n'accusait pas cette force qui éveille l'attention des sages et qui leur inspire de ces prédictions qui deviennent des prophéties ; mais il avait ces dehors avantageux qui font bien présumer de la valeur du dedans. Par prudence, il parlait peu devant les maîtres et point du tout devant les serviteurs. Il semblait sérieux et discret, qualités rares, estimables toujours, et appréciées surtout, pour leur utilité, dans les régions élevées. Il avait ce que l'on appelle de belles connaissances qu'il cultivait avec soin et dont il usait avec un certain art : qui mit à la voile et l'embarqua ? on l'ignore. Tout à coup on le vit derrière le prince, il le suivait, il l'escortait, peu à peu il s'en approcha, il lui parla et s'en fit aimer ; succès plus facile qu'on ne l'imagine, avec de la soumission, du respect et ces marques de dévouement dont les grands sont friands, qu'ils aiment surtout de la part des petits qui se donnent tout entiers quand on les accueille, étant remués par le cœur, autant que par le désir de monter ; au contraire, des grands qui se mesurent, qui n'engagent que les dehors et ne prêtent guère que les apparences, ayant toujours quelque chose à conserver pour les occasions difficiles.

Crissius sentit qu'il s'asseyait. Son office, modeste d'abord, changea de nom et devint une charge honorable et lucrative qui s'étendit aux augustes visiteurs ;

sa poitrine se couvrit de croix, il lui en vint au cou et il pensa à en porter en écharpe. Le voilà si élevé qu'il ne saurait sortir de son office que pour entrer dans de hautes fonctions : c'est le succès par le bonheur, par la conduite, par l'adresse et par la complaisance.

Turbator avait l'esprit brûlant, un caractère rebelle, une énergie bouillonnante et un cœur se prêtant à tout ce désordre de sa nature. Il était bon et humain, mauvais et cruel, selon qu'il était remué par l'idée qui allumait son tempérament. Il s'est jeté dans la guerre politique et dans les conspirations, moins pour obéir à une conviction raisonnée, ce dont il est incapable, que pour vivre sous le climat qui lui convient et où il puisse dépenser cette force d'action qui le tourmente. Sans bonté comme sans méchanceté naturelles, il est propre au bien comme au mal, on ne le dirige pas, on ne le gouverne pas; il ne se dirige ni ne se gouverne lui-même. Il n'est sensible que sur un point, qui est le bruit de son nom; sa fortune même ne vient qu'en seconde ligne et il la sacrifierait volontiers à sa renommée. Il veut être fameux sans savoir précisément dans quel genre. Il est l'ennemi de tout gouvernement, parce que tout gouvernement se défend; s'il y avait un parti qui s'appelât la violence, il en serait le chef né. On l'enferme, et le calme de la prison ne le corrige pas; si l'amnistie en ouvre les portes, il recommence. Son parti triomphe enfin, et son nom, qui est populaire, lui donne un succès de circonstance dont il ne sait pas

profiter; il devient l'ennemi de ses amis, seulement parce que ceux-ci sont devenus le gouvernement. On se fatigue de ses folles résistances et on l'abandonne. Dans l'étonnement de son impuissance et de son isolement, il se déconcerte, il se tait; il tombe malade et il meurt, laissant un nom connu et que le peuple retient : c'est le succès par l'extravagance dans la hardiesse, l'entêtement et l'étourderie.

Insinix est beau, sa personne est toute grâce et toute distinction; il se présente bien et on l'admire; sa parole est sympathique et il plaît. Il a cet esprit de conduite qui sort toujours heureusement d'une situation délicate. Il sait que l'on s'élève rarement par les hommes et il louvoie avec eux, mais il s'engage à pleine voile sur cette mer plus certaine et plus directe, qui s'appelle la galanterie; tout lui réussit à souhait et sans effort : les hommes se récrient, intriguent, embarrassent la route, et ces obstacles sont justement ce qui la lui fait franchir plus vite et plus décidément. Il s'est dit : On plaît plus ou moins sûrement au maître, selon que l'on est plus ou moins remarqué de la personne qu'il aime. Cette vérité fait toute sa science et cette science suffit, quand on la possède assez profondément pour en prévoir et en éviter prestement les écueils.

Insinix est devenu ministre, puis premier ministre, et peu à peu, affectionnant et affectionné, il a glissé sa volonté dans la volonté souveraine; et on l'a vu ministre de l'esprit et de la décision du maître : c'est le suc-

cès par les circonstances, par le physique, par le tact, et surtout par les femmes.

Kokonar est un sot qui a épousé une femme belle et d'un esprit distingué. Pourquoi une femme belle et spirituelle épouse-t-elle un sot? C'est un mystère dont le mot n'est pas encore donné. Ne serait-il pas dans l'événement toujours le même?... Kokonar a des amis puissants qu'il ne recherche pas et qui viennent à lui; il ne demande rien et il obtient tout ce qu'il peut souhaiter; il rit, il se redresse, il est heureux et il croit être fier: c'est le succès, non plus par les femmes, mais par sa femme.

Paris, quel mot!... Que de choses il renferme!... C'est ce tumulte d'hommes et de femmes, à l'esprit si éveillé, si alerte et si décidé, chez qui l'âme est ouverte à tout, et la curiosité si avide et toujours surexcitée. C'est là que l'étranger débarque pour y repaître la sienne, de science, d'art, de plaisir, d'extravagances et de brouhaha!.. Étudier Paris, c'est étudier le monde; Paris moral, c'est l'univers. On y trouve l'homme depuis l'état sauvage jusqu'à l'état de civilisation le plus raffiné; tout peut s'y produire et s'y faire une place : le sage, le fou, l'utile, l'inutile; l'enthousiasme, le rire, les pleurs, le frémissement; toutes les émotions y réussissent et s'y consomment dans le même jour. Il y a là des succès à tout prix et pour quiconque est bien décidé à en avoir.

Vous n'avez point de génie, Flavis, et vous avez la passion de vous montrer, de voir votre nom retentir dans les journaux et sortir de toutes les bouches. Qu'allez-vous faire, car ce n'est pas par le crime que vous voulez devenir célèbre?... Faites mieux : montez sur une corde tendue, exercez-vous, marchez-y aussi sûrement que dans votre chambre. Vous y êtes parvenu? Ce n'est pas assez : élevez cette corde jusqu'à la hauteur qui donne le vertige et qui fasse dire au spectateur : Il va tomber et il se tuera... Vous voilà sûr de votre fait? A la bonne heure : affichez, dessinez-vous aventuré sur cette corde, et la foule se pressera pour vous voir; feignez un peu d'incertitude, donnez-lui le frisson, les femmes se récrieront : C'est affreux, diront-elles, et elles s'en prendront à l'autorité qui le permet; mais tout le monde y viendra; puis, fatigué de vous voir dans le même exercice et que vous ne tombez pas, on n'y reviendra plus. Toutefois ne vous rendez pas, augmentez les chances de chute, marchez-y avec des échasses, ou les yeux bandés, voilà ce qui ne s'est jamais vu et qui est un tour des plus périlleux; la foule y retournera et ce sera l'heure du grand succès; la renommée sonnera votre nom, il sortira de toutes les bouches et l'argent de toutes les poches. Vivez ensuite pour en profiter, tombez ou ne tombez pas, c'est votre affaire; la curiosité a son but et vous avez le vôtre.

Vous, Crustulum, vous êtes, comme Flavis, avide d'argent et de succès, et comme lui sans génie pour

étonner le monde par quelque éclatante production de votre esprit. Il a épuisé les émotions de la corde tendue, cherchez un autre moyen pour exciter l'attention et la fixer sur vous. Vous avez vu que les femmes sont sensibles, impressionnables et en même temps curieuses de catastrophes, inventez quelque chose qui leur en promette une; elles y viendront, et les hommes seront derrière elles. Vous avez trouvé? Oui. C'est cela: élevez des lions, des tigres, vivez avec eux, habituez-les à ne recevoir leur nourriture que de votre main et à vous obéir; mettez-les ensuite dans une cage de fer, annoncez que vous y entrerez et entrez-y, en effet, avec un air tout à la fois résolu et résigné : vous obtiendrez un succès de témérité, produit par l'idée que vous serez un jour dévoré, et qui se soutiendra par la pensée secrète de s'y trouver ce jour-là.

Le commun des hommes est sans vue sérieuse, sans portée dans l'esprit, et envieux de bruit et de succès, autant que les plus grands génies. On peut s'appliquer à en faire sentir le ridicule, travailler à le rendre plus rare, et il faut s'en tenir là. C'est une trop rude entreprise que de vouloir guérir la foule des petits succès; peut-être y aurait-il un mal à y réussir; un petit succès honnête, qui satisfait un petit esprit, est un petit bonheur qu'il faut savoir respecter, outre que ces petits succès ont leur valeur dans le mouvement général de l'intelligence humaine. Le seul tort dont il soit bon de

guérir un sot qui possède un petit mérite, c'est de le guinder jusqu'au merveilleux.

Il n'y a guère qu'un sot qui croie, en se voyant dans un miroir, regarder un homme prodigieux : c'est la graine des petits succès, semée dans les petits cerveaux, qui produit l'orgueil ridicule; comme c'est l'excès dans le bonheur qui trouble les plus beaux génies, et qui produit l'orgueil insensé.

Il y a des avantages naturels qui ne sont plus de mise et qu'un homme du bon ton ne revendique pas: la force musculaire, par exemple, et la robusticité. On les cède au peuple, qui les avoue et qui y met d'autant plus de prix qu'il aime à se persuader que la nature, généreuse envers lui, le travaille plus solidement que le riche; et malgré l'empire qu'exerce sur son esprit l'idée d'égalité absolue, chacun portant en soi la fureur de primer sur autrui, la foule accepte cette sorte de privilége comme une compensation de celui de la naissance; et dans le même temps que l'homme né se croit le privilégié de la force morale, l'homme du peuple se croit le privilégié de la force physique. De cette erreur qui les pousse aux extrémités contraires, viennent ces ménagements de sa personne qu'affecte le premier, et cette invulnérabilité qu'affecte le second, l'un méprisant ce que l'autre estime, et riant réciproquement de leurs ridicules; toutefois, ni les uns ni les autres ne renoncent aux succès en dehors des priviléges qu'ils

semblent s'abandonner : Saint-Ulzarum part à midi, tourne son parc, et rentre à une heure, ayant fait deux grandes lieues de pays. Il se prévaut de cette vigueur ; on en parle en effet, on l'admire, on n'en revient pas; c'est un prodige !... Son jardinier, qui l'accompagne, a fait le trajet comme lui, et en rentrant reprend la bêche et le râteau ; cela paraît simple et ne fait l'objet d'aucune remarque, non plus que s'il s'agissait d'un cheval de fatigue.

François, le Drille, tourne un couplet, puis il fait une chanson qui ne manque ni de sens ni de gaieté. Il est homme d'esprit dans son atelier, il réussit au cabaret, son œuvre court et il obtient un succès de place publique ; s'il va jusqu'au recueil, et s'il fait imprimer, le voilà poëte du peuple! Sa renommée monte et s'étend de mansarde en mansarde ; mais sa muse, plus franche qu'érudite, plus rieuse qu'élégante, à moins qu'elle n'en brise les portes, n'a pas d'accès dans les salons ; en général, rien n'est apprécié, rien n'attache, venant du pauvre, tandis que tout est compté, tout est succès, venant du riche.

Rostellum peut dîner dans les bons endroits ; il sait commander, choisir les mets les plus fins, les plus nouveaux et les manger à propos. Il déguste les vins, connaît les meilleures crus et il sait dans quel ordre et dans quel verre il convient de les boire. Rostellum a ses heures d'utilité. C'est lui que l'on charge d'un menu, que l'on félicite après, et qui se défend contre les élo-

ges, avec une manière de modestie qui accuse toute l'importance qu'il se croit, et qu'on lui accorde à table, où le plus savant homme qui s'y trouve assis ne peut que s'incliner devant sa petite science. Il semble, lui dit-on, que ce ne soit rien que de savoir dîner, il est vrai pourtant que peu de gens en sont capables, et il en convient. Il dit qu'il s'est fait une réputation dans ce genre et qu'il est recherché pour cela seul; il ajoute, prétentieusement, que c'est un bien petit talent, mais il se laisse relever, et l'on sent qu'il ne changerait pas ce succès, dont il est fier, contre celui de L... qui a ouvert l'isthme de Suez.

On a dit que les gueux sont les gens heureux. Je prends l'idée et je l'applique aux sots : nul n'est plus content de soi ni plus heureux qu'un sot qui croit être un esprit délié et passer pour tel; il n'a jamais d'incertitude là-dessus; il voit jusque dans une épigramme à son adresse, un trait de l'admration qu'il croit inspirer, tout est succès pour lui; personne, comme un sot, ne vit constamment ferme et debout dans la gloire où son imagination le tient perché.

Lux était né avec un génie fin, délicat et une aptitude décidée pour les œuvres de théâtre; il avait le secret de l'agencement des scènes et de la péripétie; il était doué d'une rare fertilité d'esprit et d'imagination; il ne lui a peut-être manqué, pour être un grand génie, que plus de naturel, plus de couleur dans ses peintu-

res, plus de profondeur dans les idées et plus de richesse dans l'expression. Il a fait pendant trente ans les délices de Paris, de la province, et le charme des cours étrangères.

Mimus s'est épris de ses succès, et sans consulter son esprit et ses forces, il est descendu dans l'arène; il a pris du papier et il l'a couvert de ses fantaisies tabariniques. S'il changeait le décor, il appelait cela un tableau, puis il faisait tomber le rideau et cela s'appelait un acte; c'est ainsi que le faisant tomber cinq fois, et changeant cinq fois le décor, il a fait des choses qui se sont appelées des pièces en cinq actes et dix tableaux. Il a trouvé des directeurs pour les recevoir, des acteurs facétieux pour les jouer, et il a réuni, pour les faire réussir, assez de jeunes femmes consentant à prendre le maillot ajusté et les jupes courtes, que l'on raccourcissait toujours, ayant observé que plus les jupes étaient courtes, plus le succès était long. Mimus ne tarissait, non plus que Lux; il luttait pour le nombre et pour la recette, et il en vint à s'imaginer qu'il allait de pair pour le génie, que le public en jugeait ainsi, et que la question à résoudre entre eux, était quelque chose comme la querelle de César et de Pompée; il en était là quand le soleil de Pharsale mit César à l'académie et fit à chacun sa part : Lux prit la scène, et Mimus garda la coulisse.

La guerre n'est qu'un jeu barbare où les meilleures



combinaisons peuvent échouer. Il faut être né heureux, avoir l'esprit de décision et de résolution, avec les qualités qui y déterminent le bonheur, je veux dire le tact et une grande activité; mais il faut du génie, beaucoup de calme et de sagesse, pour tirer un bon parti de la victoire et faire quelque chose qui soit durable : tel sait vaincre, qui ne sait rien faire de ses succès.

L'histoire est riche de conquérants dont le bruit des exploits est arrivé jusqu'à nous; elle est pauvre de grands hommes dont l'humanité aime à conserver les noms.

Que faut-il dire de ce héros, fils de Philippe, qui prit le diadème à vingt ans et qui d'abord montra quelque sagesse? Est-il grand de cette grandeur qui élève l'humanité? Les commencements sont bons : il fait des conquêtes utiles, il soumet la Grèce, mais il détruit Thèbes. Dans ce premier mouvement de fureur, il conserve un sentiment d'admiration pour le génie, qu'il manifeste en respectant la maison de Pindare. Quoi de plus mesquin que cette retenue dans la générosité? Que voulait-il que Pindare fît tout seul dans cette ville détruite? Que ne fait-il prétexte de cette circonstance que ce grand homme y est né, pour respecter la ville elle-même et faire ainsi comprendre à toute cette population et au monde entier la puissance du génie et combien il honore l'humanité?

Maître de ces contrées célèbres, il pouvait y rétablir

la paix et développer le génie de ses peuples; mais il se décide pour le hardi projet d'accomplir les desseins de son père, et il marche à la conquête de la Perse, sans savoir ce qu'il en fera ni où il s'arrêtera. La fortune suit ses armes, et dans l'enivrement de la victoire, il sait se montrer magnanime; il a le succès doux et le cœur magnifique. Mais son génie s'étourdit et il pénètre dans la Libye où il cède à la ridicule fantaisie de se faire déclarer fils de Jupiter. Heureux toujours il va vaincre à Arbelles, et maître de ce grand empire, il continue, il court comme un écervelé, et il va si loin que ses soldats, fatigués de succès sans but, où ils voient plus de folie heureuse que de véritable grandeur, refusent de le suivre : quelle leçon!

Il revient à Babylone dont il veut faire la capitale de son empire : Darius est mort, Porus est renseigné. Le moment est venu de montrer la sagesse d'un grand cœur et les ressources d'un grand génie politique : que va-t-il faire? Il va s'éteindre dans le faste et dans la mollesse des rois d'Asie; il va aller aussi loin dans les excès et dans la débauche, qu'il a été dans ses conquêtes; et il va en mourir n'ayant rien fondé et ne léguant à l'humanité qu'une longue suite de guerres sanglantes pour le partage de ses dépouilles.

Il semble qu'Alexandre soit, en même temps, aussi méprisable qu'il est grand : c'est le succès par l'habileté dans l'emploi de la force. Mais la force ne donne

qu'une vaine gloire, ses triomphes, sans la sagesse, sont stériles; car ce n'est pas dans le sang humain, versé pour faire briller son nom, que la civilisation veut fleurir et qu'elle consent à fructifier.

L'expérience a refroidi l'enthousiasme de la victoire. Le monde sait ce que vaut la puissance assise sur cent batailles mémorables et sur l'humiliation des nations; il a vu ce que le plus grand et le plus noble génie peut engendrer de haines, ce qu'il peut inspirer de vengeances, ce que les représailles savent en faire; et il espère que Dieu a suscité un héros pour des conquêtes d'un autre ordre; je veux dire qui, sachant tirer parti de ce que tant de gloire laisse en germe pour les victoires de la paix, soumette les hommes à la foi, à la raison et à la justice.

Le commun des hommes n'a rien dans l'esprit pour décider spontanément sur ce qui est grand au fond, ou qui ne l'est pas; sur ce qui est bon au fond, ou qui ne l'est pas. Il honore aujourd'hui sans raison ce qu'il méprisera demain sans plus de sujet. Il se décide sur l'apparence et se rend à tout ce qui réussit; comme il embrasse sans réflexion le moyen qui sied au besoin du moment, sans penser au préjudice qui s'y trouve pour le temps qui va suivre. Il faut à toute œuvre du génie le cachet du temps, pour que le respect et l'admiration de la foule s'y fixent sans retour et sans incertitude. C'est la raison pour les fins et les habiles de

rechercher les petits succès qui trompent un jour et qui fuient, ne laissant qu'un petit bruit que l'écho murmure en mourant, mais qui laissent aussi un profit que l'on estime et qui demeure.

Il en est d'un petit succès méprisable comme de la calomnie; il en reste toujours quelque chose. Réussissez à faire parler de vous et vous serez censé avoir un mérite qui vous distingue de la foule; de même aussitôt qu'un homme parvient à se faire une petite fortune, on ne demande pas comment; il a réussi, cela suffit, il est réputé capable; et ce renom de capacité grandissant avec sa fortune, il n'est tour de force qu'il n'essaye pour l'amener au plus haut point; tout dût-il y rester: dignité, honneur, conscience; pourvu que le succès soit au bout, il pousse, il marche, il s'engraisse; puis, devenu gras, il fait tant de tapage, qu'il empêche d'entendre les plaintes qui grondent autour de lui, et il jette un si grand éclat, qu'il finit par éblouir ceux-là mêmes qu'il a trompés, et qui, se regardant alors dans l'humble état où les ont laissés leurs scrupules d'honneur et de probité, se surprennent à s'avouer tout bas qu'il a eu raison, que ce sont eux qui ont eu tort, et que le chemin étant à refaire, ils prendraient la route qu'il a suivie, abandonnant celle qui ne les a conduits qu'à ce succès inutile et si peu apprécié, qui est la tranquillité de la conscience; et ils se disent cela, sans penser même qu'à la dernière heure celui qu'ils maudissent pour le mal qu'il leur fait, mais qu'ils admirent

au fond, et dont ils envient le sort, leur achèterait ce succès de toute sa fortune; et qu'à cette heure ils se garderaient bien de le lui vendre.

Certains esprits déroutés, dans l'embarras où ils se sont vus d'expliquer ces idées de bien et de mal, dont la fin occupe les esprits sérieux et les élève à la foi dans une autre vie, ont pris le parti plus simple et plus commode d'affirmer que l'homme n'a d'autre maître que ses passions pour l'agiter dans une vie qui n'a pas de lendemain. Cette affirmation est ancienne et n'a jamais eu de succès qu'auprès de ceux dont elle semblait excuser les débordements, et qui, leurs passions éteintes, leur ont retiré leur adhésion pour revenir aux idées reçues, les uns convaincus de leur vérité, les autres convaincus au moins de leur utilité : quelle que soit la forme du retour, quel qu'en soit le fond, il suit toujours que le succès de cette idée d'immortalité demeure inébranlable.

Mais je veux dire aux incrédules : vous avez raison, j'abonde dans votre sens, ce monde est tout ce qui est, il n'y a rien après : point de justice supérieure pour regarder dans ces succès des œuvres humaines et y rétablir l'ordre, pour mettre d'un côté les bons, de l'autre les mauvais et faire à chacun la part qu'il mérite. Tout ce qui réussit s'ajuste bien ou mal et ne tire point à conséquence; chacun vit comme il vit, meurt comme il meurt, et tout est dit : voilà qui est fait et bien démontré.

Je vous demande maintenant de m'expliquer la vie humaine avec les idées innées que nous avons de bien et de mal, de vices et de vertus, de beauté et de laideur, de justice et d'injustice, lesquelles conduisent forcément à l'idée d'un être d'où vient tout, où tout retourne; à l'idée enfin d'une justice exacte qui visiblement n'est pas en ce monde? Si vous me dites que ces idées ne sont pas innées, je dirai : ces idées qui nous viennent naturellement quand notre raison se développe. Si vous me dites encore qu'elles ne nous viennent pas naturellement, mais bien parce qu'elles sont admises et que l'on nous les enseigne, je vous demanderai alors si c'est une bonne raison de conclure contre elles, puisque nous les admettons nous-mêmes si aisément, et quelles idées il faudrait nous enseigner de préférence? Si celles-là sont mauvaises, ce sont apparemment les contraires qui sont bonnes, qu'il faut admettre et enseigner; c'est-à-dire qu'il n'y a ni vices ni vertus, rien de bien, rien de mal, rien de beau, rien de laid, rien de juste, rien d'injuste; que tout étant naturel, tout est beau, bon, juste et vertueux. J'ose vous mettre au défi d'expliquer la vie humaine avec ces idées-là et surtout de vivre en société avec elles.

Ou bien, il ne faut admettre et enseigner ni les unes ni les autres, et il faut laisser chacun prendre l'idée qui lui conviendra. Alors il n'y a plus de point de départ et de point d'arrivée, il n'y a plus de vérité

connue, ou plutôt ce que chacun pensera sera vrai et il y aura autant de vérités qu'il surgira d'idées. Cet autre résultat conduit au même point : rien ne marche, tout est incertain ; tout, c'est le désordre. Or, même impossibilité de vivre et d'expliquer la vie humaine essentiellement active, tendant à la perfection qui est la science et l'ordre, et que vous appelez le progrès. Si vous me répondez qu'il ne faut enseigner que ce que la science nous apprend, à la condition qu'il s'agisse de la science véritable, nous sommes d'accord ; car la science véritable, c'est Dieu. Il faut donc revenir à la vérité connue, c'est-à-dire aux idées reçues.

Il y a pourtant des esprits herculéens qui entreprennent de renverser toutes ces idées, qui se mettent bravement en face de la vérité et qui lui disent : Tu es l'erreur. On en a vu même réussir, je ne dis pas à convaincre, ce serait triompher de Dieu, mais arriver à étonner d'honnêtes gens, à entraîner de pauvres esprits, et à voir leur nom bousculé dans un bruissement d'enthousiasme qui ressemblait à de la gloire, et retomber ensuite dans l'oubli : c'est le succès par le scandale.

La vertu est contente d'elle-même et ne vise à rien qui la fasse ressortir.

Le mérite est grave et modeste. Il n'a ni la souplesse ni les dispositions nécessaires aux révérences. Il lui faut pour monter jusqu'au succès, ou que d'honnêtes

gens le découvrent et le mettent en vue, ou le hasard et les circonstances heureuses.

La vertu, pourtant, et le mérite élevé obtiennent toujours, même auprès des plus dissolus, le succès qui leur convient : celui de la considération et du respect.

Il n'est point donné à la sottise qui parvient, d'obtenir ce succès d'intimider le mérite élevé et de lui devenir un objet d'envie ; de même qu'il n'est pas permis à tout le luxe d'une courtisane de mettre la vertu d'une honnête femme en péril.

Chloé se présente, avec sa mère, à l'Opéra où les attire l'œuvre courue. Elles sont dans la mise simple que leur permettent leur vertu et le produit d'un travail assidu. Elles ne prétendent pas aux premières places, où l'on ferait difficulté de les recevoir, et elles montent aux combles où la lorgnette des charmants ne s'aventure jamais. On les écarte dans les couloirs pour laisser passer Phryné traînant tumultueusement une large et bruyante toilette sur le chemin des plus belles loges : de son coin, Chloé la voit attirer toute l'attention sur elle, provoquer les regards par sa désinvolture et les fixer par ses manières ; elle se suppose, par la pensée, dans le rôle que joue Phryné et elle sent le rouge lui monter au visage. Sa mère lui dit : C'est le succès par l'effronterie et par la dépravation. Chloé le voit, elle s'indigne, elle se dégoûte et elle s'affermit dans la vertu. Elle pourra donner son cœur, elle ne vendra ni

ne louera jamais sa personne, pour la joie et pour la promenade.

La sottise, haut placée, veut-elle bien souffrir qu'on l'éclaire et qu'on lui apprenne que pendant qu'elle est heureuse et puissante et qu'elle se voit, de la part des gens attelés à sa fortune, l'objet de tant de complaisances et d'adulations, elle est, sans le soupçonner, prise en dédain, je ne dis pas seulement par ceux qui se respectent, mais, au fond, par ceux-là mêmes qui l'approchent et qui, ayant quelque sentiment de leur faiblesse, ne la caressent que pour en obtenir ce qu'ils veulent et qu'ils ne pourraient espérer d'un successeur plus judicieux ?

De même une courtisane a-t-elle l'esprit susceptible de lumière et le cœur de se corriger sur un bon avis ? Qu'elle écoute et qu'elle sache bien que dans le temps même où elle se voit le but de soins si empressés et qui semblent si délicats, elle est, sans y penser, dans le mépris de ceux qui se proclament ses adorateurs et qui ne la recherchent qu'à cause de la vogue où elle est et pour l'avantage qu'ils croient avoir à dire devant leurs amis : Je l'ai connue, afin que ceux-ci le répètent en certains lieux et devant certaines femmes.

Pourquoi tant de succès étincelants se plongent-ils le lendemain dans l'oubli éternel ? C'est qu'ils ne sont qu'une vaine imitation du bon, du beau et du vrai ; qu'un effort toujours vaincu, mais toujours

vivant, de l'esprit de cupidité, de finesse et de charlatanisme.

Il n'y a que trois genres de succès qui soient désirables, parce qu'ils durent, et qui sont glorieux, parce qu'ils sont légitimes : le succès par le génie, le succès par la vertu et le succès par le travail ou les affaires honnêtes.

DU PROGRÈS

Nous avons la prétention, un peu fière, d'être un siècle de lumière et de progrès. Mais un siècle, comme un individu, a son orgueil pour enfler son œuvre et pour le tromper sur sa grandeur et sur son importance dans l'ensemble. Nous nous exagérons peut-être l'étendue de notre mission, nous faisons peut-être plus de bruit autour des mots que de lumière autour des idées; peut-être laisserons-nous plus de belles phrases que de bons exemples, plus de richesses que de vertus. Quoi qu'il en soit, si l'on veut plaire et se faire écouter, il faut vanter le progrès, le reconnaître et le proclamer. Le progrès n'est pas seulement dans la pensée du philosophe, il fait partie de l'air que nous respirons, le mot n'est pas seulement à la mode, il nous possède et

il sort comme de lui-même de l'esprit de celui qui parle : le bavard en enrichit ses billevesées, l'imbécile le sent bruire autour de sa tête; il se redresse, il le porte en cocarde. Monarques, hommes d'État, présidents de grandes ou de petites assemblées, tout homme enfin qui ouvre la bouche pour en laisser tomber un discours, a l'obligation d'en émailler ses périodes; l'intérêt de sa renommée lui commande d'ajouter, s'il le peut, à la magie de ce mot magique; quitte ensuite pour ne rien faire de ce qu'il a dit. Peut-être y aurait-il lieu de décider comment il sied bien d'employer ce mot fameux, et comment il fait mieux; si c'est en nombre pair ou impair?... Vingt fois prononcé dans un discours brillant, il agit comme vingt rayons qui, ajoutés à son éclat naturel, le font resplendir! Dans un discours sans feu, le mot ressort lumineux encore et lutte contre l'obscurité du fond, à peu près comme ces lanternes qui éclairent une fouille pendant la nuit, jusqu'à ce que, le soleil se levant, cette clarté, qui ne brille que dans les ténèbres, s'éteigne et disparaisse avec elles.

On entend dire de celui-ci : c'est un homme de progrès, et de celui-là : c'est un homme dans le progrès. Ceux qui disent cela paraissent s'entendre entre eux et saisir le sens de ces qualifications différentes : homme de progrès et homme dans le progrès. Il m'est arrivé de céder à une curiosité bien naturelle de vouloir comprendre comme eux, et je me suis posé ces deux

questions : Qu'est-ce que c'est qu'un homme de progrès, et qu'est-ce que c'est qu'un homme dans le progrès? Si l'on observe avec soin quelques-uns de ceux que l'on montre comme étant dans l'une ou l'autre de ces deux situations avantageuses, on découvre qu'ils ont les mêmes vertus, les mêmes qualités, les mêmes vices, les mêmes défauts, le même égoïsme que les autres hommes, et l'on se demande comment et pourquoi ils sont entrés dans cette réputation.

Si l'on va plus loin, et si l'on étudie les livres de ceux qui en ont publié, on y voit de bons sentiments exprimés quelquefois avec un talent aimable et qui entraîne; on rencontre souvent ces mots qui se font toujours aimer : humanité, fraternité, égalité, liberté, progrès, enveloppés de phrases du tour le plus heureux; tout cela attendrit un bon cœur, séduit un esprit droit, et, l'âme émue, on s'écrie : Oui, oui, je comprends. Voilà un homme de progrès, et ceux qui, comme moi, le lisent et l'admirent sont naturellement des gens dans le progrès; cela est clair.

Cependant l'idée divine y paraissant quelquefois écartée, comme à dessein, le cœur n'est pas toujours complétement satisfait, et il arrive de tomber dans un autre genre de curiosité : Voyons donc, se dit-on, comment agit un homme qui pense si bien, qui rend sa pensée d'une façon si douce et si convaincante; voyons donc si la pratique répond à la théorie. Et l'on découvre souvent qu'il agit comme tout le monde; que son

intérêt propre dirige seul toutes ses actions ; que ses semblables lui sont quelquefois plus indifférents qu'à l'homme le plus simple et qui ne parle jamais ni de fraternité ni de progrès ; on le croirait même plus occupé de ce que son œuvre peut lui rapporter, que du bon effet qu'elle doit produire sur les mœurs et du mouvement qu'elle doit imprimer à la civilisation, et à part soi on se dit : Est-ce qu'un homme de progrès n'a pas l'obligation d'être dans le progrès ? N'aurait-il si bien travaillé ses phrases que parce qu'en cet état de perfection, le débit en est plus sûr et le prix meilleur ? Si l'on remarque ensuite ceux qui les lisent, il semble qu'ils n'y cherchent qu'une distraction, et le livre fermé, ils font comme l'auteur après l'avoir écrit, ils continuent d'agir comme ils faisaient auparavant.

L'esprit tombe alors dans une incertitude qui pourrait se traduire ainsi : N'y aurait-il, au fond, que des gens qui développent une idée pour vivre, et d'autres gens qui n'achètent leurs livres que pour tuer le temps et paraître au courant des choses de leur époque ?... Sans doute tout s'arrêterait là, s'il n'en transpirait quelque chose, et si le peuple, qui est l'instrument de la conséquence, remué comme les autres par une volonté supérieure, n'essayait quelquefois de mettre l'effet à côté des mots et ne finissait toujours par y réussir.

Voyez la rampe de ce théâtre : quelle clarté elle ré-

pand sur la scène et sur les acteurs, dans quel jour agréable personnes et choses nous apparaissent ! Mais tout cela n'est qu'un effet de lumière ; le rideau va tomber, la rampe va s'éteindre, les artifices vont disparaître, et tout rentrera dans son état ordinaire.

Voyez le monde : c'est un grand théâtre. Les hommes de progrès sont à l'avant-scène, ils sont comme cette rampe lumineuse répandant sa clarté sur les choses et sur les acteurs. Dans quel jour heureux nous apparaît l'avenir de l'humanité sous la vive influence de leur esprit ! Mais ce n'est qu'un effet de génie, un mirage : le temps va passer, l'enthousiasme va s'éteindre, et tout rentrera dans son état d'indifférence habituelle.

Pourquoi? C'est que la lumière de l'homme n'est pas toute la lumière ; c'est qu'il y en a une autre plus puissante, qui ne s'éteint jamais et qui éclaire la voie que l'humanité doit suivre jusqu'au but qui lui est assigné ; c'est que cette lumière-là est divine, et pour conclure, c'est que le progrès véritable ne vient pas de l'homme, mais de Dieu qui l'inspire, et que toute lumière qui se fait à côté et en dehors de lui, ne brille un instant que pour attester sa faiblesse et s'éteindre devant l'éclat majestueux de la lumière véritable.

La foule ne va bien souvent que pour revenir, comme l'enfant ne se meut que pour se mouvoir, user ses forces et les refaire. Si l'action était nécessairement un

fait raisonné, tous les mouvements de la foule ne seraient pas de l'action ; et si le progrès est un pas sérieux vers un bien réel, toute action de la foule n'est pas un progrès. Si l'engouement pour un mot, si l'enthousiasme pour une nouveauté avaient la valeur d'un succès véritable, le bien et le mal, la vérité et l'erreur, auraient à nous présenter la liste de leurs victoires et de leurs défaites, et le total montrerait ce que valent souvent l'engouement et l'enthousiasme, comme ce qu'ils pèsent dans les balances de la justice et de la vérité. Cette histoire nous apprendrait ce que sont devenus tant de mots brillants qui servaient de noms à des promesses inutiles, à des échéances sans réalité, et comment le tout, engouements, enthousiasmes et leurs causes, a disparu dans la vaste gueule de ce néant où vont se perdre les étourderies et les vanités humaines ; l'étonnement de la foule serait d'y voir combien ont été faciles les victoires du mal et de l'erreur, et au contraire, combien a été pénible et laborieux le triomphe de la vérité, et ce serait son enseignement.

A combien de folies ce mot de progrès ne sert-il pas de laisser-passer ? Il est le sel de toutes les sauces qui servent à les accommoder et au moyen de quoi on les fait digérer au peuple, jusqu'à ce qu'il s'en rassasie et qu'il les rejette.

Et toutefois ces folies ont leur raison d'être, elles prouvent la liberté de l'homme en même temps qu'au-

dessus d'elles s'accomplissent les desseins de Dieu sur l'humanité, et par l'humanité elle-même : tout bout ensemble dans le cerveau humain, la sottise, l'erreur et la vérité, jusqu'à ce que la foi, agissant comme réactif, les sépare et donne un précipité pur qui étonne le monde et qui demeure comme un rayon de lumière éclairant la marche du progrès véritable.

Korlioz était commis, mais il avait un patrimoine et il a fait un bon mariage. Dans l'intention permise, si elle n'est honnête, de lui faire concurrence et d'attirer à lui ses clients, il vient d'ouvrir un magasin à côté de celui où il a fait l'apprentissage de son métier : la maison se distinguait par un luxe extravagant, que la sienne efface par une plus grande extravagance ; il fait circuler par la ville une voiture singulière qui attire tous les regards et qui est une enseigne courante ; son prospectus, dont il inonde les rues et dont il couvre la quatrième feuille de tous les grands journaux, débute par ces deux attrapes : Grand progrès ! Prix fabuleux ! Et la bande des oisifs, que le ridicule d'une certaine espèce affriande toujours, se donne rendez-vous devant sa boutique, admire, s'extasie, et presque fière de vivre dans un pareil siècle, se retire en applaudissant à ce beau progrès, comme elle rira bientôt à la grande déconfiture de son auteur, qui ne sera plus à ses yeux qu'un étourdi, un incapable, peut-être un fou !... Le progrès en ce genre est un piége où il faut que quel-

qu'un soit pris; ou c'est le public, ou c'est l'attrapeur.

Axirius sort du collége, où ses succès ont fait quelque bruit : il a les yeux vifs, la tête haute, le front développé; on y voit poindre le génie. Sa famille et ses amis fondent déjà leur avenir sur son avenir; en effet, à quoi ne peut-il pas parvenir? Chacun sent que c'est un jeune homme qu'il faut ménager, on s'attache à lui, on se lie par le cœur, pour que cette amitié, désintéressée aujourd'hui, soit un jour un titre à sa faveur particulière.

Mais que va-t-il faire? dans quelle voie va-t-il s'engager? Belle question : dans la voie du progrès. Mais encore quel progrès? Mon Dieu, le progrès, cela s'entend tout seul. On le dirige, on l'inspire, on lui met sous les yeux les ouvrages qu'il faut lire et qui sont à la hauteur de notre temps. Axirius les dévore, il s'exalte, prend enfin la plume, et il lance un livre écrit avec la chaleur et conçu avec l'inexpérience de son âge, mais qui réussit assez pour que la critique s'en occupe et qu'elle l'aiguillonne ; le voilà posé, il est descendu dans l'arène et s'y conduit en athlète de l'impiété ; sa phrase jeune et ardente redonne à ces mots que l'humanité ne se lasse pas d'entendre, le feu qui s'éteignait sous la plume fatiguée, sous la phrase blasée de ceux qui l'ont précédé dans la lice, et son nom s'élève à côté de leur nom. Il n'oublie pas qu'il y a un Dieu, et que l'homme a une âme, mais il ne s'en souvient que

pour en parler à la façon des esprits forts, et comme d'un préjugé du monde ancien dont le monde nouveau va s'affranchir.

Cependant le temps fait son œuvre et l'âge mûr arrive, il s'attiédit, il doute; puis vient l'âge qui suit et il se tait. On sent qu'il a perdu un peu de sa confiance dans la souveraineté de la raison humaine; on voit qu'il ne rit plus de la souveraineté de Dieu qu'il appelait un préjugé; il souffre qu'on lui en parle, il réfléchit, il s'amende, et il meurt enfin à peu près convaincu que l'humanité marche à ses fins sous la direction d'une puissance supérieure à l'homme, que le monde d'hier nous a laissé un héritage de vérités pour le transmettre à celui de demain, que le monde nouveau n'est qu'une expression de fantaisie, qu'il n'y a qu'un monde et que chaque génération fait sa part d'une œuvre où tout est prévu; où certains hommes ont une mission, mais toujours bornée et qui cesse toujours à son terme; puis, lui mort, un autre reprend pour mourir à son tour désabusé du progrès par la souveraineté de la raison humaine.

Tout enseignement a une base fixe qui est le fond du progrès : c'est l'amour de Dieu, le respect de la famille, et celui de ses semblables, se composant de tous les sentiments humains qui sont la piété du cœur. Le droit des enfants à cet enseignement en fait une obligation que le père de famille ne peut pas décliner. Il est

moins obligé pour le reste, mais la sagesse et la prudence lui conseillent d'ajuster leurs vues à la position qu'ils doivent occuper dans le monde, s'il sait que l'orgueil trop développé conduit, avec le mépris du travail, à rechercher la fortune par ces moyens malsains que l'oisiveté contient en elle.

On en voit à qui cette obligation est légère, qui s'en débarrassent au profit d'une mode qui passe, ou qui s'accommodent à une idée qui court et qui demain s'abîmera dans le ridicule.

Inflatus était de ceux-là. Il avait une fortune plus vaniteuse que réelle; il était philosophe comme il était riche, et père de famille comme il était philosophe. Il criait au progrès contre les vieilles idées, du ton dont on crie au feu devant un grand sinistre. Il avait deux filles, déjà belles, dont il n'a pas voulu faire des bigotes, comme il disait, et qu'il voulait que l'on épousât pour elles-mêmes, n'ayant que peu ou point de dot à leur donner : elles savent lire, écrire et déchiffrer un morceau de musique; l'équitation, la natation, la gymnastique, complètent l'instruction qu'il a crue bonne pour développer leur esprit et leur cœur et pour donner à leur corps les allures franches et robustes; les romans étaient la lecture qu'il croyait innocente, le théâtre, le bal et les concerts, les plaisirs qu'il croyait sans dangers, et il s'en rapportait à la nature pour en faire de bonnes épouses et de bonnes mères. Elles ont grandi, Inflatus a vieilli, sa fortune, mal assise,

s'est évanouie, et il a appris, mais trop tard, que les enfants ont un droit qu'il faut respecter, et que le père a des obligations qui ne varient pas : ses filles s'appellent aujourd'hui Laïs et Phryné; on ne trouve plus de Démosthène pour refuser d'acheter si cher un repentir, et elles brillent! Elles brillent de cet éclat qui dans tous le temps flétrit un nom, et qui ouvre prématurément la tombe de l'honnête homme qui le porte.

Il y a des droits et des devoirs ; les droits sont ceux de tous, de même que les devoirs sont l'obligation de chacun. Mais quelle distance entre un droit proclamé et la pratique simple et honnête de ce droit? Quelle distance entre les devoirs bien définis et l'accomplissement sincère de ces devoirs? Et si les droits ne sont pas reconnus, et si les devoirs ne sont pas définis, quelle confusion! Les hommes, avec la seule force de la raison, en dehors de la foi éclairée, c'est-à-dire sans aucune influence de cette lumière supérieure que l'on appelle la Providence, sont-ils capables de sortir de ce chaos, de suivre la voie du progrès véritable et d'atteindre un but sérieux où l'humanité se puisse rendre compte de sa raison d'être, d'où elle vient et où elle va? J'ose le nier absolument.

Le plus ou le moins de progrès, c'est apparemment le plus ou le moins d'étendue dans le sens moral du peuple, c'est-à-dire le plus ou le moins de connaissance de la vérité, le plus ou le moins de pureté, de sincérité

dans l'accomplissement de ses devoirs comme être créé et comme citoyen. Cela ne peut être nié raisonnablement. Or, un droit, ou une liberté, dont l'homme fait un usage malheureux, soit par ignorance, soit par intérêt propre, soit sous l'influence d'un fanatisme quelconque, politique ou autre, et dont la société souffre, constate-t-il un état de progrès? Assurément non. Donc l'existence de tel ou tel droit, ou de telle ou telle liberté, ne prouve pas que le peuple qui est en jouissance de ce droit ou de cette liberté, soit en même temps en état de progrès.

Le suffrage universel, par exemple, est un droit naturel et par là parfaitement juste; on ne voit pas, en effet, pourquoi quelques-uns seulement seraient appelés à choisir ceux qui doivent délibérer dans l'intérêt de tous. Mais de ce qu'un peuple possède ce droit, vais-je en conclure, par cela seul, que ce peuple est en état de progrès? Le simple bon sens n'exige-t-il pas qu'avant de me prononcer, je sache si le sentiment bien entendu de ses devoirs envers la société préside à l'exercice de ce droit? Et si je vois des gens ignorants, remués par quelques hommes dans un intérêt que ceux-ci appellent la bonne cause, mais qui n'est pas au fond celui qu'ils poursuivent, et que ces gens qu'ils remuent s'en aillent, comme un troupeau de moutons, jeter dans l'urne un nom qu'ils ne connaissent pas, et qu'ils fassent ainsi le contraire de ce qu'ils croient faire, si je vois cela, vais-je m'écrier : Quel progrès!

Ou si, d'un autre côté, je vois un maire, un juge de paix ou toute autre autorité, courir les champs, appeler les paysans : « Holà ! hé ! Jacques ! Holà ! hé ! Pierre ! Jean ! François !... Allons, mes enfants, il faut voter. — Oui, m'sieur l' mare, quoi qu' j'allons faire ? Comment qu' j'allons voter ? — Pour la bonne cause, mes amis, pour l'ordre, pour le travail ! » je veux bien que ce qu'ils font là soit bon en soi, je veux bien que l'on se félicite du résultat qu'ils obtiennent dans l'intérêt de la tranquillité publique, et si l'on veut, de la prospérité du pays ; cependant, en voyant ces braves gens faire, non pas ce qu'ils comprennent, mais bien, comme des enfants, ce qu'on leur indique ; en les voyant aller, comme des aveugles que l'on tire à droite, pour éviter qu'ils ne tombent, à gauche, dans un abîme, vais-je encore m'écrier : Quel progrès !

L'homme à l'état de machine est-il à l'état de progrès ? Non, n'est-ce pas ? Donc un droit reconnu et que le peuple exerce ne constitue pas, par cela seul, un état de progrès.

On répond : Reconnaissez le droit d'abord et ensuite apprenez au peuple à l'exercer. On pourrait procéder autrement : donner l'enseignement d'abord et le droit ensuite ; n'importe, j'accepte le droit avant et l'enseignement après, mais quel enseignement ? Nous qui crions si fort au progrès, sommes-nous au moins d'accord là-dessus ?... Existe-t-il une loi morale ? S'il n'y en a pas, en quoi donc consiste le progrès ? Mais s'il y en

a une, en avons-nous le principe certain, reconnu par tous, et qui soit le point de départ pour cet enseignement? Le progrès ne peut sortir que de l'accord sur une grande vérité qui fasse la lumière sur tous, comme le soleil, et qui ne laisse plus qu'à s'entendre sur les détails; or, s'il y a plusieurs principes se contredisant, et que ceux qui les professent s'évertuent à nous présenter chacun d'eux comme étant la vérité, nous ne sommes pas en état de progrès, mais bien en état de division; la division, c'est la haine, et la haine, c'est la guerre: la guerre et la haine sont-elles le progrès? N'est-ce pas plutôt l'amour et la paix? Il n'y a sur cette dernière question qu'une voix pour répondre et pour repousser la première; chacun, en effet, prêche la fraternité. Mais pour que ce sentiment, qui est la théorie des cœurs, passe dans les faits et entre dans la pratique, il faut absolument qu'il n'y ait qu'une foi, et nous voilà obligés de choisir entre la souveraineté de la raison humaine et la souveraineté de Dieu; il faut un principe unique qui soit l'idée divine ou l'idée humaine.

Qu'est-ce que la raison humaine? Si je conviens qu'elle est une force, on conviendra au moins qu'elle est une force très-bornée, d'autant plus faible qu'elle est multiple, et qu'elle s'annule par sa multiplicité même. Si vous la faites souveraine, je vais tout résoudre à ce haut tribunal de ma raison; ce qu'elle déclarera être une vérité, sera vérité pour moi et pour ceux

que je parviendrai à dominer en raison de ma force et de leur faiblesse, et nous arriverons à avoir autant de petites souverainetés de raisons, qu'il peut exister de raisons plus ou moins fortes, agissant sur un nombre plus ou moins considérable de raisons plus ou moins faibles. Comment toutes ces petites souverainetés se débattant chacune dans son petit milieu, s'irritant, se jalousant, l'une refusant de reconnaître l'autorité de l'autre; comment, dis-je, toutes ces fractions fiévreuses arriveront-elles à s'entendre sur une vérité quelconque et à former ce faisceau majestueux qui seul pourrait s'appeler la souveraineté de la raison humaine? Je n'y vois qu'un moyen, c'est que l'une de ces fractions devienne assez forte pour violenter les autres et les obliger, par la force, à reconnaître que sa vérité est la vérité vraie, que cela soit ou non; mais voilà un vilain moyen dont on a bien usé, bien abusé et que l'humanité a toujours flétri, qu'elle appelle tyrannie et qu'elle juge abominable; et puis, enfin, serait-ce bien la liberté, l'égalité, la fraternité, le progrès? Assurément non.

Il faut donc les laisser libres. Mais si elles sont libres, que finira-t-il par arriver? C'est que ces fractions elles-mêmes se diviseront et que chaque homme, fier de sa raison, déclinera la souveraineté de la raison des autres sur la sienne, et qu'il voudra prononcer souverainement sur toutes choses, avoir sa vérité à lui, sa foi à lui; la logique y pousse, il n'en peut être autrement.



C'est le dernier mot du progrès moral par la souveraineté de la raison humaine, comme c'est le dernier mot du progrès matériel, que ceux qui n'ont rien arrivent à vouloir partager la terre et à en avoir chacun son morceau exactement mesuré; et quand chaque homme aura sa vérité à lui et sa foi à lui, il n'y aura plus ni vérité ni foi; comme si chaque homme avait sa part exacte de richesse, il n'y aurait plus de richesses.

L'homme à qui l'on enseigne que la raison est tout, qu'il n'y a rien au-dessus d'elle, arrivera naturellement à ne reconnaître ni le droit d'autrui sur les choses, ni la supériorité d'autrui sur la sienne : en effet, quelle différence faites-vous de l'égalité entre toi et moi, avec l'égalité entre ta raison et la mienne? Si vous proclamez le principe de la souveraineté de la raison humaine, est-ce que l'égalité peut être ailleurs qu'entre toi, être raisonnable, et moi, être raisonnable comme toi? est-ce que l'égalité pourrait être seulement entre ta portion de matière et la mienne? est-ce qu'une égalité de cette nature ne serait pas le comble du ridicule? Vous avez à me répondre que l'égalité entre la raison qui s'appelle génie et la raison qui s'appelle idiote, est également ridicule et insoutenable. Je m'empresse d'en convenir, et c'est justement là que j'ai voulu vous amener : oui, l'égalité comprise de l'une ou de l'autre de ces deux manières est ridicule et insoutenable, mais pourquoi? parce qu'il n'y a d'égalité vraie que l'égalité devant Dieu : c'est parce que nous

sommes égaux devant Dieu que l'homme a droit au respect de l'homme, droit à son amour, droit à son secours ; oui, c'est parce que nous sommes égaux devant Dieu, que celui qu'il a fait pauvre d'esprit et faible de corps a droit à la protection de cet autre à qui il a donné la force de l'athlète et la puissance du génie ; et j'ajoute que la force physique et la force morale n'ont pas de sens raisonnable, si elles n'ont pas cette mission, l'une de protection, pour que le faible soit libre à côté du fort, et l'autre, pour que l'aveugle soit conduit et que la lumière profite à tous ; donc le principe de la souveraineté de la raison humaine est une erreur ; donc il n'y a qu'un principe vrai : la souveraineté de Dieu, seule vérité qui puisse réunir les hommes dans un même sentiment d'amour, de protection et de paix, c'est-à-dire de progrès ; et partant, la base de l'enseignement à donner au peuple, c'est l'idée divine.

Ou le progrès n'est qu'un mot, ou c'est un pas vers un bien réel ; je veux dire vers un but connu, que le père puisse montrer à son fils avec la certitude qu'arrivé à l'âge d'homme, il suivra cette voie assurée, y entraînant à son tour ses enfants, qui y dirigeront les leurs, jusqu'à ce que la génération prédestinée atteigne le but et arrête l'humanité dans cette terre promise.

Ce bien réel existe-t-il ? la science humaine le connaît-elle ? sait-elle où l'on va ? avons-nous là un savant

pour nous dire : Voilà le but, voilà le point où nous sommes, et voilà l'époque de l'arrivée ? Si ce savant est là, qu'il parle, qu'on l'écoute et qu'on le suive ; mais ce savant n'existe pas : que trouve-t-on hors de l'idée divine ? l'hypothèse et l'utopie.

Il y a deux genres de progrès, le progrès matériel et le progrès moral. Mais dans chacun des deux le mouvement peut se produire en avant ou en arrière, c'est-à-dire qu'en tout temps le peuple peut avancer dans le bien-être ou reculer dans la misère, avancer dans la vertu ou reculer dans le vice.

Si nous sommes autorisés à nous vanter de vivre dans un siècle de progrès, c'est du progrès matériel que l'on entend parler, mais sommes-nous, au même degré, autorisés à exalter le progrès moral ?

L'humanité fait toujours les mêmes choses et elle tend obstinément vers un but qui lui échappe toujours : c'est le bonheur absolu. Quoi qu'elle fasse, elle est destinée à tourner constamment dans le même cercle. Le progrès matériel consiste à tourner plus commodément, à faire les mêmes choses, mais mieux et plus vite ; c'est cette condition que nous remplissons admirablement et qui sera la gloire de notre siècle : on voyageait autrefois et nous voyageons aussi, mais comme l'air et plus à l'aise qu'autrefois ; les nations communiquaient entre elles, lentement, péniblement, aujourd'hui les communications suivent la foudre, luttent de vitesse avec elle ; on traversait les mers, on les en-

jambe aujourd'hui, on raccourcit les milles, on en fait des mètres, en coupant les terres et en y précipitant les eaux, étonnées de leur déplacement et de leur assujettissement à la puissance de l'homme; on amputait autrefois, et la victime et l'opérateur avaient besoin d'un égal courage, l'une pour résister à de cruelles atteintes, et l'autre pour se fortifier à la vue de si grandes souffrances; aujourd'hui on supprime la douleur, on opère comme à l'insu du malade. Il consent, puis il s'endort, pour se réveiller surpris de son infirmité, mais débarrassé de ses inquiétudes.

Voilà de vaillantes améliorations, des choses vraiment grandes, et qui sont la plus noble expression de la marche du progrès matériel; et ce ne sont pas les seules dont notre siècle ait raison d'être fier. Je veux mettre ma foi dans sa force, dans sa volonté; il en accomplira d'autres aussi admirables, aussi utiles, et l'humanité, si elle se borne au progrès matériel, qui n'est que secondaire, restera à égale distance de l'accomplissement de son rêve, qui est le bonheur; car pour l'humanité, comme pour l'individu, le bonheur résulte de l'état de parfaite santé physique et morale, de réalité et d'espérance, de raison saine et de foi éclairée.

Tout homme qui invente un canon, qui lui donne plus de puissance, plus de précision, affirme le progrès matériel. Toute société qui le met en œuvre, qui avec cette arme tue davantage, et plus sûrement, nie le pro-

grès moral, puisque tout état violent est un état d'immoralité, d'où ne peut sortir que le droit de la force; car si, d'un consentement commun, vous n'écoutiez, après l'action, que la voix de la justice et de la raison pour régler le différend, vous aviez le moyen de le régler avant ; chaque cadavre étendu sur le champ de bataille est donc un crime, et ce n'est plus d'une couronne de laurier qu'il faudrait orner votre front, mais d'un crêpe qu'il faudrait voiler votre face : si la guerre est nécessaire, cette nécessité même nie le progrès moral.

Tout homme qui invente une machine propre à augmenter les produits et à relever l'homme du travail de la brute, affirme le progrès matériel; toute société qui l'utilise au grand profit de quelques-uns, au grand préjudice d'une foule d'autres, où des familles entières souffrent du froid et de la faim, nie le progrès moral, puisque la misère est une cause violente de démoralisation.

Tout homme qui invente un instrument de supplice destiné à rendre la mort plus prompte et moins douloureuse, affirme le progrès matériel; toute société qui se trouve dans la nécessité de s'en servir, nie le progrès moral ; car la nécessité de verser le sang humain révèle un état moral insuffisant, puisqu'il est en opposition avec la loi de Dieu qui dit à l'homme : Tu ne tueras point ton frère.

Quand le progrès moral aura atteint son apogée,

l'humanité s'humiliera devant la souveraineté de Dieu et elle manifestera ce nouvel état de grandeur par l'effacement de ces trois grandes irrégularités morales : la guerre, la misère et la peine de mort.

Quand une loi est nécessaire, elle est juste; et parce qu'elle est juste, elle est morale, en ce sens qu'elle est en rapport avec l'état des mœurs, puisque progrès moral ne signifie rien autre chose que la marche plus ou moins lente de la société vers un état plus parfait, et que tout pas vers cet état est un fait moral. Si l'on me dit que des lois injustes ont disparu, par cela seul qu'elles étaient entachées de ce caractère d'injustice, et qu'il y en a encore qui disparaîtront par la même raison, c'est justement la confirmation de ce que j'avance : toute loi qui cesse d'être nécessaire, cesse d'être juste, et d'être morale en cessant d'être juste; toute société qui se perfectionne moralement, modifie ses lois, les transforme ou les rapporte; c'est l'action même du progrès moral.

Qu'est-ce que la loi? C'est la société elle-même, en ce sens qu'elle représente sa force, sa moralité, son caractère, et enfin son droit. Mais d'où tire-t-elle son droit? Si c'est de sa force, on le dénie; au contraire, si c'est de sa moralité, on l'affirme; car sa moralité est toute dans l'appui qu'elle prend dans l'idée divine, d'où il résulte que c'est de Dieu même que découlent ses droits, et que toute loi qui tire de là sa moralité ne peut être que l'expression de son droit incontestable.

L'on me dit : Mais si j'admets que la société fait justice quand elle exécute un criminel, que fait-elle quand elle tue un innocent? Je réponds : Elle se trompe, et c'est une erreur lamentable, mais il ne s'en suit pas absolument que la loi ne soit plus nécessaire et qu'elle cesse d'être juste.

Si l'on ajoute que le droit de tuer ne peut appartenir qu'à une justice infaillible, et que toute justice qui ne l'est pas ne peut appliquer que des peines réparables, je répondrai : C'est là une vérité sensible, mais la société a le droit et le devoir de se protéger. Si la loi est nécessaire, c'est à la société, dont cette nécessité accuse l'état moral, de s'élever assez pour qu'elle devienne injuste par son défaut de nécessité.

Et j'ajoute : Ce n'est pas du principe de la souveraineté de la raison qu'il faut partir pour arriver logiquement à la suppression de la peine de mort, car il faut être conséquent. Si la raison est souveraine, elle est censée être infaillible et tous les droits sont en elle, même celui de tuer, si elle juge convenable de se l'attribuer : le principe de la souveraineté de la raison supprimant toute justice supérieure, devient lui-même ce qu'il supprime, et il n'y a plus de raisons décisives pour lui dénier ce droit absolu de haute justice.

Il y a dans les idées de notre siècle un vague sentiment d'incrédulité, ou du moins une indifférence qui revêt ce caractère; ce n'est encore qu'un mouvement

incertain, que l'on n'avoue pas hardiment, mais que l'on nourrit volontiers. Si pourtant l'idée d'un être suprême impose encore, si elle n'est pas ruinée, et l'on peut affirmer qu'elle ne le sera jamais, c'est qu'au moment de nier son Créateur, l'homme s'intimide, l'esprit et le cœur protestent, et son plus grand effort est de s'arrêter dans l'indifférence, le pire de tous les états parce qu'il est nul.

Les superbes traitent Dieu, non plus comme une vérité, mais comme une idée qui a vieilli, que le temps et le développement de la raison humaine doivent faire disparaître de la science. Ils prédisent que le mot progrès va remplacer le mot Dieu comme expression et comme croyance; que sa puissance apparente, saisissable, va remplacer la puissance insaisissable de Dieu; que le naturel triomphera du surnaturel, et enfin que la réalité effacera le mystère : effort des incrédules toujours vain et toujours recommencé : l'homme ne va pas plus loin que le doute et sa raison éclairée le ramène à la foi du mystère, parce que le mystère c'est Dieu, et que Dieu c'est le vrai éternel.

Cependant nous n'en sommes encore qu'à l'état d'esprits forts, et il faut le dire, nous n'affectons de nier ou de douter, que pour échapper à ce reproche d'arriéré, sorte de ridicule dont on se préoccupe et qui s'attache à celui qui ne reconnaît pas la souveraineté de la raison humaine. On proclame cette souveraineté, mais au fond on ne s'y fie pas. Le progrès moral préconisé par cette

philosophie aventureuse, se montre trop enveloppé de ténèbres, le soleil qui doit les dissiper ne se lève pas encore, la chaleur qui doit le féconder ne fait pas sentir son influence. Les prophètes ont beau crier : Le soleil se lève, le voilà! — La chaleur monte, nous la sentons ! — la foule émerveillée se tourne vers l'horizon, regarde attentivement et ne voit rien poindre; elle s'interroge et elle ne sent pas la vérité échauffer son cœur, et par prudence elle parle encore à ses enfants, de Dieu, de l'âme et d'une autre vie; mais elle le fait sans foi, comme un esprit qui doute, comme un cœur qui se refroidit, et c'est tout ce que produit cette philosophie qui parle si fièrement et qui affirme être tout l'avenir de la civilisation; elle fait douter de ce qui est vrai, et elle ne fait pas croire à ce qui est faux. On conserve l'ancienne vérité en attendant que la nouvelle s'établisse; à peu près comme on porte encore un vêtement qui n'est plus de mode, en attendant que le nouveau soit fait. Le père parle de Dieu à son fils enfant, et quand il a grandi, il s'intimide, il se tait et le livre au hasard de ce qui va dominer et de ce qu'il voudra croire.

Le monde, avec l'idée de Dieu, est à l'égard des philosophes, avec l'idée de progrès, comme deux hommes qui veulent faire un échange et qui ne s'estiment pas assez pour se livrer de confiance; l'un dit : Donne-moi ta montre d'argent et je te donnerai ma montre d'or. — Oui, dit l'autre, mais je veux voir, je veux toucher. Il

craint que l'avantage apparent de ce troc ne cache quelque grosse duperie. De même le philosophe crie à la foule : Donne-moi Dieu, qui est le mensonge, et je te donnerai le progrès, qui est la vérité. — Et la foule hésite, veut voir, veut toucher, craignant, comme l'homme à la montre d'argent, d'être la dupe de l'homme à la montre d'or.

Comment la lumière nous vient-elle? Est-ce par émission, est-ce par ondulation? Lequel a raison de Newton ou de Descartes? Quand il vous sera démontré que c'est l'un et non pas l'autre, je vous demanderai qui a fait la lumière, qui a décidé qu'elle nous arriverait par ondulation, je suppose, et qu'elle mettrait, pour remplir l'espace, quatre cent quatre-vingt-treize secondes. Si vous me répondez : Nous l'ignorons, je vous dirai : Qu'est-ce donc que la souveraineté de la raison humaine? ou si vous me répondez : Il y a un être suprême qui a tout fait et qui gouverne tout souverainement, je vous dirai alors : De quoi donc la raison humaine est-elle souveraine, s'il y a un être suprême par qui elle est et qui lui a fixé ses limites?

On se prendrait d'un rire fou si l'on voyait un homme, tenant une bougie allumée à la main, se placer devant le soleil et dire sérieusement : Je suis la lumière ; c'est moi qui éclaire le monde ! Et quand ce même homme, fier de la petite somme d'intelligence dont il est doué, s'écrie : Il n'y a pas de Dieu, je suis la raison souve-

raine, à peine semble-t-on s'apercevoir qu'il est justement cet homme à la bougie allumée s'écriant : Je suis la lumière, il n'y a pas de soleil; c'est moi qui éclaire le monde! Savez-vous pourquoi on l'écoute, pourquoi quelques-uns disent : C'est vrai? C'est parce qu'il s'adresse à l'orgueil de l'homme, et que l'orgueil est insensé.

Les découvertes dans les sciences, et qui contribuent au progrès matériel, n'autorisent pas l'homme à croire à la souveraineté de sa raison; elles témoignent mieux, et plus souverainement, que la force qu'il trouve en lui n'est que le doigt d'une main qui tient tout et qui fait tout mouvoir; de même que son intelligence n'est que le rayon d'une intelligence qui a tout conçu et tout arrangé, puisque l'homme ne crée point de force, mais qu'il découvre seulement les forces qui sont créées, et que toute son industrie se borne à les appliquer à son profit : l'orgueilleux ne comprend pas que le progrès matériel n'est qu'une marche, et que le progrès moral est un but.

Tout esprit capable d'égarements, ou qui est né rêveur, s'envole tôt ou tard vers ce pays que l'on nomme l'idéal; c'est là que, sous l'empire de la raison souveraine, la littérature libre est éclose. Ce qui se produit quelquefois de beau dans ces contrées vaporeuses est apporté dans le monde réel par un courrier qui reçoit le nom de progrès : la publicité embouche aussitôt ses trompettes et l'annonce à grand bruit à cette curiosité publique si facile à émouvoir : l'œuvre alors se lève, et

son aurore est radieuse; elle monte, et son midi est splendide ; elle décline après, et c'est encore un beau soir ; puis vient son crépuscule et enfin la nuit se fait. Elle s'endort, et la postérité commence pour elle : elle a vécu de ce grain de génie qui en fait un chef-d'œuvre, et elle meurt de ce grain de poison qui en fait un mauvais livre ; l'art, qui a ses devoirs, y met une couronne, et la morale, qui a les siens, y met l'oubli.

Ceux qui ne croient qu'à la vie présente, et dont toute la doctrine est dans le progrès matériel, se prennent souvent à douter que l'on puisse sérieusement croire à quelque chose de plus élevé; quelques-uns même s'imaginent de bonne foi qu'ils savent clairement le fond des choses, et s'ils vous tiennent en tête à tête : Voyons, vous disent-ils, soyons sincères : quelle est cette destinée supérieure de l'homme ? En quoi consiste cette félicité éternelle dont vous nous parlez ? Quel degré de certitude en pouvez-vous avoir ? N'est-il pas vrai que c'est un mystère impénétrable et que rien ne nous autorise à y croire ? — Assurément, cher philosophe, c'est un mystère. Mais permettez-moi de vous renvoyer vos questions : Quelle est cette destinée matérielle de l'humanité ? En quoi consiste ce bonheur terrestre dont vous lui parlez ? Quel degré de certitude en pouvez-vous avoir ? N'est-il pas vrai que vous ignorez le but où vous tendez ? Savez-vous seulement ce qui arrivera dans dix ans ? N'est-il pas vrai que

le dernier mot de votre progrès matériel, c'est l'inconnu? Toute votre richesse philosophique n'est-elle pas enfermée dans un mot : le bien-être, et pour la partie transcendante, ces trois autres mots : la liberté, l'égalité, la fraternité, que l'on connaissait dès longtemps avant vous? Vous les répétez tous sans pouvoir vous mettre d'accord sur leur sens véritable, parce que vous leur retirez le seul vrai, qui se tire de l'idée divine. Séparés sur la théorie, vous êtes encore plus loin de vous rencontrer dans la pratique, eh bien, concluons : nous ne pouvons vous dire ce que sera la félicité éternelle, encore bien que nous y mettions notre foi; de votre côté, vous ne pouvez nous dire ce que sera le bonheur terrestre, encore bien que vous y attachiez vos convictions : que reste-t-il? deux problèmes dont la solution défie l'orgueil humain et demeure plus haut que le génie de l'homme. Ainsi : destinée inférieure de l'humanité, ou bonheur terrestre : mystère!... destinée supérieure de l'humanité, ou félicité éternelle : mystère!... L'homme ne sait rien par lui-même et ne peut rien savoir. Dans cette situation, ôtez l'idée divine, voilà les ténèbres; remettez-la, voilà la lumière; tout reste mystère, mais c'est le mystère lui-même qui est lumière, car remarquez-le bien : s'il y a un mystère, il y a quelque chose à pénétrer, quelque chose à espérer. Mais en dehors de l'idée divine, qu'y a-t-il? le néant. Or, la raison n'a rien à pénétrer, rien à espérer dans le néant; donc l'idée divine est l'idée sage, l'idée supé-

rieure, c'est-à-dire l'idée vraie : voilà une explication sincère, loyale, et vous n'en pouvez pas triompher. Allons, convenez-en, le progrès matériel n'est pas la fin de l'humanité ; il répond à des besoins légitimes, il doit avoir un terme heureux, qui est l'effacement de la misère, mais arrêtez-vous à propos ; car trop loin, c'est l'étouffement de l'âme dans l'obésité de l'animal.

En dehors de l'idée divine, toute la morale est dans la force publique et le code pénal.

Celui qui a dit à l'humanité : Aime ton père qui est aux cieux, aime ton prochain comme toi-même, ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qui te fût fait à toi-même, sois doux et humble de cœur, observe tout cela, car ton père qui est aux cieux te jugera ; celui-là était envoyé pour donner à l'humanité le dernier mot de tout progrès, en lui enseignant d'où elle vient et où elle va.

Celui qui le premier a dit : Dieu n'existe pas, qui a enfermé l'homme dans la limite de sa raison et toute sa destinée sur cette terre, celui-là, sans s'en douter peut-être, a mis le droit dans la force brutale, la destinée dans la satisfaction des appétits grossiers, et il a effacé d'un trait la dignité, la grandeur et l'espérance de l'humanité, et à côté de la voie du progrès dans la vérité, qui est la vie, il a ouvert la voie du progrès dans l'erreur, qui est le néant ; et il n'a pu séduire quelques aveugles qu'en se servant des mots de la vérité : liberté, égalité, fraternité, parce qu'ils n'ont pas com-

pris que Dieu n'existant pas, ces mots n'ont plus de sens et ne répondent à rien de vrai, à rien de possible.

Et en effet:

Si Dieu n'existe pas, il n'y a plus d'autre droit que celui de la force, parce que la force seule peut se faire respecter, et quand la force fait le droit, elle fait cesser la liberté et l'égalité, puisque le faible doit se soumettre, et qu'en se soumettant, il n'est plus l'égal du fort.

Si Dieu n'existe pas, les hommes n'ont pas de père commun; s'ils n'ont pas de père commun, ils ne sont pas frères, et la fraternité n'est qu'un vain mot.

Si Dieu n'existe pas, l'humanité n'a pas de destinée supérieure; tout, pour elle, s'accomplit ici-bas, et attendu que sans l'idée divine il n'y a ni liberté, ni égalité, ni fraternité, le bonheur n'est plus qu'une idée de sentiment, qu'une aspiration qui, ne devant avoir son effet ni sur cette terre ni ailleurs, sert uniquement à rendre l'homme plus malheureux; donc sans Dieu, il n'y a pas de progrès moral, et s'il n'y a pas de progrès moral, notre état naturel est celui de la brute.

C'est en effet où nous conduirait le principe de la souveraineté de la raison humaine, dont le point de départ est la négation de Dieu, si tout homme calme n'entendait une voix intérieure qui proteste et qui finit toujours par fermer ses oreilles à ces cris inutiles des intelligences égarées, dont le travail, prévu peut-être,

n'a d'autre résultat, en découvrant ces infirmités de l'erreur, que de montrer dans un jour plus éclatant la saine complexion de la vérité.

Car au contraire :

Si Dieu existe, les hommes ont un père commun; par conséquent ils sont frères, et la fraternité est une vérité naturelle.

Si les hommes sont frères, l'homme est l'égal de l'homme, nul n'a d'empire sur tous, que par la volonté de tous ou du plus grand nombre, le droit prime la force, et la liberté résulte de l'égalité, qui est de l'essence même de leur nature.

Si les hommes sont frères naturellement, s'ils sont naturellement égaux et libres, l'idée de bonheur n'est plus un sentiment vague qui se perd dans l'inconnu, mais une aspiration qui monte vers une vérité, et l'homme discerne clairement les deux progrès, l'un matériel ou inférieur, l'autre moral ou supérieur; il voit que le moyen de l'un est le travail, et celui de l'autre la vertu.

Voilà où la puissance de la vérité aura conduit l'humanité, lorsque arrivée à son âge mûr, elle aura traversé toutes les voies de l'erreur et que débarrassée de toute ces aspirations bâtardes, elle se trouvera libre en face de la splendide lumière de la vérité triomphante.

Le bonheur est donc un but, mais qu'est-ce que le bonheur? Nous le connaissons, il n'est pas absolu;

nous l'éprouvons, il n'est qu'une part de la vie; il s'allume et il s'éteint. Le progrès matériel est-il une puissance capable de le fixer? N'est-il pas certain pour l'esprit le plus sûr et le plus pénétrant, qu'il ne sera jamais sur cette terre que relatif? Cependant nous avons l'idée invincible d'un bonheur absolu; vouloir supprimer cette idée, ce serait vouloir arrêter le soulèvement de cette force secrète qui remue l'homme intime, qui l'élève, malgré lui, au-dessus de son existence matérielle; qui maîtrise sa raison et qui l'oblige à chercher un sens à cette idée et à reconnaître une fin à cette espérance. Si l'humanité a une fin supérieure, il est clair qu'elle est ailleurs, puisque si le bonheur absolu pouvait être ici-bas, on ne concevrait plus ce que pourrait être cette destinée supérieure. Eh bien, de deux choses l'une, ou cette destinée supérieure n'est pas, et le bonheur absolu n'est qu'un leurre; alors, pourquoi en ai-je l'idée? d'où me vient-elle? Quelle est donc cette force secrète qui me trompe ainsi? car elle existe et il faut me dire ce qu'elle est; ou bien le bonheur absolu est la fin de l'humanité dans ce monde, alors toutes les générations passées, et nous-mêmes, ne l'aurons pas connu. Pourquoi en aurons-nous été deshérités? Pourquoi tant de générations qui passeront encore n'auront-elles eu que la peine, et pourquoi les dernières, seules, jouiraient-elles d'un si long et si pénible travail? L'idée d'une si incroyable injustice ne suffirait-elle pas à démontrer la vérité d'une destinée su-

périeure ? D'ailleurs cette supposition, que le bonheur absolu est la fin de l'humanité ici-bas, serait folle encore, si vous n'en faites une autre qui est celle-ci : les dernières générations ne périront pas. Car remarquons bien que jouissant du bonheur absolu, il n'y aurait plus de destinée supérieure possible pour elles ; or il arriverait ceci, qu'au lieu de l'espérance que nous avons dans cette destinée, si elles périssaient, elles auraient l'effroi du néant, et que cet effroi seul ruinerait le bonheur absolu ; donc le bonheur absolu est impossible ici-bas, et il faut ou le nier, ou expliquer pourquoi et comment nous en avons l'idée ; le malheur de la raison souveraine est de ne pouvoir faire invinciblement ni l'un, ni l'autre.

Il faut donc de toute nécessité que l'homme se développe dans la foi de cette destinée supérieure ; hors de là, il ne se meut ni dans la sphère naturelle de son activité matérielle, ni dans la sphère naturelle de son activité morale ; il se remue dans le vide et dans l'inquiétude.

Le progrès moral, qui est la base de tous les progrès, c'est-à-dire l'âme et la fin, consiste donc à amener l'humanité à cet état de maturité où les efforts de l'incrédulité sur ses destinées ultérieures seront devenus inutiles ; où le fanatisme, quel que soit son objet, aura fait place au calme de la sagesse ; où la vérité apparaîtra dans un jour assez éclatant et assez pur, pour que tous les esprits se réunissent dans une même foi et qu'ils

guérissent enfin de cette misère maladive qui s'appelle le doute. L'homme alors aura accompli tous les progrès et il sera meilleur, parce qu'il se connaîtra mieux, parce qu'il aura la somme nécessaire des biens que Dieu lui donne en cette vie, et l'espérance fondée de ceux qu'il lui promet dans une vie plus parfaite.

Mais tout cela serait une illusion, que nous aurions encore raison de vous dire : Élevez les hommes dans la foi à cette illusion, car elle est l'espérance, et l'espérance, c'est tout le bonheur dont ils sont capables : singulière figure que cette illusion qui a tous les effets et toute la puissance de la vérité !

Faites cette expérience bien simple et bien concluante, dites, de la vérité : c'est le mensonge, et si ce mensonge demeure une chose bonne et nécessaire, n'hésitez plus, c'est bien la vérité.

Avoir remarqué l'existence de gens qui semblent faire métier de dévotion, qui prennent racine aux dalles des églises, que l'on ne peut aborder sans paraître interrompre une prière, qui ont toujours à la bouche les mots de charité et qui, non-seulement ne sont ni meilleurs que les autres hommes, ni plus compatissants aux souffrances d'autrui, mais au contraire, qui sont plus durs, plus égoïstes ; ajouter qu'ils reçoivent de toutes mains et qu'ils ne donnent d'aucune; c'est avoir découvert qu'il y a des hypocrites et des fripons. Il appartient à ceux qui font cette découverte de sur-

prendre d'autres vérités de dates aussi anciennes, comme l'existence du soleil, de la lune et des étoiles.

Mais tirer de ces misères de l'esprit et du cœur, des conséquences qui aillent à compromettre l'idée de sainteté, c'est nier l'excellence des produits de la nature par la pourriture de l'un d'eux; c'est nier la santé générale par la maladie de quelques-uns; c'est nier enfin l'ordre général par le désordre particulier : batailler contre ces petitesses dans la pensée d'atteindre les austérités de la religion, ce n'est pas servir la science, c'est s'attaquer aux moulins à vent et se traduire en don Quichotte du progrès par la souveraineté de la raison humaine.

Il faudrait faire une découverte plus difficile et plus concluante : je voudrais que l'on me montrât un esprit cultivé, convaincu de l'existence de Dieu et de son action divine sur l'humanité; un cœur droit, épris des vertus religieuses, qui les pratique, et qui tire de sa croyance même la raison d'être un mauvais homme, comme il serait aisé de montrer des gens qui font profession d'athéisme, et qui de leur conviction même tirent la raison qui les détermine à tout essayer pour arriver à la fortune : le vol, le faux et l'assassinat. On pourrait s'en émouvoir et se préoccuper des conséquences à en tirer contre le progrès par la souveraineté de l'idée divine; mais cet exemple ne se trouve pas.

On prêche, mais on n'a pas d'inquiétudes pour le triomphe définitif de l'idée divine. Dieu ne permet pas

qu'on l'écarte : tombe-t-on seulement dans l'indifférence, les calamités, les crimes épouvantables viennent remuer la foi qui s'endort, et la souveraineté de la raison humaine subit une baisse significative.

Vous qui êtes des esprits forts et qui vous proclamez hommes de progrès, faites ce que vos devanciers n'ont pas pu faire et qu'ils ont déclaré impossible : reculez les bornes de la puissance humaine, sortez de l'atmosphère où nous vivons, élevez-vous dans l'éther, abordez les pôles, jetez-nous dans l'étonnement, dites-nous ce qui est en dehors de notre monde et ce qui se passe au-dessus de lui; ou si vous êtes impuissants, soyez plus humbles, avouez votre faiblesse et cherchez un appui dans ce qui est la puissance véritable; car tout ce bruit de négation est puéril; on devine aisément ce que cherche l'orgueil sous cette mitraille de grands mots qu'il tire en faveur de l'humanité; on voit bien que ce qui intéresse est moins l'amour du progrès que l'envie que l'on a d'attirer l'attention sur soi et de faire dire de son esprit : C'est une merveille! J'ose dire à ceux qui ont cette ambition : Vous avez un moyen plus simple et beaucoup plus sûr à employer pour arriver à vos fins : l'homme est un être raisonnable, soyez raisonnables.

LA RAISON HUMAINE ET LA VÉRITÉ

PREMIÈRE PARTIE

DE L'EXISTENCE DE DIEU

Je le demande sérieusement : existe-t-il des athées? Arrive-t-il que l'on rencontre quelque part sur la terre un être humain, agissant, pensant, et qui soit un athée ? Cela est bien douteux. Le plus ordinaire est de rencontrer des hommes indifférents, ou assez faibles pour mettre leur amour-propre à se jeter dans les extrêmes et qui disent avec un certain air d'esprits forts : Il n'y a de Dieu que pour les enfants et pour les femmes.

J'accorde quatre-vingts années d'existence à cet homme qui en a déjà accompli soixante. Je le vois préoccupé des chances d'une entreprise qui lui demandera dix années de soins et de peines et qui peut échouer.

Ne lui demandez pas si Dieu existe, si l'homme a une

âme, s'il croit à une autre vie : Tout cela est si incertain, répondrait-il, à quoi bon s'en intéresser ?... et il dirait de vous : C'est un rêveur.

Pauvres hommes, c'est précisément à cause de l'idée où vous êtes que votre indifférence m'a toujours confondu. Si cela n'est qu'incertain, attendu qu'il est certain que vous allez mourir, il y a au moins quelque prudence à y songer.

Débuter par l'athéisme, et attendre dans cet état que l'on nous démontre que Dieu existe pour y croire, c'est un défaut de sagesse. Il faudrait, au contraire, attendre qu'il nous fût bien démontré qu'il n'existe pas pour le nier, et cela, parce que la raison sent mieux que Dieu est, qu'elle ne sent que Dieu n'est pas.

Je suis, donc il y a un Dieu, m'a toujours paru une démonstration complète, décisive, et je m'étonnerais de voir qu'elle ne suffit pas, si je ne savais combien l'homme a l'esprit inquiet et porté à la controverse. Est-il à terre, ce n'est rien, il faut que les deux épaules touchent le sol. Le touchent-elles, il redresse la tête, et vous la lui faites fouler l'herbe, qu'il n'avoue votre victoire qu'en l'expliquant de manière qu'elle n'exprime pas sa défaite.

Tous les esprits sceptiques ou systématiques en sont là ; c'est tourmentés par la vérité qu'ils contestent votre victoire, aussi est-ce moins pour les vaincre que pour les obliger à reconnaître qu'ils sont vaincus, que le combat doit continuer.

Qui donc, ayant ouvert les yeux, a vu les trésors de ce monde et avec quelle admirable industrie nous sommes organisés pour jouir de toutes ces richesses, a pu dire le premier : Il n'y a pas un Dieu?

Qui donc, ayant regardé au-dessus de soi, a vu cette multitude de mondes, et avec quel ordre ils se meuvent dans l'espace immense, a pu dire le premier : Il n'y a pas un Dieu ?

Nous marchons sur les merveilles, baissons-nous et en ramassons autant qu'il vous plaira d'en exiger pour vous déclarer convaincus.

Qui donc a dit : Le chant de ces oiseaux sera doux et heureux ?

Qui donc a donné à l'homme un sens pour le percevoir et pour s'y plaire ?

Qui donc a si bien travaillé cet organe qu'il apprécie la justesse du son ?

Vénus est de la grosseur de notre terre, qui donc a voulu que nos yeux ne vissent au firmament qu'un point lumineux ? C'est une illusion optique. Mais remarquons-le bien, si notre sens ici nous trompe, il le fait dans notre intérêt ; en effet, s'il arrivait que chaque planète qui court dans l'espace ne se peignît pas dans notre rétine, réduite comme elle est selon les lois de la vision, nous ne verrions rien, et c'est alors que nous serions trompés, car en réalité nous ne le sommes pas, puisque nous avons reçu l'intelligence pour rectifier les erreurs de nos sens, et cela est incontestable dès que

nous savons que ce point lumineux est de la grosseur de notre terre.

Qui donc a voulu que nous fussions si heureusement trompés par cet organe, et en même temps détrompés par le travail de notre intelligence ?

Puisque je vois que nous ne sommes trompés que dans l'intérêt de l'ordre et de notre félicité, j'en conclus que l'intelligence et la bonté ont présidé à notre organisation ; il y a donc un créateur, or ce créateur intelligent et bon, quel est-il, si ce n'est Dieu ?

Vous répondez : L'univers est arrangé selon des lois mathématiques immuables, ces lois ont opéré par leur nature et il en résulte des effets que vous prenez naïvement pour l'ouvrage d'un créateur intelligent et bon; il n'en est rien, et vous vous trompez fort, si vous vous persuadez, par exemple, que cet arbre produit des pêches parce que vous les aimez, ou que ce champ produit du blé parce que nous en avons besoin. Ce champ produit du blé simplement parce que telle est la nature de son terrain, arrosé par la pluie qui le féconde, laquelle tombe, parce qu'il y a justement une loi qui la fait tomber.

Vous ajoutez que je me trompe aussi volontairement, si je crois que c'est à l'intelligence et à la bonté d'un créateur que je dois de ne voir les objets qu'en raison de leur distance, ou de n'avoir qu'une faculté limitée de percevoir le son, que tout cela est le résultat d'autres

lois mathématiques, et que mon créateur intelligent et bon n'est qu'une chimère dont j'abuse ma raison.

Vous me dites enfin que le mot Dieu n'exprime rien autre chose que l'idée d'une force éternellement active, qui se mêle à tout, qui anime tout et qui est tout, c'est-à-dire que ce qui anime et ce qui est animé n'est qu'un seul et même être se développant dans les diverses formes que prend la matière organisée, et telle est, dites-vous, la force vive que renferme en lui cet assemblage de tous les corps, qu'un mouvement perpétuel roule au sein de l'espace et du temps sans bornes.

Je vous demande si la matière est libre de prendre les formes que cette force universelle vient animer, comment elle les prend, si elle a en elle l'intelligence nécessaire pour combiner une forme, ou si c'est l'être entier, l'univers-Dieu, qui est, tout à la fois, selon vous, matière, mouvement et intelligence, qui fait cette besogne, et de même si c'est lui qui fait de sa partie matérielle trois catégories distinctes, l'une inerte, l'autre animée et la troisième active et pensante, pour détruire, après un temps, la forme qu'il avait animée et fait penser, et recommencer à animer et faire penser d'autres formes tirées du même moule, sans autre conséquence, sans autre fin, pour les êtres pensants, que celle d'avoir pensé et de ne penser plus...

Nous voyons que la raison générale repousse ce système étroit et incomplet; mais s'il est vrai, comme

vous l'affirmez, l'homme n'est pas un être libre, c'est-à-dire pensant librement, puisqu'il y a une force qui le fait penser. Voilà, ce me semble, un fait bien étrange que cette force universelle qui le fait penser, ou qui pense en lui, y pense, ou lui fasse penser, qu'elle est insuffisante et qu'elle est autre que ce qu'elle est en effet, puisqu'en général on la repousse.

N'est-ce pas un jeu bien puéril que cette force universelle qui prend soin d'arranger des organes, de les animer, de les faire penser, sans autre but que de les voir se tromper sur leur nature, et admettre comme une grande vérité ce qui ne serait qu'une vaine chimère qu'ils prient et qu'ils adorent?

Ma raison ne se peut contenter de votre force universelle produisant de telles puérilités, et va naturellement à tirer d'autres conséquences de ce qu'elle observe.

Je constate avec vous qu'il y a des lois mathématiques immuables, et j'en tire tout de suite cette conséquence : il y a des lois, donc il y a un législateur, et ce législateur, c'est Dieu. Il est impossible à ma raison de conclure autrement.

Maintenant, c'est un fait reconnu par vous-même que les lois n'agissent pas sans le mouvement; donc, leur nature est insuffisante pour agir seule. Mais le mouvement n'est lui-même qu'une loi; or, puisque aucune loi n'agit sans le mouvement, qui donc le leur a communiqué? Ce que vous allez choisir, ma raison l'appelle Dieu; à moins que vous n'accordiez au mouvement l'in-

telligence et la volonté, c'est-à-dire à moins que vous ne fassiez du mouvement, non plus une loi, mais bien la puissance que j'appelle Dieu; car votre force universelle, si elle n'est pas la volonté, l'intelligence, la puissance, si elle n'est pas créatrice, si elle n'est pas Dieu enfin, quelle est-elle? Donnez-lui un caractère qui me fasse comprendre son but.

Vous me dites que les lois ayant opéré par leur nature, il en résulte des effets nécessaires que je prends bénévolement pour la volonté d'un être suprême intelligent et bon; mais si cet être suprême n'est pas, de qui donc les lois tiennent-elles cette nature par laquelle vous dites qu'elles ont opéré?

On voit clairement que sans Dieu, c'est-à-dire sans un créateur, sans un premier moteur, la raison tombe dans un étrange embarras : les lois une fois établies, leur effet est nécessaire; voilà qui va bien, mais qui les a établies? Car une loi veut une cause, une loi n'est que l'effet d'une puissance créatrice, elle n'est pas la puissance même. Or, cette puissance vous la niez et vous la remplacez par une force universelle sans autorité, sans volonté, sans indépendance, puisqu'elle n'est pas une, mais seulement partie du tout, et qu'elle a un rôle déterminé, celui d'animer, de faire penser, sans conséquence ultérieure pour les êtres pensants : qui donc veut, qui donc est indépendant, qui donc a un but? S'il n'y a personne, voilà la raison autorisée à admettre que les lois peuvent s'être établies par elles-mêmes. Je demanderais, dans ce cas,

pourquoi les lois se seraient donné une nature insuffisante pour agir sans le secours de cette autre loi que vous appelez le mouvement, de telle sorte que si cette autre loi n'avait pas voulu s'établir, aucune d'elle n'opérait. Si vous me dites que le mouvement ne pouvait pas ne pas être, alors il était forcé d'être et d'agir; il y avait donc quelque chose de supérieur à lui qui l'obligeait d'être et d'agir, et ce quelque chose, c'est Dieu. Ou bien le mouvement n'était pas obligé d'être et d'agir, alors il n'est que par bonté, il n'agit que par complaisance, et voilà toute la raison des choses; c'est le hasard que nous devons admettre comme l'auteur de toutes choses, ce qui est une absurdité repoussée par tous les esprits sérieux depuis que l'homme a commencé à raisonner sérieusement.

Il faut un créateur à la raison qui observe la création; il lui faut une puissanee ayant la volonté, l'indépendance, la liberté et l'intelligence, qui gouverne le monde et qui destine l'être pensant à une fin supérieure; hors de là, la raison s'égare dans de vaines subtilités.

Je vois des rapports si justes entre les effets nécessaires qui résultent des opérations de ces lois et les besoins qu'ils viennent satisfaire, je vois ces mêmes effets se reproduire si régulièrement, et tous concourir d'une manière si heureuse au maintien de la création, qu'en vérité ce que ma raison a de mieux à faire, c'est

de croire à un but raisonné. Si je suis obligé de croire à un but raisonné, je le suis de même de croire à une puissance qui a raisonné, et cette puissance c'est Dieu ; donc Dieu existe inévitablement, forcément, et votre force universelle, si elle n'est pas Dieu, est une invention inutile.

Examinons quelques-uns de ces rapports:

Un champ produit du blé, parce que telle est la nature de son terrain arrosé par la pluie, qui ne manque jamais de tomber, et précisément, telle est la nature de l'homme, qu'il a besoin de ce blé.

Ce champ produit du foin, de l'avoine, parce que telle est la nature de son terrain, et précisément, telle est la nature du bœuf, du cheval, etc., etc., qu'ils ont besoin de ces productions.

Ce même champ produit encore des plantes qui ont la propriété de guérir dans certaines maladies, toujours parce que telle est la nature de son terrain, et précisément les hommes et les animaux en ont besoin, parce que telle est leur nature, qu'ils sont souvent atteints de ces mêmes maladies.

Il y a des milliers de genres de fruits, parce que telle est la nature du terrain, des arbres et du climat qui les produisent, et justement, telle est notre nature, que nous avons des goûts différents pour aimer ceux qui nous sont favorables et des répugnances naturelles pour repousser ceux qui nous nuiraient.

J'en dirai autant des fleurs qui exhalent mille odeurs différentes.

L'éloignement diminue les objets, parce que telle est la loi de la vision, et précisément, telle est notre nature, que s'il en était autrement, nous ne pourrions jouir du spectacle de la création et que nous serions brûlés par le soleil; car l'éloignement diminue aussi l'effet de l'intensité du feu.

L'éloignement qui diminue les objets et l'effet de l'intensité du feu, diminue aussi l'effet de l'intensité du son, parce que telle est la nature des lois de l'acoustique, et justement, telle est notre organisation, que s'il en était autrement nous serions assourdis.

La pression de la vapeur est une force motrice considérable, parce que telle est la nature de cette loi, et précisément, telle est notre nature, que vivant en société, la puissance de locomotion qui résulte de la disposition mécanique de notre squelette et de la contraction musculaire n'est pas en rapport avec le besoin de relations que nous éprouvons, et que cette découverte, en même temps qu'elle vient y suppléer, élargit le champ à nos études et au développement de notre intelligence, qui est un autre besoin de notre nature. Remarquons aussi que cette découverte se fait justement dans le temps où la civilisation du monde est arrivée à un degré qui la rend en quelque sorte indispensable.

Je pourrais étendre beaucoup ces rapports, relever

les découvertes de chaque temps, faire la part de chaque génération. Je pourrais montrer par là que l'humanité a une mission, que le travail est sa loi, qu'il se suit et que le progrès n'est pas d'invention humaine, qu'il est prévu, qu'il est par cela même réglé et borné, et que les sociétés ne franchiront pas sa limite, de même qu'elles ne s'arrêteront pas en deçà; mais je m'en tiens à ce que j'ai dit et je demande à qui je dois attribuer ces rapports, à qui je dois rapporter ces découvertes; s'il y a une providence, ou s'il n'y a que le hasard.

Le hasard est l'antipode des lois mathématiques; c'est un mot que nous employons à l'égard d'un effet dont nous ne connaissons pas la cause, et que nous repoussons aussitôt que l'étude ou la foi nous a révélé cette cause; c'est un mot provisoire qu'un ignorant croit comprendre, mais qu'un savant ne comprend pas. Ce n'est donc pas au hasard que je dois les attribuer.

Est-ce à la fatalité?

L'effet d'une loi mathématique est légal, il n'est pas fatal. Je crois que mon estomac digère légalement le froment légalement poussé. Je ne crois pas que vous marchez fatalement, mais bien que vous marchez légalement avec des membres disposés exprès; tout est naturel, légal, rien n'est fatal. Je sens que ma raison est plus à l'aise avec l'idée d'une providence qui a tout raisonné qu'avec cette sœur du hasard, et je crois qu'en

bonne logique, une suprême sagesse doit être préférée à un destin aveugle pour le gouvernement de l'univers. Je dirai donc de la fatalité ce que je viens de dire du hasard : c'est un mot provisoire où la raison attend la lumière.

A qui donc dois-je attribuer ces rapports? à qui donc dois-je rapporter ces découvertes? Débarrassé du hasard et de la fatalité, il ne me reste absolument que Dieu, ou rien; ma raison choisit Dieu.

J'ai montré que nos sens n'ont pas pour mission de nous tromper; je dis maintenant que notre raison ne nous trompe pas davantage, à la condition de reconnaître qu'elle n'est pas la seule force de l'homme.

Nous savons que la vérité est une, c'est-à-dire que ce qui est noir ne peut être blanc en même temps. Nous savons que la vérité seule est bonne et que l'erreur est détestable. Nous savons aussi que notre raison est bornée; nous ne sommes donc pas trompés, marchons jusqu'à sa limite, et là, puisque la vérité est une, choisissons. Elle est certainement ce qui est le plus sûr et le plus solide : pourquoi nous arrêter dans le doute; le doute est-il plus sage que la foi? C'est avec ce qu'il y a de plus fort en lui que l'homme croit, et c'est avec ce qu'il y a de plus faible qu'il doute ou qu'il nie; car il ne s'élève jusqu'à la foi qu'en faisant l'usage le plus calme et le plus profond de sa raison. En effet, la foi est une faculté au-dessus de la raison; elle est cette force

intérieure qui continue de voir quand la raison se trouble; elle est cette puissance qui domine en nous l'esprit et la matière, qui donne le vaste à nos idées et qui triomphe de nos faiblesses.

La foi, c'est ce quelque chose qui, lorsqu'il s'éveille en nous, y imprime d'une manière si invincible cette vérité si naturelle : Il y a un Dieu. La foi, c'est le génie, c'est ce rayon que nous appelons le feu sacré, dont l'artiste qui en est éclairé fait vivre son œuvre, et qui nous pénètre si soudainement et si sûrement.

L'homme qui dit : La raison doit se suffire à elle-même, s'égare; il ne peut s'élever, il reste terre à terre. La raison seule est insuffisante à allumer, chez l'individu, cette étincelle qui est le génie, et chez les peuples, cette force secrète qui est la vie; le génie, sans la foi, diminue et s'éteint; les sociétés, sans la foi, perdent le sens moral, et peu à peu elles s'effacent.

Si vous me dites que la foi peut nous égarer, je vous répondrai que je ne vous parle pas de la foi aveugle.

Tout système qui a l'erreur pour principe aboutit infailliblement au désordre. Il y a donc un moyen de s'éclairer : tout système dont la conséquence logique est le désordre, est faux; tout système, au contraire, dont la suite certaine est l'ordre, est vrai.

La raison ne pouvant conclure autrement, il n'y a qu'à voir si l'ordre résulte de tout système qui nie Dieu, qui supprime la foi et qui réduit l'être humain

à l'état d'animal ordinaire, sans croyance et sans destinée ultérieure.

On a imaginé que le monde est composé d'atomes indivisibles, on a allégué des lois éternelles, nécessaires et immuables, pour le mouvement de ces atomes ; on a soutenu que la ligne droite, pour le mouvement, est essentielle aux corps ; on a donné aux atomes toutes les qualités nécessaires pour former des compositions, et, sur ce fond, on a pris autorité pour nier une cause première et attribuer tout à la rencontre de ces atomes, c'est-à-dire au hasard. On a dit : L'univers n'est autre chose que la réunion fortuite d'atomes, de corpuscules indivisibles, de molécules organiques, qui erraient dans l'espace immense, et déjà leur concours fortuit doit avoir épuisé des combinaisons infinies : donc discourir sur l'art qui se montre partout dans la nature, c'est vivre dans un sophisme perpétuel. L'industrie de l'homme utilise, il est vrai, tout ce que la nature lui fournit, mais on en conclut mal à propos que ces choses aient été faites avec art, en vue de son bien-être.

Le simple bon sens fait les réflexions que voici : s'il n'y a pas de cause première, si Dieu n'existe pas, il n'y a pas de lois; car une loi n'est que l'effet d'une cause puissante et intelligente ; qui dit loi affirme un législateur. Si ce législateur n'est pas, les effets que vous

appelez des lois sont forcément des puissances existant par elles-mêmes : étranges puissances, il faut le dire, qui sont bornées à l'accomplissement d'un effet constant et contraintes de se concerter entre elles pour produire l'effet général, en remuant les atomes dans le sens d'une composition quelconque. Et encore, s'il n'y a pas de cause première, éternelle, immuable, d'où ces puissances, bornées à un effet déterminé, que vous appelez lois, tiennent-elles leur éternité, leur nécessité, leur immutabilité? Et comme il faut bien qu'il y ait concert pour produire l'effet général, quelle est la puissance qui préside, qui oblige et qui règle? Chacune n'ayant qu'une part de puissance, puisqu'elle ne produit qu'un effet, chacune n'a aussi qu'une part de sagesse : comment ces parts composent-elles toute la puissance et toute la sagesse ? Et puis, si elles sont par elles-mêmes, pourquoi sont-elles bornées? qui a limité leur action à un tel effet et comment, chaque effet produit, l'ordre général en résulte-t-il avec une si admirable précision? Cette action limitée est donc raisonnée; or, une loi ne raisonne pas, elle n'est que le résultat d'un raisonnement : qui donc a raisonné? Voilà bien des difficultés inutilement créées, et pourquoi? pour éviter de reconnaître un premier principe, Dieu enfin, créateur de cet univers et qui le gouverne, vérité tout à la fois si simple, si entraînante, et que la raison humaine conçoit si bien, avant d'aller se perdre dans le vide.

On a démontré que la ligne directe, déclarée essentielle par le système pour le mouvement des corps, met les atomes dans l'impossibilité absolue de s'accrocher, s'ils vont toujours tout droit. On a senti ce vice décisif et l'on s'est empressé de retoucher la vérité. On a permis aux atomes de violer l'essence de la matière en déclinant un peu de la ligne droite, et, grâce à ce petit mouvement qui, en réparant le défaut, détruit le système, on est parvenu à expliquer le phénomène et on a persisté.

Il y a d'autres difficultés : d'où viennent les atomes? Sont-ils matière seulement ou matière animée et pensante? S'ils ne sont que matière, les lois qui les ont remués étaient-elles dedans ou dehors? Si elles étaient dedans, il y avait donc, pour les remuer, un atome de mouvement dans chaque atome de matière, ce qui est difficile à imaginer; mais si elles étaient dehors, alors il y avait des atomes de matière et des lois pour les mouvoir dans le sens d'une composition; or, une loi n'étant pas une volonté intelligente, mais seulement l'effet d'une volonté intelligente et puissante, il y avait donc forcément autre chose que les atomes et les lois pour déterminer les compositions. Toujours l'idée d'un premier moteur apparaît à l'esprit pour décider quelque chose qui soit raisonnable.

Si, au contraire, les atomes étaient matière animée et pensante, si la matière seule existe, il s'ensuit que out est matière animée et pensante, cependant, seul,

au milieu de cette forêt, je ne puis entrer en communication de pensée avec ces arbres qui m'entourent; c'est qu'ils végètent, mais qu'ils ne pensent pas, je le vois bien. Si l'on convient qu'il y a la matière qui pense et la matière qui ne pense pas, je prends acte de cet aveu et je constate qu'il y a deux choses : ce qui pense et ce qui ne pense pas ; j'appelle esprit ce qui pense, et me voilà fondé à affirmer qu'il y a la matière et l'esprit, sans que l'on puisse me débusquer de ce point où ma raison vient de se loger.

Je demande maintenant comment se sont formées les compositions qui pensent et celles qui ne pensent pas. Y avait-il des atomes de matière pensante pour former l'homme, des atomes de matière non pensante pour former le marbre et la pierre, et d'autres atomes encore non pensants, mais végétants, pour former les plantes? ou bien y avait-il des atomes d'esprit se combinant avec certains atomes de matière et évitant de se combiner avec certains autres? Mais qu'est-ce qu'un atome d'esprit? Conçoit-on un atome d'esprit? Quel travail!... Quoi qu'il en soit, nous reconnaissons que tout est matière et esprit. L'on accordera bien que l'esprit est supérieur à la matière. Or, s'il y a quelque chose de supérieur à la matière, la matière n'est pas par elle-même, il y a un auteur. Qui donc est cet auteur? Est-ce la matière qui a créé l'esprit, ou si c'est l'esprit qui a créé la matière? Est-ce le moins qui a créé le plus, ou le plus qui a créé le moins? Lequel de l'esprit ou de la

matière peut avoir la puissance créatrice, la volonté, la liberté, l'indépendance, qualités sans lesquelles l'homme ne serait pas? Y a-t-il là un insensé pour répondre : C'est la matière ? Il y a donc une puissance qui est esprit et qui a la volonté, la liberté, l'indépendance ; qui n'ayant rien au-dessus d'elle, a aussi l'éternité, l'immutabilité, et c'est Dieu.

Si Dieu n'est pas, qui a créé les atomes? Est-ce ce quelque chose que l'on appelle force universelle? Mais cette force universelle, ou elle est par elle-même, elle a la puissance créatrice, la volonté, la liberté, l'indépendance, l'éternité, l'immutabilité, et c'est Dieu; ou elle n'a point ces qualités et elle n'est elle-même qu'une loi affirmant un législateur, c'est-à-dire Dieu.

Comment les atomes se sont-ils réunis?

On a répondu : Par la figure et la conformation. — Je demande qui leur a donné cette figure et cette conformation.

Pourquoi se sont-ils réunis ?

On a répondu : Parce qu'ils sont doués d'appétences matérielles qui les portent à se combiner. — Je demande qui les a doués de ces appétences.

Comment les combinaisons s'opèrent-elles ?

On a répondu : En manifestant des phénomènes de mouvement, d'attraction et de répulsion. — Je demande encore qui leur a donné cette force pour opérer ces phénomènes, et comment existent ces lois d'attraction et de répulsion.

Insistons :

Les atomes, munis d'appétences matérielles, se précipitaient dans l'espace immense, où en se rencontrant ils pouvaient se réunir, grâce à l'inflexion, et, cette réunion opérée, l'univers a été formé. Il y a donc eu un temps pendant lequel tout n'était qu'atomes, appétence matérielle, mouvement, attraction, répulsion, c'est-à-dire le chaos, et un moment où ce tout est devenu une composition quelconque, et enfin cet univers régulier. Dites-moi en quel temps, ou à peu près, s'est accompli ce dernier phénomène, et je daterai de là la création que vous niez.

Maintenant, de deux choses l'une : ou ce tout, quand il n'était que ce tumulte d'atomes, a formé cet univers nécessairement, c'est-à-dire par une conséquence forcée de ce qui le constituait; et alors il fallait que tout formât cet univers, quelque chose l'y forçait. Or, ce quelque chose qui avait constitué ce tout était au-dessus de lui et indépendant de lui, puisqu'il le forçait, ce ne pouvait être le hasard ; donc ce tout, c'est-à-dire cet univers, n'est pas tout : donc Dieu existe.

Ou bien tout n'avait que des chances de former cet univers : il y avait donc des chances contraires et éet univers pouvait ne pas être. Dans ce cas encore, ce tout qui a formé cet univers n'est pas tout ce qui est, puisqu'il y avait des chances opposées à l'accomplissement de sa formation ; ces chances qu'étaient-elles et que sont-elles devenues ? Et puis il est évident que dans ce cas, ce tout n'avait ni puissance, ni intelli-

gence, ni liberté, ni volonté. Or, nous ne pouvons tenir de ce tout, qui en était privé, le peu que nous possédons de ces qualités; donc ce tout qui a formé cet univers n'est pas tout ce qui est; donc il y a autre chose que le hasard, et cette autre chose, c'est Dieu.

Mais n'est-il pas clair que le système lui-même nous oblige à admettre une intelligence suprême pour présider à cette réunion des atomes, afin que le plancher se forme avant l'habitant? Supposons, en effet, que les hommes et les animaux se soient formés les premiers, que seraient-ils devenus? Auraient-ils été emportés dans l'espace en attendant la formation d'une planète pour s'y installer? De quoi auraient-ils vécu? Auraient-ils mangé des atomes de chair ou de racines? Vous me diriez qu'il y avait des appétences de premier et de second ordre, qui obligeaient les planètes à se former avant tout, que je voudrais encore savoir qui avait donné à ces appétences matérielles ces ordres différents.

Il me semble que, s'il y a des atomes de patience, il faut que ceux qui se plaisent à ces inventions en soient complétement formés.

Le naturalisme, le panthéisme, ou l'idée de l'univers-Dieu, a été ainsi formulée : « Le monde, ou ce que « nous appelons autrement le ciel, qui dans ses vastes « flancs embrasse tous les êtres, est un Dieu éternel, « immense, qui n'a jamais été produit et qui ne sera

« jamais détruit. Chercher quelque chose au delà est « un travail inutile à l'homme et hors de sa portée. « Voilà l'être véritablement sacré, l'être éternel, im- « mense, qui renferme tout en lui : il est tout en tout, « ou plutôt il est lui-même tout. Il est l'ouvrage de la « nature et la nature elle-même. » C'est-à-dire, selon l'expression d'un philosophe moderne de la même école, Dieu, c'est l'ouvrier et l'ouvrage.

Si c'est « un travail inutile à l'homme et hors de sa portée » de chercher ce que c'est que Dieu, il aurait fallu éviter de le dire aussi décidément soi-même, et je demande si c'est là un Dieu que l'on conçoive bien. L'idée d'antériorité se produit naturellement sur l'ouvrier à l'égard de l'ouvrage. La raison sent que l'un a dû forcément précéder l'autre. Ne voit-on pas que l'esprit exerce une action supérieure sur la matière, qu'il a présidé à la forme, à l'organisation? Ne sent-on pas que l'ouvrier est la cause et que l'ouvrage est l'effet, ou plus clairement, qu'il y a un créateur et une création?

Comme il arrive de tout système qui n'a pas le vrai pour point de départ, l'idée fondamentale s'embarrasse et se noie dans les nuances : les uns font de Dieu l'âme du monde, et de l'univers, le corps de la divinité. Les autres, n'admettant toujours qu'une substance unique, font de cette substance l'être infini doué d'une infinité d'attributs, se manifestant de deux manières distinctes : par la pensée et par l'étendue ; c'est ainsi,

disent-ils, que tout ce qui existe n'est qu'une partie ou une modification de Dieu ; les corps en tant qu'étendue, et les âmes en tant que pensée.

Il ne suffit pas en si grave matière d'inventer un système ingénieux qui plaise à l'esprit, mais bien d'exprimer une vérité, qui de la raison satisfaite conduise à la foi éclairée. Or, ces manifestations de la substance unique ont-elles de quoi satisfaire la raison ?

L'homme en ce sens qu'il est corps et pensée participe des deux manières de manifestations. Il se compose des deux modifications de l'être infini, l'une en tant que pensée et l'autre en tant qu'étendue. Il n'est pas un être créé, puisqu'il n'y a que l'être unique, et que, s'il était créé, il y aurait une création, ce que repousse le système. Il n'est pas un être libre, puisqu'il n'est pas un être distinct ; il n'est pas par conséquent responsable, et partant, il n'a rien à faire comme personne.

Dieu, manifestation en tant qu'étendue, est donc, de l'homme, ce qui vit et ce qui meurt, ce qui est sain et ce qui est malade.

Et, manifestation en tant que pensée, Dieu est l'idée qui vient et celle qui la contrarie ; il est ce qui se décide pour le bien ou pour le mal. Or, la conséquence naturelle, c'est que le bien et le mal sont également respectables ou détestables.

Mais si le bien et le mal sont également respectables ou détestables, il est clair qu'il n'y a ni bien ni mal ; la

morale est une erreur : la vertu et le vice, le juste et l'injuste, ne sont que des manières de qualifier des faits contraires, résultant de modifications différentes de l'être unique, mais dont le fond ne répond à rien de moral ou d'immoral.

Ou si le bien et le mal existent, Dieu est l'un et l'autre en même temps ; il est moitié l'un et moitié l'autre ; il est bon et méchant à un degré égal ; une moitié de lui-même est constamment en lutte contre l'autre ; ce que l'une fait, l'autre le condamne.

Le bien étant la négation du mal, et le mal étant la négation du bien, Dieu est cette négation réciproque ; et comme il y a un milieu qui modifie les extrêmes, Dieu est en même temps les extrêmes qui se nient et le milieu qui les modifie.

S'il n'y a pas un créateur et une création, s'il n'y a qu'une substance unique, si, comme vous le dites, tout ce qui existe n'est qu'une partie ou une modification de cet être infini, en tant qu'étendue et en tant que pensée, voilà ce qu'il faut que ma raison admette, et j'avoue qu'elle ne s'en contente pas.

Quoi ! cette masse de manifestations en tant qu'étendue, et de modifications en tant que pensée, que l'on appelle l'humanité, tous ces actes qu'elle accomplit : ces luttes abominables, ces victoires, ces défaites, tout ce mouvement en sens contraire ; ces triomphes, ces humiliations, ce bonheur, cette misère, ce génie,

cette médiocrité, cette folie, cette grandeur, cette bassesse, quoi! tout cela n'est qu'un tumulte indifférent et sans but!... C'est l'être infini qui se manifeste, d'un côté en tant qu'étendue, et de l'autre en tant que pensée! Quoi! L'homme n'est qu'une manifestation automatique en tant qu'étendue, qui subit ces modifications contradictoires en tant que pensée!

Enfin si j'admets ce système, qu'il n'y a qu'une substance unique, c'est-à-dire que Dieu c'est tout, et que tout c'est Dieu; modifié en tant qu'étendue et en tant que pensée, quelle idée puis-je me faire des sociétés humaines? Pourquoi l'honneur? pourquoi la honte? Est-ce que Dieu se peut modifier en même temps d'une manière honorable et d'une manière honteuse? Si l'homme n'est pas un être créé, libre, responsable, s'il n'est que deux manifestations de l'être unique, quel sens donner à ce mot dont on fait un si grand bruit: le progrès? Est-ce que Dieu, même en se modifiant, est susceptible de perfectibilité? Dieu est-il donc tout à la fois parfait et imparfait? Comment puis-je accommoder tout cela de manière à satisfaire ma raison?

Qu'un autre dise que tout est en Dieu, que Dieu seul existe et que nous voyons tout en lui.

Ou bien que c'est Dieu qui voit, qui pense, et qui agit dans tout ce qui a vie.

La raison fait le même cas de toutes ces nuances qui révèlent le malaise de l'idée; en ce qui touche Dieu, la

vérité n'a pas de nuances : il est et l'univers est son œuvre.

Si tout est en Dieu, si Dieu seul existe, pourquoi dire que nous voyons tout en lui? S'il existe seul, il n'y a pas d'êtres créés; c'est lui-même qui est et qui se voit. Il n'y a que Dieu qui a voulu prendre des formes et qui les a multipliées pour s'occuper dans sa partie qui est l'espace; il n'y a que Dieu dont la puissance agissante conduit mathématiquement sa masse inerte; il n'y a que Dieu enfin qui s'est divisé en règne organique et en règne inorganique. C'est lui qui, puissance organisatrice, s'est arrangé d'une manière si merveilleuse et qui, puissance raisonnable, ne peut soi-même se comprendre, ce qui est merveilleusement absurde.

Ou bien c'est Dieu qui voit, qui pense et qui agit dans tout ce qui a vie.

Cette variété de l'idée suppose, si l'on veut, des êtres créés, mais est-elle plus satisfaisante? Si c'est Dieu qui voit, qui pense et qui agit en nous, il est certain que nous ne sommes pas des êtres libres et que nous n'avons aucune responsabilité; donc c'est Dieu qui, dans la personne des juges, se reproche à lui-même sa mauvaise action dans la personne du criminel.

Et si nous suivons cette idée, Dieu aurait donc arrangé des corps pour y agir selon la force de leurs muscles? Il aurait donc organisé des milliers de têtes pour y penser d'une manière restreinte; pour y penser oui dans l'une et non dans l'autre, et il aurait donc

permis à ces organes de s'altérer quelquefois pour déraisonner et y perdre le sens? Il aurait donc arrangé dans chacune de ces têtes deux petits yeux, pour le seul plaisir de voir la nature, qui est lui-même, suivant une loi d'optique qu'il aurait faite exprès, et de même deux petites oreilles, pour entendre selon une autre loi de l'acoustique qu'il aurait encore faite exprès? Quelle est la fin de tout cela? N'a-t-il fait les corps périssables que pour renouveler ses instruments? A-t-il organisé l'homme pour être intelligent en lui et l'huître pour être stupide en elle, le tigre pour y être féroce et l'agneau pour y être doux et timide? La raison a-t-elle là de quoi se satisfaire et s'écrier : Voilà la vérité?

C'est une loi de l'erreur, si l'on s'y engage, de verser d'une extrémité dans l'extrémité contraire. Faisons un pas dans un autre genre d'idéalisme, avançons un peu dans les nuances, et comme dans tous les systèmes qui ne veulent pas admettre un créateur et une création, la raison qui se flatte d'y trouver la lumière s'y éteint dans une obscurité de néant.

Les uns ayant déclaré que la matière seule existe, les autres ont bien vite affirmé que la matière n'est pas, que l'esprit seul existe, qu'il n'y a que des êtres pensants, et que tout ce que nous croyons être des besoins et des actions des corps extérieurs n'a rien de réel.

C'est en vain que vous leur dites : Mais je nais, je me développe, je vois, je touche, je sens, j'agis, j'ai des

besoins, je les satisfais; je vieillis, je souffre, et je meurs.

Le système répond : Tout cela n'est que par illusion. Ces illusions naissent dans nous avec la nécessité qui nous a fait naître, et toutes nos affections, toutes nos résolutions sont aussi nécessaires que nos pensées.

A la bonne heure, mais si je ne suis qu'un être pensant, quelle nécessité que je croie être matière, et que par illusion je subisse toutes les misères de ce corps imaginaire? Autant valait faire le corps réellement. Quelle nécessité, par exemple, que je croie avoir des yeux qui s'affaiblissent, et à qui je crois rendre leur force, en croyant avoir des lunettes que je crois mettre sur le nez que je crois avoir?

Il me plairait d'admettre un moment que je ne suis qu'un être pensant, qu'il me serait encore impossible de retirer ma foi à l'idée d'un Dieu auteur de la création que je crois voir, je me dirais : Quelle est donc cette nécessité qui m'a fait un être pensant? Quelle est cette puissance qui me donne de telles illusions, qui ne m'a fait qu'esprit et qui me fait croire que je suis matière, que je sens que je le suis; qui n'a rien créé de réel et qui me fait croire que je vois une création pleine de réalité; qui me fait croire que j'en touche les objets différents; que je vois des animaux, que je les élève, qu'ils me connaissent? Tout cela n'est-il pas aussi merveilleux que de créer tout réellement, et ne faut-il pas autant d'art, autant de bonté, ne faut-il pas également

une puissance intelligente qui raisonne, qui combine, pour mettre un tel ordre dans mes illusions ?

Je tire mes pensées de ce que je vois, mais ce que je vois n'a pas de réalité ; mon corps, non plus, n'est rien de réel, donc mes sensations sont imaginaires. Je crois faire le bien ou le mal, mais tout est illusions, et je ne fais ni l'un ni l'autre : pourquoi cette nécessité qui m'a fait naître n'a-t-elle créé que des illusions, puisqu'il est nécessaire que je croie que tout est réalité ? Ma raison peut-elle admettre cette combinaison puérile de la part de cette nécessité dont la grandeur l'épouvante, dont la gravité l'anéantit ? D'ailleurs, pourquoi tout serait-il illusions au lieu d'être réalité ? Quelle est l'utilité de cette tromperie ? Où cela peut-il aboutir ?

Je me dirais encore : Qu'est-ce que la mort ? Est-elle la perte de mes illusions ? Elle a au moins cela de réel que je crois, pour toujours, ne plus voir ceux que j'aimais. Si la mort est la perte de mes illusions, ces illusions sont donc quelque chose de réel que je perds ? Il y a donc un moi réel qui pense, chez qui la mort fait cesser cet état d'être pensant ? Mais comment puis-je cesser d'être, si ce moi n'est pas corps réellement et n'est qu'un être pensant ? Si je ne suis que pensée comment cette pensée périt-elle ? Si cette pensée n'est qu'une illusion, comment cette illusion se dissipe-t-elle ? Qui le veut ainsi ? Il faut une raison, une cause de ces illusions, il faut encore un Dieu créateur de cet univers illusions : et comme ces illusions me semblent

gouvernées, il faut un être suprême qui me donne cet illusion de gouvernement. Ou bien, si vous me dites que la mort n'est qu'une illusion comme tout le reste; que je crois mourir et que je ne meurs pas réellement, alors je me prononce : Le système n'est qu'une fable d'enfant dont nous n'avons plus à nous occuper.

En résumé : si la matière seule existe, l'homme n'est qu'une machine matérielle, mue par je ne sais quelle force universelle, sans but déterminé et sans conséquences ultérieures; il ne peut être autre chose. L'homme alors n'a aucune liberté, et partant, aucune responsabilité; il vit comme il est remué et il meurt. Il n'y a donc ni vices ni vertus, et la société humaine, avec ses lois, sa religion, ses droits et ses devoirs, n'est qu'une chimère morale; tous les philosophes qui nous parlent de progrès ne sont que d'inutiles bavards. Si je crois cela, et si j'entraîne la société humaine à le croire avec moi, où allons-nous aboutir inévitablement? Au ridicule, au désordre.

Au contraire, si la matière n'existe pas, s'il n'y a rien de réel, s'il n'y a que des êtres pensants, l'être esprit est dans les mêmes conditions que l'être matière, c'est-à-dire irresponsable, puisqu'il n'y a que des illusions; il n'y a réellement ni vices ni vertus, et si nous mettons notre foi à ce système, nous aboutissons inévitablement au même point : le ridicule et le désordre.

Arrivé là, comment la raison peut-elle éviter de se rendre à cette vérité si éclatante : Dieu existe et l'uni-

vers est son œuvre; l'homme, être libre, a une âme, et cette âme est immortelle; il y a une loi morale, et la justice, sanction de cette loi, nous attend dans une autre vie?

Et en effet :

Si je pars de ce point : Dieu existe, je m'explique tout. Je soumets à mon intelligence les choses qui sont de son domaine, celles qu'elle peut analyser et définir, et je m'arrête volontiers à celles que je sens hors de ses limites; mais il n'y a pas d'obscurités réelles pour moi, puisque mon point de départ me dit de quelle source émanent toutes ces merveilles où mon esprit ne peut atteindre; je m'estime mon prix, je me connais, et je suis savant de toute la science que l'homme puisse embrasser.

Si, au contraire, je pars de ce point : Dieu n'existe pas, je suis sans frein, et mon orgueilleuse raison veut tout soumettre à son analyse; je me fourvoie au delà de mes limites, je cherche, je doute, je nie, je ne me connais pas, et je suis ignorant de toute l'ignorance dont l'homme est susceptible.

Si en partant de mon premier point j'arrive à posséder toute la science que l'homme puisse embrasser, c'est-à-dire à la connaissance rationnelle de la cause de mon existence, je suis autorisé à le croire raisonnable et vrai.

Au contraire, si en partant de mon second point, je tombe dans toute l'ignorance dont l'homme est suscep-

tible, c'est-à-dire dans l'ignorance absolue de la cause de mon existence, je suis autorisé à le croire déraisonnable et faux.

Par conséquent, Dieu existe, à moins que vous ne prouviez que la puissance bornée de ma raison est une erreur, et que sa puissance sans bornes est une vérité.

Poursuivons :

Si je pars de ce point : Dieu existe, j'ai de quoi être honnête, humain, charitable, car je sais pourquoi je le suis et à quelle fin tendent toutes ces vertus; je sais d'où elles me viennent, pourquoi elles sont vertus, et je m'en fais une règle et un mérite.

Au contraire, si je pars de ce point : Dieu n'existe pas, je ne sais trop pourquoi je me ferais un mérite de posséder toutes ces vertus, si je sens qu'elles nuisent à mon intérêt actuel. En effet, pourquoi me ferais-je un mérite d'être vertueux si cela nuit à mon intérêt? Je me demande même s'il est vrai que ce qui nuit à mon intérêt soit vertu et que ce qui le sert ne le soit pas; si cela même est possible. Dieu n'existant pas, je m'en fais juge, je me décide volontiers pour ce qui fait mon bien particulier. Tout homme est en droit de se décider comme moi, et cela étant, voilà toute l'humanité vicieuse, égoïste !

Si en partant de mon premier point, j'arrive à prendre le parti d'être vertueux, je suis autorisé à le croire raisonnable et vrai.

Si en partant de mon second point, j'arrive à pren-

dre le parti contraire, je suis autorisé à le croire déraisonnable et faux.

Par conséquent Dieu existe, à moins que vous ne prouviez que ce qui détermine à la vertu est faux, et que ce qui détermine au vice est vrai.

Insistons.

Si Dieu existe, l'univers a un créateur, l'humanité est protégée, l'homme a un appui et je me sens fort : les années s'accumulent, mes cheveux blanchissent, ma santé s'altère, je vais mourir; mais je me résigne, car j'ai un appui et j'espère : Dieu existe, donc il m'a créé, et s'il m'a créé, il s'est proposé une fin. Cette fin sans doute est un mystère profond, mais quelle raison ai-je de la croire épouvantable? Tant d'excellents soins que je lui vois donner à toute cette nature périssable, que je vois s'éteindre et se renouveler, me font assez comprendre que l'esprit, en moi, ne doit pas aboutir au néant; je m'abandonne alors et je meurs plein d'amour et d'espérance.

Au contraire, Dieu n'existe pas. L'univers va donc au hasard, la société est sans protecteur, l'homme sans appui, et je me sens faible, isolé : que puis-je attendre de cette société qui ne s'occupe pas de ma misère? Les années qui s'amassent m'effrayent, la tombe me fait horreur!... Dieu n'existe pas; or, tout en moi retourne au néant, car où donc irait ce qui en pourrait survivre? D'ailleurs Dieu n'existant pas, rien ne peut survivre, et je meurs plein d'effroi et de désespoir.

En partant de mon premier point, j'arrive à l'espérance; je suis donc autorisé à le croire raisonnable et vrai.

En partant de mon second point, j'arrive au désespoir; je suis donc autorisé à le croire déraisonnable et faux.

Par conséquent Dieu existe, à moins que vous ne prouviez que ce qui élève à l'espérance est faux, et que ce qui jette dans le désespoir est vrai.

Enfin l'expérience a démontré que la vie de toute société est dans sa force morale, et que sa force morale est toute dans le respect de cette vérité : Dieu existe et sa providence gouverne l'univers.

Nous avons vu que leur faiblesse d'abord, et leur effacement après, est dans l'oubli, et bientôt après, le mépris de cette vérité.

Par conséquent Dieu existe, à moins que vous ne prouviez que ce qui fait vivre les sociétés est faux et que ce qui les fait périr est vrai.



DEUXIÈME PARTIE

DE L'AME

Ceux qui ont soutenu que l'homme n'a pas une âme, sont fort loin de l'avoir prouvé; ils ont entassé des erreurs, ils ont mis le trouble dans leur raison d'abord, et leur raison, ainsi troublée, a intimidé la raison publique.

Cette opinion étant soutenue par des hommes que l'on croyait être l'élite de l'intelligence humaine, ces hardiesses ont été regardées comme les révélations du génie. De ce qu'ils se servaient de la science pour appuyer leurs opinions, on a cru que la science prouvait contre l'âme, et beaucoup de gens ont admis, comme une vérité acquise, que l'homme n'est qu'un être tout matériel, sans destinées ultérieures. La fortune que firent ces opinions malheureuses leur donna du crédit dans l'esprit même de leurs auteurs, qui avaient peut-

être besoin de les voir ainsi accueillies, pour y attacher eux-mêmes quelque importance.

Ils ont dit : Si l'homme a une âme, les animaux en ont une toute pareille, car l'homme n'est rien autre chose qu'un animal qui combine quelques idées de plus que les autres.

Cette doctrine qui laissait le champ libre à toutes les passions, fut adoptée par tous ceux que les austérités de la religion effrayaient; ils en aperçurent alors les conséquences et ils la posèrent comme un pont que le vieux monde devait traverser, par-dessus lequel il devait jeter tous ses préjugés, pour aller enfin s'établir dans un monde nouveau et parfait.

Chacun alors voulut être philosophe, chacun voulut poser sa pierre aux piles de ce pont et crut qu'il ne pouvait faire un meilleur emploi de son savoir et de son esprit. La génération le traversa avec enthousiasme et Dieu la laissa seule sur ce terrain nouveau, où elle voulait se passer de lui, et où elle aboutit, poussée par la confusion, à cette grande déception qui nous dit si haut aujourd'hui : Il n'y a pas deux temps, il n'y en a qu'un qui se suit; il n'y a pas deux humanités, il n'y a que des générations qui se succèdent; il n'y a pas deux morales, il n'y en a qu'une ; Dieu existe, l'homme a une âme, et cette âme est immortelle.

Je le demande à tous les esprits de bonne foi : Le plus célèbre de ceux qui ont soutenu cette opinion n'était-il vraiment qu'un animal qui combinait quel-

ques idées de plus que son chien ou son perroquet? Avait-il vraiment cette idée de lui-même? Et vous tous, sentez-vous avec certitude que vous n'êtes qu'une combinaison un peu plus déliée? Platon, Michel-Ange, Bossuet, Vincent de Paul, Fénelon, Napoléon et tant d'autres, n'étaient-ils sérieusement que des animaux un peu mieux travaillés que le bœuf ou le pourceau? Vous ne le croyez pas, eh bien, restez calmes, conservez la même sagesse, et répondez avec la même bonne foi à cette autre question : Quand vous repoussez cette idée, est-ce votre orgueil qui répond ou si c'est votre conscience? C'est votre conscience assurément, c'est-à-dire cette lumière intérieure qui vous guide, quand vous voulez la consulter au milieu des ténèbres où la raison vous engage quelquefois; c'est ce quelque chose dont vous sentez avec certitude que les animaux sont absolument privés; c'est votre âme elle-même qui répond.

Dieu n'a pas voulu que la raison pût dire ce que c'est que l'âme, mais il a permis que l'homme sentît qu'il a une âme et il lui a donné une faculté pour cela: c'est la science. Il lui en a donné une autre pour en comprendre l'action : c'est la conscience. Nul ne peut nier ces deux facultés, elles sont en nous, et elles y agissent en quelque sorte malgré nous.

La faculté de parler dont l'homme seul est doué lui révèle suffisamment sa supériorité, qu'il est créé pour

vivre en société, et d'une manière toute différente de celle des abeilles et des fourmis.

Le don de la parole n'est que la conséquence de celui de la pensée; l'homme ne parle que parce qu'il pense, et il ne pense d'une manière plus étendue et plus élevée que parce qu'il parle. De ces deux facultés qui le distinguent, résulte le besoin impérieux de communication avec ses semblables. Il est donc évident que l'homme ne doit ni vivre, ni penser pour lui seul, et qu'il y a des rapports d'union, une espèce de solidarité, non-seulement entre lui et ses contemporains, mais encore entre les générations qui ont passé et celles qui vont nous suivre. Ce que nos ancêtres ont pensé, et qu'ils nous ont transmis, ce que nous penserons, et que nous transmettrons à nos descendants, ils l'ont fait, et nous le faisons à notre tour, pour obéir à un devoir inhérent à la nature et à la destinée de l'homme. Dieu, en nous donnant l'intelligence, n'a pas pu vouloir que cette faculté fût inutile, et il nous a doués de la parole pour que les résultats fussent transmis, pour qu'il y eût une suite dans le travail de la pensée humaine, et cela, apparemment, parce que ce travail a un but; ce but, s'il n'a rapport qu'à la matière, quel est-il? Il est sans grandeur et sans importance véritables. Mais s'il est plus élevé que la matière, et par là plus conforme à ce que la raison nous fait entrevoir, l'homme alors a une destinée supérieure à la matière, il ne périt pas tout entier; donc il a une âme, et cette âme est immortelle.

Nous voyons que la pensée de l'homme lui survit. Comment puis-je croire que cette source d'où elle émane n'est plus que cette poussière que le vent emporte ? Et puis, comment mon intelligence, qui perçoit et qui suit la pensée de cette intelligence qui a passé, le peut-elle faire, si elle n'émane de la même source? Il y a donc une source de l'intelligence humaine; alors cette source est éternelle, et partant, je fais un usage plus correct de ma raison en pensant que mon intelligence retourne à ce foyer, qu'en pensant qu'elle périt avec moi, puisque je ne puis comprendre comment elle périrait, c'est-à-dire que sa nature soit périssable.

Dieu ne fait rien sans utilité, tout a donc sa raison d'être. Or, pourquoi l'homme a-t-il et pourquoi l'animal n'a-t-il pas cette faculté de parler ? Faites-moi comprendre la raison d'être de ce phénomène : où est ici la raison de Dieu? A quoi bon l'intelligence, à quoi bon cette faculté de parler, si, comme vous l'affirmez, je ne suis qu'un animal qui combine quelques idées de plus que cette alouette ? Je n'en avais pas besoin; j'aurais combiné quelques idées de plus, sans les communiquer; j'aurais été au chien ce que le chien est à l'huître, et dans ce cas, j'en conviens, je ne serais qu'un animal un peu mieux travaillé que le singe.

L'homme ayant une âme, une âme immortelle, je considérais la science comme une mission, et chaque génération comme obligée de livrer son labeur à celle

qui lui succède, et je pensais qu'il était beau d'y consacrer sa vie, à cause de cela, et pour que l'homme, comprenant mieux la majesté de son créateur, fût plus disposé à s'humilier devant lui, et par là fût plus près de la vertu. Mais si je me suis trompé, à quoi bon les travaux des Copernic, des Newton, les œuvres de Vincent de Paul, et de tant d'autres; à quoi bon vos livres mêmes? Voyez-vous que les animaux aient quelque souci de tout ce qui est étranger aux besoins de leur existence matérielle? Comment puis-je m'expliquer que ces quelques idées que je combine de plus qu'eux me fassent des besoins absolument étrangers aux besoins de mon existence matérielle? Pourquoi Dieu, qui ne fait rien d'inutile, m'aurait-il donné ces idées visiblement inutiles à mon existence matérielle? J'ai donc une existence immatérielle. Il le faut pour l'utilité de ces idées et de ces besoins que nous connaissons, et attendu que je ne puis comprendre comment périrait une existence immatérielle, j'ai donc une existence qui ne périt pas, c'est-à-dire j'ai donc une âme, et cette âme est donc immortelle.

Vous me faites connaître avec quel art merveilleux mes organes sont disposés; je vous écoute avec émotion, et à peine avez-vous dit, que je m'écrie : Voilà, en effet, de merveilleuses combinaisons et qui élèvent mon âme vers mon créateur, car vous ne m'avez pas encore démontré que je n'ai pas une âme.

Mais vous ajoutez : « Dieu sera-t-il un si mauvais artisan que l'animal formé par lui ne puisse cependant ni entendre, ni voir, si l'on ne met dans lui un troisième personnage interne qui fasse seul ces fonctions? Dieu ne peut-il nous donner tout d'un coup les sensations après nous avoir donné les instruments de la sensation? »

Je crois que Dieu peut tout, mais je ne vois pas comment cela prouve que je n'ai pas une âme.

Les animaux ont un organe de la vue, et ils voient. Ils ont un organe de l'ouïe, et ils entendent; voilà ce qui est sûr, mais qu'ils voient et qu'ils entendent comme moi, je n'en suis pas convaincu. Je demande si ce morceau de musique exécuté devant mon chien, sera perçu par lui de la même manière que par moi, et si ce tableau de Raphaël sera vu par lui comme je le vois?... Ce qui est bien certain, c'est que l'attendrissante combinaison de ces notes ne trouve point de route pour arriver à son cœur, et pour le faire penser; ce qui n'est pas moins vrai, c'est que, au point de vue de l'art, l'effet que cette composition, ce dessin, cette harmonie des couleurs, produisent sur cette pierre, n'est pas plus nul que celui qu'ils produisent sur mon chien.

Si l'homme n'est que le résultat intégral de ses organes, comment arrive-t-il qu'ayant comme moi les instruments admirables de la sensation, mon chien n'ait pourtant pas les sensations comme moi? Il y a donc

évidemment en moi quelque chose dont mon chien est absolument privé, et qui est, ou étrauger à mes organes, ou qui les utilise d'une manière absolument différente. Dites-moi le nom de ce quelque chose que j'appelle mon âme, n'est-ce toujours que l'effet de ces quelques idées que je combine de plus?

Cependant, qu'une pierre tombe avec fracas près de mon chien, il entend comme moi et il se sauve comme moi. Il s'agit ici de la conservation de sa vie, et le même principe qui m'avertit, l'avertit comme moi.

Que je lui présente la chair dont je le nourris, ou tout autre aliment à sa convenance, il le voit comme moi, et le voilà plein d'intérêt; qu'après manger je le fasse courir, il s'y prête à merveille, et le voilà joyeux.

Ainsi, pour tout ce qui intéresse son existence matérielle, le danger qui le menace, l'aliment qui le conserve, l'exercice qui le développe, je le trouve organisé comme moi, et je conviens qu'il y a entre sa nature et ma nature matérielle des rapports que je ne puis contester; certains animaux peuvent même prendre l'habitude de faire une telle chose, ou de tenir une telle posture, qui ne sont pas le produit de leurs idées, mais des nôtres, et que nous appelons leur instruction, choses qu'évidemment ils ne comprennent pas et dont nous leur avons donné l'habitude en nous adressant à leur sensibilité et à leur sensualité, c'est-à-dire en les maltraitant et en les récompensant, et qu'ils font tout à la fois par crainte et par gourmandise.

Mais aussitôt qu'il s'agit de choses étrangères à leur organisation matérielle, je ne trouve pas plus de ressource pour produire une impression sur l'animal le plus délié, que je n'en trouve pour impressionner le caillou : lisez-lui vos œuvres, assurément fort piquantes, en sera-t-il plus émerveillé que ce caillou?

Il m'est donc démontré jusqu'à l'évidence que la nature de l'homme, en ce qui touche son existence matérielle, a des rapports frappants avec la nature des animaux, mais il m'est en même temps démontré, avec la même évidence, que l'homme a en lui quelque chose d'absolument étranger à la matière, qui ne peut être raisonnablement estimé comme étant seulement le produit de quelques idées qu'il combinerait de plus que les animaux, et que ce quelque chose n'a de rapport qu'avec une existence immatérielle; donc les instruments de la sensation ne prouvent rien contre l'âme.

Je dis qu'il est certain que l'homme a en lui quelque chose dont les animaux sont absolument privés : vous allez l'affirmer, le nier, ou en douter, et l'un ou l'autre prouvera ce quelque chose, puisque les animaux n'ont rien pour affirmer, nier ou douter; l'homme seul, qui a une nature immatérielle, possède ces trois facultés dont il a besoin pour l'examen des vérités supérieures à la matière.

J'insiste, et je vous demande : Comment l'homme combine-t-il quelques idées de plus que l'animal? Vous

me répondez que l'homme combine quelques idées de plus que le chien et le castor, comme ceux-ci combinent quelques idées de plus que l'huître et le colimaçon. Cela ne m'éclaire pas. D'abord, vous ne me démontrez pas que le chien et le castor combinent plus d'idées que l'huître et le colimaçon, ils ont plus d'activité, mais il n'est pas prouvé qu'ils combinent plus d'idées ; cela ne s'établit pas comme de l'homme au chien et au castor. La religion, les sciences, les arts, sont aussi absolument inconnus au chien qu'à l'huître, les idées qu'il combine de plus que l'huître, si vous le voulez, le tiennent aussi absolument éloigné du besoin de religion, de sciences et d'arts que l'huître. Dites-moi donc porquoi il n'y a pas de graduation. D'où vient donc que le chien n'a absolument aucune idée de Dieu, de science, d'art, et que l'homme, qui ne combine que quelques idées de plus, non-seulement a l'idée de ces choses, mais encore que son esprit en a besoin, comme son corps a besoin de froment, de fruits et de chair? Comment! c'est seulement parce que l'homme combine quelques idées de plus que l'animal que ces choses lui sont indispensables! Il faut convenir qu'au moins ces quelques idées qu'il combine de plus en font un être absolument différent.

Et ce missionnaire, que son dévouement héroïque conduit au delà des mers pour y continuer l'œuvre civilisatrice de cent autres qui l'ont commencée en faisant le sacrifice de leur vie, quoi ! cet homme n'a point

une âme! Quoi! cet amour, ce dévouement, cette abnégation, viennent simplement de ce qu'il combine quelques idées de plus que l'animal, et ce n'est point là le travail suivi de l'humanité sous la direction de la Providence! Est-ce que les animaux ont quelque chose, une lueur, un rien, que vous puissiez opposer à ce fait qui parle si haut?

Si vous me dites : Ce missionnaire n'est qu'un fanatique, je vous demanderai où il puise cette force du fanatisme qui domine en lui le principe de conservation de son être?

Arrêtons-nous sérieusement à ce point : Est-ce que l'être exclusivement matériel peut concevoir quelque chose de plus élevé que sa conservation? Comment le concevrait-il? Pourquoi le simple jeu des organes matériels produirait-il ce mouvement dont l'effet serait leur destruction? Le voyez-vous, remué par la pensée, travailler à l'intérêt d'autrui au préjudice de sa propre conservation! Et c'est seulement parce que l'homme combine quelques idées de plus, que nous le voyons s'élever au-dessus de ce principe si naturel à l'être! Non, non. Ma raison veut une autre explication d'un fait aussi sérieux: l'homme a une âme; c'est d'elle qu'il reçoit ces inspirations magnifiques avec la force de les accomplir, et cette force lui vient d'une vue supérieure qui lui montre une destinée.

Voilà l'écueil où tout le système vient se briser : les animaux n'étant que matière animée, dirigée seule-

ment par l'instinct, nous voyons que le principe de conservation est la seule force qui les caraétérise; ils n'ont, en effet, rien de mieux à faire qu'à veiller à la conservation de leur être. L'homme, au contraire, qui se connaît, sent en lui une destinée supérieure, et il y trouve une puissance supérieure au principe de conservation, quand il travaille en vue de cette destinée, comme ce missionnaire; l'homme même, livré à la matière, n'est pas exclusivement dominé par le principe de conservation, et il le prouve en se sacrifiant à l'amour de la gloire, ou lorsqu'au péril de sa vie, il sauve celle de son semblable.

Pour les esprits attentifs, cette preuve est d'autant plus éclatante, qu'elle est du domaine de la réalité; elle est là, sous nos yeux, et si vivante, que c'est vous-même que je vais sommer d'en témoigner.

Je le répète : l'animal qui n'est que matière n'a certainement en lui rien de plus fort que le principe de conservation de son être.

L'homme, au contraire, qui est autre chose que matière, montre aussi clairement, en lui, un principe supérieur à la conservation de son être; c'est l'esprit de sacrifice. Si vous ne voulez pas avoir une âme, ô hommes, dites-nous donc d'où vous vient ce sentiment qui commande en vous à ce principe de conservation de votre être, et dont vous faites une si haute vertu.

Et en effet, le sacrifice est la plus haute expression de la vertu dans l'homme; elle est le lien virtuel entre

lui et Dieu. Mais si vous n'avez point une âme, le sacrifice n'a plus de raison d'être, et cette vertu sublime n'est plus qu'une sublime folie.

L'égalité donc est impossible, il faut choisir :

Ou l'homme a une âme, et il a une destinée supérieure à l'animal, ou il n'a pas d'âme, sa fin est la même que celle de l'animal, et alors il lui est inférieur, puisque les idées qu'il combine de plus que lui n'ont d'autres but que de l'entretenir dans de vaines aspirations, dans de continuelles erreurs, en faisant briller dans son cœur, comme de hautes vertus, des actions qui ne sont plus que de sublimes effets de sa démence, si la démence peut être sublime : oui, si ce que les plus grandes intelligences ont déclaré être la vérité n'est qu'une illusion, cette illusion, dont il est la dupe, abaisse l'homme à l'égard de l'animal, qui privé de raison vit auprès de lui selon sa nature; sans préoccupations inutiles et dans une heureuse tranquillité. Si ce que j'ai de plus que l'animal me trompe, si ce n'est rien qu'un fantôme de lumière qui s'éteint avec moi, si je n'ai pas une destinée supérieure, j'en conclus logiquement que cet animal est plus parfait que moi; car l'être organisé pour vivre dans un continuel mensonge est assurément le plus imparfait.

Choisissez donc votre point, et je mets votre raison au défi de s'y établir solidement : je la mets au défi de me prouver sérieusement l'infériorité de l'homme sur l'animal ; et de même, je la mets au défi de me

25.

prouver sa supériorité vraie, si vous rejetez cette proposition : L'homme a une âme, et cette âme est immortelle.

Il y a dans quelque coin de la terre des hommes qui paraissent ignorer cette vérité de leur destinée; ma raison s'émeut, je l'avoue. Mais il y a des hommes que le danger trouve sans crainte et qui se dévouent à la leur porter; je retrouve alors la voie de Dieu, et ma raison se rassure.

Oui, l'homme a une âme, et la religion, les sciences, les arts, lui sont indispensables, parce qu'en lui ils répondent à un besoin dont la noblesse seule perd dans les profondeurs de l'éternité la distance qui le sépare de la brute.

La première vertu de l'homme religieux est l'humilité; pourquoi dites-vous que l'âme est une invention de l'orgueil?

Tu seras doux et humble de cœur.

Quand je médite ces paroles, j'y trouve la mesure de ma grandeur et de ma faiblesse, je sens que ce que cet enseignement a de grave et de sublime, n'est pas le produit de la sagesse humaine.

Tu seras fatalement ce que tu dois être; car tu n'es que le produit de tes organes matériels, et tout finit avec toi.

Quand je médite ces paroles, j'y trouve la mesure de ce que peut ma raison livrée à elle-même; je sens que ce que cet avilissement révèle d'ignorance, est le produit de la faiblesse humaine.

Permettez que dans la simplicité de mon cœur je vous interroge : Pour rire de vérités aussi sérieuses, il faut être dans une disposition d'esprit bien malheureuse; pour les nier hautement, il faut avoir une bien grande hardiesse et une bien grande conviction; mais pour être si hardi et si convaincu, il faut avoir une science assez forte pour que le doute ait entièrement disparu. Or, que savez-vous de science certaine pour vous prononcer si hardiment dans une question aussi considérable que celle de l'âme et de son immortalité?

Dieu m'a donné un corps composé de parties divisibles, parce qu'il a voulu que les trois phénomènes de ce corps, la naissance, la vie et la mort, s'accomplissent ici-bas ; le dernier phénomène accompli, mes organes restent un moment entiers, mais je ne vois plus, je n'entends plus, et mon chien de même. Voilà nos corps dans les mêmes conditions, je le vois clairement, comme je vois aussi clairement, pendant la vie, qu'il y a entre nous toute la différence de l'être intelligent à l'être brut. Je crois fermement que tout est mort dans mon chien, car pendant la vie je n'ai rien vu, en lui, qui m'ait paru devoir lui survivre; mais quand j'affirme que la différence qui me distinguait, que j'ai si clairement constatée et que j'appelle mon âme, est maintenant ailleurs, si je me trompe, le savez-vous? pouvez-vous me le démontrer? avez-vous même, pour le nier, des raisons aussi fortes que celles qui me déterminent à l'affirmer?

Vous avez beau crier que vous ne pouvez vous empêcher de rire, quand on vous dit que l'homme aura encore des idées quand il n'aura plus de sens, et que vous aimeriez autant que l'on vous dît qu'il boit et mange après sa mort, cela ne suffit pas même à intimider ma raison. Je vois, en vous regardant rire, comment Dieu se joue de cette raison émancipée, et je demeure convaincu de son impuissance.

Si je n'ai point une âme, d'où me vient cette valeur intime qui me porte au respect de moi-même, d'où me vient cette chaleur sublime qui me rend capable d'enthousiasme et d'élévation? d'où me vient cette ressource au moyen de laquelle je connais l'amour de Dieu et je conçois l'idée d'une autre vie? d'où me vient cette puissance que la honte humilie et tue, et que la gloire honore et vivifie? d'où me vient ce feu sacré qui échauffe le cœur de l'artiste et d'où sortent ses inspirations?... Le savez-vous?

Les animaux ont-ils la moindre chose de toute cette vie morale, de toute cette valeur secrète?

Si toutes ces choses ne sont qu'illusions, la vie morale n'existe pas. Dieu a fait combiner à l'homme quelques idées de plus que l'animal, pour qu'il glorifie, quoi ? un mensonge. Le beau principe, la belle philosophie, et le bel usage vous faites là de votre raison !... Et tout cela, pour arriver à cette conclusion : L'homme n'a pas une âme, mais il n'a pas de maître. Est-ce en

lui ouvrant cette voie que vous prétendez le conduire à la perfection que vous rêvez ? Mais si l'homme n'a pas une âme, quoi donc entendez-vous perfectionner en lui ? S'il n'est que matière, il n'a rien de perfectible, et le but que vous vous proposez prouve contre vos affirmations.

Encore un coup, que savez-vous donc de science certaine, vous qui êtes de si intrépides railleurs ?

Placez ce bel enfant sur vos genoux et le regardez attentivement : que de science dans l'organisation de ce petit être ! Réunissez toutes les forces de votre intelligence, inondez-les de toutes vos lumières, et dites-moi comment il a la vie... Vous ne le savez pas.

Essayez seulement de changer quelque partie de son corps et de la placer ailleurs qu'où elle est; tâchez d'inventer quelque chose que l'on aurait pu y ajouter, ou de trouver quelque chose que l'on aurait pu retrancher, et vous allez en faire un monstre.

Observez ses mouvements et avec quelle précision il les exécute ; ils sont le résultat d'une volonté qui a son siége quelque part dans le cerveau : il veut aller à droite, à gauche, et ses jambes le portent là où il veut aller ; en route, il veut différemment, et à l'instant même ses membres agissent différemment. Quelle promptitude dans l'exécution de cette volonté ! Comment s'en rendre compte? Assurément cette petite créature ignore le mystère qui l'anime : vous, qui l'ex-

pliquez de diverses manières, au fond, l'ignorez-vous moins?... Quoi! vous ignorez comment il a la vie, vous ignorez comment il a l'intelligence, et vous affirmez son néant. Vous dites: Il n'a pas une âme immortelle! Quoi donc vous y autorise?

Prenez encore l'un de ces épis de blé qui dorent la plaine: avec quel art chaque grain est groupé au sommet de cette faible tige, et comme chacun d'eux est coquettement enveloppé dans cette robe qui le protége! Cet épi est le produit d'un seul grain jeté sur la terre par un laboureur qui ignore comment ce seul grain lui en a rapporté cinquante.

Vous qui êtes savant, pénétrez-vous le mystère qui est entre ce grain et les cinquante qu'il a produits?

Quoi! vous ignorez ces choses, et vous savez que l'homme intellectuel, moral, effectif, passionnel, n'est que la résultante du cerveau et des petites circonvolutions cérébro-organiques!

Vous savez cela, dites-vous, et vous affirmez que l'homme n'a pas une âme?

Vous l'affirmez contre l'autorité de la religion.

Vous l'affirmez contre Platon, qui l'a proclamée immortelle, et contre tant d'autres grands génies qui ont vécu dans le respect et dans l'amour de cette vérité.

Vous l'affirmez contre Descartes, qui l'a logée dans la glande pinéale, où j'apprends sans étonnement que vous ne l'avez pas trouvée.

Et cette science, que vous élevez au rang des sciences naturelles, vous l'appelez la phrénologie.

La phrénologie n'est pas, et ne sera jamais une science positive. Je veux lui faire, malgré cela, cette concession qu'il n'y a plus de secrets pour elle dans mon organisation : point de protubérances, point d'élément organique, point d'artère, point de fibre, point de partie enfin dont elle ne connaisse précisément la mission, comme le plus ou le moins d'aptitude à la remplir : suis-je par là convaincu que l'homme n'a point une âme ?

J'admire l'ordre qui préside à la classification des facultés enfermées dans cette petite enceinte appelée crâne, et, si vous le voulez, j'admets, avec les néo-phrénologues, que les puissances de l'homme ne sont pas seulement dans le cerveau, mais dans tout son organisme, et même dans son milieu social.

Je m'explique très-bien, sans docteur, que le plus ou le moins de ces puissances, en ce qui touche leur manifestation, vient de l'organisation de la matière, c'est-à-dire du plus ou moins de perfection dans les organes et de l'influence des temps et des localités, si vous le voulez ; rien de tout cela ne prouve contre l'âme. Je sens qu'il faut qu'il en soit ainsi, cela doit entrer dans le plan du créateur, qui a voulu que les hommes vécussent en société et que leur intelligence s'y développât sous mille formes différentes, sans s'écarter de la vérité, qui est une. Je comprends que pour

arriver à ce résultat, il fallait que ni les hommes, ni les siècles ne se ressemblassent absolument ; je comprends qu'il fallait qu'il y eût depuis des Charlemagne jusqu'à des Langeli.

Il y a là un but évidemment raisonné : chaque partie de mon être accomplit un travail nécessaire dans une sphère de puissance et dans un milieu donnés. Ma raison, messieurs, va droit à en conclure qu'il y a là une puissance qui a combiné, une intelligence qui a raisonné, et dont une parcelle qui m'est donnée agit en moi au moyen de ces organes si bien distribués ; si cette puissance n'est pas Dieu, quelle est-elle ? et si ce n'est pas de cette intelligence suprême que je tiens ma propre intelligence, c'est-à-dire mon âme, d'où me vient-elle ? quelque effort que fasse ma raison pour s'éclairer, tant qu'elle ne s'égare pas, elle arrive à la même conclusion : L'homme a une âme immortelle.

Maintenant, cette âme que vous n'avez pas trouvée, et que vous ne trouverez jamais, me fait comprendre par où les hommes sont égaux et sur quoi doit s'exercer la justice de Dieu ; mais vous qui croyez savoir, à n'en pouvoir douter, n'être que matière animée aujourd'hui et poussière demain, quelle amère déception que cette inégalité des facultés ! quelle cruelle injustice !

Si j'avais l'honneur d'être docteur, et si je tenais dans mes mains un cerveau d'homme, je me ferais à peu près ce raisonnement : La vie a animé ce cerveau ;

elle n'y est plus, je ne puis par conséquent l'y trouver. Entre ce cerveau et le mien, il y a visiblement une immense différence: celle de la vie à la mort. Si je pouvais établir la raison de cette différence, oh! certes, je serais vraiment savant; mais attendu que je ne travaillerai jamais que sur la mort, il est certain que je ne saurai jamais ce que c'est que la vie. Ce cerveau ne pense plus et le mien pense, ses organes cependant sont au complet, au moins je le crois, mais ils n'agissent plus, ils ne pensent plus, pourquoi? De quelle nature était cette puissance qui le faisait agir et penser? Je l'ignore. Le saurai-je un jour? Non. Je ne saurai jamais ce que c'est que cette puissance; comment me convaincre qu'elle a péri? Puis-je même comprendre qu'elle soit d'une nature périssable? Non. Quelle serait la raison d'être de cette puissance qui pense, si elle doit aboutir à n'être plus? Elle est en moi, je le sais; elle en sortira, je le sais encore; mais où ira-t-elle? Je l'ignore. Suis-je, en ma qualité de savant, autorisé à affirmer qu'elle périt? Non. Si la science ne m'apprend rien, en est-il de même de ma raison et de ma conscience? sont-elles aussi incertaines et aussi muettes? Là-dessus je déposerais religieusement ce cerveau dans sa tombe, et avec une foi sincère je dirais : L'homme a une âme, et cette âme est immortelle.

TROISIÈME PARTIE

D'UNE AUTRE VIE

L'âme est immortelle, il y a donc une autre vie. S'il y a une autre vie, elle ne peut être que le terme de celle-ci ; donc elle lui est infiniment supérieure : celle-ci n'a qu'un temps, celle-là n'a point de fin ; celle-ci c'est le labeur, celle-là en est le prix ; celle-ci enfin c'est la naissance, celle-là c'est l'épanouissement dans l'éternité.

Quoi qu'en puissent dire les esprtis forts, l'homme qui s'examine sérieusement est inquiet ; le néant l'embarrasse et l'effraye ; jamais sa raison n'abandonne absolument l'idée d'une autre vie ; l'âme a toujours quelque ressource pour le retenir dans sa voie. Si sa raison lui dit : Tu ne dois croire que ce que tu peux comprendre, le néant lui répond : Je suis plus inexplicable que la vie.

Si vous ne voulez croire que ce que vous pouvez comprendre, croyez alors ce que vous voyez, ce que vous constatez. Vous ne pouvez nier la vie, puisqu'elle est en vous ; vous ne pouvez nier l'intelligence, puisque vous reconnaissez avoir la raison, et que c'est à elle que vous en appelez pour contester la vérité que l'on vous propose ; vous ne pouvez nier votre liberté, puisqu'en ce moment même vous en faites usage en choisissant d'admettre ou de repousser cette même vérité. Voilà donc trois points bien certains : L'homme est un être vivant, intelligent et libre.

Puisque j'ai la vie et l'intelligence, et que je ne suis pas par moi-même, car c'est encore un point bien certain que l'homme ne s'est pas créé tout seul, il y a donc une source de la vie et de l'intelligence : or, cette source, quelle est-elle, si ce n'est Dieu, c'est-à-dire cette intelligence souveraine qui a créé les mondes et qui les gouverne? Puis-je concevoir qu'elle soit autre? Est-il donc si difficile à ma raison de percevoir une vérité si simple et en même temps si solide?

Maintenant, si Dieu est la source de la vie et de l'intelligence, mon âme est naturellement une participation de Dieu même, et absolument ne peut avoir une autre raison d'être. Je ne veux croire que ce que je puis comprendre, eh bien, je me pose cette question : Puis-je m'imaginer la mort de Dieu? Puis-je comprendre que le terme de cette source de la vie et de l'intelli-

gence soit le néant? Assurément non. Puis-je comprendre, au contraire, que dès qu'il me paraît démontré qu'il y a une source de la vie et de l'intelligence, il m'est en même temps démontré que le néant n'est pas? Assurément oui. La vie est la négation du néant, comme le néant est la négation de la vie; ils ne peuvent être ensemble, et mon être étant l'affirmation que la vie est, il est par cela même l'affirmation que le néant n'est pas; car ce qui touche la partie matérielle de mon être, et que j'appelle la mort, n'est en réalité qu'une transformation. Je le sais, je le vois: périr, pour la matière, c'est seulement changer de forme. Mais pour l'esprit, dont ma raison ne peut comprendre la mort, c'est passer ce cette vie dans l'autre, et déjà je n'en puis plus douter.

Dieu est la source de la vie et de l'intelligence, c'est-à-dire Dieu est la vie et l'intelligence même; les mondes ne sont que parce que Dieu est la vie, et l'homme n'a une âme que parce que Dieu est l'intelligence même, de telle sorte que la seule existence des mondes prouve l'existence de Dieu, et que la seule intelligence finie de l'homme prouve l'intelligence infinie de Dieu. Le fini ne peut être que par quelque chose de très-supérieur, donc le fini prouve l'infini. Or, comme il est absolument impossible à la raison de concevoir que l'être créateur, infiniment intelligent, ne soit pas de toute éternité, de même il est impossible de concevoir

que l'âme, qui ne peut être qu'une participation de cette intelligence, ne soit pas immortelle : donc il y a une autre vie.

Si je crois à une autre vie, tout marche droit devant ma raison : l'homme a une destinée supérieure; je vois bien que je suis en face d'un mystère impénétrable, mais je n'en suis pas accablé; j'ai toute la science que je puis avoir, et je sens que ce mystère est nécessaire, inévitable; s'il n'existait pas, ma raison s'égarerait. En effet, s'il n'y avait pas de mystère pour moi à l'endroit de ma fin, je saurais tout. Mais si je savais tout, je ne serais plus un être fini; si j'avais toute la science, je ne serais plus un homme, je serais Dieu.

Mais si je ne savais rien, je ne serais plus un être intelligent et libre, c'est-à-dire je n'aurais pas une âme; je n'aurais en moi aucune faculté pour percevoir, pour raisonner, pour croire, pour nier, pour douter; je ne connaîtrais pas ce mystère, il ne serait pas pour moi, et alors je ne serais plus qu'un animal ordinaire, destiné seulement à changer de forme; je le conçois très-bien.

Mais je suis contraint de reconnaître que l'homme n'est pas un animal ordinaire; il a en lui une force supérieure à tout ce qui est créé, et cette force, qui est manifeste, c'est la science, c'est son âme.

Si petite que soit la part que j'ai de cette science, de cette intelligence, elle participe nécessairement de

ce qui est toute la science, toute l'intelligence, elle est de la même nature, je ne puis la tenir d'ailleurs et elle ne peut qu'aboutir à la connaissance entière de la science; donc mon imperfection même suffit à me révéler une destinée supérieure.

J'ai un peu de la science et je m'en sers pour arriver à la connaissance de toute la science; arrêtée à sa limite, ma raison se trouble, et j'arrive, non pas à reconnaître que l'intelligence suprême n'existe pas, mais au contraire à me persuader qu'elle est inévitablement, forcément, puisque si elle n'était pas, je ne serais pas moi-même. Je reconnais, il est vrai, que son existence est un mystère impénétrable à ma raison, mais pourquoi? Parce qu'elle est insuffisante. Or, cette insuffisance, je la connaissais d'avance, cette limite, je l'avais prévue; ce mystère, je le cherchais, et si je ne l'avais pas trouvé je m'égarais dans le vide. Au contraire, je le rencontre, j'en conclus que je suis sur la voie de la vérité. Si, arrivé à la limite de ma raison, je découvrais avec certitude qu'il n'y a pas même un mystère au-dessus d'elle, dans quel abîme de ténèbres ne me sentirais-je pas englouti! Quel désespoir!... Il n'y a rien au-dessus de moi, que suis-je donc? comment suis-je, et que vais-je devenir?... La brute, au moins, n'a rien pour s'examiner et connaître sa misère, et j'en serais réduit à envier son sort.

Mais arrivé à ce terme de ma raison je sens avec cer-

titude qu'il y a au delà un mystère; je ne puis le pénétrer, d'accord, mais il est. Je me réfugie alors dans la foi, cette puissance de mon âme qui continue de voir quand ma raison ne peut plus m'éclairer. L'intelligence suprême est un mystère, donc elle est, puisqu'elle est un mystère?... Et puis, j'ai certainement une âme, une parcelle de cette intelligence, puisque je sens que toute l'intelligence est un mystère. Or, le peu que j'ai de la science m'ouvre forcément l'idée d'une destinée supérieure, puisqu'il y a un mystère. Dieu ayant donné à l'homme assez de cette science pour se persuader qu'il est, pour croire en lui et pour l'adorer, j'en conclus que l'âme est destinée à le connaître; donc il y a une autre vie et ce mystère même est le flambeau qui illumine ma foi.

L'homme est fier de sa raison et il dit : Ma raison ne peut admettre que des choses pertinentes. Cette légitime fierté est celle-là même que Dieu a mise en nous en nous donnant une âme, elle est proprement notre dignité, et il ne nous est pas permis, en effet, d'admettre comme ayant le caractère de la vérité, des choses que notre raison doit repousser et qui soient de nature à la faire descendre de sa hauteur; mais lequel, du oui ou du non, est le plus sûr dans les questions que nous traitons et auquel des deux notre dignité nous commande-t-elle de nous arrêter?

Je vois cet univers, et me voilà certain que quelque

chose existe. Je vois avec la même certitude que cet univers n'est pas par lui-même, qu'il y a des lois, qu'il est gouverné, j'en conclus qu'il y a au-dessus de lui une force, une puissance qui est l'auteur même de son existence et qui gouverne; je fais un pas de plus, j'affirme que cette puissance est toute intelligence, qu'elle est seule, qu'elle est de toute éternité, et ma raison y consent. Aussitôt que ma raison a consenti, la voilà disposée à reconnaître qu'elle ne peut être qu'une participation de cette intelligence souveraine, et elle entre d'elle-même dans les conséquences naturelles : l'âme est immortelle, il y a une autre vie ; car si je nie l'autre vie je nie l'âme, et si je nie l'âme je nie Dieu ; tout est vrai ou tout est faux.

Que votre raison se décide : tout est-il, ou si rien n'est? Etes-vous, ou n'êtes-vous pas? Pensez-vous, ou ne pensez-vous pas? Dites oui ou dites non, choisissez. Choisir, c'est juger, et juger, c'est faire preuve d'existence morale; donc vous êtes, et partant tout est, puisque vous n'êtes pas par vous-même.

Je vois l'homme au milieu de cet univers, et je suis tout à la fois étonné de sa force et de sa faiblesse. Tout ce que je vois en dehors de lui, d'aussi près que je l'examine, me paraît concourir à un but unique que j'appelle l'ordre dans la nature. Quand on me dit que tout cela est destiné à se reproduire et à se transformer, qu'il n'en restera rien que ce qui est nécessaire à

l'ordre physique, ma raison l'admet, et quelque effort que je fasse pour découvrir une immortalité d'un autre ordre pour tout ce qui est matière animée ou inanimée, je ne trouve rien que ma raison puisse admettre; et si l'on ajoute qu'en ce qui touche sa partie matérielle, l'homme subit la même loi, je le crois. C'est là sa faiblesse : comment le nier, d'ailleurs, puisque ce phénomène s'accomplit chaque jour sous mes yeux ? Mais que ce qui est esprit s'éteigne dans l'ordre physique, voilà ce que ma raison repousse en vertu même de ce principe qui me prescrit de ne croire que ce que ma raison peut comprendre; car c'est dire que ce qui diffère essentiellement, se ressemble essentiellement, et elle n'y consent pas.

Dites-moi au contraire qu'il existe deux ordres distincts, l'ordre matériel et l'ordre moral, que l'homme est deux, en ce sens qu'il participe de l'un et de l'autre, ma raison s'éveille alors et je me reconnais : je subis la loi de l'ordre physique, c'est la faiblesse que je vois en moi ; mais je subis aussi la loi de l'ordre moral, c'est-à-dire la justice, et c'est là ce qui répond à la force que je constate en moi, je vous entends; oui voilà la vérité : ce qui diffère essentiellement se sépare, la matière retourne à la matière, et l'intelligence à la source de l'intelligence, mon corps se transforme et mon âme survit; voilà une fin qui est la conséquence raisonnable de l'organisation de mon être, comme je la vois, comme je la sens, et ma raison y consent, donc encore un

coup, suivant ce que ma raison peut comprendre, il y a une autre vie.

Maintenant si vous le voulez, nous allons supposer que tout ce raisonnement n'est qu'une heureuse vision et prendre le point contraire, essayons : quand le jeu de nos organes cesse, tout meurt ; l'homme rend son corps à la terre et tout est accompli. Cette intelligence, que nous nous plaisons à regarder comme une âme immortelle, s'éteint comme la lumière d'une lampe : vertu, vice, crime, charité, honte, gloire, justice, injustice, équité, malice, tout se régularise en s'effaçant. L'homme mort n'a que la valeur de l'animal mort ; le criminel s'endort dans la même paix que l'homme de bien. A première vue, sans réflexion, ma raison s'émeut, se révolte et elle s'écrie : Non, cette fin n'est pas la conséquence naturelle de l'être humain et elle n'y consent pas.

S'il n'y a pas une autre vie, l'espérance n'est qu'une illusion : pourquoi ai-je cette faculté d'espérer ? d'où me vient-elle ? Si elle est fausse, quelle est sa nécessité ? Est-ce que les animaux espèrent ?

S'il n'y a pas une autre vie, il n'y a pas de sanction, et s'il n'y a pas de sanction, il n'y a pas de loi morale. Comment donc ai-je l'idée de vice et de vertu ? comment ai-je l'idée de justice ? pourquoi ai-je ces idées ? d'où me viennent-elles ? sont-elles d'invention humaine ? Mais pour inventer le vice et la vertu, pour inventer la

justice, il fallait une force supérieure à tout ce qui est créé, et pour que les générations qui se succèdent continuent l'usage de ces inventions, il faut que la même force se continue dans l'humanité : d'où est venue cette force et d'où continue-t-elle de venir ?

Quand j'examine ce qui est, ce que je vois, ce que je touche, j'ai toujours besoin d'affirmer l'existence de Dieu, pour conclure d'une manière qui satisfasse ma raison, en ce qui touche l'existence des choses ; et de même, quand je m'examine moralement, j'ai toujours besoin d'affirmer mon âme et son immortalité, pour conclure d'une manière qui ne choque pas ma raison, touchant ce que je suis et que je sens en moi. C'est donc légèrement que l'on vient dire : L'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme sont des choses que l'on peut admettre, mais que la raison ne peut comprendre, puisque la négation de ces vérités est justement ce qui jette la raison dans l'embarras le plus absolu.

Si la justice est d'invention humaine, comment en ai-je une idée si exacte, si complète, que j'arrive à me convaincre qu'elle n'est pas, et qu'elle ne peut pas être sur notre terre ? Comment l'homme, s'il n'est qu'un être matériel et dont toute la destinée s'accomplisse dans l'ordre physique, aurait-il pu inventer une vertu absolue avec le sentiment de son impuissance à la pratiquer ?

Et cette force qui est en nous, toujours présente,

toujours active, se mêlant à toutes nos décisions et que nous appelons notre conscience, comment l'avons-nous reçue, s'il n'y a pas de loi morale et si nous ne devons rendre aucun compte de l'usage que nous en aurons fait ? Pourquoi cette joie intérieure quand nous faisons le bien ? pourquoi cette tristesse quand nous faisons le mal ? Qu'est-ce que la sérénité, le repentir, le remords? Qu'est-ce que tous ces sentiments qui constituent mon être moral ? Sont-ils en vertu d'une loi ? Si vous me dites non, ma raison ne peut consentir, car ils sont, et vous ne pouvez me dire sérieusement en vertu de quoi ils sont. Si vous reconnaissez la loi morale, il faut être conséquent et admettre la sanction, c'est-à-dire la justice, dans une autre vie ; donc il y a une autre vie.

Vous voilà isolé, calme, heureux, et vous voulez penser. C'est sur un sujet riant, honnête, que s'établissent vos méditations : la charité vous conseille, votre âme est radieuse, votre cœur s'épanouit : que de belles et bonnes pensées vous occupent ! quel bonheur vous éprouvez ! et que celui-là serait mal venu qui vous tirerait de cet état ! Tout à coup un nom glorieux surgit, cette gloire vous blesse et elle trouble votre sérénité; une mauvaise pensée s'empare de votre esprit, vous voulez la chasser, elle résiste : la jalousie, l'orgueil, l'envie, la haine, la vengeance peut-être, fondent sur vous; la lutte s'engage, vous voilà agité, votre tête est brûlante; vous sentez qu'il s'agit d'une victoire à remporter sur vous-même. Si au milieu de ce tumulte, l'idée de Dieu

et de sa justice ne vient à votre aide, vous êtes vaincu; mais qu'elle vienne, vous avez de quoi combattre et triompher.

Dans une mesure quelconque, cela vous est arrivé mille fois peut-être et vous arrive chaque jour ; n'est-ce rien que ces combats?

Si ce n'est qu'une fantasmagorie, l'homme n'est donc qu'un malade?

Mais les effets de la victoire ou de la défaite sont réels : si vous triomphez, votre âme n'est-elle pas réellement heureuse? au contraire, si vous êtes vaincu, n'est-elle pas réellement souffrante? Ce combat est donc un fait moral, suivi de sa conséquence, et il prouve clairement l'existence de la loi morale.

Ainsi, toujours suivant ce que ma raison peut comprendre et admettre, il y a une loi morale ; il y a plus, je suis contraint de l'avouer, de la reconnaître, car je la sens vivre en moi, et sa vie, ses effets, je les éprouve, je les constate.

Toute loi suppose une sanction, et cette sanction encore m'est connue, j'en ai une idée pure, exacte: c'est la justice. Ma raison étant arrivée à se convaincre de l'existence de la loi morale et de l'existence de la justice, comme sanction de cette loi, elle entre sans résistance dans la conséquence forcée de cette science : Il y a une autre vie où je serai récompensé ou puni.

En marchant dans cette voie qu'éclaire le sentiment

de la vérité, je me rassure et je m'instruis : je mesure la distance qui sépare la sagesse de la folie et la vertu du vice ; j'apprends que l'homme, être créé, a des obligations, des devoirs à remplir envers son créateur, comme envers lui-même ; car intelligence oblige. J'apprends que ce ne peut être sans but que l'humanité se distingue du reste de la création, et mon esprit enfin se rafraîchit aux sources de cette espérance d'une destinée supérieure.

Mais en admettant cette vérité d'une autre vie, comment suis-je conduit à croire que nous y serons récompensés ou punis?

Par l'idée que j'ai de la justice.

Je connais le bien et le mal, je connais la vertu et le vice, et je les vois ensemble sur la terre. Je suis témoin de la vénération que les hommes ont pour la vertu et de la répulsion qu'ils éprouvent pour le vice ; ces phénomènes me font concevoir l'idée de récompenses et de châtiments, et ils me conduisent naturellement à l'idée de la justice pour les distribuer.

J'ai dit que la justice n'est pas sur la terre, parce qu'elle n'y est et qu'elle ne peut y être qu'incomplète. N'est-il pas, en effet, démontré que les hommes sont impuissants à être justes? Peuvent-ils pénétrer jusque dans mon for intérieur pour connaître tout ce qu'il renferme de vertus ou de vices, de volonté pour le bien et de penchants pour le mal, auxquels il ne manque sou-

vent que le moyen pour devenir des actes vertueux ou criminels, et qu'une justice complète doit connaître?

Les hommes récompensent et punissent : ces récompenses ou ces peines sont-elles dans la juste proportion des vertus ou des vices? tout le bien et tout le mal leur est-il connu? et quand les hommes connaissent le bien et le mal, ont-ils de quoi récompenser l'un et punir l'autre selon l'exacte justice?

Ils ont établi des degrés dans la peine, mais quelle que soit la différence dans les circonstances horribles qui accompagnent le crime, leur terme extrême c'est la mort, et ils peuvent se tromper!

C'est que leur justice n'est pas toute la justice. Or, la justice est entière, ou il n'y a pas de justice ; donc elle est ailleurs, puisqu'elle n'est pas sur la terre.

J'ai la certitude que la justice ne peut être qu'incomplète sur cette terre, j'ai donc une idée exacte de la justice : comment aurais-je l'idée exacte d'une chose qui n'existerait pas?

Soyons conséquents pour satisfaire notre raison : J'ai l'idée exacte de la justice, parce qu'elle existe, et, par une suite inévitable, j'ai en même temps celle d'une autre vie où je la trouverai, puisque je vois qu'elle n'est pas dans ce monde.

Raisonnons encore : Si l'idée d'une autre vie où je trouverai la justice est fausse, j'ai l'idée d'une chose qui n'existe pas, et je puis avoir l'idée de beaucoup de choses

qui n'existent pas; si ces choses pourtant sont bonnes, en ce sens qu'elles élèvent mon esprit et que la société y trouve sa grandeur, sa moralité, sa sécurité, jè suis autorisé, par cela seul, à les considérer comme étant vraies, et si je me trompe, je n'ai plus aucun intérêt à connaître la vérité; car si j'ai l'idée de choses bonnes qui n'existent pas, ma raison est impuissante à me faire découvrir la vérité, et je devrais m'en féliciter, puisqu'à ce point où le raisonnement nous échoue, nous voyons que le mensonge nous serait plus avantageux que la vérité.

Maintenant, si ma raison est impuissante pour décider qu'une idée est vraie, elle l'est également pour décider qu'elle est fausse. Me reste-t-il au moins le doute? Je le conteste, car si ma raison est impuissante pour affirmer et pour nier, elle l'est, et au même degré, pour douter, puisque le doute est le résultat du travail de ma raison, comme quand j'affirme ou que je nie, et qu'il faut même que mon esprit possède des certitudes pour douter sur certaines choses.

Si l'homme ne peut ni affirmer, ni nier, ni douter, il n'a pas la raison : dites-moi, dans ce cas, de quelle faculté il se sert pour accomplir les ouvrages de l'esprit?

Concluons :

Ou l'homme n'est que le résultat de ses organes matériels, et alors soyez conséquents : niez l'âme, niez la loi morale, niez la justice, niez votre conscience, et dites vaillamment : L'homme n'est qu'un animal ordinaire.

Ou si cette conséquence vous effraye, ne vous arrêtez pas dans un milieu vague qui ne peut être la science, et dites avec la même vaillance : L'homme a une âme immortelle, il y a une loi morale dont la sanction est la justice, et, conséquemment, il y a une autre vie où nous serons récompensés ou punis.

Mais, dit-on, si l'homme a une âme, elle est la même chez tous les hommes; une différence quelconque troublerait l'idée de justice, et je ne puis la concevoir qu'invariable; il est vrai pourtant qu'elle ne se manifeste, et encore dans des proportions très-différentes et très-incomplètes, que dans l'espace compris entre l'enfance et la caducité.

Cela est vrai, non comme une diminution de l'âme, mais comme un accident de l'organisation; non comme un fait de la compétence de la justice, mais bien de celle de l'ordre.

Tous les hommes ont une âme semblable : voilà la justice.

Mais l'âme n'a pas les mêmes moyens de se manifester : voilà l'ordre.

La justice est la sanction de la loi morale.

L'ordre est la sanction de la loi physique.

Ainsi, nous voyons des hommes de petite et de grande taille, cela n'est pas injuste; pas plus que de voir de petits et de grands arbres.

Il y a des visages variés, plus ou moins réguliers,

cela n'est pas injuste; pas plus que de voir des fleurs diverses et d'odeurs différentes.

Notre planète se compose de mers et de continents, cela n'est pas injuste; pas plus que de voir l'humanité qui se compose d'hommes et de femmes.

Ces choses ne sont pas injustes, parce qu'elles existent en vertu de lois physiques dont la sanction n'est pas la justice, mais l'ordre, et que nous voyons que l'ordre en résulte.

Toutes ces parties si variées de la création sont devant nos yeux, nous les voyons dans une admirable harmonie, et nous nous plaisons au spectacle de la nature. Les choses que nous avons étudiées nous ont laissé pénétrer leur utilité; nous en supposons une à celles que nous ne connaissons pas encore, et cela est d'autant plus naturel, que voyant l'ordre produit, c'est pour nous une excellente raison de croire qu'elles concourent à le produire.

Les différences dans la nature ont leur sanction dans la nature, et cette sanction, c'est l'ordre; donc les différences dans les choses de la matière sont justes par rapport à l'ordre.

Toute différence, en ce qui touche l'âme, serait injuste, parce que l'âme est régie par la loi morale, et que la sanction de cette loi n'est pas l'ordre, mais la justice; et si nous ne voyons pas la justice résulter de la loi morale, comme nous voyons l'ordre résulter de la loi physique, c'est la preuve que la justice n'est pas

sur la terre, et que nécessairement il y a une autre vie.

En effet, comment, en voyant tous les phénomènes physiques trouver leur justification dans l'ordre, n'être pas entraîné à affirmer que tous les phénomènes moraux trouveront leur justification dans la justice, et que la justice n'étant pas sur la terre, il y a certainement une autre vie? C'est la preuve faite par un fait saisissant.

L'âme se manifeste extérieurement au moyen des organes et paraît avec plus ou moins d'éclat, selon que ceux-ci sont plus ou moins parfaits, mais leur nature est matérielle, leur différence intéresse l'ordre et non pas la justice; aussi voyons-nous que les plus belles organisations ne sont pas celles qui choisissent invariablement le bien, et de même, que les plus faibles ne sont pas celles qui choisissent invariablement le mal; c'est qu'en vérité, ce n'est pas l'éclat de l'esprit qui fait notre valeur morale, car j'en puis montrer autant pour le mal que pour le bien. La valeur véritable, c'est la vertu. Or, toutes les organisations sont aptes à pratiquer la vertu, en ce sens que tout homme a son libre arbitre, que tout homme entend cette voix de la conscience qui ne se trompe ni sur le bien ni sur le mal.

Mais, dit-on alors, si l'homme a son libre arbitre, s'il est libre de choisir entre le bien et le mal, il faut, pour qu'il choisisse, que le mal existe; j'en conclus donc que le mal est nécessaire, et si le mal est néces-

saire, il faut de toute nécessité que quelqu'un le produise. Or, ce quelqu'un le produit fatalement. Il y a donc quelqu'un fatalement destiné à souffrir dans cette autre vie, et alors il n'y a pas de justice.

Voilà un raisonnement qui paraît bien fier et qui repose sur une erreur complète.

Rien n'est vrai que le vrai, c'est-à-dire il n'y a rien de réel en dehors du vrai. Il est bien clair, par exemple, que le mensonge n'est rien de réel que l'absence de la vérité; il est incontestable que le mensonge ne fait pas cesser la vérité, mais que la vérité fait cesser le mensonge. Si le mensonge et la vérité étaient deux êtres réels, ils pourraient être ensemble, et il est de toute évidence que cela est impossible.

Deux propositions vraies peuvent être ensemble, parce qu'elles ont en elles le même caractère de réalité; mais dès que l'une ne peut être qu'en l'absence de l'autre, celle qui fait cesser l'autre conserve seule le caractère de réalité.

Il est donc bien établi que la vérité seule est un être réel, et que le mensonge n'a rien de réel que l'absence de la vérité. Me viendrez-vous dire que le mensonge est nécessaire; que quelqu'un est destiné à mentir et qu'il mentira nécessairement, fatalement?

Le bien est de la nature même de la vérité, comme le mal est de la nature même du mensonge. Il en est donc du bien comme de la vérité et du mal comme de

mensonge : ils ne peuvent être ensemble. Or, le bien étant seul un être réel, il s'ensuit que le mal n'est rien de réel que l'absence du bien, et il est plus ou moins sensible, selon que le bien est plus ou moins absent; comme le mensonge est plus ou moins complet, selon que la vérité est plus ou moins absente.

Il y en a une autre preuve :

Pour l'être parfait et immuable, pour Dieu enfin, le mal n'est pas, par la raison très-sensible qu'il est incapable d'absence de vérité et de bonté : le mal n'est donc pas un être réel, puisqu'il n'est pas à l'égard de l'être parfait.

Que l'homme, être libre, mais imparfait, soit capable d'absence de bien, il ne s'ensuit pas que le mal soit un être réel; il le produit en s'éloignant du bien, comme il produit le mensonge en faisant le vide de la vérité. C'est donc une manière de raisonner qui, au fond, est vicieuse, de dire que l'homme choisit entre le bien et le mal, puisque avant qu'il choisisse il n'y a qu'un être réel, le bien : l'homme choisit de faire le bien plus ou moins, ou de ne le pas faire du tout; c'est ainsi qu'il produit le mal, et son action libre est ensuite plus ou moins mauvaise, selon que le bien en est plus ou moins absent.

Si l'homme qui tend vers la perfection, c'est-à-dire vers la vérité, vers le bien, atteignait enfin cette perfection qu'il cherche, s'il trouvait la vérité, ou s'il la reconnaissait, le mensonge ne serait plus rien absolu-

ment. S'il atteignait le bien, le mal ne serait plus rien absolument; si un seul homme atteignait la perfection, le mensonge et le mal ne seraient plus rien pour lui absolument, cela est évident. Or, on ne réduit pas au rien absolu ce qui est réel, donc le mensonge, donc le mal ne sont pas des êtres réels.

Le mal n'étant pas un être réel, on dit donc mal à propos que quelqu'un le produit nécessairement, puisque ce qui n'est pas réel ne peut pas être nécessaire, et plus mal à propos encore, que quelqu'un est fatalement destiné à souffrir éternellement dans une autre vie.

Maintenant, comme effet de son libre arbitre, comme élément de la loi morale, il est nécessaire que l'homme puisse produire le mal, mais ce fait nécessaire n'implique pas cette autre nécessité que quelqu'un le produise, puisque si quelqu'un était nécessité à produire le mal, il ne serait pas libre et nous serions tous dans la même condition; or, nous verrons que le libre arbitre de l'homme ne peut être raisonnablement contesté.

Nul ne produit le mal nécessairement, et nul, par conséquent, n'est fatalement destiné à souffrir dans une autre vie; donc le raisonnement que nous attaquons ne prouve rien contre la justice.

Mais parce que quelqu'un aura produit le mal dans une circonstance particulière et qui paraît inexplica-

ble, pourquoi dites-vous qu'il l'a produit fatalement, et pourquoi ne le dites-vous pas de même du bien? C'est que dans votre esprit il y a cette idée vague, que vous caressez, de l'existence d'une sorte de puissance occulte qui vous semble présider à l'arrangement des cas fortuits, pour prendre l'homme à l'improviste et le précipiter dans le mal; et cette puissance, pour vous, c'est la fatalité. Dites-nous donc au moins comment la raison se peut accommoder de cette puissance bizarre, agissant à côté, à l'encontre même de la souveraine intelligence, et seulement comme pour faire pièce à l'homme.

Nous l'avons vu déjà, la fatalité est une chimère; passons donc sur cette question qui nous échouerait dans l'absurde.

On insiste, et l'on dit : S'il y a une autre vie, elle est éternelle, et partant il y a des récompenses et des peines éternelles. On est donc autorisé à affirmer que quelqu'un souffrira éternellement. Comment concilier cette idée des peines éternelles avec cette autre idée que l'on nous donne de la bonté infinie de Dieu?

Il y a des peines éternelles, qu'en peut-on conclure? Qu'il est possible que quelqu'un souffre éternellement, mais que le contraire est également possible, et non pas affirmativement que quelqu'un est destiné à souffrir éternellement, puisque ce n'est pas une raison que l'homme puisse produire le mal pour qu'il le pro-

duise nécessairement, surtout dans une proportion qui entraîne un châtiment éternel... L'idée même que nous avons de la bonté infinie de Dieu tourne singulièrement contre cette affirmation.

Mais en ce qui touche la bonté de Dieu, il y a une autre réponse : les attributs de Dieu se combinent, ils ne se détruisent pas. Si Dieu est infiniment bon, il est en même temps infiniment juste, et ce que doit décider son infinie justice ne saurait modifier en aucune façon l'idée que nous avons de son infinie bonté, puisque l'infinie bonté est contenue dans l'infinie justice, et que l'infinie bonté ne peut infirmer l'infinie justice : il n'y a aucun degré de bonté dans une injustice, il n'y a que de la faiblesse.

Maintenant, de ce que Dieu permet que le mal puisse être produit, s'ensuit-il nécessairement qu'il a voulu nous perdre? Qui oserait soutenir une pareille proposition, et quelle raison un peu éclairée la voudrait admettre? Tout d'ailleurs la contredit d'avance, puisque, après avoir produit le mal, notre âme trouve le repentir pour se réhabiliter et que notre conscience nous y dispose par le remords. S'il n'y avait pas une autre vie, pourquoi notre liberté serait-elle environnée de tant de ressources? pourquoi le remords, le repentir et le pardon?

Quand j'ai fait un mal irréparable, il est bien évident que le remords et le repentir sont sans utilité pour

une destinée ultérieure de récompense ou de châtiment. Si elle n'était pas, je n'aurais pas à y penser; alors pourquoi le remords et le repentir?

Le remords, dit-on, est mon châtiment. Oui, mais il n'est pas l'expression dernière de la justice, puisqu'il est vrai que de grands coupables ne l'éprouvent plus, et que les exemples de cette effrayante indifférence se rencontrent surtout parmi ceux à qui le crime est devenu familier, de telle sorte que celui sur qui le châtiment devrait peser davantage, serait justement celui qu'il épargnerait.

Le remords porte clairement en lui le caractère d'un avertissement, sa torture, au fond, c'est la crainte d'une justice supérieure; et quand le remords parle, la conscience prie.

Ce criminel qui ne l'éprouve plus, l'a éprouvé à ses débuts dans le mal, il a reçu cet avertissement, il a hésité longtemps peut-être, puis il lui a imposé silence pour suivre l'inspiration contraire; et en cela il a prouvé son libre arbitre.

Mais on se rabat sur la prescience de Dieu et l'on dit : Dieu sait certainement qu'une telle chose arrivera, c'est-à-dire Dieu sait ce que tel homme fera dans telle circonstance, ce qu'il choisira; il n'est donc pas au pouvoir de cet homme de choisir autrement, puisqu'il mettrait Dieu lui-même dans l'erreur.

C'est se remuer toujours dans le même sophisme :

il n'y a pour Dieu que le présent; c'est-à-dire qu'il voit tout de toute éternité. Dieu sait donc que dans telle circonstance je ferai tel usage de ma liberté, mais en quoi cela me force-t-il? Il n'y a aucun sens obligatoire entre savoir et forcer : Dieu sait, donc il me force, est-ce que cette conséquence est rigoureuse?

Dieu a fait des lois dont les effets sont réguliers, il sait donc que tels effets se produiront, il le sait de toute éternité : ces effets ne se produiront pas forcément, parce qu'il le sait, mais il le sait, parce que c'est ainsi qu'ils se produiront régulièrement.

De même il a donné à l'homme son libre arbitre, et l'homme ne se détermine pas d'une telle ou telle manière, parce que Dieu le sait, mais Dieu le sait, parce que c'est ainsi qu'il se déterminera librement.

Vous que cette science consterne, vous-mêmes, vous en avez un atome : vous connaissez les conséquences d'une telle habitude ou d'une telle détermination, vous dites ce qui arrivera et quelquefois vous êtes prophètes. Cela prouve que rien n'est livré au hasard, qu'il y a des règles. Quand vous voyez que je vais contre ces règles, vous dites : Il échouera, vous le savez d'avance, est-ce que cela force ma liberté? Je connais la règle comme vous, je sais comme vous où j'aboutirai en la bravant, et malgré cela je la brave, donc je suis libre.

Enfin, dit-on encore, notre volonté est déterminée

par nos sens, nous n'avons pas la liberté de vouloir vouloir, donc nous ne sommes pas libres.

Cet argument mérite-t-il d'être sérieusement examiné, n'est-il pas plus subtil que raisonnable? Je suis créé, et faible créature, je dépends de mon créateur.

Je ne suis pas indépendant, mais s'ensuit-il que je ne sois pas libre? Ma liberté n'est pas absolue, en ce sens qu'elle m'est donnée et que je ne l'ai pas par moi-même, mais dans la mesure où elle m'est donnée, ma liberté est absolue, puisque mon vouloir est de la nature du vouloir de la puissance qui me l'a donné.

Ma volonté, déterminée par mes sens ou par ma raison, est par cela même conforme à la vraie liberté de mon être. Quand ma volonté est déterminée par mes sens, dans la mesure légitime, elle suit justement la loi à laquelle je suis soumis, et elle est, en ce sens, raisonnable et absolue. Je ne puis pouvoir vouloir autrement, puisque, dans ce cas, j'irais contre la loi qui tend à la conservation et à la perpétuation de mon être. Je suis donc dépendant et pourtant toujours libre, puisque je pourrais vouloir me déterminer autrement, et ensuite, puisque mon vouloir va jusqu'à me faire sortir de la mesure légitime et que je m'en écarte quelquefois jusqu'à me dégrader.

Au point de vue physique, mon vouloir peut aller, en cédant à mes sens, au delà des limites de la loi, donc je suis libre.

Mais ma santé qui s'altère m'avertit contre mes écarts, donc je suis dépendant.

Au point de vue moral, mon vouloir choisit de faire le bien, ou de le faire en partie, ou de ne le pas faire du tout, donc je suis libre.

Mais le remords suit, quand j'ai choisi de faire le mal, donc je suis dépendant.

Dépendant et libre : voilà la condition de l'homme.

Et quand on dit que la raison détermine la volonté, on fait l'aveu le plus éclatant de l'existence du libre arbitre, puisque si la raison a déterminé la volonté, il est incontestable qu'elle a choisi de la déterminer d'une telle manière plutôt que d'une telle autre. Il est certain que la raison a jugé, et si elle a jugé que cette façon de déterminer la volonté était la meilleure, c'est qu'il y avait un ou plusieurs autres partis qu'elle était libre d'adopter. Or, ma raison, c'est moi, et quand mon vouloir est déterminé par ma raison, c'est moi-même qui me détermine, donc je suis libre.

Qu'est-ce qu'une volonté que rien ne déterminerait? qu'est-ce qu'une volonté qui voudrait vouloir ce qu'elle voudrait? Je suis créé, et mon vouloir dépend de la mesure dans laquelle la liberté m'est donnée, mais dans cette mesure il est absolu : l'homme est fait à l'image de Dieu, mais il n'est pas Dieu, voilà ce qui est souverainement clair. La liberté de vouloir vouloir irait à faire de l'homme un être différent de ce qu'il est,

et mon dessein ne va qu'à examiner l'homme comme il est, non comme il n'est pas ou comme il pourrait être.

Nos sens ne sont autre chose que nous-même, être matériel; notre raison n'est autre chose que nous-même, être intelligent et libre. Quand notre raison a determiné notre volonté, notre conscience approuve ou condamne, et quand nous avons agi, notre âme est triste ou joyeuse. Voilà ce que tout être humain peut constater sans le secours d'une pensée étrangère. Cette tristesse et cette joie, que nous éprouvons tous, témoignent de notre liberté. L'une et l'autre sont un avertissement de ce que nous venons de perdre ou de gagner, et cet avertissement qui suit chacune de nos actions, bonnes ou mauvaises, est une continuelle révélation d'une destinée supérieure ; cette destinée se prouve donc, non-seulement par le raisonnement, mais encore par le jugement secret que notre conscience porte sur l'usage que nous faisons de notre liberté.

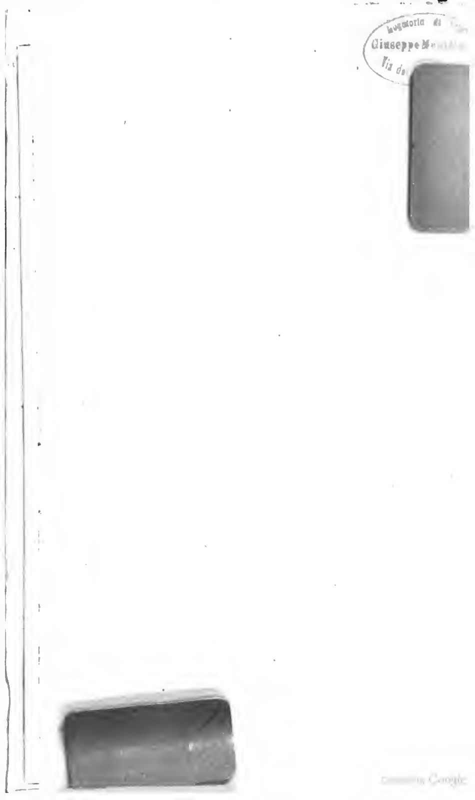
J'ai exposé des vérités que je crois très-sérieuses, méditez-les : si vous les méprisez je vous plains; si un seul d'entre vous les a goûtées, je m'estime heureux de les avoir écrites.

En terminant, je l'avoue : Dieu permet que de très-belles intelligences soutiennent les doctrines contraires; elles peuvent étonner ma raison, mais elles ne peuvent rien de plus, car là où ma raison se trouble, ma foi passe saine et inébranlable.

Mais si Dieu, qui seul connaît ses voies, accorde quelquefois à l'erreur de si redoutables soutiens, il ne permet jamais qu'une société tout entière survive à l'abandon de la vérité, qui tire de là sa meilleure preuve.

TABLE DES MATIÈRES

Paris. Imprimerie ÉDOUART BLOT, rue Turenne, 66.



Legatoria di
Giuseppe

